PL ISSN 0012-7825

EOS

COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

SILVESTER DWORACKI ANDREAS WÓJCIK

Volumen LXXVI 1988

Fasciculus 1

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK · ŁÓDŹ

ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH

WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, VARSAVIAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
MARIA CYTOWSKA, VARSAVIAE
GEORGIUS DANIELEWICZ, POSNANIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
ROMUALDUS TURASIEWICZ, CRACOVIAE
ANDREAS WÓJCIK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR

61-874 POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124–126
INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR

LESZEK MROZEWICZ

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

EOS LXXVI 1988

EOS

ORGAN

POLSKIEGO TOWARZYSTWA

FILOLOGICZNEGO

POD REDAKCJĄ

SYLWESTRA DWORACKIEGO ANDRZEJA WÓJCIKA

Rocznik LXXVI 1988

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK · ŁÓDŹ
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EOS

COMMENTARII

SOCIETATIS PHILOLOGAE

POLONORUM

EDITORES

SILVESTER DWORACKI ANDREAS WÓJCIK

Volumen LXXVI 1988

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK · ŁÓDŹ
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK
1988

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, VARSAVIAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
MARIA CYTOWSKA, VARSAVIAE
GEORGIUS DANIELEWICZ, POSNANIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
ROMUALDUS TURASIEWICZ, CRACOVIAE
ANDREAS WÓJCIK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR

61-874 POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124–126
INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
LESZEK MROZEWICZ

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

© *Copyright by Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo, Wrocław 1988*

Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydawnictwo. Wrocław 1988.
Nakład: 670 egz. Objętość: ark. wyd. 16,30, ark. druk. 12.38, ark; A_1-16.
Papier druk. sat. kl. III, 80g., 70 × 100. Oddano do składania 1987-07-14.
Podpisano do druku 1988-09-22. Druk ukończono w listopadzie 1988.
Wrocławska Drukarnia Naukowa. Zam. 466/87. C-7. Cena zł 300, –

C O M M E N T A T I O N E S

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

LES DAMES DU TEMPS JADIS: UN ARGUMENT

Par
ANDRÉ HURST

Dans une mémorable étude sur les amours d'Arès et d'Aphrodite, Walter Burkert a démontré de façon convaincante que l'un des traits constants des héros de l'*Odyssée* consiste dans leur retenue : ils ne se précipitent pas dans l'action comme les héros de l'*Iliade*, mais ils prennent ce recul, ce temps de réflexion qui fait de leurs actes des modèles de ruse et de pondération[1]. C'est bien ainsi qu'agit Ulysse lorsqu'il aperçoit pour la première fois Nausicaa. Cette rencontre est pour lui l'occasion de poser l'une de ces alternatives qui indiquent justement un recul par rapport à l'ensemble de la situation (VI 141 – 144). Dans son adresse à Nausicaa, Ulysse parmi d'autres précautions, prend celle de ne pas se nommer. Il sera récompensé de sa retenue: en effet, lorsqu'il arrive dans la cité des Phéaciens, il apprendra que Nausicaa descend de Poséidon (VII 56sqq.) et qu'elle en descend même doublement, puisque sa mère et son père sont oncle et nièce, descendant tous deux de Poséidon et de Périboia (et il semble que cette généalogie soit une originalité de l'*Odyssée*)[2].

Rien ne pouvait mieux justifier la prudence avec laquelle Ulysse a parlé à la jeune princesse. Après tout, c'est la ruse qui l'a tiré de l'antre du Cyclope, et ce n'est donc pas la naïveté qui lui permettra d'échapper à cet adversaire autrement plus puissant et plus omniprésent qu'est Poséidon, père de Polyphème; lorsqu'il arrive chez les Phéaciens, Ulysse vient d'échapper à Poséidon: il a donc fait une nouvelle fois l'expérience du pouvoir de cet adversaire dans l'univers marin où il évolue depuis qu'il a quitté Troie. Abordant la cité des Phéaciens, Ulysse apprend donc, de la bouche d'Athéna métamorphosée en fillette, qu'il arrive chez des descendants de Poséidon, par conséquent chez des ennemis potentiels.

Il est clair, dès lors, que le comportement d'Ulysse à la cour des Phéaciens peut s'interpréter par la réticence, et qu'on devrait le considérer à la lumière de ce qui est arrivé chez cet autre ennemi par excellence qu'est le Cyclope. Chez Polyphème, en effet, c'est en ne livrant pas son nom qu'Ulys-

---

[1] W. Burkert, *Das Lied von Ares und Aphrodite*, RhM CIII 1960, p. 130 – 144.

[2] Cf. B. Hainsworth, *Omero, Odissea*, vol. II, Fondazione Lorenzo Valla 1982, p. 223.

se a mis en place une partie du dispositif qui lui a permis de prendre la fuite (IX 403–413). A partir du moment où le nom d'Ulysse est prononcé (IX 502 sqq.), l'hostilité est ouverte entre Poséidon et lui. A la cour d'Alkinoos, Ulysse va de même se garder de prononcer son nom, et cela aussi longtemps qu'il lui sera possible de le faire. Il esquive une première question d'Alkinoos, courtoisement dissimulée (VII 186–225), mais la reine Arété est plus curieuse que son époux: elle n'hésite pas à poser la question sans ambage (VII 238), d'autant qu'elle a des soupçons, ayant reconnu les vêtements qu'Ulysse porte et qu'il tient de Nausicaa. Cette fois-ci, Ulysse a plus de peine à se tirer d'affaire. Il devra se lancer dans un long récit, d'ailleurs véridique, pour créer le rideau de fumée derrière lequel il dissimule le fait qu'il n'a justement pas répondu à la question de la reine (VII 241–297). Quant au rideau de fumée lui-même, le poète prend le soin ironique de le faire désigner à son héros par le mot ἀληθείη (VII 297). L'exercice de haute voltige réussit d'ailleurs au-delà de tout espoir: Alkinoos, qui ne sait toujours pas à qui il a affaire, propose à Ulysse la main de sa fille: tel est, pour le poète de l'*Odyssée*, le pouvoir de la parole subtilement maniée.

La nuit portant conseil, Alkinoos s'aperçoit, le lendemain, qu'il ignore encore le nom de son hôte (VIII 26 sq.), mais sans songer pour autant à le lui demander. Une nouvelle épreuve attend cependant Ulysse sur le terrain de la dissimulation: l'aède Démodokos se met à chanter un épisode de la geste d'Ulysse, provoquant ainsi les larmes de ce dernier. C'est son visage qu'il doit alors cacher (VIII 73sqq.) car sa réaction risquerait de trahir son identité. Cette épreuve surmontée, Ulysse n'est pas au bout de ses peines: provoqué par Euryale (VIII 159–164), il doit une fois encore résister à la tentation de se nommer. C'est d'ailleurs à grand peine qu'il résiste, et le poète le fait habilement vaciller sur le bord de l'aveu (e.g. VIII 182sq). Plus tard, une étape supplémentaire est franchie, et cette fois-ci par Ulysse lui-même (il semble qu'il y ait une ironie du poète de l'*Odyssée* dans le fait qu'Ulysse ne résiste pas à s'entendre célébrer dans des chants, comme l'a relevé Karl Reinhardt)[3]: le héros va spontanément demander à Démodokos de chanter Ulysse (XIII 487). De nouvelles larmes entraîneront cette fois-ci la question explicite d'Alkinoos: le roi ne recourt plus à la formulation τίς εἶ mais plus nettement à εἴπ' ὄνομ(α). C'est là la question qui amènera tout à la fois la révélation du nom d'Ulysse et les récits qui forment le centre de l'*Odyssée* (IX 19sqq.).

Une première constatation s'impose: le poète a construit une gradation dans laquelle Ulysse a de plus en plus de peine à taire son identité. S'il nous montre son héros capable de déjouer par la courtoisie les demandes courtoi-

---

[3] K. Reinhardt, *Die Abenteuer der Odyssee*, [dans:] *Tradition und Geist*, Göttingen 1960, pp. 58–62 (*Die Ich-Erzählung*), publié aussi dans *Nachwort zur Odyssee-Uebersetzung von Johann Heinrich Voss*, Insel-Verlag 1948, et dans *Von Werken und Formen*, Godesberg 1948.

ses du couple royal, par la force la provocation brutale d'Euryale, il doit bien en définitive le faire céder, et c'est à la poésie seule qu'il cédera: c'est bien là l'homme qu'il a fallu attacher au mât pour passer devant l'île des Sirènes, mais qui n'aurait pour rien au monde mis de la cire dans ses oreilles. On voit donc se dessiner un axe qui mène de la première rencontre d'Ulysse et de Nausicaa jusqu'au moment où le héros révèle son identité aux Phéaciens. Cet axe est commandé par la même réticence qu'Ulysse a montrée chez le Cyclope, et par le même orgueil à vouloir révéler finalement qu'il est Ulysse. Le long de cet axe, les événements sont ordonnés de telle sorte que le héros rusé ne pourra plus, au bout du compte, résister à la tentation de se nommer, et cela bien qu'il ait cette fois-ci pleine conscience des risques inhérents à un tel aveu.

En effet, non seulement Ulysse sait déjà que ses démêlés avec Poséidon ne le qualifient pas précisément pour jouir de la faveur des Phéaciens (cela, précisons-le encore, n'est qu'implicite), mais Alkinoos rappelle de plus, au moment où il demande à Ulysse de se nommer, une menace explicite de Poséidon: or, cette menace pèse justement sur une expédition comme celle qu'Ulysse demande aux Phéaciens de mettre en route pour le reconduire à Ithaque (VIII 565sqq.).

Cette fois, le récit n'est plus un rideau de fumée, comme l'était le premier récit fait à la reine, c'est un plaidoyer : voyez ce que j'ai souffert, vous ne pouvez me refuser votre secours, tel est l'„ostinato" sous-jacent à l'ensemble des récits chez Alkinoos. Il y a cependant un point embarrassant : comment ce public, dont les rois descendent de Poséidon, va-t-il prendre l'antagonisme de ce dieu et d'Ulysse? Comment le poète va-t-il faire argumenter son héros sur ce point si délicat, et manifestement perçu comme tel après les déclarations du roi? Jamais, apparemment, Ulysse n'aborde ce point; était-il vraisemblable que son auditorie l'oubliât? On a peine à le croire dans l'univers de l'épopée où les antagonismes divins jouent un tel rôle sur le plan des destinées humaines. Il se pourrait bien qu'Ulysse se comporte une fois encore dans la ligne mise en évidence par Walter Burkert, qu'il n'attaque pas le problème de front, mais adopte une attitude d'argumentation à distance, de nature à suggérer les idées à son auditoire sans les exprimer de manière directe, et l'on voit bien quels risques il aurait couru à procéder ainsi. Je considère que le catalogue des dames du temps jadis tient lieu dans cette perspective d'argument fondamental (XI 225–332).

Après ce que les philologues ont appris récemment sur les procédés et les objectifs de la poésie formulaire orale[4], on n'aura pas la témérité de poser

---

[4] On se contentera de renvoyer ici à E.A. Havelock, *Preface to Plato*, Harvard Univ. Press 1963, et N. Austin, *Archery at the Dark of the Moon, Poetic Problems in Homer's Odyssey*, Univ. of California 1975, pp. 11–80.

une fois encore la question de l'„authenticité" du catalogue des dames[5], question qui aurait en fait peu de sens. En revanche, que l'on considère ou non que l'ultime rédacteur du poème s'appelle Homère, il est important de se demander si les parties du texte tel qu'il nous est transmis entretiennent une relation avec le tout. On ne fait alors rien d'autre que se situer dans la perspective aristotélicienne selon laquelle ce qui peut être ajouté ou retiré d'un tout sans l'altérer ne fait pas partie de ce tout (*Poétique* 1451a 34sq.).

Pour les commentateurs antiques, le cataloque des dames du temps jadis ne semble pas en lui-même soulever de problème particulier. Le seul moment où nos scholies contiennent une question et portent la marque d'un recul par rapport au poème concerne les épithètes d' ἀμύμων accordée à Salmôneus et d' εὐπατέρεια qui qualifie Tyrô (*schol. Od.* XI, 235 et 236). Mais à aucun moment les scholiastes ne se posent la question du bien fondé de ce catalogue en cet endroit du poème. Telles sont, à tout le moins, les apparences. On peut supposer que la tradition des scholies est lacunaire sur ce point, car il est étonnant que le nom d'Hésiode n'apparaisse pas.

Il se pourrait ici qu'Eustathe nous donne une image plus complète de l'érudition ancienne. Dans son commentaire de l'*Odyssée*, en effet, il félicite Homère d'avoir sur ce point fait mieux qu'Hésiode : ce dernier n'a composé qu'un catalogue des dames, Homère a eu l'habileté de joindre un catalogue des héros à celui des héroïnes (*Eust.ad Od.*, t. I, 409 *ed. Lips.* = 1680 *ed. Rom. ad* 11, 225). C'est l'amorce d'une justification de la place du catalogue des dames par la symétrie avec les apparitions des héros.

Depuis un siècle, les critiques de l'Odyssée se partagent entre ceux qui trouvent des raisons de rejeter le catalogue des dames comme une adjonction maladroite, ceux qui voudraient lui trouver une justification, et ceux qui pensent qu'il est à tout le moins lié de manière organique à l'*intermezzo* chez les Phéaciens dans lequel il débouche (XI 333 –384). Il est évident que les découvertes papyrologiques sur lesquelles nous disposons actuellement du livre de Martin West (supra n.5) on contribué à relancer la question : on tenait des textes attribuables au catalogue des dames d'Hésiode, et dont il semblait que l'*Odyssée* s'inspirait directement. Le premier pas qu'il fallait franchir était donc de reconnaître une insertion à ce point du poème. Restait à savoir si l'insertion était malhabile ou si le morceau d'inspiration „hésiodique" (ou remontant à la même source qu'Hésiode) était intégré de manière justifiable au tissu de l'*Odyssée*.

U. von Wilamowitz-Moellendorff donne le ton dans le choeur de ceux qui rejettent le passage. Dans ses *Homerische Untersuchungen*, Berlin 1884,

---

[5] Survol de la question chez A. Heubeck, *Die Homerische Frage*, Darmstadt 1974, p. 124–125, ainsi que *Omero, Odissea*, vol. III, Fondazione Lorenzo Valla 1983, p. 261 et 278–279. Sur la question du rapport avec Hésiode cf. à présent M.L. West, *The Hesiodic Catalogue of Women*, Oxford 1985, en particulier p. 5sq, 32 n.7, 137sqq.

il observe que le catalogue des dames n'a aucun lien avec le personnage d'Ulysse: „Der frauenkatalog hat sein interesse ganz unabhängig von Odysseus, jeder andere berichtserstatter würde eben so gut sein [...] also nur im stoffe kann hier das interesse liegen, das weder die Odyssee noch den Hades etwas angeht" (147). En outre, selon lui, le choix même des dames relève du pur hasard (149), et l'on ne saurait donc trouver la moindre raison pour la présence du catalogue.

Peu après Wilamowitz Erwin Rohde embouche les mêmes trompettes (*Nekyia*, RhM L 1986, p. 600sqq. = Kl. Schr. II, Tübingen 1901, p. 255 — 292) : Ulysse n'a pas de rapport avec ce qui est évoqué à cette occasion (260); la continuité est rompue entre le catalogue et ce qui le précède : en effet, au début de la Nekyia, Ulysse parle à des êtres qui lui sont chers; ici, on le voit en face de personnes qui ne lui sont rien. C'est une „fausse note" (Missklang) (277). Toujours pour Erwin Rohde, l'„intermezzo" chez les Phéaciens a été rajouté par celui-là même qui a si maladroitement greffé le catalogue sur la Nekyia.

Cette position très affirmée a rencontré beaucoup d'écho dans la critique. On peut sans risque de se tromper la considérer comme la position dominante[6].

Parmi ceux qui ont voulu trouver une justification à la présence du catalogue, on notera surtout Wilhelm Bücher (*Probleme der homerischen Nekyia*, Hermes LXXII 1937, p. 104—122) : selon lui, la réaction favorable d'Arété au début de l'intermezzo montre bien que l'évocation d'une série de femmes ayant joué des rôles déterminants dans le cours des événements devait flatter la reine (107); en outre, la scène d'Ulysse et d'Anticleia, comme l'évocation du passé des dames, devait tout particulièrement réjouir Arété. Plus récemment, Hartmut Erbse a renforcé cette argumentation par trois considérations subtiles (*Beiträge zum Verständnis der Odyssee*, Berlin-New York 1972, pp. 27—28) : le catalogue des dames constitue un lien („Bindeglied") entre la première et la seconde partie de la Nekyia; si l'on voulait le soustraire, il faudrait enlever aussi l'„intermezzo" chez les Phéaciens, or cet „intermezzo" est une interruption nécessaire qui fait attendre l'essentiel, à savoir l'évocation des héros. En second lieu, les dames du temps jadis sont la contrepartie des héros: elles les annoncent à la manière d'un prélude. Enfin, les dames évoquées sont des mères de héros, et le récit d'Ulysse les fait apparaître immédiatement après Anticleia, mère d'Ulysse; ainsi

---

[6] Sans prétendre être exhaustif, on citera parmi ceux qui considèrent que le catalogue des dames est une pièce intruse, sans lien réel avec l'*Odyssée*: Peter von der Mühll, RE, Suppl. 7 (1940), p. 726 sq.; D. L. Page, *The Homeric Odyssey*, Oxford 1955, l'„intermezzo" est „ruinous to the structure of the story" (24), et les dames n'ont aucun rapport avec la situation d'Ulysse (36); G. Germain, *Genèse de l'Odyssée*, Paris 1945, p. 330; R. Merkelbach, *Untersuchungen zur Odyssee*, München 1951, p. 177, ainsi que W. Kullmann, *Katalog und Erzählung*, Freiburg 1973, p. 62—65.

voit-on se profiler la stature d'Ulysse lui-même comme celle d'un grand héros. D'une certaine façon, Alfred Heubeck, dans son commentaire des chants 9—12 de l'*Odyssée* (supra n.5) et bien qu'il offre une bibliographie et des aperçus des deux positions, penche nettement pour une justification de la place du catalogue en vertu du critère esthétique: ce morceau sert de pendant symétrique aux rencontres avec les héros par lesquelles s'achève la Nekyia.

Il y a place encore pour une position intermédiaire, qui consiste à noter l'étroite cohésion du catalogue avec l'„intermezzo" chez les Phéaciens, quitte à proposer qu'on les retire l'un et l'autre du onzième chant de l'*Odyssée*[7].

On peut ajouter à ces argumentations des discussions qui ne portent pas directement sur la place du catalogue des dames, mais qui posent le problème de la place des récits chez Alkinoos dans l'économie de l'*Odyssée*. C'est ainsi que W. Suerbaum, *Die Ich-Erzählung des Odysseus, Überlegungen zur epischen Technik der Odyssee*, Poetica II 1968, p. 150—177, et T. Krischer, *Phäaken und Odyssee*, Hermes CXIII 1985, p. 9—21, abordent la question de savoir s'il eût été possible et également efficace de faire narrer à Ulysse ses aventures ailleurs qu'à la cour des Phéaciens. Leur conclusion est que le lieu d'insertion de ces récits est choisi avec un soin tout particulier. Cependant, à l'éventail des arguments qu'ils proposent, on peut encore ajouter, me semble-t-il, le fait qu'à la cour d'un descendant de Poséidon, ce long récit peut trouver sa motivation dans le fait qu'il sert de plaidoyer. Or, dans ce plaidoyer, le catalogue des dames du temps jadis me semble appelé à jouer un rôle très important.

Divers classements peuvent être proposés si l'on considère l'ensemble des dames nommées aux vers 225—332 du chant 11 de l'*Odyssée* (en particulier en fonction de la tradition héroïque dont elles proviennent: voir à ce sujet le livre de M. West, supra n. 5), mais une distinction s'impose qu'on le veuille ou non: certaines d'entre elles sont les partenaires amoureuses d'un dieu, alors que les autres font apparaître le pouvoir d'un dieu sans qu'il y ait d'union amoureuse entre elles et ce dieu. On peut ainsi regrouper d'un côté Tyrô, Antiope, Alcmène, Iphimedeia et Maira, et de l'autre toutes les autres dames citées (à savoir Léda, —qui n'est pas présentée ici comme partenaire de Zeus, un écart noté par le scholiaste *ad* 300—, Mégara, qui épousera Héraklès, Epicaste, Chlôris, Pérô, Phèdre, Procris, Ariadne, Clyméné, et Eriphyle). Si l'on considère le premier groupe, il apparaît que la trajectoire suivie par le catalogue nous conduit d'une compagne de Poséidon (Tyrô), qui occupe la première rubrique, à une compagne de Zeus (Maira, l'une des trois dames de la dernière rubrique). Du même coup, on s'aperçoit

[7] E.g. F. Focke, *Die Odyssee*, Stuttgart-Berlin 1943, p. 218—221; A. Lesky, RE Suppl. 11 (1968), col. 821.

que Zeus et Poséidon sont les deux seuls dieux qui, dans le catalogue, soient présentés comme partenaires amoureux des dames. Les partenaires de Zeus sont un peu plus nombreuses que celles de Poséidon: Antiope, Alcmène, Maira du côté de Zeus, Tyrô et Iphimedeia du côté de Poséidon. Mais cette légère supériorité numérique est peu de chose: une fois identifiés les deux personnages divins qui dominent le catalogue, on est mis sur la voie d'une série de distinctions plus importantes, et qui se révèlent lorsqu'on suit le déroulement du texte lui-même.

Les deux premières rubriques du catalogue font apparaître une opposition: elles sont consacrées l'une à Tyrô, partenaire de Poséidon, l'autre à Antiope, partenaire de Zeus. Tyrô est certes une partenaire amoureuse de Poséidon, mais c'est de l'Enipée qu'elle est amoureuse, et Poséidon doit recourir à une ruse, il doit prendre l'aspect de ce cours d'eau pour obtenir les faveurs de la belle (XI 241). En outre, (XI 251), il ordonne à Tyrô le silence une fois qu'il a révélé son identité. Tout au contraire, la belle Antiope „se glorifie" (XI 261) d'avoir joui des étreintes de Zeus et ne semble donc ni devoir s'en cacher, ni avoir été abusée. Ainsi, les deux premières amoureuses font ressortir que mensonge et dissimulation marquent le domaine de Poséidon, cependant que clarté et fierté marquent celui de Zeus. Incidemment, on observe que le texte choisit de taire le rôle de Zeus dans la destinée de Tyrô (cf. Hes. fr. 30) ainsi que les malheurs d'Antiope.

Mais, dira-t-on, Poséidon ne se cache pas toujours à l'occasion des exploits amoureux rappelés dans le catalogue: Iphimedeia ne proclame-t-elle pas, elle aussi, son union avec Poséidon (XI 306) ? Survenant plus tard dans le catalogue, le cas d'Iphimedeia fait justement ressortir mieux encore le contenu de l'opposition initiale entre Tyrô et Antiope. Tyrô, Antiope et Iphimedeia ont un point commun: elles mettent toutes trois au monde des jumeaux. Or, il se trouve que les jumeaux nés d'Iphimedeia, la belle qui se glorifie de son union avec Poséidon, sont les géants Otos et Ephialte; ces derniers menacent les dieux et Zeus doit les anéantir avant qu'ils n'aient achevé leur croissance. Quant aux jumeaux nés de Tyrô et de Poséidon, fruits d'un amour clandestin, ils ne sont autres que Pélias et Nélée; or, selon l'expression du poète lui-même, ces derniers sont „deux robustes serviteurs du grand Zeus" (XI 255, et l'on n'a pas besoin de tomber d'accord avec l'exégèse banalisante du scholiaste qui voudrait ne voir là qu'une manière de dire qu'ils sont des rois). Donc, ce qu'Iphimedeia vient souligner après coup, c'est que l'union avec Poséidon, qu'elle soit ou non proclamée, ne peut que concourir au triomphe de Zeus. L'opposition initiale entre Tyrô et Antiope se trouve dès lors explicitée et complétée: la clarté du monde de Zeus est un gage de son inévitable triomphe.

Il faut observer également qu'après la mention initiale de Tyrô, le poète fait surgir consécutivement deux partenaires de Zeus: Antiope et Alcmène. On se tourne ainsi vers Thèbes, indubitablement, mais aussi vers l'évocation des succès de Zeus dans leur continuité: à travers Zéthos et Amphion,

jumeaux issus de Zeus et d'Antiope, à travers Héraklès, né de Zeus et d'Alcmène, le poète montre quels sont à plus long terme les effets bénéfiques du pouvoir fécondant de Zeus.

Le lecteur se trouve alors à une charnière du catalogue: le poète vient de faire apparaître en Mégara la première des dames du second groupe, celles qui n'ont pas eu pour partenaire un dieu; pour ce qui touche Mégara elle-même, le statut ambigu de son époux Héraklès est indiqué dans sa double désignation comme fruit des amours de Zeus et d'Alcmène d'une part (XI 266sq.) et comme fils d'Amphitryon deux vers plus bas (270). En outre, l'évocation de Thèbes, qui s'est faite sur le mode positif dans les mentions d'Antiope, d'Alcmène et de Mégara, va tourner en son contraire avec l'entrée en jeu d'Epicaste. Or, ce n'est pas seulement le statut de Thèbes qui est en cause, et dont le poète fait ressortir par ce rapprochement qu'elle est successivement marquée par la bénédiction divine et par la déviance des comportements humains, c'est tout le catalogue des dames qui, en ce point, vire en direction d'une certaine difficulté d'être.

En effet, après les malheurs d'Epicaste, le poète revient à la lignée issue de l'union de Tyrô et de Poséidon: Nélée épouse la belle Chlôris, qui lui donne trois fils, ainsi qu'une fille, la belle Pérô, que tous les voisins veulent épouser (XI 287sq.). Nélée en profite pour tenter de régler une vieille affaire de famille, celle des troupeaux de Tyrô : ces troupeaux avaient été confisqués par Déioneus, l'oncle de Tyrô, lorsque ce dernier l'avait mariée à Crétheus. Quiconque veut épouser Pérô devra ramener de Phylaké les troupeaux de Tyrô, c'est là l'épreuve à laquelle les prétendants doivent se soumettre (le thème folklorique de l'épreuve qui permet d'épouser la fille du roi se combine ici avec celui de la vendetta familiale): autrement dit, la contestation a pris place dans cette lignée issue de l'union amoureuse de Tyrô et de Poséidon. Il faudra l'intervention de Zeus pour mettre bon ordre à cette situation qui pourrait devenir chaotique: le poète l'affirme clairement après le récit très allusif de l'intervention de Mélampous[8]. Les vers qui relatent l'intervention du devin Mélampous sont d'ailleurs d'une obscurité tout à fait inhabituelle dans l'*Odyssée*. C'est au point que Mélampous lui-même n'est pas nommé[9]: ne serait-ce pas justement, que le poète veut renforcer l'un des traits „poséidoniens" affirmés dès la première rubrique du catalogue, à savoir la dissimulation ? Obscurité et désordre ont en tous cas partie liée dans cette rubrique consacrée à la lignée de Poséidon, et ceci jusqu'au moment où tout rentre dans l'ordre avec l'apparition du nom de Zeus.

---

[8] Cela, quelle que soit la variante textuelle que l'on adopte au vers XI 297, qu'il s'agisse de Διὸς δ'ἐτέλεσσεν ἐφετμήν ou de la formule reprise de l'*Iliade* Διὸς δ'ἐτελείετο βουλή (*Il.* I 5).

[9] Un procédé qui fait songer à Lycophron, et, de fait, Eustathe dit explicitement que le catalogue des dames rappelle par endroit les procédés de Lycophron (in *Od.*, t. I, 409 ed. Lips., 1680 ed. Rom.).

On passe alors à la rubrique consacrée à Léda, et c'est encore l'action de Zeus sur une lignée qui en forme le sujet: Tyndare est bien le père au sens biologique de Castor et Pollux (XI, 299), mais par la volonté de Zeus, les deux jumeaux sont appelés à manifester l'ordre du monde: franchissant régulièrement la frontière qui sépare la vie de la mort, ils indiquent en permanence ce qui distingue les mortels des immortels. Ce comportement qui leur est imposé par Zeus leur vaut d'ailleurs des honneurs divins (XI 304), cependant que leur séjour chez les morts fait ressortir qu'on se situe bien dans la ligne de la difficulté d'être qui est inaugurée dans le catalogue par l'apparition d'Epicaste: la mort demeure une frontière qui n'est franchissable que pour les favoris de Zeus.

On comprend dès lors pourquoi la rubrique suivante est consacrée à Iphimédéia et aux Aloades. L'auditeur quitte une nouvelle fois le domaine de Zeus pour pénétrer dans celui de Poséidon, et cela, d'ailleurs à plus d'un titre: Iphimédéia est une partenaire amoureuse de Poséidon, mais elle est, de plus, l'épouse d'un fils de Poséidon; or on rencontre dans cette rubrique l'exacte antithèse des Tyndarides. Au lieu d'affirmer l'ordre olympien, à la manière de Castor et de Pollux, les Aloades projettent de le bouleverser. Comme dans le cas des Tyndarides l'intervention de Zeus se situe au niveau de la descendance, mais elle va dans un sens manifestement inverse: loin de fixer leur trajectoire jusqu'au-delà des frontières infranchissables de la mort, Zeus empêche même les Aloades d'atteindre leur condition d'adultes. Ainsi, les Aloades accumulant des traits „poséidoniens", leur destin accumule des traits négatifs. Par contre-coup, ces traits négatifs soulignent avec d'autant plus de clarté le traitement réservé par Zeus aux Tyndarides.

Il reste alors deux rubriques collectives, comprenant chacune les noms de trois dames du temps jadis. Le premier groupe (XI 321—325), formé de Phèdre, de Procris et d'Ariadne, ne comporte de développement qu'au sujet de la dernière nommée. Ce développement, qui mentionne Thésée et Athènes, permet assez clairement de voir quel est le commun dénominateur du passage, à savoir Athènes, comme on l'a souvent observé. Il y a cependant une conclusion que l'on peut en tirer, au voisinage des noms d'Artémis et de Dionysos, également cités dans ces vers. Les trois théonymes (Athéna étant implicite dans Athènes) sont l'occasion d'évoquer le pouvoir triomphant des enfants divins de Zeus (la mention de la Crète et de l'île de Diè, XI 323 et 325, désigne d'ailleurs Zeus avec suffisamment d'évidence), et cela quelles que soient les souffrances qui doivent en résulter pour les mortels, comme ces trois exemples le montrent également, — et l'on retrouve ainsi le „leit-motiv" de la „difficulté d'être".

Le dernier groupe de trois dames est constitué par Maira, Clyméné et Eriphyle (XI 326—330). Le nom de Maira, comme nous l'avons vu, constitue un bref rappel du pouvoir séducteur de Zeus, mais comme dans le groupe précédent, une seule des trois figures fait l'objet d'un développement: il s'agit d'Eriphyle. Tout comme Clyméné, Eriphyle descend de Poséidon;

ces deux dames renouent même avec l'un des „fils rouges" qui parcourent le catalogue: Clyméné est la mère d'Iphiclos (*schol. ad* 326 cf. Paus X 29, 6), quant à Eriphyle, par son père Talaos, elle descend de la belle Pérô et de Bias; on retrouve donc, pour conclure le catalogue, la lignée de Tyrô qui en avait formé le début (on peut ajouter que par son père Talaos, Eriphyle constitue un lien entre la légende thébaine et la légende thessalienne, deux axes essentiels du catalogue). Tout cela, cependant, est implicite, et si l'on veut s'en tenir à ce que le texte nous dit, on est d'abord frappé par les formules utilisées dans les deux rubriques consacrées à ces groupes de trois dames; en effet, toutes deux comportent une première partie semblable dans sa construction syntaxique et métrique:

321 Φαίδρην τε Πρόκριν τε ἴδον.....
326 Ναῖραν τε Κλυμένην τε ἴδον.....

et cela fait ressortir d'autant mieux le contraste entre les deux fins de vers, également parallèles du point de vue de la syntaxe et du mètre

321 .....καλήν τ' Ἀριάδνην
326 .....στυγερήν τ' Ἐριφύλην.

La „belle Ariadne" et „l'affreuse Eriphyle" donnent ainsi le ton de chacune de ces rubriques: ces tons ne sauraient être plus contrastés. Si l'on rapproche ce contraste de la dominante divine de chacun des segments en question, l'opposition est encore plus claire: Zeus et ses enfants pour le groupe composé de Phèdre, Procris et Ariadne, tandis que le second groupe, après un rappel du pouvoir séducteur de Zeus dans la figure de Maira, est dominé par la lignée de Poséidon. Il est manifeste que l'on retrouve transposée dans ces deux dernières rubriques l'opposition des deux premières rubriques du catalogue (Tyrô-Poséidon / Antiope-Zeus). Le qualificatif défavorable d'Eriphyle est expliqué par le vers 327: elle a trahi son mari pour de l'or (*scil.* le collier d'Harmonie). Ainsi Eriphyle démontre à quel point les choix humains peuvent entraîner des catastrophes, en particulier lorsqu'une femme prend une mauvaise décision. C'est là qu'Ulysse décide de s'arrêter, mais auparavant, il affirme encore qu'il a fait un choix (XI 328–330), ce qui tendrait à conforter tout ce qui, dans notre analyse, s'efforce d'indiquer que la présence de ces dames n'est pas le résultat du hasard (ou d'un choix préalablement opéré par Hésiode ou par sa source). Avant de se taire, il demande une fois encore qu'on le reconduise chez lui. C'est alors que le silence admiratif de l'auditoire marque le début de l'„intermezzo" chez les Phéaciens.

Considérons la situation d'ensemble: en ce point où débute ce que nous appelons l'„intermezzo" (parce que nous savons déjà que les récits vont continuer), l'auditeur non prévenu peut — et peut-être le doit-il — avoir l'impression qu'Ulysse est arrivé au bout de son long récit. L'homme aux mille tours achève par conséquent sa narration, au premier abord, par ce

catalogue des dames du temps jadis. L'idée que ce catalogue pourrait n'être qu'un morceau d'érudition, intrus dans l'oeuvre et sans rapport avec elle, fait donc injure à l'image que le poète propose de son héros, ainsi qu'à celle de l'auditoire phéacien auquel ce discours s'adresse. On l'a senti tout au long de cette analyse, l'hypothèse inverse, à savoir que le catalogue est particulièrement bien rattaché à l'intrigue de l'*Odyssée*, mérite d'être prise en considération.

Tout d'abord, le poète ne nous laisse pas oublier qu'Ulysse raconte tout cela aux Phéaciens, et que les termes de l'échange sont les suivants: mon récit contre vos vaisseaux pour me ramener: la „fausse sortie" du vers 332 est justement constituée par une réitération de la demande d'être ramené à Ithaque, au moment où le héros donne à penser qu'il a terminé sa narration. Or, comme nous l'avions remarqué précédemment, c'est demander beaucoup à des gens dont les rois descendent de Poséidon (et sur qui pèse une menace de ce dieu) lorsque le demandeur apparaît dans son propre récit comme l'adversaire de ce même Poséidon.

C'est dans cette perspective que le catalogue des dames vient à point nommé prévenir une telle objection. S'il est un enseignement clair qu'on puisse y lire, c'est bien à quel point il est certain que Zeus finit par l'emporter. Favoriser les desseins de Zeus, c'est par conséquent faire le bon calcul, tandis que se fier à la puissance de Poséidon ne peut mener qu'à la perte, sauf lorsque Zeus vient y mettre bon ordre. Dans le plaidoyer d'Ulysse, on perçoit donc un message sous-jacent : vous êtes de la lignée de mon adversaire, plus encore, il vous menace si vous me venez en aide; ramenez-moi à Ithaque et vous agirez dans le sens d'un dieu plus fort que Poséidon, du dieu-même dont tout démontre qu'il garantit l'ordre du monde.

On peut rappeler ici que la Nekyia est bien pour Ulysse l'occasion de faire dire par Tirésias qu'il se réconciliera avec Poséidon (XI 130), mais l'auditeur de l'*Odyssée* n'en voit pas moins en Ulysse un protégé d'Athéna et de Zeus (I 45sgg., et pour Zeus, surtout I 65sqq., où Zeus mentionne justement l'opposition de Poséidon). L'auditoire fictif des Phéaciens („intradiégétique" si l'on veut recourir à la terminologie de Genette[10], quant à lui, ne peut pas entretenir beaucoup plus de doutes à ce sujet que n'importe quel auditoire réel de l'*Odyssée*: il connaît Ulysse comme un protégé de Zeus par les chants de Démodokos (VIII 75 –82), il sait par les déclarations d'Ulysse lui-même que le héros entretient une forme de complicité avec Athéna à propos du cheval de Troie (VIII 493 sqq.). Enfin, ce héros devenu illustre parmi les vainqueurs de Troie, — la chute de Troie étant voulue par Zeus — , rappelle dès les premiers vers de son récit que c'est justement après la prise de Troie que ses errances ont débuté (IX 38sq). Aux yeux des Phéaciens, tout concourt à situer Ulysse dans la sphère de Zeus.

Il est dès lors évident que l'argument sous-jacent au catalogue des da-

---

[10] G. Genette, *Figures*, III, Paris 1972, p. 242.

mes du temps jadis est taillé sur mesure. En reconduisant Ulysse à Ithaque en dépit du fait qu'il est poursuivi par la vindicte de Poséidon, et malgré la menace que Poséidon fait peser sur une entreprise de ce genre, les Phéaciens, grâce aux exemples retenus dans le catalogue, comprennent qu'ils choisissent le bon parti, celui des protégés de Zeus. Certes, le triomphe des protégés de Zeus peut s'accompagner de souffrances: les deux dernières rubriques du catalogue le montrent, et l'ensemble des récits chez Alkinoos ne dit pas autre chose, mais à long terme mieux vaut échapper à l'emprise de Poséidon (et en cela non plus, le catalogue ne contredit pas le reste de l'*Odyssée*).

Si l'argument d'Ulysse vise un point essentiel, la manière de l'exposer est toute en réticence (même les silences à propos d'Antiope et de Maira, par exemple, sont intéressants et font songer par avance à la manière de l'épopée ultérieure: que l'on songe au Jason d'Apollonios et à la manière sélective dont il développe l'exemple d'Ariadne devant Médée)[11]: c'est là ce qui permet de dire qu'on retrouve à ce moment-clef de l'aventure un comportement fondamental dans l'éthique des héros de l'*Odyssée*, tel que Walter Burkert l'a mis en lumière, comportement où la retenue et la réflexion l'emportent sur la fougue des héros de l'*Iliade*.

S'il fallait à présent trouver confirmation de cette hypothèse sur la manière d'intégrer le catalogue des dames dans la démarche de l'*Odyssée*, la „fausse sortie" d'Ulysse ainsi que la réaction d'Arété semblent l'offrir.

En effet, on doit se demander pourquoi Ulysse se livre à sa fausse sortie justement après le catalogue des dames. Est-ce bien, comme on l'a dit, parce qu'il voyait que tout cela devenait trop long? Et si nous considérons que ce catalogue contient un argument important, est-ce bien le lieu où nous devrions l'attendre compte tenu de ce que nous savons par ailleurs de la rhétorique d'Ulysse?

Depuis son arrivée chez les Phéaciens, Ulysse prend un soin tout particulier du point auquel il fait aboutir ses discours, et c'est là qu'on peut voir une première confirmation de notre hypothèse. En effet, son premier discours après qu'il a été sauvé des eaux s'adresse à Nausicaa (VI 149, 185) et s'achève par un argument très habile (VI 180–185): pour obtenir de la jeune princesse des vêtements et sa protection, il flatte le désir qu'elle a de se marier (et, du même coup, se présente implicitement comme un homme du même monde qu'elle, et dont elle n'a par conséquent rien à craindre). Lorsqu'il réplique à Alkinoos (VII 208–225), il prend également soin d'achever un discours sur les misères de l'existence par l'évocation de son propre statut princier à Ithaque. A la question embarrassante d'Arété, il répond comme on l'a vu par un „rideau de fumée", mais il achève par un éloge de Nausicaa, ce qui lui permet simultanément de rassurer la reine sur

---

[11] Ap. Rh. *Arg.* III 997–1007.

l'origine des vêtements qu'il porte, et de lui causer une bouffée d'orgueil maternel à la faveur duquel elle oubliera la question qu'elle venait de poser (VII 290–297). Ces exemples montrent à quel point il serait incohérent d'imaginer qu'Ulysse s'interrompe au hasard dans le récit de ses aventures, lequel récit forme l'essentiel de ce qu'il offre en échange de l'escorte phéacienne.

Dira-t-on qua la demande réitérée d'Ulysse, priant les Phéaciens de le ramener à Ithaque alors que la chose est déjà décidée, semble bien l'indice d'un remaniement maladroit? A vrai dire, on est bien tenté de penser ici, au premier abord, et avec Horace, que „bonus dormitat Homerus". Ce serait pourtant oublier un point important de la trame: lorsqu'Alkinoos promet à Ulysse de le ramener chez lui (VII 191sqq.), il ne sait pas encore à qui il parle. Or, au moment où débute l'„intermezzo", les Phéaciens savent désormais qu'ils ont devant eux Ulysse, l'ennemi de Poséidon. Ce fait nouveau pourrait bien les amener à changer d'attitude. Ulysse a fait l'expérience d'un semblable retournement chez Eole, et c'est bien pourquoi, sans doute, il a besoin de s'entendre confirmer cette promesse, de peur que, comme Eole, Alkinoos n'ait changé d'avis. Tout donne à penser qu'Ulysse choisit soigneusement le moment où il demande cette confirmation: non pas le point de son récit où il aurait rejoint ce que les Phéaciens savent de lui, mais le moment où il vient de jouer la carte subtile visant l'objection la plus fondamentale qu'on pouvait faire à son plaidoyer.

Notre seconde confirmation réside dans la réaction de la reine Arété. Le catalogue des dames est rattaché à la scène qui le précède par le fait que cette scène contient le dialogue d'Ulysse avec sa mère Anticleia: or, le catalogue est donné pour la relation de dialogues entre Ulysse et les dames, même si rien n'est conservé des dialogues au niveau de leur forme. Il y a cependant une petite astuce formelle: Anticleia termine sa dernière réplique par une mention de Pénélope, et son dernier mot est donc γυναικί (XI 224). Au vers suivant, en même position métrique, on a le mot γυναῖκες (XI 225) qui introduit le catalogue: les dames du temps jadis semblent surgir tout naturellement des paroles d'Anticleia par le jeu d'une assonance. Après le catalogue, symétriquement, c'est Arété qui, la première, réplique à Ulysse. Voilà pour l'aspect esthétique du passage entre le catalogue et l'„intermezzo": on demeure de part et d'autre dans l'atmosphère d'un dialogue entre Ulysse et les grandes dames. Cependant, la réponse d'Arété mérite un peu plus d'attention.

En premier lieu, il y a le fait même que c'est elle qui répond la première: c'est donc que son attitude est déterminante. On est ici en accord avec ce que le poète faisait dire à Nausicaa lors de sa première rencontre avec Ulysse (VI 303sqq.); on est en accord aussi avec les implications de la figure d'Eriphyle, par laquelle s'achevait le catalogue: à cette femme qui avait fait un mauvais choix et qui signalait donc un risque, c'est une autre femme qui sert de pendant chez les Phéaciens, et une femme qui fait le bon choix.

On pourrait appliquer ici la formule que Norman Austin applique à Hélène et Ménélas: „...hospitality in the Odyssey includes more than keeping conversation and wine flowing. It requires an intuitive understanding even of unspoken thoughts[12]".

Il y a, ensuite, le fait que la reine prononce un éloge d'Ulysse: cet éloge n'est pas banal, dans la mesure où, comme on l'a souligné précédemment, les récits ont introduit un fait nouveau. Or, le fait nouveau de savoir Ulysse adversaire de Poséidon n'a rien changé à l'estime que lui porte la reine, comme elle s'empresse de le faire savoir. De plus, alors qu'Eriphyle, dont elle est en train de se distinguer, avait fait le mauvais choix par cupidité, la reine Arété va saisir l'occasion pour faire étalage de sa générosité (XI 339—341). Dans cet éloge d'Ulysse, on peut entendre immédiatement, à mots couverts, la décision de la reine; reconduire le héros à Ithaque sans changer les dispositions précédentes constitue donc la suite logique de sa prise de position. Dans ce sens, la position de la reine contribue à la décision précédente du roi, lequel la confirmera. Dans cet échange où Peter Von der Mühll voyait une discussion „confinant au ridicule" (RE Suppl. 7, col. 727) on peut donc voir aussi une forme délicate de complémentarité.

On terminera par deux remarques, l'une sur la réponse d'Arété, l'autre sur le catalogue en général.

Il y a deux façons de concevoir la réplique d'Arété: ou bien la reine répète ce qui a été dit dans les chants précédents (ayant perdu sa présence d'esprit sous le coup du charme?) ou bien sa réplique sert à montrer que l'argumentation d'Ulysse reposant sur les implications du catalogue des dames du temps jadis a porté ses fruits. On incline ici vers cette seconde possibilité: elle donne sa cohérence au début de l'„intermezzo" tout en confortant l'hypothèse selon laquelle le catalogue peut se concevoir comme le temps fort du plaidoyer. Certes, ce temps fort demeure très allusif, mais le poète ne nous met-il pas lui-même sur cette voie en se montrant de plus en plus allusif au fur et à mesure qu'apparaissent dans le récit d'Ulysse les dames du temps jadis?

Pour ce qui touche les catalogues, on se souviendra de quelle façon Eric Havelock a montré combien leur inclusion dans un récit est importante dans la perspective de la poésie orale[13]: c'est ainsi que dans l'*Iliade*, le catalogue des vaisseaux n'apparaît pas comme un pré-requis avant toute narration de faits, mais il est comme entraîné par la dynamique du texte alors que le récit est en marche. D'autre part, il est évident qu'on peut déceler dans l'*Odyssée* une forme de rivalité avec l'*Iliade*, ne serait-ce que dans les chants de Démodokos et le statut qu'on leur confère à travers les réactions d'Ulysse, le tout étant la matière de l'*Odyssée*[14]. En donnant au

---

[12] *O. c.* (*supra* n. 4), p. 189.

[13] *O. c.* (*supra* n. 4), 178 sqq.

[14] Voir à ce sujet L. Daellenbach, *Le récit spéculaire, essai sur la mise en abyme*, Paris 1977, pp. 113—115.

catalogue des dames du temps jadis non seulement une place dans le récit, à la manière du catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*, mais une valeur d'argument, „l'aède rivalise avec l'aède", pour reprendre le tour d'Hésiode (*Op.* 26): au-delà du destin des grandes dames, derrière l'usage qu'en fait Ulysse pour gagner à sa cause les descendants de son ennemi et leur peuple, l'aède nous livre une réflexion sur le bon usage des catalogues.

Genève

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

ZUR INTERPRETATION VON SOPHOKLES' „ANTIGONE" 523:

οὔτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν

Von

ROBERT R. CHODKOWSKI

Es geschieht recht oft, dass gewisse Texte antiker Autoren, die sehr gut bekannt sind und schon unzählige Male auf verschiedene Weise analysiert und kommentiert wurden, trotzdem Stellen enthalten, die bisher nicht ausreichend erklärt sind und immer noch Zweifel in bezug auf ihre Interpretation wecken, sowohl was die Aussage des Ganzen als auch die Bedeutung einzelner Wörter betrifft. Ein klassisches Beispiel dafür ist der schon im Altertum und dann die ganze Neuzeit hindurch bis auf den heutigen Tag berühmte Ausspruch der Antigone:

οὔτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν.

Bekanntlich ist das die Schlussreplik der Heldin des Sophokles in der Stichomythie mit Kreon (*Antigone* 523)[1]. Es existiert zu diesem Vers eine umfangreiche Literatur, die wir aber hier nicht besprechen wollen. Wir stellen lediglich das Wesen des philologischen Streits vor, der vor allem die Frage betrifft, ob diese Äusserung der Antigone auf die konkrete Situation im Werk zu beschränken ist oder ob ihr vielleicht eine den allernächsten Kontext überschreitende universelle Bedeutung zukommt. Im folgenden stellen wir einen eigenen Versuch der Lösung dieses Problems vor.

Die zwei einander ausschliessenden Standpunkte in der uns interessierenden Frage können am Beispiel der Äusserungen zweier Gelehrter, W. Schmid und R. Flacelière, illustriert werden. Der erste nennt in seiner Geschichte der griechischen Literatur den Antigone-Vers einen „berühmt gewordenen Spruch, der keinerlei grundsätzliches Bekenntnis enthält, sondern nur besagen will, ihre naturgegebene Stellung als Schwester der beiden Toten mache ihr im vorliegenden Fall die Erweisung von Liebe,

[1] Die Tragiker werden nach den Ausgaben der „Bibliotheca Oxoniensis" zitiert: Sophoclis *Fabulae*, rec. A. C. Pearson, Oxonii 1961; Aeschyli *Septem quae supersunt tragoediae*, rec. G. Murray, Oxonii 1960²; Euripidis *Fabulae*, rec. G. Murray, Oxonii 1960².

nicht von Hass zur Pflicht, selbst wenn der eine ihrer Brüder sonst Hass verdienen sollte“ [2]. Der französische Gelehrte dagegen gesteht dem Vers ganz im Gegenteil eine Bedeutung zu, die nicht nur weit über den Text, sondern über die Epoche und die Kultur, in der er entstand, hinausreicht. Er schreibt: „Antigone répond superbement: ‘Je ne partage pas la haine, mais l’amour’, cri qui anticipe sur les siécles et annonce une morale plus haute: ‘Et moi, je vous dit d’aimer vos ennemis’“ [3].

Jeder, der die sittlichen Prinzipien der alten Griechen und die Haltung der Antigone selbst gegenüber den anderen kennt, ist sich klar darüber, wie weit Flacelière hier von der Wahrheit entfernt ist, ähnlich wie all die anderen Gelehrten, die einen ähnlichen Standpunkt vertreten. Schon J. Geffecken warnte mit Recht davor, der Formulierung der Antigone den Charakter eines christlichen Liebesgebotes zu verleihen [4]. Christi Prinzip der Feindesliebe und der Vergebung zugefügten Leids war dem Geist der Hellenen völlig fremd. Selbst Sokrates warf seinen Anklägern nicht nur das Verbrechen als solches vor, sondern freute sich auch darüber, dass sie eine viel schwerere Strafe treffen wird als die ihm zugefügte [5]. Wenn er am Schluss seiner Ansprache in der *Apologie* sagt, er zürne ihnen nicht, dann geschieht das keinesfalls deshalb, weil er ihnen verzeiht, sondern weil er meint, der Tod sei ein Gewinn für ihn. Er kann seinen Feinden gar nicht böse sein, weil er gar kein Leid von ihnen erlitten hat [6]. Hätten sie ihm aber Leid zugefügt, so gäbe es keine Vergebung. Übrigens erklärt uns Plato in einem anderen Werk, im *Staat*, dass der Durchschnittsgrieche der Ansicht ist, man müsse es den Feinden heimzahlen. Auf die Frage des Sokrates, womit man sich den Feinden gegenüber revanchieren solle, antwortet Polemarchos, der sich auf den Dichter Simonides beruft, das von ihnen erlittene Böse sei mit genau dem gleichen, d.h. wieder mit Bösem zu vergelten [7].

Ist dies bei Sophokles anders? Pallas Athene stellt in *Ajas* (79) die rhetorische Frage: οὔκουν γέλως ἥδιστος εἰς ἐχθροὺς γελᾶν. Und Odysseus erkennt im gleichen Stück zwar das Recht des Sohnes des Telamon auf ein gebührendes Begräbnis an, vertritt aber den Lebenden gegenüber das Prinzip, dass der Hass auf den Feind eine schöne Sache sei (1347). A. Lesky

---

[2] W. Schmid, O. Stählin, *Geschichte der griechischen Literatur*, Bd. II, T. 1., München 1934, s. 351. Ähnlich meint R. C. Jebb (Sophocles, *The Plays and Fragments*, Part III: *The Antigone*, Cambridge 1900[3]), dass Antigone nicht den Hass des Eteokles gegen Polyneikes teilen, sondern beide Brüder lieben will.

[3] R. Flacelière, *Histoire littéraire de la Grèce*, Paris 1969, S. 226.

[4] J. Geffcken, *Griechische Literaturgeschichte*, T. 1, Heidelberg 1926, Anm. 164, 58.

[5] Plato, *Apologia* 39 b: οὗτοι δ’ ὑπὸ τῆς ἀληθείας ὠφληκότες μοχθηρίαν καὶ ἀδικίαν, und ebd. 39 c: φημὶ γὰρ (...) τιμωρίαν ὑμῖν ἥξειν (...) πολὺ χαλεπωτέραν.

[6] Ebenda 41 d.

[7] Plato, *Respublica* 332 a–b: τῷ ἐχθρῷ ὅπερ καὶ προσήκει, κακόν τι. Siehe auch Aeschylus, *Choephori* 164.

erkennt zwar an, dass die Äusserung der Antigone keinerlei Zusammenhang mit der „Vorgeschichte christlicher Ethik" haben kann, reisst jedoch selbst auch, unter Berufung auf andere Interpreten von Rang, diese Äusserung aus dem Zusammenhang heraus, wenn er schreibt: „Dieses συμφιλεῖν [...] geht nicht das Verhältnis Antigones zu ihren Brüdern an, es besteht auch keine Möglichkeit, das Wort auf sippengebundenes Denken einzuengen. Vielmehr meint es ebenso schlicht wie gross, dass Antigone dort, wo sich in Kampf und Not der Welt Hass und Liebe scheiden, auf der Seite der Liebe steht" [8].

Stellt uns Sophokles seine Heldin wirklich als eine Person vor, die sich von der Liebe überhaupt und nicht nur von der Liebe zu den Brüdern leiten lässt? Wenn wir voraussetzen, dass dem Dichter an der Einheit des Charakters seiner Gestalten gelegen war, woran es keinen Grund gibt zu zweifeln, können wir diese Frage nur negativ beantworten. Leskys Interpretation widerspricht vor allem Antigones Verhältnis zu ihrer eigenen Schwester. Ismene will bekanntlich nicht mit ihrer Schwester zusammenarbeiten und lehnt eine Teilnahme am Begraben des Polyneikes ab. Die von ihr eingenommene Haltung ist nicht unbegründet: nicht jeder ist zu einer Heldentat fähig; als ganz gewöhnliches Mädchen handelt sie ihrer eigenen Überzeugung und ihrer Einschätzung der eigenen Möglichkeiten gemäss. Antigone aber, die noch vor einer Weile die Schwester als die ihr nächste Person herzlich begrüsst hat (1), vermag nicht allein deren Haltung nicht zu verstehen, sondern wirft ihr Verrat an der Bruderliebe vor (46) und verkündigt ihren Hass ihr gegenüber (93: ἐχθαρῆ μὲν ἐξ ἐμοῦ) [9]. Dieses feindliche Verhältnis Antigones zu ihrer Schwester scheint der Dichter wohl ausdrücklich hervorzuheben, wenn er Ismene auf ihrem Standpunkt beharren und sie des Kontrastes wegen trotzdem ihre Liebe zur Schwester zum Ausdruck bringen lässt (98f.). Wenn wir Leskys Interpretationsweise auf die Verse 93—99 beziehen wollten, müssten wir Antigone in dieser Szene (wie er Kreon) als Verkörperung des Hasses und Ismene (wie er Antigone) als Verkörperung der Liebe ansehen. Die Haltung der Antigone kann man psychologisch und dramaturgisch überzeugend begründen, aber man kann sie gewiss nicht als eine Haltung der Liebe gegenüber den anderen bezeichnen. Fixiert auf ihr Ziel und ihre Mission, dem Fatalismus der Schande in ihrer Familie ein Ende zu setzen, vermag sie sich nicht in die Situation des anderen Menschen einzufühlen, was doch das Fundament einer jeden Liebe ausmacht. Deshalb stimmen wir völlig mit G. Müller überein, der über die Haltung der Heldin nachdenkt und zu dem Schluss kommt, dass „Antigone gar nicht grundsätzlich den Hass aus der Welt der Menschen beseitigen will, sondern im Gegenteil dem Hass von

---

[8] A. Lesky, *Zwei Sophokles-Interpretationen*, Hermes LXXX 1952, S. 96 und 98.

[9] Vgl. auch *Antigone* 543: λόγοις δ' ἐγὼ φιλοῦσαν οὐ στέργω φίλην.

Herzen huldigt“ [10], Es ist wohl nicht nötig aufzuzeigen, wie sehr sie Kreon hasst: sowohl in ihren Worten als auch in ihrer Haltung ihm gegenüber. Schon in den ersten Versen des Prologs nennt sie den neuen Herrscher ihren Eeind (10: τῶν ἐχθρῶν). Müller geht unserer Ansicht nach aber zu weit, wenn er die Verse 927—928 als der Antigone Wünsche interpretiert, „ihre Feinde möchten ebenso Schlimmes erleiden wie sie, zur Strafe für das ihr angetane Unrecht“ [11]. Die Heldin des Sophokles bringt ja hier nicht ihren Wunsch zum Ausdruck, sondern verkündet als eine Person, die in den Tod geht, ihren Verfolgern die Zukunft und gibt der Befürchtung Ausdruck, dass sie noch grösseres Unglück treffen wird als das ihr zugefügte Leid. Dies sind die ultima verba Antigonae, die eine objektive Einschätzung beinhalten und nicht das emotionale Verhältnis der Heldin zu ihren Feinden.

Der Unterschied in den Haltungen von Antigone und Kreon besteht nicht darin, dass sie sich in ihrem Wesen [12] für die Liebe und der König für den Hass entscheidet. Dem widerspricht nicht nur all das, was wir von der Tochter des Ödipus gesagt haben, sondern auch die Haltung des Kreon in der Szene mit Teiresias (das fünfte Epeisodion). Kreon geht zunächst nicht ab von seinen Anordnungen, obwohl ihm der Seher deutlich gemacht hat, dass sein Verbot, den Polyneikes zu begraben, und die Verurteilung der Antigone zum Tode das Wohl der Stadt antasten und das göttliche Recht verletzen. Er gibt erst dann nach, als er erfährt, dass seine Härte den Tod seines Sohnes verursachte. Diese Situation beweist, dass die Liebe zu seinen Nächsten (φίλοι) für Kreon genauso wichtig ist wie für Antigone oder Ismene. Der Unterschied zwischen ihnen besteht darin, dass die Nächsten der Antigone (φίλοι) Feinde für Kreon sind (ἐχθροί). Keiner von ihnen steht von der Natur seines Charakters her „auf der Seite der Liebe“ oder „auf der Seite des Hasses“ [13]. Wie jeder Grieche, lieben beide ihre Freunde und hassen ihre Feinde. Es besteht also kein Grund, den Vers 523 als „ein Bekenntnis der Liebe, das in dieser Welt die heilenden und versöhnenden Kräfte bejaht“ [14], zu interpretieren.

Lesky bringt in einer anderen Arbeit seine Verwunderung zum Ausdruck: „Was hat man nicht alles unternommen, um diesem Urwort (i.e. V. 523) abendländischer Humanität die Weite seiner Geltung zu bestreiten und es von einem Liebesbegriff zu entfernen, den Sophokles nach solcher Ansicht nicht besitzen durfte“ [15]. In Wirklichkeit wäre Verwunderung

---

[10] Sophokles, *Antigone*, erläutert und mit einer Einleitung versehen v. G. Müller, Heidelberg 1967, S. 106.

[11] Ebenda.

[12] Vgl. Lesky, *a.a.O.* S. 97 f., und dazu Anmerkung von J. Goth, *Sophokles' Antigone. Interpretationsversuche und Strukturuntersuchungen*, Tübingen 1966, S. 86 Anm. 2.

[13] Lesky, *a.a.O.* S. 98.

[14] Wie interpretiert ihn Lesky (*a.a.O.* S. 99).

[15] *Geschichte der griechischen Literatur*, zweite, nue bearbeitete und erweiterte Auflage, München 1963, S. 311 f.

eher darüber angebracht, dass so viele Gelehrte immerfort bemüht sind, der Replik der Antigone unbedingt vor allem eine universelle Bedeutung zuzuschreiben und sie aus dem nächsten Zusammenhang zu reissen. Jede Äusserung im Drama hat zuerst die konkrete Bühnengestalt zum Adressaten, und erst sekundär kann sie auch einen die gegebene Situation überschreitenden Sinn haben. Es ist die Aufgabe der Textanalyse, zuerst diesen ursprünglichen Sinn festzustellen; erst danach kann man nach einer an semantischen Konotierungen reicheren Bedeutung suchen. Wenn z.B., auch in der *Antigone,* die Worte fallen: „Ich hasse Liebe, die mit Worten liebt" [16] (543), dann sollen sie in erster Linie der Verurteilung Ismenes durch ihre Schwester Ausdruck geben, und erst sekundär können sie die Bedeutung einer vom Kontext losgelösten Sentenz gewinnen. Wenn dagegen Ismene fragt (548): „Und was soll mir ein Leben ohne dich?" [17], dann hat dieser Satz nur einen, konkreten Sinn. Deshalb müssen wir auch in unserem Fall zuerst eben diesen konkreten Sinn feststellen. Man darf nicht wie Lesky zuerst den übertragenen Sinn feststellen und dann den ganzen Kontext diesem Sinn anpassen. Man darf nicht einmal von vornherein voraussetzen, dass dieser universelle Sinn in der gegebenen Äusserung überhaupt vorhanden ist.

Unsere bisherigen Betrachtungen konzentrierten sich darauf zu zeigen, dass das Bemühen der Gelehrten, der Äusserung der Antigone entweder den Charakter eines erhabenen sittlichen Prinzips der Feindesliebe oder aber doch zumindest eines allgemeinen Prinzips der Liebe zu den anderen Menschen zu verleihen, weder in den Ansichten der alten Griechen überhaupt noch im Werk des Sophokles irgendeine Stütze finden. So wie schon früher Müller in seinem Kommentar aufzeigte, sind auch wir der Ansicht, dass die Äusserung der Antigone einzig in ihrem natürlichen Kontext im Stück begründet ist. Ohne auf Einzelheiten seiner Argumentation einzugehen, wollen wir hier nur seine Schlussfolgerungen anführen: „Es ergibt sich mit jeder wünschenswerten Sicherheit, dass man das vielzitierte Wort vom συμφιλεῖν nur in Beziehung auf den Streitpunkt dieses Wortgefechtes verstehen darf und dass alle Deutungen abzulehnen sind, die unzufrieden mit diesem vermutlich engen Sinn des Wortes nach einem allgemeineren Sinn suchen, der weit über die Gelegenheit hinausreichen soll, bei der es gesagt wird" [18]. Wenn wir dieser Feststellung Müllers als allgemeinem Prinzip rechtgeben, so stimmen wir jedoch nicht seiner Interpretation der Äusserung der Antigone im Detail zu.

Müller übersetzt Antigones Replik wie folgt: „Gewiss ist, nicht dem Feindeshass habe ich mich anzuschliessen, sondern der Freundesliebe" [19]. Danach erklärt er näher: „Antigone erklärt, dass sie den Hass über den

---

[16] Übersetzung von E. Pilch.
[17] Siehe Anm. 16.
[18] S. 106.
[19] S. 105

Tod hinaus, den Kreon gegenüber dem Feind fordert, nicht teilen, sondern nur die Liebe, Verbundenheit, Bindung zum toten Bruder in Übereinstimmung mit allen denen praktizieren kann, denen sie natürliche Pflicht ist, nämlich mit den Blutsverwandten. Da nun ausser Ismene, die sich der Pflicht entzog, niemand von ihnen mehr am Leben ist, kann Antigone nur mit den toten Blutsverwandten die Liebespflicht teilen". Zur Unterstützung seiner Interpretation beruft sich Müller auf die Verse 898—902, die seiner Meinung nach einen Aufruf der Heldin an den Vater, die Mutter und Eteokles beinhalten; Antigone gibt hier der grossen Hoffnung Ausdruck, dass diese sie nach dem Tode wohlwollend aufnehmen werden. Diese ihre Worte sollen angeblich beweisen, dass „συμφιλεῖν in unserer Stichomythie auf die Verbundenheit mit Eteokles sich bezieht; mit ihm zusammen will Antigone den Hass gegen den unbestatteten Bruder als ausgelöscht ansehen, statt ihn mit Kreon zusammen fortzusetzen" [20].

Die zitierten Verse 898—902 stehen im Stück nicht vor Antigones Replik, sondern einige Szenen danach, so dass sie in keinem Fall die Bestimmung ihres konkreten Sinnes beeinflussen können. Natürlich könnten sie zur Stützung der These Müllers dienen, wenn diese auch in ihrem näheren Kontext begründet wäre. Das ist jedoch nicht der Fall. Die Stichomythie betrifft, wie wir gleich zeigen werden, die emotionellen Bindungen zwischen Antigone und ihren Brüdern. Die Eltern werden überhaupt nicht erwähnt, so dass kein Grund dafür besteht, dass der Dichter das Denken seiner Heldin plötzlich auf sie hin ausgerichtet hätte. Darüber hinaus spricht die herbeizitierte Abschiedsrede der Antigone von der Mutter, dem Vater und Polyneikes. Über den zweiten Bruder fällt kein einziges Wort. Die Apostrophe φίλη δὲ σοὶ, κασίγνητον κάρα (899) ist nicht an Eteokles gerichtet, weil ihn Antigone ja nicht bestattet hat; ausserdem zeigt die Unmittelbarkeit der Wendung, dass es hier um Polyneikes geht. Nur Polyneikes ist der Heldin gefühlsmässig so nah, dass sie wie zu einem Anwesenden zu ihm sprechen kann (vgl. 915, und auch 73 f.). Die Situation ist folgendermassen: Antigone zählt zuerst die Personen auf, von denen sie hofft, sie werden ihr im Hades freundlich gesinnt sein (φίλοι), nämlich den Vater, die Mutter und den Bruder, und begründet dann, worauf sich ihre Hoffnung auf solch wohlwollenden Empfang gründet: den Eltern leistete sie nach ihrem Tod den letzten Dienst (sie wusch die Leichname, kleidete sie und brachte die entsprechenden Opfer dar), und den Polyneikes bestattete sie ja jetzt. Dieser Text schweigt nicht nur von der Beziehung des Ödipus und der Iokaste zu Polyneikes (dass sie ihn lieben), sondern berechtigt uns sogar im Gegenteil zu der Schlussfolgerung, dass man sich ihre Liebe schwer verdienen musste. Wenn Antigone nur hoffen kann, freundlich von ihnen aufgenommen zu werden, obwohl sie sie doch eigenhändig bestattet hat, wie und auf welcher Grundlage kann man dann

[20] S. 106.

schliessen, dass Polyneikes, der Vaterlandsfeind, ohne jegliches Verdienst auf das gleiche zählen kann? Es ist selbstverständlich, dass Sophokles, wenn es ihm wirklich darum gegangen wäre, in seinem Stück besonders zu betonen, dass sich nach dem Tode die ganze Familie nun einträchtig liebe, wie Müller dies voraussetzt, dies eben in dieser Rede der Antigone herausstellen gekonnt hätte, z.B. durch Annahme der Version, die Eltern seien von allen bestattet worden, d.h. von Antigone zusammen mit ihren Brüdern. Der Dichter betont aber durchaus das Aussergewöhnliche in der Haltung seiner Heldin: sie verkündet nicht nur in Worten die Liebe zu ihren Nächsten, sondern will sich durch ihr Verhalten Gegenseitigkeit verdienen.

Der nächste Fehler, den Müller bei seiner Interpretation begeht, besteht darin, dass er für sicher annimmt, Antigone würde an das Aufhören des Hasses mit ihrem Tod glauben[21]. Darauf werden wir noch zurückkommen; jetzt wollen wir lediglich Antigones eigene Worte in Erinnerung rufen, wie sie der Ismene droht, Polyneikes werde sie hassen, auch wenn er nicht mehr lebt (V. 94): ἐχθρὰ δὲ τῷ θανόντι προσκείσῃ δίκῃ. Aus dieser Äusserung ergibt sich, dass Antigone wie alle Griechen an die Existenz des Hasses auch über das Grab hinaus glaubte.

Müller nimmt auch an, dass sich Antigone im ersten Teil ihrer Replik von den Hass distanziert, den Kreon gegen ihren Bruder hegt[22]. Zu welchem Zweck hätte der Dichter jedoch exponieren sollen, was vom Beginn des Stückes an bekannt ist? Antigone hat ihre Distanz gegenüber Kreons Haltung schon lange zuvor nicht nur mit Worten, sondern auch mir Taten kundgetan. Das Motiv ihres Hasses hat nichts gemein mit der Thematik der Stichomythie als eines Streits: es ist nicht nötig, über Tatsachen noch zu diskutieren. Zwar halten einige Gelehrte wie z.B. Lesky[23] P. Masqueravs Übertragung von Vers 522 für richtig: „Non, jamais un ennemi, mĕme après sa mort, ne me sera cher"[24], aber das ohne jede Grundlage im Text und im Kontext eingeführte „me" biegt den Sinn dieser Formulierung in eine irrige Richtung um. Dies ist eine Operation, die ganz und gar dem Ziel widerspricht, das Kreon in der Diskussion mit Antigone erreichen will: zuerst will er sie gegenüber den Thebanern und dann gegenüber Eteokles isolieren. Eine Exponierung des eigenen Hasses und die Betonung der Besonderheit seiner Haltung („für mich") wäre dieser seiner Absicht nicht förderlich: sie würde zu seiner eigenen Isolierung führen, nicht zu der seiner Widersacherin. Vers 522 hat ähnlich wie V. 520 die Form einer allgemeinen Aussage, weil der König seinen Argumenten den Charakter

---

[21] Ebenda.

[22] Ebenda.

[23] *Zwei Sophokles-Interpretationen* ..., S. 99.

[24] Sophocle, T. 1, *Ajax, Antigone, Oedipe roi, Èlectre*, texte établi et traduit par P. Masqueray, Paris 1946[4] (Les Belles Lettres).

allgemein akzeptierter Wahrheiten verleihen will, um so Antigones Haltung noch mehr zu verfremden. Tatsächlich geht es ihm in beiden Fällen um eine Gegenüberstellung von Eteokles und Polyneikes: die Feindschaft zwischen ihnen hat selbst nach dem Tod nicht aufgehört.

Schliesslich müssen wir uns fragen, was für einen Sinn die Replik der Antigone im Kontext der ganzen Stichomythie hätte, die sie ja abschliesst, wenn wir Müllers Interpretation annähmen? Ihre Feststellung, dass sie sich dem Hass des Kreon nicht anschliesse, sondern eher der Liebe zusammen mit den Nächsten, bringt nichts Neues ein. Wie wir schon sagten, besteht keine Notwendigkeit über etwas zu reden, was vom Beginn des Stükkes an bekannt ist, nämlich dass Antigone den Hass des Kreon nicht teilt. Auch der zweite Teil der Replik bringt nicht ein, wenn wir mit Müller annehmen, dass die gegenseitige Liebe in Antigones Familie so selbstverständlich ist. Warum von etwas reden, was allgemein bekannt ist? Warum bekommt Kreon dann einen Zornausbruch, wenn ihm das Mädchen so wohlbekannte Dinge sagt? Müller meint [25], diesen Zorn bewirke das Bekenntnis des Mädchens, dass der Hass nicht über das Grab hinausreicht. Aber dies hat sie schon viel früher gesagt (515), und zwar mit dem deutlichen Hinweis auf Eteokles. Kontinuiert der Dichter die Stichomythie ab Vers 515 deshalb, um sie mit dem Ausgangspunkt abzuschliessen? Ein solches Vorgehen wäre völlig unbegründet.

Die Interpretation von Müller sowie alle anderen, die ihr ähnlich sind, und die annehmen, dass Antigone in συμφιλεῖν die Einheit des Gefühls der Liebe zu Polyneikes in Gemeinschaft mit den verstorbenen Familienmitgliedern ausdrücken will, sind also falsche Interpretationen ohne logischen Zusammenhang mit dem Stück als Ganzem sowie mit dem nächsten Kontext.

Die Wahrheit ist eine andere. Antigone ist in der Stichomythie bemüht, Kreon klarzumachen, dass der Hass zwischen den Brüdern mit dem Tode ein Ende fand, was ihr aber nicht gelingt. Kreon erringt für den Augenblick einen scheinbaren Sieg, aber die berühmte Replik der Heldin verwandelt ihn in eine totale Niederlage. Deshalb reagiert der König so emotional und bricht in Zorn aus. Wir wollen jetzt zur detaillierten Erklärung dieser These und zu ihrer Begründung übergehen.

Kreon führte mit Antigone keine prinzipielle Diskussion über das gegenseitige Verhältnis der göttlichen Rechte und der Rechte des Herrschers. Auf die grosse Rede seiner Gegnerin reagiert er emotional (473ff.). Erst ihre zweite Rede (499–507) schafft die Möglichkeit des erwarteten ἀγών zwischen ihnen in Form der Stichomythie. Kreon bemerkt nämlich zwei schwache Stellen in der Persönlichkeit des Mädchens (die tatsächlich ihre Stärke ausmachen): ihr Verlangen nach Ruhm dafür, dass sie aus dem Kreis der sie von Geburt an begleitenden Schande ausgebrochen ist (vgl.

---

[25] S. 106.

4–6, 10, 38, 72, 97 und besonders 463f.), sowie ihre Liebe zu den Brüdern. Der Ruhm ist unmöglich ohne die Anerkennung zumindest der nächsten Umgebung. Deshalb will der König Antigone zuerst von der thebanischen Gesellschaft isolieren, wobei er die Tatsache ausnutzt, dass die Vertreter dieser Gesellschaft, der Chor der ehrwürdigen Alten, nicht den Mut aufbringt, die Partei der Verurteilten zu beziehen. Mit diesem scheinbaren Sieg will er das Mädchen noch zusätzlich beschämen (510). Hier aber erfährt er eine Niederlage. Die Tochter des Ödipus, die ihren Bruder bestattet hat und darauf stolz ist, wäre mit allem einverstanden, nur nicht damit, sich für ihre Tat schämen zu müssen. Von ihrer Seite aus wäre dies eine Verleugnung ihrer selbst, ein Verrat an ihren Überzeugungen und ein Aufgeben wenn schon nicht des Sinnes des Lebens (dies ist für sie nicht sehr wichtig), sondern der Existenz überhaupt. Daher schämt sie sich keinesfalls, sondern ist stolz auf ihre Tat, weil die Ehrung der Nächsten keine Schande bringt (511). Diese Deklaration der Hingabe an die Nächsten will Kreon sofort ausnutzen. Wenn er bislang den sittlichen Wert der Tat der Antigone angegriffen hat, so strebt er von nun an danach, die Richtigkeit ihrer Haltung als Schwester dem zweiten Bruder Eteokles gegenüber in Zweifel zu stellen. Er nutzt ihr Bekenntnis, dass sie den zweiten Bruder genauso liebt wie Polyneikes, weil sie von einer Mutter und von einem Vater geboren sind (513), dazu aus, in seinen folgenden Äusserungen ihr immer nachdrücklicher klarzumachen, dass sie ihrer Natur als Schwester untreu geworden sei, indem sie den Feind ihres Bruders ehrte. Von nun an wird das Problem, ob Antigone durch die Ehrung des einen Bruders nicht den anderen verunehrt hat, zum Streitthema zwischen dem König und Antigone. Dieses Dilemma der Antigone ist scheinbar unlösbar. Das Mädchen versucht sich zu verteidigen, indem sie sich darauf stützt, dass der Hass mit dem Tode ein Ende findet. Wenn das tatsächlich der Fall wäre, liesse sich ihr Dilemma, das vom Gegner vorgeschoben wurde, leicht lösen. Aber die Angelegenheit ist nicht so einfach. Wenn nämlich im Hades Eteokles und Polyneikes die gleiche Ehre verdienen würden, obwohl der eine das Vaterland verteidigt und der andere es bekämpft hat, wäre ja das Prinzip der Gerechtigkeit ausser Geltung gesetzt, das besagt: „Doch nicht dem Schlechten gleiches wie dem Guten!" (520)[26]. Antigone hat sich ja auf Dike berufen, „die der untern Götter Hausgenossin" (451). Angesichts dieses Arguments Kreons kann sich seine Gegnerin nur hinter dem Vorhang der Unwissenheit bergen: „Wer weiss, ob das auch dort geheiligt ist" (521). Aber Kreon ist unnachgiebig und führt zur Stutzung seiner Behauptung folgende Fundamentalwahrheit der griechischen Moral an: „Aus Feind wird auch im Tode nicht ein Freund!" Dies ist nicht nur Kreons Wahrheit, sondern eine Wahrheit, die in der griechischen Literatur allgemein vorherrscht. Man kann sich auf das 11. Buch der *Odyssee* berufen, wo die toten

---

[26] Diese Übersetzung und drei folgende sind von K. Reinhardt.

Helden immer noch Hass auf ihre Feinde hegen: Aias auf Odysseus, Agamemnon auf Klytämnestra, Achilles auf die angeblichen Feinde des alten Peleus. Das sittlich-religiöse System, das das Prinzip des Hasses auf die Feinde als für die Lebenden verbindlich ansieht, kann nicht umhin, seine Richtigkeit auch für die Totenwelt zu akzeptieren, um nicht seine Richtigkeit überhaupt in Frage zu stellen. Selbst die Mutter verzeiht dem Sohn nicht, auch wenn dieser die ihr am nächsten stehende Person ist (φίλτατοι), wovon die *Eumeniden* des Aischylos zeugen (*Eu.* 94ff.). An ein Erinnern des zugefügten Leides glaubt auch Sokrates, der bei Plato der Hoffnung Ausdruck gibt, das eigene Leid mit demjenigen vergleichen zu können, das Palamedes und Aias traf (*Apologia* 41b). Wir erwähnten schon, dass Antigone ebenfalls davon überzeugt ist, der tote Polyneikes könne Ismene für deren feige Haltung hassen. Letzteres vergisst Müller, wenn er über Antigone schreibt: „Offensichtlich wird hierbei nicht mehr mit Totengeistern gerechnet, wie sie bei Aischylos grollend und helfend wirksam bleiben“ [27]. Die bereits zitierte Abschiedsrede Antigones beweist ebenfalls, dass den Toten irdische Gefühle keineswegs fremd sind (898—902).

Es besteht also kein Grund, a priori anzunehmen, Antigone würde, so wie Kreon, diese allgemeine Überzeugung nicht teilen. Antigone weiss das, aber ihr Schwesternherz will von dieser grausamen Wahrheit nichts wissen; sie kann einfach nicht glauben, dass sich ihre Brüder nach dem Tode noch hassen können. „Dort im Hades muss es andere Gesetze geben als auf Erden, der Bruder kann seinen Bruder nicht hassen, schliesslich weiss das niemand...“ — so lauten die Argumente, mit denen das Mädchen die Wahrheit des Herzens gegen die Wahrheit der Vernunft verteidigt (515, 519, 521). Dies ist vielleicht ein Protest des Dichters selbst gegen die Überzeugung von der Fortdauer des Hasses über das Grab hinweg, eines Hasses, der sogar die Nächsten trennen kann. Wir wissen es nicht. Aber gewiss ist dies die dramatische Selbstverteidigung der Antigone dagegen, in den schlimmen Teufelskreis des nicht versiegenden Hasses hineingezogen zu werden. Und darin ist sie gross, wenn sie mit Entschlossenheit die Wahrheit des Herzens und ihre Liebe zu den Brüdern verteidigt.

Antigones Argumente sind jedoch lediglich Postulate eines schwesterlichen Herzens. Die Vernunftwahrheit ist eine andere. Kreon vertritt sie, wenn er sagt, dass der Feind auch nach dem Tode nicht zum Freund wird (522). Dieses Argument kann das Mädchen nicht widerlegen, es war tatsächlich die allgemeine Überzeugung. Genauso wie das Argument zuvor, dass der Gute nicht mit dem Bösen gleichgestellt werden könne (520). Kreon weiss, dass er Recht hat, und beginnt deshalb seine Replik mit dem die Diskussion beendenden οὔτοι.

Für einen kurzen Augenblick gibt der Dichter dem König ein Triumphgefühl. Der Zuschauer wird auf die Probe gestellt: „Ist Antigone wirklich

---

[27] S. 106.

ihrer Natur als Schwester untreu geworden? Wenn Eteokles den Polyneikes auch nach dem Tode hasst, dann hat die Schwester, den einen ehrend, den anderen verunehrt. Kann sie da noch verkünden, sie liebe alle beide? Muss man sich denn nicht für eine Tat schämen, die durch die Ehrung des Vaterlandsverräters den das Vaterland verteidigenden Bruder verletzt?" Es scheint, dass alle diese Fragen bejahend beantwortet werden müssen, wenn Kreon Recht hat. Im Bewusstsein des Mädchens mussten die gleichen Fragen auftauchen. In diesem Kurzen Augenblick musste sie sich selbst die überaus dramatische Frage stellen: „Bin ich meiner Berufung als Schwester untreu geworden? Habe ich durch mein Handeln im Namen der Bruderliebe diese Liebe nicht eher verraten?" Woher wollen wir wissen, was Antigone in diesem kurzen Augenblick durchmacht? Die Antwort gibt uns der Dichter selbst. Seine Heldin widerlegt Kreons letztes Argument nicht, sondern widerlegt die Grundlage seiner Denkweise selbst. Das ist ein Beweis dafür, dass ihr Denken noch einmal die ganze Stichomythie durchgehen musste, um sich das Wesen des Streits bewusst zu machen, in den sie der Gegner hineingezogen hat. Sie muss sich bewusst machen, dass es nicht wichtig ist, ob Eteokles den Polyneikes liebt, sondern, ob ihre Tat als Schwester den sittlichen Wert besitzt, den sie ihr zugeschrieben hat.

Die Athener im Dionysos-Theater mussten die Dramatik und Spannung dieses kurzen Augenblicks sehr intensiv mitempfinden. Diese Dramatik ist aber infolge irriger Interpretationen und Übertragungen in keinem modernen Theater ausgespielt worden. In diesem Augenblick geht es nämlich nicht um den Streit mit Kreon, um seinen Hass auf Polyneikes, um die Liebe des Ödipus und der Iokaste zu ihrem Sohn, sondern um den Sinn der Hingabe Antigones. Ist sie nicht ihrer Berufung untreu geworden, die sie für wertvoller hielt als das Leben selbst?

Der Augenblick des Zweifels ist kurz. Antigone gewinnt schnell ihre Selbstsicherheit wieder und antwortet auf Kreons οὔτοι mit einem eigenen οὔτοι, was die Diskussion diesmal wirklich beendet. Der König kann jetzt nur noch drohen (524f.). Ihre Antwort macht nämlich die ganzen rationalen Ausführungen des Gegners zunichte: οὔτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν „Schliesslich habe ich als Schwester nicht die Pflicht, den Hass zu teilen, sondern die Pflicht, beide Brüder zu lieben".

Die Grösse und Bedeutung der Antwort Antigones, auf diese Weise interpretiert, besteht darin, dass sie effektiv die Wahrheit des Herzens verteidigt und gleichzeitig eine rationale Antwort auf den Angriff des Königs in der ganzen Stichomythie ist. Wie wir schon feststellten, stellt Antigone nicht die Richtigkeit des letzten Arguments Kreons in Frage (522), sondern macht es unwirksam, weil die in ihrer Replik enthaltene Wahrheit ihren Wert unabhängig davon behält, ob der Hass nach dem Tode aufhört oder fortbesteht. Ihre Liebe zu den Brüdern ist über allen Hass erhaben. Kreons Hauptvorwurf, dass das Mädchen mit der Ehrung des einen Bruders den anderen verunehrt habe, wie er zu Beginn des Streits

gemacht wurde (514), wird abgewiesen: Vers 523 gewinnt einen begründeten Platz in der Stichomythie. Damit wir uns aber dessen sicher sein können, müssen wir die textliche Glaubwürdigkeit unserer Interpretation nachweisen.

Beginnen wir mit dem Schluss, und zwar mit ἔφυν. Es scheint, dass niemand daran zweifelt, dass damit eine Pflicht ausgedrückt wird. Der Beweis dafür ist „εἰ φιλητέον — wenn du lieben musst" in Kreons Antwort (524). Ähnliche Übereinstimmung scheint in Bezug darauf vorzuliegen, dass ἔφυν einen natürlichen Zustand des Subjekts ausdrückt, einen Zustand, den man so übertragen kann: „Ich bin von Natur so geartet" [28]. Schwierig wird erst die nähere Bestimmung dieses Zustandes. Lesky nahm an, die Heldin habe „hier einen Zug ihres Wesens verkündet" [29], weil ihm dies zum Herausreissen des Verses aus dem Kontext notwendig war. Wenn aber, wie wir zeigten, zuerst die Grundbedeutung der ganzen Aussage im Kontext festgestellt werden muss, dann können wir eine solche Einengung des Sinnes von ἔφυν nicht akzeptieren. Da die ganze Stichomythie Antigones Haltung als Schwester betrifft, muss angenommen werden, dass ἔφυν einfach das Subjekt der Aussage in eben dieser Funktion bezeichnet. Was Antigone von Natur aus mit ihren Brüdern verbindet, ist eben ihre „Schwesternschaft". Auf diese natürliche Verbundenheit mit den Brüdern, die sich aus der Tatsache ergibt, dass sie von einem Vater und einer Mutter geboren wurden, verweist die Heldin in Vers 513 und schon vorher in Vers 511. Die Einheit des Bluters (ὅμαιμος) und die Tatsache der Geburt „aus demselben Eingeweide" (ὁμοσπλάγχνους) akzentieren sie den Charakter der Verbundenheit zwischen den Geschwistern in bildlicher und sehr präziser Weise. Diese Verse bilden zusammen mit Vers 523 gleichfalls den Rahmen des Streits um die Haltung der Antigone als Schwester. Zu Anfang und am Schluss wird nicht nur von der natürlichen Verbundenheit der Heldin als Schwester mit den Brüdern gesprochen, sondern auch von ihrem gefühlsmässigen Verhältnis zu ihnen, das in den Worten σέβειν und συμφιλεῖν zum Ausdruck kommt. Wir können die Bezeichnung „Gefühl" für das Verb σέβειν verwenden, weil für Antigone die Liebe im Handeln ihren Ausdruck findet: indem sie die Brüder ehrt, erweist sie ihnen ihre Liebe. Natürlich kann man den Einwand erheben, dass sie ja nur Polyneikes mit der Bestattung geehrt hat. Wir sind jedoch der Ansicht, dass Sophokles mit der Verwendung des Plural (ὁμοσπλάγχνους) den Gedanken ausdrücken wollte, dass seine Heldin den Bruder ohne Rücksicht auf den Namen, den er trägt, geehrt hat. Anders gesagt, sie huldigte mit der Ehrung des einen der Liebe zu beiden. Eine solche Interpretation bestätigen ihre folgenden Äusserungen: Polyneikes bleibt für sie Bruder, unabhängig davon, was er getan hat, wie er umgekommen ist und wie das Verhältnis

---

[28] Vgl. Lesky, *Zwei Sophokles-Interpretationen* ..., S. 97; Goth, *a.a.O.*

[29] Ebenda.

der anderen Menschen zu ihm war. Sie liebt ihn als Bruder und nicht als Polyneikes. Für sie ist er ungeachtet aller Umstände als Bruder umgekommen (517: ἀδελφὸς ὤλετο). Und hier kommen wir zum Kern von Antigones Denken: „Den einen Bruder ehrend, ehre ich beide, den einen liebend, liebe ich beide". Das ist ihre natürliche Pflicht.

Wenn wir dem Verb ἔφυν also die Bedeutung „als Schwester muss ich" verleihen, so haben wir dazu die Stützung der Stichomythie als Ganzes (das Problem der Haltung Antigones als Schwester) sowie der semantischen Konotationen der benutzten Wörter in den Sätzen, die die ganze Diskussion einrahmen.

Kommen wir nun zum zweiten Wort: συμφιλεῖν. Alle Interpreten und Übersetzer verleihen ihm mehr oder weniger eine dem deutschen Wort „mitlieben" entsprechende Bedeutung[30]. Dabei stellt sich allerdings die Frage: Wen? Und mit wem? Einmütig wird die erste Frage mit Polyneikes beantwortet. Und das ist richtig, aber nur teilweise, wie wir später noch zeigen werden. Mit wem? Hierbei gibt es mehrere Möglichkeiten. E. Bruhn kommentiert: „Ich bin nicht dazu da, Hass, sondern Liebe mit den Meinen zu teilen; also teile ich Iokastens Liebe zu Polyneikes, nicht des Eteokles Hass gegen ihn"[31]. F. Schneidewin spricht allgemein von den nächsten Verwandten, d.h. von den verstorbenen Eltern[32]. Müller ist, wie wir schon sahen, der Ansicht, dass es hier um Antigones Liebe zu Polyneikes geht, mit den Eltern und Eteokles. Lesky verleiht, gemäss seiner ganzen Ausführung, dem Wort συμφιλεῖν eine allgemeine Bedeutung: lieben zusammen mit all denen, die wie Antigone auf Seiten der Liebe stehen[33]. Aus letzterem würde aber folgen, dass Kreon seine Gegnerin nicht verstanden hätte, denn in ihrem συμφιλεῖν bemerkt er deutlich konkrete Personen, da er in seiner Antwort das hinweisende Fürwort κείνους verwendet (525). Dieses Fürwort ist sehr wesentlich zum Verständnis dessen, was der Dichter seine Heldin mit dem Wort συμφιλεῖν ausdrücken lassen wollte.

Die Bezeichnung κείνους in Verbindung mit dem im gleichen Satz auftretenden κάτω νυν ἐλθοῦσα zeigt, dass Sophokles als Ergänzung des Infinitivs συμφιλεῖν an die bereits im Hades weilenden Personen dachte,

---

[30] Z. B. Mitlieben, nicht Mithassen ist mein Teil — K. Reinhardt.
Nicht mitzuhassen, mitzulieben ist mein Teil — A. Lesky.
Zur Liebe nicht zum Hass, bin ich geboren — E. Pilch.
My nature is for mutual love, not hate — F. Storr.
Je ne suis née pour partager la haine, mais l'amour — P. Masqueray.
Współkochać przyszłam, nie współnienawidzić — K. Morawski.

[31] Sophokles, Bd. IV: *Antigone*, neue Bearbeitung v. E. Bruhn, Berlin 1904[10], S. 103.

[32] Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin, vierte Auflage besorgte von A. Nauck, Berlin 1861, Bd. IV: *Antigone*, n. ad v. 523.

[33] *Zwei Sophokles-Interpretationen* ..., S. 99.

die Antigone liebt. Dies können die Eltern oder die verstorbenen Brüder sein. Gewiss erfüllt Ismene diese Bedingungen nicht, wie U. Wilamowitz vorschlägt[34]. Der Fall (Akkusativ), in dem das erwähnte Fürwort steht, beweist, dass es in συμφιλεῖν nicht um eine Vielheit von Subjekten, sondern von Ergänzungen geht. Das heisst, dass der Dichter diesem Verb nicht die Bedeutung von „mitlieben" verleiht, sondern: „einen und zugleich andere lieben". Andernfalls müsste Kreon z.B. mit φίλει σὺν κείνοις antworten und nicht φίλει κείνους. Dies wäre um so begründeter, als das mit συν- zusammengesetzte transitive Verb, wenn es das Zusammenwirken mit jemandem ausdrückt, den semantischen Akzent auf den vom Präfix ausgedrückten Umstand verschiebt, während die Tätigkeit selbst gewissermassen in den Hintergrund tritt. Dieser Akzent verbleibt dagegen beim verbum simplex, wenn συν- zur Bezeichnung dessen dient, dass die Tätigkeit des compositum einige Ergänzungen umfasst. Da Kreon aus Antigones Replik die Tätigkeit (φίλει) aufgreift und nicht den Umstand (mit wem?), kann gefolgert werden, dass συμφιλεῖν für ihn die Bedeutung nicht von „mitlieben", sondern von „einen und die anderen zugleich lieben" hat. Daraus folgt wiederum, dass die Ergänzung für συμφιλεῖν Eteokles und Polyneikes sind, für welche Antigones Liebe ihre natürliche Pflicht ist. Für diese Interpretation spricht auch der Charakter der Verbindung von συμφιλεῖν und ἔφυν. Wenn ἔφυν Antigones naturliche Schwesternpflicht ausdrückt, wie wir begründet haben, dann wird dadurch die Bedeutung „mitlieben" oder auch „sich anschliessen" für den davon abhängigen Infinitiv ausgeschlossen. Aus der Natur des Menschen kann nämlich die Pflicht folgen, jemanden zu lieben, nicht aber die Pflicht, mit jemandem zu lieben, und auch nicht die Pflicht, sich jemandes Liebe anzuschliessen. Eine Mutter z.B. hat die natürliche Pflicht, ihre Kinder zu lieben — συμφιλεῖν τοὺς παῖδας. Der Bruder hat die natürliche Pflicht, die Schwester zu lieben. Würde aber jemand sagen, er hätte die natürliche Pflicht, sich der Liebe des anderen Bruders zu dieser Schwester anzuschliessen, dann hiesse das ja, er solle sie nicht um ihrer selbst willen, sondern um des Bruders willen lieben. Wenn also der zweite Bruder sie nicht liebt, hat auch der erste diese Pflicht nicht. Natürlich ist eine solche Logik falsch.

Ähnlich verhält es sich mir Antigones Replik. Müllers Übertragung: „ich habe mich der Freundesliebe anzuschliessen" bedeutet, dass Antigone Polyneikes lieben muss, weil ihre Nächsten ihn lieben, d.h. ihr Gefühl für den Bruder ist nicht unmittelbar begründet, sondern nur mittelbar, durch Dritte. Deshalb überging Müller in seiner Übertragung die wesentliche Bedeutung des Verbs ἔφυν völlig, weil Antigones Liebe in seinem Verständnis tatsächlich nichts mit ihrer Schwesternnatur zu tun hat. So könnte jedes andere Mädchen auch sprechen, das mit Polyneikes in

---

[34] U. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Griechische Tragoedie*, Berlin 1923, S. 111. Vgl. auch T. Sinko, *Literatura grecka*, Bd. 1, T. 2, Kraków 1932, S. 106.

keinem Verwandtschaftsverhältnis steht. Da aber Antigone sowohl in der Stichomythie als auch an anderen Stellen des Stückes anaufhörlich unterstreicht, dass ihre Beziehung zu Polyneikes dadurch begründet ist, dass er ihr Bruder ist, kann συμφιλεῖν in der Absicht des Dichters nicht die Bedeutung von „mitlieben", „der Liebe sich anzuschliessen", „Liebe zu teilen" noch „partager l'amour" haben[35]. Alle diese Übertragungen geben den Charakter des Gefühls der Heldin als Schwester nicht richtig wieder. Aus ihrer Natur folgt höchstens die Pflicht, die Brüder zu lieben, nicht aber, einen von ihnen mit jemand anderem mitzulieben.

Anders verhält sich die Sache mit dem Gefühl des Hasses. Es gibt keine natürliche Pflicht, die dieses Gefühl befehlen würde. Eine solche Pflicht kann nicht nach dem Prinzip von φύσει existieren, sondern nur nach dem Prinzip von θέσει. In einer das lex talionis anerkennenden Gesellschaft z.B. existiert die Pflicht, den Hass gegen die gemeinsamen Feinde miteinander zu teilen. Wenn der Bruder jemanden hasst, muss auch die Schwester mit ihm zusammen hassen (συνέχθειν). In unserem Stück repräsentiert Kreon das auf dem Prinzip von θέσει aufbauende staatliche Recht. Deshalb ist es für ihn selbstverständlich, dass Antigone den Polyneikes zusammen mit Eteokles und den anderen Mitgliedern der thebanischen Gesellschaft hassen sollte. Wenn nur das konstituierte Recht zählt, dann wird der Feind auch nach seinem Tode nicht zum Freund. Antigone verkündet jedoch das höherstehende ungeschriebene Recht (450ff.), das nach dem Prinzip von φύσει gilt, und daher ist Kreons Standpunkt für sie nicht annehmbar. Und in ihrer berühmten Replik gibt sie dem Ausdruck: „Als Schwester habe ich nicht die Pflicht, den Hass zu teilen, sondern die Pflicht, beide Brüder zu lieben". Unsere Interpretation bewirkt also, dass Antigones Äusserung nicht nur mit der Stichomythie, sondern mit der Problematik des ganzen Stückes eng verbunden ist, in dem der Gegensatz in den Haltungen der Hauptantagonisten aus gegensätzlichen Handlungsprinzipien folgt: für Kreon zählt das konstituierte Recht, für Antigone das natürliche Recht.

Kann jedoch das Verb συμφιλεῖν die Bedeutung haben, die wir ihm zugeschrieben haben? Es ist ein hapax legomemnon. Es tritt bei Sophokles nur an dieser einen Stelle auf und erscheint bei keinem anderen Autor. Es ist also unmöglich, sich auf Analogstellen zu berufen. Bei der Bestimmung seiner Bedeutung kann man sich nur auf die grammatische Theorie berufen, die die Bedeutung ähnlich zusammengesetzter Verben erklärt.

Das LSJ-Lexikon teilt unter dem Stichwort συν folgendes mit: „In Compos. with trans. Verb συν may refer to the Object as well as the Subject, as συνκατακτείνειν may mean kill one person as well as another, or, join with another in killing". Ähnlich sagt es das *Griechisch-Deutsche Handwörterbuch* von W. Pape: „Bei trans. Verbis kann die Präposition

---

[35] Vgl. Anm. 30.

sowohl auf das Subject, als auf das Object bezogen werden, συγκτείνειν z. B. kann heissen „Einen und zugleich Andere 'Tödten'", und auch „Anderen helfen Einen zu tödten." — (s.v. συν). Es gibt recht viele Beispiele dieser Art von mit συν- zusammengesetzten Verben, die nicht nur eine Vielheit von Subjekten, sondern auch eine Vielheit von Ergänzungen zulassen. Hier einige von ihnen:

Soph. *Antigone*: 1202: ὃ δὴ λέλειπτο συγκατήθομεν
-„- *Aias* 230: συγκατακτὰς ... βοτὰ καὶ βοτῆρας
Herodotus 3,45: συνειλεῖν τὰ τέκνα καὶ τὰς γυναῖκας
Arist. *Poetica*: 1459 b 19: δύνασθαι δεῖ συνορᾶσθαι τὴν ἀρχὴν καὶ τὸ τέλος
Josephus AJ 16, 8, 3: συμπαιδεύειν τοὺς παῖδας

Alle diese Beispiele haben klar formulierte Ergänzungen. In Antigones Replik ist die Ergänzung mutmasslich, d.h. sie ergibt sich aus dem nächsten Kontext. Die Konkretheit und Präzision von Kreons Antwort verweist darauf, dass dieser Kontext für ihn verständlich genug war. Von den angeführten Beispielen kommt dem unseren wohl das des Aristoteles am nächsten: Antigone drückt die Überzeugung aus, dass sie mit ihrem Gefühl beide Brüder umfasst, so wie der Stagirita sagt, dass mit einem Blick der Anfang und das Ende der Tragödie erfasst werden muss. Vielleicht noch näher ist das Beispiel von Josephus Flavius, aber leider ist das kein klassischer Autor. Die Unikalität unseres compositum könnte darauf verweisen, dass Sophokles diesen Neologismus für diese besondere, ausnahmsweise Situation extra geschafften hat.

Die von uns durchgeführte Textanalyse und Problemdiskussion hat unserer Meinung nach deutlich gemacht, dass wir den zu Beginn zitierten Kommentatoren Schmid und Jebb und nicht Flacelière oder Lesky Recht geben müssen, was den Streit um die Bedeutung des Verses 523 von Sophokles *Antigone* betrifft. Diese berühmte Replik hat nämlich vor allem im nächsten Kontext als entscheidendes Argument zugunsten der Richtigkeit der Haltung der Heldin ihre Bedutung — der Haltung, deren Richtigkeit von Kreon bestritten wurde. Sie bildet auch eine lapidare Formulierung von Antigones Prinzip des Handelns, für das gegenüber den Nächsten die Liebe der einzige Wert ist, der zählt. Alle anderen Rücksichten müssen hinter ihr zurückstehen. Deshalb hat für sie als Schwester Polyneikes nicht aufgehört, ein der Liebe und Ehre würdiger Bruder zu sein, selbst wenn er gegen das eigene Vaterland gekämpft und Eteokles herausgefordert hat, selbst wenn er es verdient hat, von Seiten des Staates aus verurteilt zu werden, weil die Liebe zu den Brüdern als eine aus der Natur folgende Pflicht eben höher steht als der vom positiven Recht befohlene Hass. Eine ausführlichere Begründung dieser grenzenlosen Hingabe an die Bruderliebe gibt Antigone in ihrer letzten Rede (905—915). Vielleicht erscheint sie gegenwärtig als seltsam und befremdlich, aber für Sophokles war sie das keinesfalls, wenn er seine Heldin die Treue zu diesem Prinzip mit dem Leben bezahlen lässt.

Unsere Interpretation bedeutet keine Depretiation des berühmten Verses, sondern will ihn lediglich von den ihm grundlos zugeschriebenen Bedeutungen reinigen. Von Kreons Überzeugung (und der der anderen Griechen), dass der Feind nur Hass verdient, bis hin zu Christi Gebot der Feindesliebe führt ein sehr langer Weg. Antigones Bekenntnis, dass die Liebe höher steht als der Hass, ist zweifellos ein Fortschritt auf diesem Wege, selbst wenn dieses Prinzip nur auf die Brüder Anwendung fand. Wohl zum ersten Mal in der griechischen Literatur wurde die Liebe, wenn auch so eng gefasst, als der höchste sittliche Wert und die höchste Verhaltensnorm anerkannt.

Lublin

Übersetzt von Herbert Ulrich

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

THE SO CALLED „DEMOTIONID DECREES"

By
LESZEK WYSOCKI

The inscription containing the decrees of Demotionidai[1] is devided in three units:

1. vv. 1–8: stoichedon (25), dealing with the fees (ἱερεώσυνα) paid to the priest of Zeus Phratrios on the occasion of the Meia and the Koureia[2].

2. vv. 9–113: stoichedon (30), inscribed by the same hand, probably passed at the same meeting and certainly intended to be read together with vv. 1–8; contains decisions of the phrateres taken during the archonship of Phormion and phratriarchonship of Pantakles from Oion (396/5[a]); there are two decrees – first one enacted by Hierokles (vv. 9–68), second one by Nikodemos (vv. 68–113); one line is missing from the first decree (v. 58 = end of part A), but its contents can be easily restored.

3. vv. 114–126: non-stoichedon; later addition (middle of the 4th century B.C.) requesting the mention of the parents demotics. This part is incomplete; besides it is of lesser importance than the rest of this document.

---

[1] These decrees are inscribed on both sides (part A and B) of a pantelio marble tablet. Editio princeps: part A (vv. 1–58) – S. Koumanoudes, Ephemeris Archaiologike 1883, pp. 69 sqq; part B (vv. 59–126) – H.G. Lolling, Archailogiko Deltio 1888, p. 161 sqq: part A and B together – I. Pantazides, Ephemeris Archaiologike 1888, p. 1 sqq. Subsequent publications: C. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques, 961*, Paris-Bruxelles 1900–1927; F. Hiller v. Gaertringen, [in:] G. Dittenberger, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, (3rd ed.), *921*, Leipzig 1915–1924; I. von Prott, L. Ziehen, *Leges Graecorum Sacrae e titulis collectae*, vol. II 17, Leipzig 1896–1906; R. Dareste-B. Hassoullier-T. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques* vol. II 29, Paris 1891–1904; J. Kirchner, *Inscriptiones Graecae*, vol. II – III: *Inscriptiones Atticae Euclidis anno posteriores, 1237*, Berlin 1916 (the text of our inscription accompanying this article is reproduced from this publication); Th. A. Arvanitopoulos, Δεκέλεια, παράρτημα τοῦ Πολέμωνος, 1958, p. 38–50; Fr. Sokolowski, *Lois Sacrées des cités grecques, 19*, Paris 1969 (vv. 1–8 only). References to works dealing with our inscription can be found in the lemmata of the above mentioned corpuses and also in yearly reviews of the epigraphic publications – e.g. „Supplementum Epigraphicum Graecum" or „Bulletin Epigraphiques" in: „Révue des Etudes Grecques".

[2] The meaning of these terms can be reconstructed only hypothetically, since the

Especially intriguing is the second unit — containing the motions of Hierokles and Nikodemos, since it constitutes an invaluable, although still difficult to interpret, source of information about the organization of Attic society in the 4th century B.C. Actually this part raises more questions and doubts than it provides solutions. These questions result mainly from the inconsistent vocabulary used in reference to different institutions and offices mentioned in this inscription. Despite numerous attempts to clarify the technical notions occurring in this document no absolutely satisfactory conclusion has been reached. In my review I would like to present and briefly discuss the most important and controversial issues raised by the commentators of this inscription.

Generally speaking there are two major trends of interpretation of our document. First one was promoted by Wilamowitz[3] and with slight modifications it was accepted for decades by the scholars until the early thirties, when Wade-Gery[4] offered another interpretation of this inscription, which seems to have found the acclaim of the recent critics although not without some reserve.

The most important part of our inscription contains two decrees — of Hierokles and of Nikodemos — which regulate procedure for admitting a candidate to the phratria.

Hierokles proposes:

1. An emergency scrutiny; any name rejected after the vote of the phrateres is removed from the list of the members of the phratria; the introducer (= father) is fined 100 drachmas.

2. Normal scrutinies for the future; an introducer whose candidate is refused after the vote (of the phrateres? — the subject is not expressed[5]) may appeal to the Demotionidai; if his appeal is unsuccessful, he is fined 1000 drachmas.

Nikodemos proposes:

1. A modification in the preliminary scrutiny; three witnesses are required from the introducer's thiasos or from among other phrateres if the thiasos is not numerous enough[6].

---

main source of information on this topic, Pollux, VIII 107, is quite indecisive. Usually these terms are understood as corresponding to Baptism and Confirmation, cf. e.g. H. T. Wade-Gery, *Studies in the Structure of Attic Society*; I: *Demotionidai*, p. 131, Classical Quart. 1931.

[3] See: U. Wilamowitz, *Aristoteles und Athens*, II, Berlin 1893, p. 259 sqq.

[4] *O. c.* p. 129 sqq.

[5] Cf. A. Andrewes, *Philochoros on Phratries*, JHS 1961, p. 4, and Wade-Gery, *o. c.* p. 136, n. 3.

[6] This does not necessarilly mean that any thiasos numbered less than three members (as e.g. O. Schoeffer, *Demotionidai*, RE V (1905), col. 200 suggests), but rather that there could be less than three witnesses in the thiasos, who knew the introducer and who could testify on behalf of his candidate.

2. A modification in the main scrutiny; the introducer's thiasos votes first; the general debate follows when the thiasos has admitted the candidate; then the phrateres vote (the thiasotai abstaining); if they refuse the candidate, his introducer's thiasotai are fined 100 drachmas. If the thiasos has refused, the introducer may appeal to the phrateres; if they also refuse, he is fined 100 drachmas.

The first problem here is whether Hierokles referred in his enactment to a two-stage regular diadikasia (preliminary and main scrutiny) which he did not mention explicitly in his motion as taken for granted, or if not (i.e. if he meant a one-stage diadikasia) it was Nikodemos who suggested to split the diadikasia in two parts. Wilamowitz[7] maintained that Nikodemos is amending and not supplementing the decree of Hierokles. According to Fergusson[8] the two motions illustrate a total change in the procedure of admitting new members to the phratria reflecting the radical change in the organization of the phratria itself. He suggests that in the first motion the responsibility for the preliminary inquiry of the candidates falls upon the house of the Dekeleians, which he takes for "an administrative board of uncertain composition, but representative of the phratria, which doubtless met in the house", while in the second motion the thiasotai resume such responsibility. However, in order to force his point he seems to overlook the obvious fact that the two motions are of the same date[9] which makes hardly probable the suggestion that they correspond with the change of the structure of the phratria. In any case his argumentation does not seem on the whole to be too compelling, especially since he presupposes that the "house of the Dekeleians" is not the phratria itself, but rather its representative body. I will return to this problem later on.

Basicallly those who suggest after Wilamowitz that Nikodemos's proposal is an amendment to Hierokles's enactment draw a parallel between the two motions to the effect that they interpret the appeal to the Demotionidai in Hierokles's motion as an appeal to a larger body than the first instance; thus the smaller body in Nikodemos's proposal — thiasos — would correspond to Hierokles's Dekeleians (in this view = gennetai), while the larger body to which the introducer is authorized to appeal in Nikodemos's motion — the plenum of the phrateres — would correspond to Hierokles's Demotionidai. However such parallel is not very cogent since in Hierokles's motion the positive decision of the first instance — the Dekeleians — is sufficient for the enrolment of the candidate (the second

---

[7] *O.c.* p. 264.

[8] See W. S. Ferguson, *The Athenian Phratries*, Classical Phil. 1910, p. 257.

[9] Ibidem: "The inscription ... contains regulations issued on three occasions in the IV cent. B.C. ... On the first occasion (396/5) the phrateres enacted ... etc., on the second occasion (no date, but we are supposed to understand that it was later than 396/5 — L. W.) it placed this task upon the thiasi ...".

instance — the Demotionidai — being involved only in case of the adverse verdict of the first instance followed by the appeal of the introducer), while in Nikodemos's proposal the second instance must be involved if the first instance has given the positive verdict. Thus we should rather understand that Nikodemos's motion does not contradict the motion of Hierokles since it simply deals with a different stage of the whole procedure. We can reconstruct this procedure as follows (H = Hierokles's motion, N = Nikodemos's motion):

I. Date and place of the diadikasia:

a. The year following the candidate's Koureion (on the Koureotis day of the Apatouria) — H 26–29.

b. The altar of Zeus Phratrios in Dekeleia — H 52–54 — or another place indicated by the priest on the white board five days before the Apatouria — H 59–64.

c. The phratriarchos is responsible for the organization of the diadikasia — H 46–48.

II. The procedure of the diadikasia:

a. The introducer provides three witnesses from his own thiasos or among other phrateres for the anakrisis (a preliminary inquiry) of the candidate — M 78 and 108–113.

b. After this preliminary inquiry only the thiasotai vote in secret ballot — M 78–83.

c. The phratriarchos announces the result to the agora of the phrateres taking part in the diadikasia — M 84–88.

d. Only then the thiasotai vote — M 78–83.

e. The thiasotai do not participate in this vote — M 103–106.

f. If the vote of the thiasotai is favourable:

A. If the decision of the phrateres is adverse, the thiasotai who did not oppose the introduction of the candidate before the vote pay the fine of 100 drachmas (on aggregate) — M 88–94.

B. If the phrateres give the same decision, the candidate is enrolled on the list — it is not expressed in the decree, but is obvious per se.

g. If the thiasotai give the adverse decision:

A. It is final unless the introducer makes an appeal to the phrateres — M 100–103.

B. If the phrateres after the appeal overrule the adverse decision of the thiasotai, the candidate is accepted — M 94–98.

C. If they maintain it, the candidate is rejected and his introducer should pay 100 drachmas — M 98–100.

I assume that whole this procedure (II a–g) is summarized by Hierokles in just one phrase — "the vote takes place" — without mentioning who and when is voting — H 29.

h. The introducer after the adverse decision of the phrateres (i.e. — f.A. and g.C.) is authorized to appeal from this decision to the Demotioni-

dai — H 30—31. In this case the Demotionidai form the court of appeal together with five synegoroi chosen by the Δεκελειῶν οἶκος — H 32—37:

A. If the appellant gets the adverse decision, he is fined 1000 drachmas — H 38—44.

B. If the appellant gets the favourable decision, his candidate is enrolled — it is not expressed but is obvious per se.

This procedure should be valid from the archonship of Phormion (396/5ª B.C.) — thus becoming the regular procedure for the future — H 44—45.

As we can see both decrees complement each other, so there seems to be no point in suggesting that Nikodemos's motion amends the motion of Hierokles, since they are concerned with different elements of the procedure of admitting new members to the phratria (Hierokles chiefly with the emergency inquiry and with the fixing of the date and place of the diadikasia in the future for regular diadikasiai; Nikodemos mainly with the organization of the preliminary inquiry of the regular diadikasia).

We can now proceed to the most intriguing question posed by this document, namely — who are the Dekeleians, does this notion differ from the Δεκελειῶν οἶκος, who are the Demotionidai, who is the hiereus?

As we mentioned already — until the publication of the article by Wade-Gery in 1931 — a long established view based on the study by Wilamowitz was that the name of the phratria is Demotionidai (Wilamowitz even stressed that no other possibility can be taken into account), while the Dekeleians is the name of the gennetai. The main argument was that only the phratria could be in possession of the archives, and the archives are called "the ones of the Demotionidai"; secondly — according to Wilamowitz — no one else but the plenum of the phrateres could give verdicts on appeals. In consequence of such reasoning he had to assume that the hiereus mentioned in this decree is the priest of the smaller body — the Dekeleians (= genos), who is at the same time ex officio the priest of the larger body — the Demotionidai; this would explain why he — being called ὁ ἱερεὺς τῶ Δεκελειῶν οἴκο — is collecting the money resulting from the fines imposed on the introducers on behalf of the κοινόν — i.e. the whole phratria[10]. The counter-arguments to his stand are presented by Wade-Gery[11]; they are the following:

---

[10] There was also some controversy whether there is just one priest or two; e.g. for O. Toepffer (*Attische Genealogie*, 11, p. 291) it was not absolutely clear whether the priest mentioned in v. 59/60 is still the same person as mentioned passim in this inscription; the confusion arises not only from the inconsequent nomenclature — ὁ ἱερεύς, passim: ὁ ἱερεὺς τῶ Δεκελειῶν οἴκο, v. 41—42 — but also from the surprisingły wide range of duties (of grammateus and tamias in addition to his priestly duties) attributed to him; for the question of the nomenclature of the priest, cf. M. Guarducci, *L'ist. della fratria*, Mem. dei Lincei, 1937, p. 43.

[11] *O.c.* p. 137—139.

1. The appeal from the decision of the phrateres (= phratria) is to the Demotionidai; so the Demotionidai ≠ phratria. Actually this is not a very strong argument, since it is not stated explicitly that this appeal to the Demotionidai follows the adverse decision of the plenum of the phrateres.

2. The terms — οἱ φράτερες, Δεκελειῆς, ὁ Δεκελειῶν οἶκος correspond respectively to — ὁ δῆμος, 'Αθηναῖοι, ὁ δῆμος ὁ 'Αθηναίων — used in state decrees (thus οἶκος = φράτερες); in one particular case the priest is called ὁ ἱερεὺς τõ Δεκελειῶν οἴκο (cf. arg. 1) to stress that although he is the priest of the phratria, he is collecting the fines resulting from the decisions taken by the body which is not identical with the phratria.

3. The fines are constant — why then the unsuccessful appeal to the Demotionidai should cost ten times more than the appeal to the phrateres in Nikodemos's motion. I will discuss it later in some detail.

4. According to Wilamowitz the synegoroi mentioned in v. 32 are accusers acting on behalf of the Dekeleians (gennetai) before the plenum of the phratria. Why then should they swear the oath, and why should they be responsible for the verdict? Thus, as Wade-Gery suggests they are rather assessors appointed by the large body (phratria) to assist the smaller body in the decisive vote.

In light of the arguments sketched above it seems that the only logical solution to this terminological controversy (which actually is more than terminological) is — as Wade-Gery and after him Andrewes and Thompson among others maintain — to identify the Dekeleians and the Dekeleion oikos with the phratria and the Demotionidai with the smaller body but apparently bestowed with some special privileges; the Demotionidai are authorized to override the decisions of the agora of the phrateres (although under the surveillance of the phratria — synegoroi). This privilege is rather surprising, since we would expect that the only organ able to overrule the decisions of the phratria could be the phyle or the state, but Demotionidai are obviously neither. As Wade-Gery suggests[12] they are the group of experts whose relation to the phratria is like the relation of the House of Lords to the House of Commons in Britain. Their privileges would be hereditary, thus they would form a nepotic cast of legal experts, they would keep the archives, the law of the phratria would still be called the law of the Demotionidai. We may ask however, how real these privileges were.

There are two chief objections to Wade-Gery's interpretation of the notions used in our inscription (in addition to the one against his identification of the oikos with the phratria, which objection, as Andrewes[13] has pointed out, is irrelevant); however these objections are not too serious, if, as I presume, the privileges of the Demotionidai are not as important as they seem to be. The first objection is that the register could not be

---

[12] *O.c.* p. 141.

[13] *O.c.* p. 4, n. 14.

kept by the Demotionidai unless they were identical with the phratria. However there are two copies of the register — one is τὸ γραμματεῖον τὸ ἐν Δημοτιονιδῶν, the other one is τὸ ἀντίγραφον; we should note also that it is the hiereus of the phratria who is authorized to expunge the names of the rejected phrateres from the Demotionid copy. To suggest, that — since the copy kept by the Demotionidai is the chief copy — they should be in consequence the chief administrative body, seems to be no more than the word-play. The terms used here may have only formulaic significance, thus the nominal antigraphon (kept, as I suppose, by the phratria, i.e. the phratriarchos) could be the actual chief copy of the register. In any case, what is important here, is that the Demotionidai (whoever they are) do not have exclusive rights to keep the only copy of the register.

The second objection is that the aristocratic privileges as attributed by Wade-Gery to the Demotionidai could not survive as late as the 4th century B.C. However, one thing that was not sufficiently emphasized in this context is the significance of the fact that the unsuccessful appeal to the Demotionidai costs so dearly — ten times more than in case of the appeal to the phratria in the motion of Nikodemos. Such a staggering fine on the face of it may indicate that the Demotionidai are a very important body, but in reality it means — in my opinion — the very opposite. If the eventual fine for the unsuccessful appeal is so high, it is supposed to scare off potential appellants from using this provision; thus it is rather improbable that the court of appeal of the Demotionidai was frequently called; ergo the Demotionidai did not really participate in the diadikasia. This means that in the diadikasia only the thiasoi and the phratria were practically involved, while the aristocratic body of the Demotionidai only theoretically. Therefore, it seems that the privileges which the Demotionidai enjoyed were almost solely formulaic. They are held responsible for the admission of new phrateres, but only, as we said, theoretically; they keep the register of the members of the phratria, but this is not the only register that exists; the law regulating the procedure of enrolment of new phrateres is called the law the Demotionidai, but, as this document itself shows, it can be amended and supplemented at will by the democratic assembly of the phratria. In light of this evidence it seems that the Demotionidai are the remnants of the aristocratic past, but they do not seem to be holding any real power at the time of our inscription, being more of a name kept by tradition than of a powerful institution. However, how much light — if any — our inscription throws on this aristocratic past, is another question.

Montreal

ramus dextrorsus

A I Δ ι ὸ c Φ ρ α τ ρ ί ο
στοιχ. 28. ἱερεὺς Θεόδωρος Εὐφαντίδο Γ Γ ἀν-
ἔγρατε καὶ ἔστησε τὴν στήλην. ″
ἱερεώσυνα τῶι ἱερεῖ διδόναι τ-
ἄδε· ἀπὸ τῶ μείο κωλῆν, πλευρόν, ὦ-
c, ἀργυρίο III ᵖ ἀπὸ τό κορείο κωλῆ-
ν, πλευρόν, ὦc, ἐλατῆρα χοινικια-
ῖον, οἴνο ἡμίχον, ἀργυρίο Ͱ· *vacat*
II τάδε ἐδοξεν τοῖc φράτερcι ἐπὶ
(II. 26.) Φορμίωνος ἄρχοντος Ἀθηναίοι-
396/5. c, φρατριάρχοντος δὲ Παντακλέ-
ος ἐξ Οἰο. *vacat*
στοιχ. 30. Ἱεροκλῆc εἶπε· ὁπόcοι μήπω διεδικάc-
θηcαν κατὰ τὸν νόμον τὸν Δημοτιωνιδ-
ῶν, διαδικάcαι περὶ αὐτῶν τὸc φράτερ-
ac αὐτίκα μάλα ὑποcχομένος πρὸc τὸ Δ-
ιὸc τὸ Φρατριο φέροντας τὴν ψῆφον ἀπ-
ὸ τῶ βωμῶ· ὃc δ' ἂν δόξηι μὴ ὢν φρατὴρ ἐcα-
χθῆναι, ἐξαλειψάτω τὸ ὄνομα αὐτῶ ὁ ἱερ-
εὺc καὶ ὁ φρατρίαρχος ἐκ τῶ γραμματει-
ο τῶ ἐν Δημοτιωνιδῶν καὶ τῶ ἀντιγράφ-
ο. ὁ δὲ ἐcαγαγὼν τὸν ἀποδικαcθέντα ὀφε-
ιλέτω ἑκατὸν δραχμὰc ἱερὰc τῶι Διὶ τ-
ῶι Φρατρίωι, εcπράττεν δὲ τὸ ἀργύριο-
ν τοῦτο τὸν ἱερέα καὶ τὸν φρατριάρχο-
ν ἢ αὐτὸc ὀφείλεν. τὴν δὲ διαδικαcίαν
τὸ λοιπὸν εἶναι τῶι ὑcτέρωι ἔτει ἢ ὧι ἂ-
ν τὸ κόρεον θύcηι, τῆι Κορεώτιδι Ἀπατ-
ορίων. φέρεν δὲ τὴν ψῆφον ἀπὸ τῶ βωμῶ. ἐ-
ὰν δέ τιc βόληται ἐφεῖναι ἐc Δημοτιων-
ίδαc ὧν ἂν ἀπογηφίcωνται, ἐξεῖναι αὐ-
τῶι· ἐλέcθαι δὲ ἐπ' αὐτοῖc cυνηγόροc τ-
ὸν Δεκελειῶν οἶκον πέντε ἄνδραc ὑπὲ-
ρ τριάκοντα ἔτη γεγονότας, τούτοc δὲ
ἐξορκωcάτω ὁ φρατρίαρχος καὶ ὁ ἱερε-
ὺc cυνηγορήcεν τὰ δικαιότατα καὶ ὁκ
ἑάcεν ὁδένα μὴ ὄντα φράτερα φρατρίζ-
μαρτυρῆν δὲ τὸc μάρτυραc καὶ ἐπομνύ-
ναι ἑκόμενοc τῶ βωμῶ· ἐὰν δὲ μὴ ὦcι ἐν τ-
ῶ(ι) θιάcωι τότωι τοcοῦτοι τὸν ἀριθμόν, ἐ-
κ τῶν ἄλλων φρατέρων παρεχέcθω. ὅταν
δὲ ἦι ἡ διαδικαcία, ὁ φρατρίαρχοc μὴ π-
ρότερον διδότω τὴν ψῆφον περὶ τῶν παί-
δων τοῖc ἅπαcι φράτερcι, πρὶν ἂν οἱ αὐ-
τῶ τῶ εἰcαγομένο θιαcῶται κρύβδην ἀ-
πὸ τῶ βωμῶ φέροντεc τὴν ψῆφον διαγηφ-
ίcωνται. καὶ τὰc ψήφοc τὰc τότων ἐναν-
τίον τῶν ἁπάντων φρατέρων τῶν παρὸν-
των ἐν τῆι ἀγορᾶι ὁ φρατριαρχοc διαρ-
ιθμηcάτω καὶ ἀναγορευέτω ὁπότερ' ἂν
γηφίcωνται. ἐὰν δὲ γηφιcαμένων τῶν ο-
ιαcωτῶν ἶναι αὐτοῖc φράτερα οἱ ἄλλο-
ι φράτερεc ἀπογηφίcωνται, ὀφειλόντ-
ων ἑκατὸν δραχμὰc ἱερὰc τῶι Διὶ τῶι Φ-
ρατρίωι οἱ θιαcῶται, πλὴν ὁcοι ἂν τῶν
θιαcωτῶν κατήγοροι ἢ ἐναντιόμενοι
φαίνωνται ἐν τῆι διαδικαcίαι. ἐὰν δὲ
ἀπογηφίcωνται οἱ θιαcῶται, ὁ δὲ εἰcά-
γων ἐφῆι εἰc τὸc ἅπαντας, τοῖc δὲ ἁπαc-
ι δόξει ἶναι φράτηρ, ἐνγραφέcθω εἰc τ-
ὰ κοινὰ γραμματεῖα. ἐὰν δὲ ἀπογηφίcω-
νται οἱ ἅπαντεc, ὀφειλέτω ἑκατὸν δρα-
χμὰc ἱερὰc τῶι Διὶ τῶι Φρατρίωι. ἐὰν δὲ
ἐν. ὅτο δ' ἂν τῶν ἐφέντων ἀπογηφίcωνται
ι Δημοτιωνίδαι, ὀφειλέτω χιλίας δρα-
χμὰc ἱερὰc τῶι Διὶ τῶι Φρατρίωι. ἐcπρ-
αττέτω δὲ τὸ ἀργύριον τοῦτο ὁ ἱερεὺc
τῶ Δεκελειῶν οἴκο, ἢ αὐτὸc ὀφειλέτω· ἐ-
ξεῖναι δὲ καὶ ἄλλωι τῶι βολομένωι τῶ-
ν φρατέρων ἐcπράττεν τῶι κοινῶι. ταῦ-
[τ]α δ' ἶναι ἀπὸ Φορμίωνος ἄρχοντος. ἐπι-
γηφίzεν δὲ τὸν φρατρίαρχον περὶ ὧν ἂ-
ν διαδικάzεν δέηι κατὰ τὸν ἐνιαυτὸν
ἕκαcτον· ἐὰν δὲ μὴ ἐπιγηφίcηι, ὀφελέτ-
ω πεντακοcίαc δραχμὰc ἱερὰc τῶι Διὶ
[τ]ῶι Φρατρίω[ι· ἐ]cπράττεν δὲ τὸν ἱερέα
[κ]αὶ ἄλλο[ν τὸν βο]λόμενον τὸ ἀργύριον
[το]ῦτο [τῶι κοινῶι]. τὸ δὲ λοιπὸν ἄγεν τὰ
[μεῖα καὶ τὰ κόρει]α ἐc Δεκέλειαν ἐπὶ τ-
[ὸν βωμόν, ἐὰν δὲ μὴ θ]ύcηι ἐπὶ τῶ βωμῶ, ὀφ-
[ειλέτω πεντήκοντ]α δραχμὰc ἱερὰc τῶ-
[ι Διὶ τῶι Φρατρίωι, ἐc]πραττέτω δὲ ὁ ἱερ-
[εὺc τὸ ἀργύριον τοῦτο ἢ] αὐτὸc ὀφειλέ-
[τω, εἰ μὴ λοιμόc τιc ἔcται ἢ πόλεμοc ᵛ ᵛ]·
B ἐὰν δέ τι τούτων διακωλύηι, ὁποι ἂν ὁ ἱ-
ερεὺc προγράφηι, ἐνθαῦθα ἄγεν τὰ μεῖ-
α καὶ τὰ κόρεια. προγράφεν δὲ πρόπεμπ-
τα τῆc Δορπίας ἐν πινακίωι λελευκωμ-
ένωι μὴ ἔλαττον ἢ cπιθαμιαίωι ὅπο ἂν Δ-
εκελειῆc προcφοιτῶcιν ἐν ἄcτει. τὸ δ-
ὲ ψήφιcμα τόδε καὶ τὰ ἱερεώcυνα ἀναγ-
ράψαι τὸν ἱερέα ἐν cτήληι λιθίνηι πρ-
όcθεν τῶ βωμῶ Δεκελειᾶcιν τέλεcι το-
ῖc ἑαυτῶ. Νικόδημοc εἶπε· τὰ μὲν ἄλλα κατ-
ὰ τὰ πρότερα ψηφίcματα ἃ κεῖται περὶ τ-
ῆc εἰcαγωγῆc τῶν παίδων καὶ τῆc διαδ-
ικαcίαc, τὸc δὲ μάρτυραc τρεῖc ὃc εἴρη-
ται ἐπὶ τῆι ἀνακρίcει παρέχεcθαι ἐκ τ-
ῶν ἑαυτῶ θιαcωτῶν μαρτυρόντας τὰ ὑπερωτώμε(να)
καὶ ἐπομνύντας τὸν Δία τὸν Φράτριον·
ἀπογηφιcαμένων τῶν θιαcωτῶν μὴ ἐφῆ-
ι εἰc τὸc ἅπαντας, κυρία ἔcτω ἡ ἀπογήφ-
ιcιc ἡ τῶν θιαcωτῶν. οἱ δὲ θιαcῶται με-
τὰ τῶν ἄλλων φρατέρων μὴ φερόντων τὴν
ψῆφον περὶ τῶν παίδων τῶν ἐκ τῶ θιάcο
τῶ ἑαυτῶν. τὸ δὲ ψήφιcμα τόδε προcαναγ-
ραψάτω ὁ ἱερεὺc εἰc τὴν cτήληι τὴν λι-
θίνην. ὅρκοc μαρτύρων ἐπὶ τῆι εἰcαγω-
γεῖ τῶν παίδων· μαρτυρῶ ὃν εἰcάγει cα-
υτῶι ὑὸν ἐναι τόνδε γνήcιον ἐγ γαμετ-
ῆc· ἀληθῆ ταῦτα νὴ τὸν Δία τὸν Φράτριο-
ν· ἐυορκόν)τι μέν μοι πολλὰ καὶ ἀγαθὰ ἐν-
αι, εἰ δ' ἐπιορκοίην, τἀναντία. *vacat*
Γ Μενέξενοc εἶπεν· δεδόχθαι τοῖc φράτερcι περὶ
τῆc εἰcαγωγῆc τῶν παίδων τὰ μὲν ἄλλα κα- *non stoix.*
τὰ τὰ πρότερα ψηφίcματα, ὅπωc δ' ἂν εἰδῶcι οἱ *32 38.*
φράτερεc τοὺc μέλλοντας εἰcάγεcθαι, ἀπο- *med. s. IV*
γράφεcθαι τῶι πρώτωι ἔτει ἢ ὧι ἂν τὸ κούρεο-
ν ἄγει τὸ ὄνομα πατρόθεν καὶ τοῦ δήμου καὶ τῆ-
c μητρὸc πατρόθεν καὶ τοῦ δήμου πρὸc τὸν
φρατρίαρχον. τὸν δὲ φρατρία[ρχον απογραψ]-
αμένων ἀναγράψαντα ἐκ[τιθέναι οπου αν δε]-
ελεῖc προcφοιτῶcι, ἐκτιθ[έναι δὲ καὶ τὸν ἱερέα]
ἀναγράψαντα ἐν cανιδ[ωι λευκῶι ἐν τῶι ἱερ]-
ῶι τῆc Λητοῦc· τὸ δὲ ψ[ήφιcμα τόδε ἀναγράψαι]
[εἰc τὴν] cτήληι - - - - - - - - - -

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

SEMANTISCHE STRUKTUREN IN DER „MOSTELLARIA“ DES PLAUTUS*

Von

SIEGFRIED JÄKEL

Die folgenden Betrachtungen greifen eine Szene aus der *Mostellaria* des Plautus heraus in der Absicht, in ihr semantische Oberflächenstrukturen herauszuarbeiten und daraus im Hinblick auf den Ablauf und das Handlungsgeschehen des ganzen Stückes semantische Substrukturen sichtbar werden zu lassen. Dabei soll die *Mostellaria* als Gesamtkunstwerk begriffen und der Aspekt des sogenannten literarischen Vorbildes und sogenannter Topos-Erscheinungen außer acht gelassen werden.

Semantische Oberflächenstrukturen werden als Argumentations- und Gedankensequenzen verstanden, die sich — wie etwa in dem vorliegenden Fall — im Verlauf eines Dialogs in der Rede und Gegenrede nachzeichnen lassen, wobei immer auch die vom Handlungsgeschehen nahegelegte Motivation dieser Gedanken zu Tage tritt.

Unter semantischer Tiefen- oder Substruktur sei hier die Beziehung eines partiellen Handlungsgefüges zum Ganzen des Handlungsverlaufs und des Handlungshintergrundes verstanden, eine Aussage, die über sich, oder jedenfalls über das konkret vorliegende, einzelne Handlungselement hinausweist; sie wird sich nur erkennen lassen, wenn das partielle Handlungselement nicht nur zum Gesamtkomplex des Handlungsgeschehens in Beziehung gesetzt wird, sondern wenn auch dessen Hintergründe, Motivationen und latente Triebkräfte erschlossen worden sind. Der folgende Beitrag versteht sich als Versuch, die hier theoretisch angedeutete hermeneutische Verfahrensweise an einem konkreten Beispiel zu exemplifizieren, und zwar an der dritten Szene des ersten Aktes der *Mostellaria* des Plautus (Vss. 157–312)[1].

---

* Diesem Artikel liegt ein Vortrag zu Grunde, den der Verfasser am 26.6.1986 am Institut für Klassische Philologie der Universität Graz gehalten hat. Zugleich dankt der Verfasser sowohl der finnischen als auch der polnischen Akademie der Wissenschaften, die ihm im akademischen Jahr 1985–1986 ein großzügiges Forschungsstipendium gewährt haben. In dieser Zeit entstand die vorliegende Studie.

[1] Diese Szene in der *Mostellaria* hat die Interpreten immer wieder zu wissenschaft-

Nach dem einleitenden Sklavengespräch zwischen Grumio und Tranio und nach dem sich daran anschließenden, eindrucksvollen Monolog des Philolaches bildet die dritte Szene den Schwerpunkt des ersten Aktes, an der drei Personen beteiligt sind: Philematium, Scapha und Philolaches. Bei genauerer Betrachtung handelt es sich dabei um einen Dialog zwischen den beiden Frauen, Philematium und Scapha, während die dritte Person, Philolaches, etwas abseits stehend dem Dialog als Lauscher zwar aufmerksam folgt, von den beiden Frauen aber nicht wahrgenommen wird und sich selbst in das Gespräch direkt auch nicht einmischt; vielmehr ist alles, was er sagt, nur an das Publikum gerichtet und stellt seinen Kommentar zu dem Gehörten dar. Was diese Situation besonders reizvoll macht, ist die Tatsache, daß Philolaches, der freiwillig-unfreiwillige Zuhörer zugleich auch teils mittelbar, teils unmittelbar den Gegenstand, den Inhalt des Dialoges darstellt.

Die drei an der Szene beteiligten Personen stehen in einem ganz bestimmten Verhältnis zueinander. Philolaches, der Lauscher, liebt Philematium und hat sie deshalb mit vielem Geld freigekauft, während Scapha, die ältere Magd und Dienerin der Philematium, in ihrer Jugend ein ähnliches Schicksal wie das ihrer Herrin erfahren hat, nun aber mit zunehmendem Alter und mit dem Nachlassen ihrer Schönheit und ihres jugendlichen Reizes von ihrem Liebhaber verlassen worden ist. Somit stellt Scapha so etwas wie den Spiegel der Zukunft dar, in welchem ihre Herrin Philematium sich jetzt auf der Höhe ihres Erfolges bereits erkennen kann — oder erkennen könnte. Aus Scapha spricht die Lebenserfahrung der Älteren, aus Philematium vorwiegend das Gefühl des Augenblicks, ihre Liebe zu Philolaches.

Der Dialog spielt sich offensichtlich in oder vor dem Badezimmer des Hauses ab. Jedenfalls wird er von Philematium mit der Feststellung eröffnet, daß sie schon lange kein solches Behagen mehr daran gefunden habe, sich mit kaltem Wasser zu waschen, und daß sie eigentlich bisher noch nie

---

licher Kritik herausgefordert, so etwa W. H. Friedrich, *Zur altlateinischen Dichtung* Hermes 1941, S. 128–135, und als Replik dazu H. Fuchs, *Zu zwei Szenen der Mostellaria*, Museum Helveticum 1949, S. 105–125. Die bisherigen Untersuchungen lassen den hier verfolgten moralphilosophischen Aspekt indessen außer acht, wohl weil man sich scheute, die Komödie in die Nähe der Philosophie zu bringen. Daß diese hier erneut betrachtete Szene im Urteil der konventionellen philologischen Kritik als in sich geschlossene Handlungseinheit zum Ganzen der Handlung nur in lockerer Beziehung steht, spricht allein schon aus der Tatsache, daß Arbeiten, die sich mit der Struktur und dem Aufbau der *Mostellaria* beschäftigen, diese Szene kaum oder nur am Rande behandeln (vgl. etwa I. Weide, *Der Aufbau der Mostellaria des Plautus*, Hermes 1961, S. 191–207, oder E. W. Leach, *De exemplo meo ipse aedificato: An Organizing Idea in the Mostellaria*, Hermes 1969, S. 318–332). In der folgenden Untersuchung wird das Stück als Einheit gesehen, die zwar aus verschiedenen Versatzstücken griechischer Vorlagen entstanden sein mag, in der aber eine spezifische Lebens- und Weltsicht des Kompilators Plautus zum Ausdruck kommt, um die es ihm offensichtlich zu tun war.

das Gefühl gehabt habe, so — wie eben jetzt in diesem Augenblick — rein zu sein.

Phil. Iam pridem ecastor frigida non lavi magi lubenter
nec quom me melius, mea Scapha, rear esse deficatam. (157 f.)

Die Verben, die Philematium hier wählt, um den Vorgang der besonderen Situation zu beschreiben, sind 'lavare' und 'defaecare' (Plautinisch: 'deficare'). Das Resultat des 'lavare' wird hier nicht — wie man es erwarten würde — mit einer Form von 'purgare' oder 'purus' wiedergegeben, sondern mit einem Verbum, das eigentlich aus der Winzersprache kommt: 'defaecare'. Dieser Spezialausdruck bedeutet, daß der Wein, der von der Hefe abgelassen wurde, sich nunmehr klärt und läutert. Der hier von Philematium gewählte sprachliche Ausdruck steht in enger Beziehung zu ihrer derzeitigen Lebenslage, denn sie ist gerade von ihrem Geliebten frei gekauft worden und so hat sie allen Grund, ihre Waschung als etwas Besonderes zu erleben, offensichtlich sieht sie in ihr mehr als nur den Akt einer äußeren Reinigung.

Die lebenserfahrene Scapha ist hellhörig für solche Töne und so geht sie auf das Bild aus der Sprache der Winzer ein, indem sie mit dem bildhaften Gleichnis von der reichen Ernte den unausgesprochenen Gedanken der Philematium erkennt und weiterführt:

Sc. Eventus rebus omnibus, velut horno messis magna
fuit. (159 f.)

Scapha bekennt sich hier zugleich zu ihrer eigenen Welt- und Lebenssicht, zu einer Art Kausalitätsrealismus, den sie im Leben der Menschen beobachtet hat, und den sie auch in den Naturerscheinungen wiederzuerkennen glaubt; deshalb ihr Hinweis auf eine 'gute Ernte'[2]. Philematium hat allerdings eine gute Ernte heimgebracht, weil es ihr durch den Zauber ihrer Schönheit gelungen ist, freigekauft zu werden; aber ihr selbst ist dieser Zusammenhang nicht bewußt, weshalb sie verwundert fragt, was das 'Bild von der Ernte' mit dem besonderen Erlebnis ihrer Waschung zu tun habe (Vs. 160). Daraufhin trifft Scapha, die Wissende, nur noch einmal dieselbe Feststellung, nur in umgekehrter Reihenfolge (zuerst 'lavatio', dann 'messis' — Vs. 161). In den Versen 161—163 findet sich die erste Stellungnahme des Philolaches zu dem soeben Gehörten; er ist noch ganz befangen im Gleichnis, das er im vorhergehenden Monolog entworfen hatte, wonach der Mensch einem Hause vergleichbar sei. Er bleibt im Bilde des Hauses, wenn er jetzt die Einwirkungen von Liebe und Schönheit auf ihn beschreibt (163—164).

Ungeachtet dessen geht der Dialog zwischen den beiden Frauen weiter.

[2] Nur ist die Natur hier (wie sie Scapha als Gleichnis sieht) aus menschlicher Sicht auch bereits wieder ein Produkt des menschlichen Kausalitätsrealismus, bei dem allein nach dem Erfolg, dem Resultat, dem 'eventus rebus omnibus' gewertet und gemessen wird.

Philematium wendet die Aufmerksamkeit jetzt ihrer äußeren Erscheinung zu und damit kommt sie auf das Thema 'Schönheit' zu sprechen. Sie erkundigt sich bei Scapha, ihrer Dienerin, ob das Kleid, das sie trägt, ihrem Liebesherrn und Geliebten Philolaches wohl gefallen würde; mit anderen Worten: sie ist auf die Wirkung ihrer äußeren Erscheinung bedacht.

Phil. Contempla, amabo, mea Scapha, satin haec me vestis deceat.
volo me placere Philolachi, meo ocello, meo patrono. (166 f.)

Darauf gibt Scapha eine Antwort, die zeigt, daß sie es im Laufe ihres Lebens gelernt hat, sich durch äußeren Schein nicht mehr blenden zu lassen; sie weiß inzwischen längst, daß der wahre Reiz einer Frau nicht von dem jeweiligen Kleid abhängt, das sie trägt, daß sich ihre Anmut in ihrer natürlichen, d.h. nackten Erscheinung am unmittelbarsten und wirkungsvollsten äußert.

Sc. Quin tu te exornas moribus lepidis, quom lepida tute es?
non vestem amatores amant mulieris, sed vestis fartim. (168 f.)

Das Kleid als äußeres Schmuckstück ist aus dieser Sicht ohne jede Bedeutung, die Eigentlichkeit des Menschen ist das, was darunter steckt, und so wird der Ausdruck 'vestis fartim' zur substantiellen Weiterführung von 'moribus lepidis' aus dem vorigen Vers. Scapha entlarvt hier die äußere Erscheinung als ästhetische Scheinwelt, hinter der als wahrer Wert die nackte Wahrheit allein zählt, jedenfalls im vorliegenden Fall als eigentliches Liebesobjekt für die Männer.

Die darauf folgende, von beiden Frauen nicht wahrgenommene Zwischenbemerkung des Philolaches, der hier wie im Folgenden nur zum Publikum spricht, enthält eine Zustimmung zu der von Scapha vertretenen Ansicht, jedoch aus einer speziell männlichen Sicht. Aber die Junktur 'sapit scelesta' (Vs. 170), die eine Verbindung von Einsicht und berechnender Kalkulation herstellt, läßt eine gewisse moralische Fragwürdigkeit erkennen, die der einfachen Wahrheit der Scapha nicht ganz gerecht wird, und Philolaches erlebt diese durchtriebene Schlauheit gerade auch als besonderen Reiz (170 f. ... lepidast Scapha).

Philematium hingegen ist mit ihren Gedanken der Replik der Scapha überhaupt nicht gefolgt. Das zeigt ihre Antwort deutlich: sie übergeht Scaphas Replik völlig ,und wiederholt nur mit einem ungeduldigen 'quid nunc?' (Vs. 172) ihre ursprüngliche Frage nach der ästhetischen Wirkung ihrer äußeren Erscheinung auf ihren Liebesherrn. Scapha ihrerseits hatte diese Frage ihrer Herrin wohl auch schon vergessen, sie war ja bemüht gewesen, das Gespräch auf eine andere Ebene, auf eine allgemeinere, zu erheben und so antwortet sie ebenfalls mit einer Frage 'quid est?' (Vs. 172). Es ist die Frage von jemandem, der nicht genau weiß, was man von ihm nun noch will, da er alles gesagt zu haben glaubt. Und als Philematium ihre ursprüngliche Frage (von Vs. 166 f.) wiederholt — nun aber nicht

mehr so höflich mit 'amabo' eingeleitet, sondern eher ungeduldig 'quin me aspice et contempla ut haec me deceat' (Vs. 172), findet sich Scapha zu einer Kompromiß-Replik bereit:

Sc. Virtute formae id evenit, te ut deceat quidquid habeas.

Die Verbindung von 'virtus' und 'forma' — eher ungewöhnlich und unerwartet und den semantischen Erwartungshorizont der Leser leicht irritierend — zeigt deutlich, wohin das Erkennen der Scapha eigentlich zielt, auf eine Konfrontation des ethischen Bewußtseins (*virtus*), das sich zugleich als eigene, gleichsam verinnerlichte Ästhetik begreift, als ein ästhetisches Moral-Verhalten.

Wie weit sowohl Philolaches als auch Philematium davon entfernt sind, diesen Gedanken in seiner Tiefe und Komplexität zu begreifen, zeigt die Art, wie beide darauf reagieren: Philolaches versteht nur so viel, daß Scapha etwas Lobendes über ihre Herrin gesagt hat, und dafür stellt er ihr gleich ein Geschenk in Aussicht (174 f.):

Phil. Ergo ob istuc verbum te, Scapha, donabo ego hodie aliqui
neque patiar te istanc gratiis laudasse, quae placet me.

Und Philematium versteht — oder besser mißversteht — die Äußerung der Scapha als bloße, persönliche Schmeichelei, ohne daraus die eigentliche Tendenz einer allgemeinen Kompromißlösung zwischen ästhetischer Wirkung und ethischem Anspruch herauszuhören (Vs. 176): Phil. 'Nolo ego te adsentiri mihi'.

So ist denn Scaphas Reaktion darauf durchaus verständlich, wenn sie ihre Herrin der Dummheit zeiht. Sie nennt sie hier und im Folgenden ausdrücklich 'stulta' (nimis tu quidem stulta es mulier, Vs. 176). Und ihr folgender Satz 'eho, mavis vituperarier falso quam vero extolli?' ist einmal aus der konkreten Situation heraus zu verstehen als Begründung für den Vorwurf der Dummheit, zugleich aber auch als Weiterführung des allgemeinen ästhetisch-moralischen Anspruches, den Scapha Vers 173 entworfen hatte (virtute formae), wobei das 'vero' aus Vers 177 als ein Ausdruck für die ethisch hochstehende Welt der inneren Wahrheit verstanden werden kann, die dann auch zugleich die äußere Schönheit bewirkt und rechtfertigt. Demgegenüber verdient Tadel nur jener, der sich auf der bloß ästhetischen Ebene einem wertenden Urteil stellt, ja wertende Ansprüche erhebt. Zugleich ist dieser Satz aber auch als die resignierte Überleitung zur rein subjektiven Ebene äußeren, persönlichen Gefallen-Wollens zu deuten. Das führt dann allerdings zu einer sehr fragwürdigen moralischen Haltung, nämlich zu dem Bekenntnis, daß die schöne Lüge der häßlichen Wahrheit vorzuziehen ist.

Sc. ... equidem pol vel falso tamen laudari multo malo
quam vero culpari aut meam speciem alios inridere. (Vs. 179 f.)

Mit dem Verbum 'inridere' ist denn auch endgültig wieder die profane Ebene einer Man-Welt-Wertung erreicht, die auf der Basis des Vergleichens beruht und die sich nach dem jeweiligen äußeren Schönheitsideal einer Gesellschaft richtet.

Diese Haltung steht in krassem Gegensatz zu dem, was Scapha in ihrem Bekenntnis Vs. 173 zum Ausdruck brachte. Dort wurde die äußere Erscheinung durch die innere, aufrichtige Haltung geadelt und von daher beurteilt; hier hingegen wird die Umwelt zur wertenden Autorität erhoben, die sich nach äußeren, jeweils geltenden Mode- und Schönheitsidealen richtet und die so zu einer Haltung des 'inridere alios' führt. Die 'anderen', die hier verlacht werden, sind jeweils jene, die von der geltenden Norm eines gesellschaftlichen Verhaltens oder Aussehens abweichen.

Jetzt erst ist es für Philematium möglich, die Sprache ihrer Scapha zu verstehen, nämlich die vordergründigen, noch vom subjektiven Erleben bestimmten Begriffe von Wahrheit und Lüge soweit sie sich an den Werten der Umwelt orientieren. Und da zeigt es sich, daß Philematium aus ihrer Sicht dann doch eher der Wahrheit den Vorzug geben will. Sie entgegnet nämlich (Vs. 181):

Ego verum amo, verum volo dici mihi: mendacem odi.

Interessant an dieser Äußerung ist vor allem, daß für Philematium die Wahrheit hier als ihr Liebesobjekt erscheint („verum amo") und nicht als Erkenntnisobjekt: sie hat lediglich eine persönliche Vorliebe für die Wahrheit und eine sehr starke emotionale Abneigung gegen die Lüge, d.h. sie haßt die Lüge. Dabei orientiert sie sich offenbar gefühlsmäßig an der in jeder Gesellschaft mehr oder weniger gültigen Vorstellung, daß die Wahrheit der Lüge vorgezogen wird. Diesen schwachen Punkt hat Scapha sogleich erkannt und darauf zielt nun ihre Replik, wenn sie die lapidare Feststellung trifft:

Sc.Ita tu me ames, ita Philolaches tuos te amet, ut venusta es. (Vs. 182)

Scapha greift das Thema der Liebe heraus, schränkt es aber sogleich auf die Liebe zum Schönen ein und gibt damit zu verstehen, daß Philematiums Wahrheitsliebe im Grunde eine Schönheitsliebe ist, daß ihr Weg zur Schönheit nur scheinbar über die Wahrheit führt, in Wirklichkeit aber auf die Liebe abzielt. Dabei erscheint es nicht unwesentlich zu sein, festzustellen, daß der Begriff für Schönheit von Scapha nicht — wie man erwarten würde — durch eine Form von 'formosum' oder 'pulcher' wiedergegeben wird, sondern daß Plautus der Scapha dafür gerade das Wort 'venustus' in den Mund legt:

amare → (verum) → venustum.

In den Augen von Scapha hat das 'verum' nur den vorgegebenen Charakter eines Schein-Objekts, hinter dem in Wahrheit das 'venustum' steht.

Damit wird auf den latenten Kausalkonnex angespielt, der zwischen 'Liebe' und 'Schönheit' besteht, und der sich von Plautus über die Zeiten hinweg bis in unsere Tage verfolgen läßt[3].

Aus der folgenden, kurzen Zwischenbemerkung des Philolaches als Reaktion auf die Worte der Scapha geht hervor, daß er sich beleidigt fühlte, weil bei der Liebes-Wahrheit-Schönheit-Diskussion nur von seiner Liebe zur 'Schönheit' der Philematium die Rede war, nicht aber von der Liebe der Philematium zu ihm. Scapha indessen geht in ihren folgenden Bemerkungen noch weiter; sie macht Gebrauch von der ihr angebotenen Möglichkeit, ihre eigene Meinung zu äußern und nicht immer nur ihrer Herrin nach dem Munde zu reden. So läßt sie die Maske der schmeichelnden Dienerin fallen, indem sie fortfährt:

Sc. Equidem pol miror tam catam, tam doctam, te et bene eductam
nunc stultam stulte facere. (186f.)

'Wie kann nur eine so kluge, gelehrige und in die Höhe gekommene Frau sich auf so törichte Weise so töricht verhalten'.

Und als Philematium daraufhin wissen will, welche Fehler sie nach Meinung der Scapha macht (Vs. 187: quin mone quaeso, si quid erro), schlägt für Scapha endlich die Stunde, ihre Wahrheit, die aus ihrer persönlichen Lebenserfahrung resultiert, ungeschminkt zu verkünden. Dabei sind die Verse 188–190 und 194–196 als eine in sich geschlossene Gedankeneinheit zu verstehen, die nur durch einen emotionalen Zwischenruf des an-

---

[3] In jüngerer Zeit hat Bertold Brecht dieses Thema erst wieder aufgegriffen, wo er unter der Überschrift 'Berichtigung alter Mythen' den Fall 'Kandaules' so beschreibt:
Kandaules

Von König Kandaules sagt die Legende, er habe seinem Freund Gyges nach einem hitzigen Gespräch über Schönheit seine Frau in völliger Nacktheit gezeigt. Die Geschichte scheint mir keinen rechten Sinn zu haben. Sie setzt voraus, daß dieser Gyges mir nichts, dir nichts an der Schönheit der Königin Zweifel geäußert hätte. Aber warum sollte er das getan haben? Ist das ein königliches Gespräch, in dem der eine sagt: meine Frau ist schön, und der andere: glaube ich einfach nicht, und ist das etwas Besonderes, wenn der erstere dann sagt: schau sie dir gefälligst an, bevor du urteilst? Ganz anders interessieren würde mich da doch ein Gespräch über Schönheit in Zusammenhang mit Liebeskunst. Was soll man wirklich mit der Schönheit seiner Frau anderes anfangen, als sie den Freunden zeigen? Unterliegen doch die meisten der landläufigen Illusion, Schönheit bedeute Liebeskunst. Wir haben nämlich einen Schönheitstypus gezüchtet, der Erwartungen und Begierden erweckt, die er nicht befriedigt. Ich kann mir vorstellen, daß Gyges die Schönheit der Königin kennt, aber an ihrer Liebeskunst Zweifel äußert. Er wäre dann ein Kenner. »Schön?« ruft er aus, »was soll das heißen? In bezug auf was schön? Wodurch schön? Darauf kommt es an. Gerade Schönheit muß sich beweisen, muß für ihren Wert grade stehen.« In einem solchen Fall, wo so viel auf dem Spiel stünde, gälte es doch, ganz allgemein die Schönheit zu verteidigen, bliebe dem König nichts anderes übrig, als in dem, was er seinem Freund erlaubt — sehr weit zu gehen. Und die Königin hätte dann wirklich einen Grund, sich umzubringen, wie sie es in der Legende tut und zwar aus Stolz darüber, daß man den Wert der Schönheit in Zweifel gezogen hat — und sich dabei vielleicht nicht täuschte.

gesichts dieser Wahrheit außer sich geratenen Philolaches unterbrochen sind. Die lebenserfahrene Scapha tadelt ihre Herrin, weil diese fortan nur mehr ihren einzigen Philolaches lieben und ihm zu willen sein wird, während alle die anderen Männer für sie nicht mehr existieren werden:

Sc. Tu ecastor erras quae quidem illum exspectes unum atque illi
morem praecipue sic geras atque alios asperneris. (Vs. 188 f.)

Die hier von Scapha geäußerte schlichte Wahrheit aus der Sicht des unsicheren Hetärenstandes stößt sowohl bei Philolaches als auch bei Philematium auf empörte, entrüstete Ablehnung. Philolaches droht ihr in komisch wirkender Übertreibung mit dem Tod, aber auch Philematium fordert sie auf, ihr nicht unmoralische Haltungen vorzuschlagen oder gar vorzuschreiben (Vs. 194: Nolo ego mihi male te, Scapha, praecipere).

Davon unbeirrt fährt Scapha allerdings fort, ihre bittere Wahrheit vollends auszusprechen.

Sc. Stulta es plane
quae illum tibi aeternum putes fore amicum et benevolentem.
moneo ego te : te ille deseret aetate et satietate. (Vs. 194 ff.)

'Ja bist du denn wirklich so dumm, zu glauben, daß er für immer dein geliebter Freund und Wohltäter bleiben wird. Ich warne dich. Er wird dich im Laufe der Zeit eines Tages verlassen, wenn du alt geworden bist und wenn er dich satt bekommen hat'.

Angesichts dieser nackten Wahrheit der lebenserfahrenen Scapha verschlägt es selbst dem sonst immer zu Zwischenrufen bereiten Philolaches die Sprache, und Philematium hat dieser Wahrheit nur eines entgegenzusetzen: ihre Hoffnung. Sie sagt kleinlaut 'non spero'.

Einem so unsicheren Argument wie dem der Hoffnung hat nun ihrerseits Scapha nichts weiter entgegenzusetzen als eine Sentenz (Vs. 197):

Insperata accidunt magis saepe quam quae speres.

'Das nicht Erhoffte (das Unverhoffte) trifft viel eher ein, als das, was man für sich wohl hoffen mag'[4]. Und tatsächlich ist das 'non sperata' im Grunde nur die positive Umschreibung für das Befürchtete und versteckt hinter ihrer Antwort — gleichsam in der semantischen Substruktur ihrer Äußerung — steht die Furcht, daß Philolaches sie wirklich dermaleinst verlassen könnte.

In einem argumentierenden Dialog eine Sentenz als Antwort zu geben ist für die Dialogsituationen der Neuen Komödie nicht untypisch. Im vorliegenden Fall setzt Scapha dem unsicheren Argument der Nicht-Hoffnung (scil. Furcht) von seiten der Philematium eine Sentenz entgegen,

---

[4] Im Deutschen begegnet diese Sentenz in der Form des Sprichworts 'Unverhofft kommt oft'.

hinter der allerdings ihr persönliches Schicksal, d.h. ihre Lebenserfahrungen als Rechtfertigung stehen.

Lebenserfahrungen basieren auf dem Phänomen der Zeit, und Scaphas Einzelschicksal, das sie im Folgenden als Beweis für die Richtigkeit ihrer Sentenz anführt (auch sie war früher jung und schön, nun hat sie diese Reize für die Männer verloren, ist alt und häßlich und verlassen worden — Vers 220 ff.), ist ein Beispiel für den Wandel der Menschen und der Verhältnisse 'im Laufe der Zeit'. An sich selbst hat Scapha diesen Wandel erlebt und sie spricht davon expressis verbis Vers 199:

vides quae sim, et quae ante fui.

'Du siehst, welche ich jetzt bin und welche ich gewesen bin'. Mit dieser Erkenntnis steht sie in dieser Plautus-Komödie nicht allein. Auch Philolaches ist am Ende seines großen Eingangsmonologs, in dem er den Menschen mit einem Haus vergleicht, zu derselben Einsicht gekommen, die er auch an seiner eigenen Person erlebt hat (Vs 149):

Phil. ... cor dolet quom scio ut nunc sum atque ut fui, ...

'Ich empfinde es schmerzlich, wenn ich sehe, wie ich jetzt bin und wie ich früher war'.

Im Verlauf der bisherigen Ermittlungen wurde immer nur gleichsam die semantische Oberflächenstruktur des Textes verfolgt nach der Methode einer Textanalyse, die den fortschreitenden Dialog der Personen aufgrund der verwendeten Sprache auf ihre Motivationen zurückzuführen versuchte. Mit der Reflexion über das Phänomen der Zeit und ihre Auswirkungen, denen alles Sein und Menschenleben unterworfen ist, erreicht man gleichsam die semantische Substruktur des Textes. Sie weist insofern über die augenblicks- und situationsgebundene Szene hinaus, als sie eine gemeinsame Basis der Einsicht erkennen läßt, die so unterschiedliche Personen wie es Philolaches und Scapha nur immer sein können in die Nähe eines gemeinsamen Gedankens und Denkens führt. Die Selbstreflexion hat beide dahin gebracht. Allerdings besteht ein gewisser Unterschied in der Art dieser Selbsterkenntnis bei beiden: Bei Philolaches ist sie im subjektiven Bereich stecken geblieben, d.h. er sieht nur die Veränderung, die mit ihm vorgegangen ist, nicht deren Ursachen, während Scapha sich sowohl der Veränderung ihrer Situation bewußt ist (Verlassenheit durch den Geliebten) als auch die Ursache ihrer Verlassenheit erkennt (Verlust von Jugend und Schönheit, und somit von Reizen, die jetzt nicht mehr ihre Wirkung tun).

Die Selbsterkenntnis des Philolaches bleibt also auf seine äußeren Umstände und deren Veränderung beschränkt, und es ist nicht ohne tragikomische Ironie, zu beobachten, daß Scaphas größerer Erkenntnisinhalt anzeigt, in welche Richtung Philolaches sich künftighin möglicherweise entwickeln könnte. Philolaches selbst freilich befindet sich in dieser Hinsicht noch ganz im Zustand des Gefühls der Liebe und muß somit blind blei-

ben für das, was in Zukunft u.U. aus ihm werden könnte. Mit anderen Worten: Scaphas Erkenntnisse weisen da weiter, wo Philolaches mit seiner auf den Augenblick beschränkten 'Selbsterkenntnis' stehen bleibt. Philematium ihrerseits steht in diesem Dreiecks-Spiel in der Mitte zwischen Scapha und Philolaches.

Für Philolaches ist sie das Liebesobjekt und für Scapha ist sie eine Art Erkenntnisobjekt und eine 'cura', weil sie in ihr ihr eigenes Schicksal wiedererkennt, das sie ihrer Herrin Philematium wenn möglich ersparen möchte.

Zwischen Scapha und Grumio besteht nun auch eine Beziehung auf der semantischen Substruktur der Handlung. Man erinnert sich, daß in der Eingangsszene zur Komödie Grumio im Dialog mit Tranio seinem Ärger und Unwillen darüber Ausdruck gab, daß Philolaches in der Stadt ein Leben der Verschwendung und Ausschweifung führt, und daß Tranio seinen jungen Herrn daran nicht einmal zu hindern sucht, ja, ihm geradezu darin noch dienstbar sei[5]. Am Ende dieses Dialoges setzt Grumio dem ganz im Augenblick lebenden Tranio ebenfalls eine Sentenz entgegen, der das Phänomen der Zeit zu Grunde liegt.

Gr. Ita est. sed unum hoc scito, nimio celerius
venire quod obest quam illuc quod cupide petas. (Vs. 69 f)

'Viel schneller geschieht, was du nicht willst, als was du begierig ersehnst'. Diese Sentenz läßt sich auf denselben Kern zurückführen wie er sich Vers 197 in der Sentenz der Scapha gezeigt hatte („insperata accidunt magis saepe quam quae speres"). Der Fortgang der Handlung in der *Mostellaria* lehrt, daß die von Grumio geäußerte Sentenz in Bezug auf die konkrete, von ihm gemeinte Situation eintreffen wird: der Vater des Philolaches kehrt zurück und den Verschwendern droht ihre Bestrafung.

Die konkrete Situation indes, auf die Scapha mit ihrer Sentenz gleichen Inhalts anspielt, liegt in weiterer Zukunft und reicht über das Ende der Handlung des Stückes hinaus. Es ist nicht auszuschließen, daß Plautus in der semantischen Substruktur durch die parallele Beziehung zwischen Grumio und Tranio nahelegen will, daß das von Scapha Befürchtete und

[5] Eine ganze Interpretationstradition, die in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts aus der damaligen Lebensanschauung und Weltvorstellung entstanden ist, verurteilt mit Grumio das Verhalten Tranios, weil dieser alles unternimmt, um die Wünsche seines Herrn zu erfüllen. Man vergißt aber bei solch moralischer Wertung allerdings nur allzu leicht, daß Tranio als Diener seines Herrn nicht für sein verschwenderisches Verhalten verantwortlich zu machen ist; er dient eben seinem Herrn, zu Beginn des Stückes um ihm seine erotischen und dionysischen Wünsche zu erfüllen, gegen Ende dann, um ihn vor dem Zorn des heimgekehrten Vaters zu schützen. So kann bei ihm eigentlich nicht — wie die Kritik es immer wollte — von einer Peripetie die Rede sein; er bleibt immer seiner Funktion und Rolle treu: ein bedingungsloser Diener seines Herrn.

Vorausgesagte sich eines Tages ereignen könnte. Diese Vermutung muß als Frage offen bleiben — ganz im Einklang mit dem Wesen wahrer Dichtung und Literatur, die nicht eine vorhandene Wirklichkeit als Autorität beschreibt, sondern die Fragen stellt, die geeignet sind, jede vorliegende Wirklichkeit als Aufgabe und Versuch zu betrachten, als ein noch nicht beendetes Experiment. So ist denn am Ende der Komödie das eigentliche Experiment des Zusammenlebens von Philolaches und Philematium noch keineswegs abgeschlossen, vielmehr wird man davon ausgehen dürfen, daß es vom Aspekt der eben entwickelten semantischen Substruktur aus gesehen erst noch in seine kritische Phase treten wird, wenngleich auch die Probleme auf der vordergründigen Handlungsebene aus dem Weg geräumt erscheinen mögen. Doch der Schluß mit der Farce der Gerichtssituation und der aus der Tragödie entlehnten Hikesie-Szene (Tranio will den Altar nicht verlassen, weil er sich dort vor den Schlägen des Theopropides sicher fühlt, und tatsächlich zögert dieser auch, ihn an heiliger Stätte zu verprügeln, Vers 1167ff.) erinnert in seiner ganzen Grotesque eher an den deus-ex-machina-Schluß einer Tragödie als an eine wirkliche Lösung.

Diese hier dargelegten Beziehungen der semantischen Substruktur haben ihre Wurzel im Phänomen der Zeit. Eine zweite wichtige Substruktur der *Mostellaria* entzündet sich an der Frage nach dem Wesen des Menschen, eine Frage, die Philolaches gleich zu Beginn des Stückes in seinem großen Monolog stellt und mit einem Gleichnis beantwortet. Auf der Suche nach der Lösung des Rätsels, das ihm seine eigene Existenz bedeutet, vergleicht Philolaches den Menschen mit einem Haus.

Phil. ...novarum aedium esse arbitror similem ego hominem
quando natus est. (Vs 90 f.)

In der Trug-Szene, die Tranio dem heimgekehrten Theopropides, dem Vater seines Herrn gegenüber inszeniert und zwar in der Absicht, seinen jungen Herrn Philolaches vor dem Zorn und der Bestrafung durch den Alten zu schützen, greift er zu einer Notlüge, indem er behauptet, Philolaches habe mit dem Geld, das er dem Wucherer schuldet, ein Haus gekauft.

Vers 635 ff. Th. responde mihi:
quid eo est argento factum? Tr. salvom est. Th. solvite
vosmet igitur, si salvomst. Tr. aedis filius
tuos emit. Th. aedis? Tr. aedis.

Vom Aspekt der semantischen Oberflächenstruktur handelt es sich bei dieser Erklärung des Tranio um eine Lüge. Vom Aspekt der semantischen Substruktur hingegen redet Tranio im Sinne des von Philolaches in seinem Eingangsmonolog geschaffenen Gleichnis wahr, denn für Philolaches ist der Mensch im Gleichnis ein Haus, und hat er mit dem Geld des Vaters seine geliebte Philematium frei gekauft, so hat er im Sinne seines Gleichnisses eben doch ein Haus gekauft. Entsprechend beschreibt Tranio

dem Alten auch die Erscheinung und die Beschaffenheit des Hauses (Vers 640 ff.).

Th. ain tu aedis? Tr. aedis inquam. sed scin quoiusmodi?
Th. qui scire possum? Tr. vah! Th. quid est? Tr. ne me roga
Th. nam quid ita ? Tr. speculoclaras, candorem merum.

'Hell-leuchtend wie ein Spiegel, der reine Glanz' antwortet Tranio nach der Qualität des Hauses befragt. Diese Beschreibung trifft ebenso auf ein junges Mädchen zu vom Schlage der Philematium wie auf ein Haus. Und tatsächlich findet sich das Wort 'speculum' in einer Antwort der Scapha an Philematium, womit ebenfalls gleichnishaft Philematium selbst gemeint ist. Im Vers 251 sagt Scapha zu Philematium:

quid opust speculo tibi quae tute speculo speculum es maximum?

Doch noch einmal zurück zu Vers 635 f. Die Antwort, die Tranio dem Theopropides auf dessen Frage gibt, was mit dem Geld des Wucherers geschehen sei, lautet: 'salvom est', woraufhin Theopropides erwidert: 'solvite vosmet igitur, si salvomst'. Von seiten des Theopropides bezieht sich dieser Dialog um das 'salvom' nur auf das Geld; von Tranios Seite aus ist zumindest ebensosehr auch das Mädchen gemeint, das Philolaches freigekauft hat. Sucht man auf der Ebene der semantischen Substruktur nach einer Schlüsselfigur in der *Mostellaria*, so findet man das zur Gottheit erhobene Substantiv 'salus' zu Beginn des zweiten Aktes (Vs. 348 ff.), wo Tranio die Gottheit 'Salus' als eine der Gegenkräfte zum alten Juppiter sieht. Die Verse lauten:

Tr. Iuppiter supremus summis opibus atque industriis
me periisse et Philolachetem cupit erilem filium.
occidit spes nostra, nusquam stabulum est confidentiae,
nec Salus nobis saluti iam esse, si cupiat, potest.

Diese Verse weisen auf einen Wesenszug hellenistischer Religiosität wie sie unter anderem auch die Neue Komödie vermittelt hat. Jupiter, der Repräsentant der archaischen Götterwelt, wird als ein zerstörender Gott gesehen, dessen Wesen das Prinzip der Vernichtung ist („periisse cupit"). Demgegenüber steht die Gottheit 'Salus' mit ihren Stützen 'spes' und 'confidentia' als menschenfreundliche Macht.

Folgt man der semantischen Spur von Salus (der Gottheit von Vers 351) bis zu 'salvomst' (Vers 637), so zeigt es sich, daß 'salvomst' sowohl auf der Ebene der semantischen Oberflächenstruktur seine Bedeutung hat, als auch substrukturelle Funktion erfüllt: Das Geld ist sicher angelegt, wenn es für einen Häuserkauf verwendet wurde (Oberflächenstruktur). Häuserkauf ist hier aber im Gleichnis 'Menschenkauf', und Philematium, das gekaufte Mädchen, ist jetzt sicher, d.h. gerettet, weil sie allein dem Philolaches angehören darf. Das Geld mit seiner Funktion des Häuser-Men-

schen-Kaufes bewirkt substrukturell noch ein weiteres wichtiges Moment: Durch den Trug des Tranio, mit seiner gleichnishaften Wahrheit zu lügen und seinem Herrn somit die Rettung zu sichern (σωτηρία) wird auch die Gunst der Göttin 'Salus' zurückgewonnen, an der Tranio im Vers 351 noch zweifelte[6].

Und schließlich sei noch eine weitere Beobachtung auf der Ebene der semantischen Substruktur vorgetragen: Eine Gegenüberstellung von Philolaches und Simo eröffnet eine Perspektive, die das hier Dargestellte abrundet und aufschlußreich ergänzt: Simo, der in der Intrigenhandlung des Tranio die Rolle des früheren Hausbesitzers spielt, von dem Philolaches das Haus gekauft haben soll, wird in einem von Tranio belauschten Monolog in der zweiten Szene des dritten Aktes eingeführt. Simo ist gerade dabei, heimlich sein Haus zu verlassen, um den sexuellen Ansprüchen auszuweichen, die seine Frau nach beendeter Mahlzeit an ihn stellt. Er hatte seine Frau ihrer Mitgift wegen geheiratet — wie aus seinen weiteren Überlegungen hervorgeht (Vs. 703 ff.) — aber mit dem Geld, das er dadurch bekam, ging ihm die Lust an der Liebe zu ihr verloren. Anders hingegen Philolaches, der mit all seinem Geld das geliebte Mädchen freikaufte und sich so seine Lust an der Liebe zu ihr erhielt. Simo stellt damit das Gegenbild zu Philolaches dar, wie es auch die Etymologie der Namen bereits andeutet: Philolaches ist jemand, dem die Liebe zuteil wird (φιλία — λαγχάνειν); dagegen leitet sich Simo von 'simus', oder griechisch σιμός ab, d.h einer bestimmten Platt- oder Stumpfnäsigkeit, einer nach oben gebogenen Nasenform, ein Ausdruck, mit dem direkt zwar keine Wertung verbunden ist, der aber sicher auch in der Antike beim Leser Qualitäten assoziierte, die eher negativ oder jedenfalls nichtssagend zu werten sind.

Nach diesem Exkurs in den Bereich der semantischen Substruktur in der *Mostellaria* des Plautus — angeregt durch die pessimistische Prophetie Scaphas im Gespräch mit ihrer Herrin Philematium — noch einmal zurück zur semantischen Oberflächenstruktur der Szene. Bei Philematium

---

[6] Schon in der Antike ist 'Salus' bei Terenz (*Adelph.* 761) und Cicero (*Font.* 21) als Göttin der Gesundheit und öffentlichen Wohlfahrt belegt und so wundert es nicht wenn neuzeitliche Interpreten dieser Tradition in ihrem Textverständnis folgen (vgl. etwa W. Hofman, *Plautus, Mostellaria,* dtv 1979, S. 113 Anm. 11). Mir scheint die Hypothese näher liegend, hinter der Göttin 'Salus' in der *Mostellaria* des Plautus eher die Bedeutung des Wortes salus zu wittern. Das würde im Griechischen zu der Entsprechung salus — σωτηρία führen, wie es Aegidius Forcellinus in seinem großen lexikalischen Werk aus dem Jahre 1839 ausführlich begründet und nicht zu der Entsprechung salus — ὑγίεια wie es Terenz und Cicero verstehen wollten — und vielleicht mißverstanden haben. Die Zurückführung von 'salus' auf σωτηρία ist auch deshalb naheliegend — zumindest an der vorliegenden Stelle in der *Mostellaria* — weil die im archaischen und im klassischen Griechisch übliche Wendung Ζεὺς Σωτήρ hier wahrscheinlich schon in der griechischen Vorlage eines Dichters der Neuen Komödie getrennt worden ist, sodaß Zeus — also Jupiter — nur mit dem Attribut der Macht (*supremus*) versehen wird, wohingegen das frühere Epitheton Ζωτήρ nun zu einer eigenen, den Menschen freundlichen Gottheit gemacht wurde.

regt sich das moralische Gewissen, indem sie erklärt, daß sie dem Philolaches allein gehören müsse, da er sie auch freigekauft habe (Vs. 204 f.):

Phil. solam ille me soli sibi suo ⟨sumptu⟩ liberavit:
illi me soli censeo esse oportere opsequentem.

Der Zwischenruf des Lauschers Philolaches (Vers 206) zeigt, daß er von diesem hier geäußerten 'pudicum ingenium' gerührt ist und sich dadurch in der Richtigkeit seiner Handlungsweise nur bestätigt sieht.

Scapha indes hört nicht auf, Philematium der Unerfahrenheit zu zeihen, die ihrer Meinung nach darin besteht, daß sie sich durch die Liebe des Philolaches zu ihr verpflichtet fühlt; sie habe ja jetzt ihr Ziel erreicht, sie sei frei und müsse nun viel eher für den Fall Sorge tragen, daß Philolaches eines späteren Tages sein Interesse an ihr verliere und daß seine Liebe zu ihr erkalte. Dann habe er eben das viele Geld verloren, das er für sie zum Freikauf ausgegeben habe.

Sc. Inscita ecastor tu quidem es. Phil. quaepropter? Sc. Quae istuc cures,
ut te ille amet. Phil. qur opsecro non curem? Sc. libera es iam.
tu iam quod quaerebas habes: ill' te nisi amabit ultro
id pro capite tuo quod dedit perdidit tantum argenti. (Vs. 208 ff.)

Dieser aus der Sicht der semantischen Oberflächenstruktur moralisch zweifelhaft erscheinende Rat der Scapha resultiert aber aus ihrer realistischen Einschätzung des menschlichen Charakters und kommt damit der semantischen Substruktur nahe. Begreiflicherweise löst diese Feststellung bei dem lauschenden Philolaches einen entrüsteten Zwischenruf aus und veranlaßt andererseits Philematium, das Bekenntnis zur Moral ihrer Dankbarkeit zu erneuern (Vs. 214 f.). Diese Haltung wird auch durch den neuerlichen Hinweis Scaphas nicht erschüttert, daß sie im Alter verlassen und hilfslos sein werde, wenn sie ihr Leben nur auf einen Mann, eben auf Philolaches setzt (Vs. 216 f. und 220 f.). Bei diesem Bekenntnis wird allerdings deutlich, wodurch Philematium zu ihrem Liebesverhalten Philolaches gegenüber motiviert worden ist; sie sagt (Vs. 220 f.):

eundem animum oportet nunc mihi esse gratum, ut impetravi,
atque olim, prius quam id excudi, quom illi subblandiebar.

Philematium bekennt sich hier eindeutig zum teleologischen Charakter ihrer Liebe, dessen eigentliches Ziel es war, von Philolaches freigekauft zu werden. Dafür glaubt sie — aufgrund ihres moralischen Gewissens — ihm ewige Dankbarkeit schuldig zu sein.

Es spricht für die vordergründige Naivität des Lauschers Philolaches, wenn er über dieser Äußerung in uneingeschränkte Begeisterung ausbricht. Bei genauerer Prüfung hätte er aus ihren Worten heraushören müssen, daß ihre Liebe zu ihm nicht frei von schmeichlerischer Berechnung gewesen ist (subblandiebar). Aber Scaphas prophetischer Zukunftssinn erhebt

erneute Zweifel, indem sie den Aspekt der Sicherheit ins Feld führt: Nur dann darf man einem Liebhaber treu bleiben, wenn er auch künftighin Sicherheit bietet, indem er für den nötigen Lebensunterhalt sorgt und zur Ehe bereit ist (224–226). Aber auch dieses Argument der Scapha kann Philematium nicht umstimmen und sie setzt der unangenehmen Wahrheit der Scapha die äußere 'fama' entgegen: der gute Ruf, den man in einer gesellschaftlichen Umgebung erwirbt oder besitzt, scheint ihr Sicherheit genug dafür zu bieten, daß man sich als Frau immer durchsetzen, bzw. über Wasser halten kann.

Phil. ut fama est homini, exin solet pecuniam invenire
ego si bonam famam mihi servasso, sat ero dives. (Vs. 227 f.)

Es ist zu bemerken, daß Philematium mit diesem Argument bereits den Boden des unbedingten Vertrauens in die ewig währende Liebe des Philolaches verlassen hat, indem sie von der Voraussetzung ausgeht, daß sie eines Tages für sich selbst wird sorgen müssen. Der weitere Verlauf des Dialogs führt bald darauf zur zweiten Peripetie der Scapha. Nachdem sie nämlich den wundesten Punkt des Philolaches berührt hat, nämlich die Tatsache, daß dieser sein ganzes Vermögen bereits aufgebraucht hat und selbst bald wird nichts mehr zu bieten haben, weiß sich Philematium nichtmehr mit Argumenten zu helfen. Sie ist nur noch in der Lage mit der dra-stischen Sprache handgreiflicher Schläge zu drohen für den Fall, daß Sca. pha nicht damit aufhören sollte, schlecht über ihren Geliebten zu sprechen,

Phil. si quid tu in illum bene voles loqui, id loqui licebit:
nec recte si illi dixeris, iam ecastor vapulabis. (Vs. 239 f.)

Diese Drohung bewirkt bei Scapha die zweite Peripetie in dieser Szene indem sie Vers 245 f. erklärt:

Sc. video enim te nihili pendere prae Philolache omnis homines.
nunc, ne eius caussa vapulem, tibi potius adsentabor.

Damit antwortet sie im Grunde erst expressis verbis auf die Aufforderung ihrer Herrin vom Vers 176, wo Philematium zu ihr 'nolo ego te adsentari mihi' gesagt hatte. Damit ist aber auch der Kreis geschlossen, der sich zwischen den hier aufgezeigten zwei Peripetien Scaphas aufgetan hatte: Sie sagte, was sie dachte, und gab der Stimme ihrer inneren Wahrheit Ausdruck bis zu dem Punkt eskalierend, an dem Philematium das Ausmaß dieser Wahrheit nicht mehr ertrug und ihr nichts weiter als die körperliche Züchtigung mehr entgegenzusetzen hatte. Das bewirkt bei Scapha eine Änderung in der Tendenz ihrer Äußerungen und sie zieht es vor, ihrer Herrin wieder nach dem Munde zu reden.

So wendet sich das Gespräch der beiden Frauen zunächst wieder scheinbar unverfänglichen, alltäglichen Dingen zu, nämlich dem Thema äußerlicher Schönheit und ihrer Reizwirkung auf die Männer. Damit knüpft Philematium an das Thema an, womit sie überhaupt diesen Dialog mit

ihrer Dienerin eröffnet hatte. Sie läßt sich von Scapha Spiegel und Schmuckkästchen geben, um sich für Philolaches 'schön' zu machen. (Vs. 248 f.) Scaphas Erwiderung auf dieses Verlangen ihrer Herrin hebt das Gespräch allerdings sogleich wieder auf ein höheres, gleichsam philosophisches Niveau, auf die Reflektion über Wesen und Funktion eines Spiegels in den Händen einer auf Schönheit bedachten Frau. Scapha sagt (Vs. 250 f.):

Sc. mulier quae se suamque aetatem spernit, speculo ei usus est:
quid opust speculo tibi quae tute speculo speculum es maxumum?

Einen Spiegel braucht nur, wer im Bewußtsein lebt, daß seine äußere Erscheinung hinter dem jeweiligen Schönheitsideal zurückbleibt; deshalb muß man dem eigenen natürlichen Mangel mit künstlichen Mitteln der Kosmetik nachhelfen. Ist man aber so vollendet schön, wie Scapha es von ihrer Herrin behaupten will, so bedarf man nicht nur keines Spiegels, sondern man ist gleichsam selbst zum 'Spiegel für den Spiegel' geworden, zu jenem idealen Schönheitsbild, an dem sich der Spiegel selbst orientieren muß[7].

Es versteht sich von selbst, daß Philolaches über dieser außerordentlich schmeichelhaften Feststellung der Scapha, die aber damit in den rein aesthetischen Bereich zurückkehrt, in wahres Entzücken gerät. (Vers 252 f.) Aber Philematium ist noch immer um ihr Aussehen besorgt, um ihre Haartracht und mögliche, günstig wirkende Farbauffrischungen durch Schminke. Dergleichen wird von Scapha allerdings als belanglos, ja als lächerlich abgetan, besonders als Philematium an Parfum denkt, um ihren Körpergeruch attraktiver zu machen.

Der Dialog der beiden Frauen findet seinen Abschluß, indem Philolaches, der heimliche Lauscher, sich (Vers 293) zu erkennen gibt. Und er endet mit einem programmatischen Bekenntnis der Scapha (Vers 284–292): die eigentliche, unübertroffene Schönheit bestehe in der Nacktheit der Frau (289: „pulchra mulier nuda erit quam purpurata pulchrior),

---

[7] Diese Vorstellung geht von dem Gedanken aus, daß das Spiegelbild, das eine Frau im Spiegel erblickt, am jeweiligen Idealbild der Schönheit gemessen wird, ohne dieses freilich zu erreichen. In diesem besonderen Fall verhält es sich indessen so, daß Philematium aus der Sicht der Scapha das Idealbild der Schönheit in ihrer Person verwirklicht hat und somit auch für den Spiegel zu einem Idealbild geworden ist. Man wundert sich, wie profunde Plautuskenner wie etwa Ritschl, Lorenz und selbst Leo diesen naheliegenden Gedanken nicht zum Verständnis dieser Stelle herangezogen haben, der allerdings ein gewisses philosophisches Vorverständnis voraussetzt. Ritschl sieht sich zu einem Texteingriff veranlaßt, Leo wertet diese Stelle als 'nugae' ab und selbst Harald Fuchs äußert sich in seinem Beitrag aus dem Jahre 1949 nicht dazu. Erst John F. Callahan sollte es vorbehalten bleiben den hier entwickelten Gedanken auch durch rein philologisch-logische Überlegungen zu untermauern und damit der philologischen Fachwelt zu erschließen (*Plautus 'Mirror for a Mirror'*, Classical Philology 1964, S. 1–10).

sofern sie nicht durch schlechte Sitten, d.h. durch einen fragwürdigen Charakter wiederum beeinträchtigt wird (290f.: „poste nequiquam exornata est bene, si morata est male. pulchrum ornatum turpes mores peius caeno conlinunt). Mit anderen Worten: Wozu Scapha hier zurückzufinden sucht ist das griechische Ideal aus der archaischen Zeit, die καλοκαγαθία, die darin bestand, daß die aesthetische Potenz zugleich auch immer ethische Werte repräsentieren muß. In den Versen 290 ff. sucht Scapha eine solche Verbindung von aesthetischen und ethischen Ansprüchen herzustellen, wenngleich daran gemessen ihr eigenes Verhalten in der vorhergehenden Dialogszene eher als ambivalent zu werten ist. In den Versen nach ihrer ersten Peripetie, da sie von ihrer Herrin aufgefordert wurde, ihre wahre Meinung zu sagen und ihr nicht immer nur nach dem Munde zu reden (Vers 176), hatte Scapha den Mut gefunden, ihre häßliche Wahrheit zu äußern, die sie aus der realistischen Einschätzung des Lebens aufgrund ihrer persönlichen Erfahrungen gewonnen hatte; daraus resultiert auch der im Grunde unmoralische Apell an ihre Herrin, sich jetzt auch schon andere Freunde und Liebhaber 'warm zu halten' für spätere Zeiten, wenn ihr jetziger Gebieter, Philolaches, die Lust an ihr verlieren sollte.

Dieser Stimme der häßlichen Wahrheit von seiten Scaphas hatte Philematium lange Zeit ihre eigene Haltung der Moral und Dankbarkeit entgegenzusetzen gewußt, bis sie sich dann doch geschlagen geben mußte, als sie auf das letzte, entscheidende Argument Scaphas nur noch mit der Androhung von Tätlichkeiten zu reagieren vermochte. Nach ihrer zweiten Peripetie (Vers 246) versucht Scapha zu einem Ausgleich dieser Haltungen zu gelangen und die aesthetischen Ansprüche mit den ethischen zu versöhnen, indem sie die durch ihre Herrin verkörperte Schönheitsidee mit dem althergebrachten Ideal eines edlen Charakters zu verbinden trachtet. Dabei hat man aber davon auszugehen, daß sie — wie sie selbst vorher sagt — ihrer Herrin nach dem Munde redet und ihre innere Wahrheit verleugnet.

Gelöst indessen wird das offengelassene Problem des 'Schönen' und des 'Guten' weder am Ende dieser Szene noch im Verlauf des noch folgenden Handlungsgeschehens, das den Zuschauer — oder heutigen Leser — mit dem Stachel der Unsicherheit entläßt und ihn damit zu weiteren Fragen, zu neuen Denk- und Lebensexperimenten anregen soll.

Turku

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

VEDII POLLIONIS LUXUS

Napisał
ANDRZEJ ŁOŚ

„O hominem mille mortibus dignum!" Te pełne oburzenia słowa wyszły z ust, a raczej spod pióra, filozofa-moralisty Lucjusza Anneusza Seneki[1]. Ich adresatem był znany z wystawnego trybu życia i okrucieństwa rycerz rzymski, Publiusz Wediusz Pollion. Seneka uważał go za ucieleśnienie wszelkiego zła. Już chociażby z tego względu postać ta zasługuje na nasze zainteresowanie. Podsyca je dodatkowo przynależność Polliona do grona przyjaciół Augusta, o czym informuje nas również Seneka[2]. Dla starożytnych Wediusz Pollion był symbolem wystawnego bogactwa oraz miernoty, nijakości i okrucieństwa. Tak oto charakteryzuje go Kasjusz Dion: ἀνὴρ ἄλλως μὲν οὐδὲν μνήμης ἄξιον παρασχόμενος (καὶ γὰρ ἐξ ἀπελευθέρων ἐγεγόνει καὶ ἐν τοῖς ἱππεῦσιν ἐξητάζετο καὶ λαμπρὸν οὐδὲν εἰργάσατο), ἐπὶ δὲ δὴ τῷ πλούτῳ τῇ τε ὠπότητι ὀνομαστότατος γενόμενος[3]. Gdybyśmy rekonstruowali życiorys Wediusza Polliona wykorzystując tylko przekazy literackie, doszlibyśmy do wniosku, że był on osobą wyróżniającą się jedynie negatywnymi cechami charakteru oraz olbrzymim majątkiem. Na szczęście świadectwa epigraficzne, numizmatyczne oraz archeologiczne znakomicie uzupełniają autorów starożytnych. Modyfikują one, w pewnym przynajmniej zakresie, nasz sąd o Publiuszu Wediuszu Pollionie.

Mimo względnego bogactwa źródeł wiele szczegółów z życia Wediusza Polliona pozostaje dla nas niejasnych. Nie mamy np. żadnych pewnych informacji co do daty i miejsca jego urodzenia. Pewne pośrednie wskazówki zdają się sugerować, że mógł on przyjść na świat około 80 r. p.n.e.[4] Jego

---

[1] Sen. *De clementia* I 18, 2.

[2] *De ira* III 40.

[3] Dio LIV 23, 1–2.

[4] R. Syme, *Who was Vedius Pollio?*, JRS LI 1961, s. 23–30, identyfikuje go ze spotkanym przez Cycerona (*Att.* VI 1, 25) w lutym 50 r. p.n.e. we Frygii Publiuszem Wediuszem. Jeżeli uzna się kontrowersyjny pogląd Syme'a za przekonujący (będzie on jeszcze w niniejszym artykule dyskutowany), to należy przyjąć, że 80 r. p.n.e. stanowi *terminus ad quem* jego urodzin. Z listu Cycerona (*l. c.*) wynika bowiem, że Publiusz Wediusz był dorosłym człowiekiem — cf. s. 68 n. oraz n. 28; wydaje się zatem, że nie mógł mieć mniej niż około 30 lat. Aby wiek ten osiągnąć w 50 r. p.n.e., musiałby się urodzić około 80 r. p.n.e.

miastem rodzinnym było prawdopodobnie Beneventum. Wniosek taki zdaje się nasuwać treść jednej z tamtejszych inskrypcji. Informuje ona o ufundowaniu przez Wediusza Polliona *Caesareum* Augustowi i kolonii Beneventum[5]. Wymienienie obok pryncepsa nazwy kolonii sugeruje istnienie jakiegoś związku emocjonalnego pomiędzy nią a fundatorem *Caesareum*. Być może Wediusz Pollion złożył w ten sposób hołd swemu rodzinnemu miastu. Pochodzenie ze środkowopołudniowych regionów Italii bardzo ogólnie sugeruje jego *gentilicium*. *Nomen* Vedius, lub starsza jego forma Veidius[6], było znane u schyłku republiki i na początku cesarstwa w tej właśnie części półwyspu[7]. Związki Wediusza Polliona z Beneventum poświadczają ponadto dwa inne napisy. Pierwszy, znaleziony w samym Beneventum na monumencie nagrobnym, zawiera informację o rodzinie wyzwoleńców. Czterech jej członków używało nazwiska Veidius. Wszyscy byli *P*[*ublii*] *l*[*iberti*][8]. Z całą pewnością posiadali oni znaczny majątek. Dowodzi tego staranność wykonania inskrypcji i długość jej tekstu, a przede wszystkim fakt urządzenia na koszt głowy rodziny, P. Veidiusa P.l. Philocalesa, igrzysk z udziałem 500 par gladiatorów. Na taki wydatek mógł sobie pozwolić jedynie człowiek bardzo zamożny. Jest prawdopodobne, że P. Veidius P.l. Philocales był wyzwoleńcem i zarazem spadkobiercą Publiusza Wediusza Polliona. Niewykluczone, że ów zapisał mu w testamencie część swego ogromnego majątku, a konkretnie posiadłość w Beneventum. Drugi napis pochodzi z Kartaginy. W słynnym *mur aux amphores* odkryto trzy identyczne pod względem wielkości i kształtu amfory, na których widniały malowane sygnatury Publiusza Wediusza Polliona[9]. Amfory należały do typu Dressel 2–4 (przechowywano w nich wino) bardzo rozpowszechnionego na całym obszarze śródziemnomorskim, lecz szczególnie popularnego w środkowej i południowej Italii, między innymi w Beneventum[10]. Niektórzy badacze sądzą, że ojczyzną Wediusza

---

[5] CIL IX 1556 = ILS 109.

[6] Nazwisko Wediusza Polliona zapisywano w obydwóch formach. W inskrypcji z Beneventum występuje zapis starszy. W źródłach literackich i epigraficznych częściej spotyka się formę Vedius. Na jednej z greckich monet z Tralles (*Catalogue of Greek Coins in British Museum* = CBM, Lydia 338, nr 76) znajduje się wyobrażenie głowy Wediusza Polliona. Nazwisko odnotowane w legendzie monety jedni badacze odczytują jako Οὐηίδιος (K. Keil, *Vedius Pollio*, RE VIII A. 1, col. 568 n.; H. Dessau, *Vedius Pollio*, PIR III 213), a inni (W. H. Waddington, Rev. Num. 1867, s. 102 nn.; M. Grant, *From Imperium to Auctoritas*, Cambridge 1946, przedruk 1969, s. 382) jako Οὐήδιος.

[7] Plut. *Pomp.* VI (Picenum); CIL X 3081 (Puteoli); CIL X 1227 (Nola); CIL IV 20, 2899, 9882 (Pompeje). Cf. W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Berlin 1904, s. 251.

[8] CIL X 1703. Tego samego *praenomen* używał Wediusz Pollion – zob. CIL IX 1556 = ILS 109.

[9] CIL VIII 22637, 107 = AE 1971, 487.

[10] Zob. A. Tchernia, *Une marque d'amphore au nom de P. Vedius Pollio*, Rivista di Studi Liguri XXV 1969, s. 146.

Polliona było małoazjatyckie miasto Tralles[11]. Świadczyłyby o tym dwie monety z tego miasta[12], przypadkowe spotkanie z Cyceronem w 50 r. p.n.e. we Frygii[13], a przede wszystkim obecność w I i II w. n.e. licznych Vedii w Azji i sąsiadujących z nią prowincjach[14]. Sąd o italskim rodowodzie Wediusza Polliona jest jednak bardziej przekonujący. Przemawia za nim nieobecność w Azji w okresie republiki jakichkolwiek Vedii poza Publiuszem Wediuszem z listu Cycerona.

Według Kasjusza Diona rodzice Wediusza Polliona byli wyzwoleńcami[15]. Pozostawili mu zapewne dość duży majątek, który ów dzięki swej obrotności wielokrotnie pomnożył, tak że jego nazwisko stało się dla Rzymian symbolem przepychu i wystawności. Niechętny Augustowi Tacyt pisał, iż opinii o pryncepsie bardzo szkodził „Vedii Pollionis luxus"[16]. O owym przysłowiowym luksusie wspominali także Owidiusz i Kasjusz Dion[17]. Wśród wielu jego posiadłości wyróżniała się wspaniała, położona nad samym morzem na zachód od Neapolu willa zwana *Pausilypon*[18]. Wediusz Pollion podejmował w niej samego Augusta[19]. Był on ponadto właścicielem wielkiego, luksusowo urządzonego domu na północnym skraju Oppius w Rzymie. Tak pisał o nim Owidiusz[20]:

---

[11] A. Stein, *Der römische Ritterstand*, München 1927, s. 400 n.; R. Szramkiewicz, *Les gouverneurs de province à l'époque augustéenne*, vol. I, s. 220, vol. II, s. 17.

[12] Zob. n. 6.

[13] Zob. n. 5.

[14] Zob. n. 36–38.

[15] Dio LIV 23, 1: καὶ γὰρ ἐξ ἀπελευθέρων. Jedynym autorem przekazującym informację o pochodzeniu społecznym Wediusza Polliona jest właśnie późny Dion. Nie można całkowicie wykluczyć, iż zwrot ἐξ ἀπελευθέρων odnosi się do dalszych niż rodzice przodków Wediusza Polliona. Powyższa interpretacja nie jest jednak przekonująca, zwłaszcza że u Xiph. znajdujemy lekcję ἐξ ἀπελευθέρου – cf. Cassius Dio, comm. ad LIV 23. 1, éd. Ph. Boissevain, Berlin 1895–1931. Cl. Nicolet, *L'ordre equestre à l'époque républicaine*, I, Paris 1966, s. 142 append., nie jest pewien, czy Wediusz Pollion był synem, czy raczej wnukiem wyzwoleńca. G. Stevenson, *Cambridge Ancient History*, X, Cambridge 1934, s. 189, sugeruje, że Wediusz Pollion mógł być wyzwoleńcem. Jego pogląd nie znajduje żadnego uzasadnienia w materiale źródłowym.

[16] Tac. *Ann.* I 10.

[17] Ovid. *Fasti* VI 639–644; Dio LIV 23, 1.

[18] Dio ibidem; Plin. N.H. IX 167. Cf. R.T. Günther, *The Imperial Villa near Naples*, 1913; G. Della Valle, *La villa sillana e augustea Pausilypon*, [w:] *Campania romana*, I, 1938, s. 209 nn.; J.H. D'Arms, *Romans on the Bay of Naples. A Social and Cultural Study of Villas and Their Owners from 150 B.C. to A.D. 400*, Cambridge Mass. 1970, s. 230; M. Pagano, *Gli impianti marittimi della Villa „Pausilypon"*, Puteoli IV–V 1980–1981, s. 245 nn. Wśród pozostałości willi dają się zidentyfikować między innymi teatr, odeon, nymphaeum, sacrarium, niektóre pomieszczenia części mieszkalnej oraz partie zbudowane na wodzie. Obok willi znajdował się port. Pagano, s. 255, porównuje willę z kompleksem w Sperlonga oraz z Palazzo a mare na Capri.

[19] Sen. *De ira* III 40.

[20] Ovid. *Fasti* VI 641 n. Cf. Dio LIV 23, 5 oraz O. Richter, *Topographie der Stadt Rom*, München 1901, s. 326.

Urbis opus domus una fuit spatiumque tenebant
quo brevius muris oppida multa tenent.

Szczególnie jednak znany był Wediusz Pollion z haniebnego postępku, jakiego dopuścił się względem jednego ze swoich służących. Całe wydarzenie miało miejsce w Pausilypon podczas uczty z udziałem Augusta. Gdy usługujący gościom niewolnik stłukł kryształowy puchar, Wediusz Pollion, nie krępując się obecnością cesarza, rozkazał wrzucić nieszczęśliwego służącego do sadzawki z mięsożernymi murenami. Ten wyrwawszy się z rąk oprawców, rzucił się do kolan Augusta, nie prosząc o nic więcej jak o inny rodzaj śmierci. Gdy Wediusz Pollion mimo perswazji Augusta swej decyzji nie zmienił, rozgniewany cesarz powiedział mu, aby przyniósł wszystkie wartościowe naczynia, które następnie rozkazał potłuc. Okrutny pan nie mógł ukarać niewolnika za to, co uczynił także August[21].

Zanim jednak Wediusz Pollion otoczył się najbardziej wyszukanym zbytkiem, korzystając w ten sposób z ogromnych bogactw, musiał wiele czasu poświęcić na ich gromadzenie. Jednym ze źródeł jego dochodów mógł być lukratywny handel, niewykluczone, że również niewolnikami. Interesy zmuszały go do częstych podróży. Przynajmniej dwa razy odwiedził prowincje małoazjatyckie. Że takie przypuszczenie nie jest bezpodstawne, zdają się sugerować jeden z listów Cycerona oraz pewna liczba inskrypcji i monet. Cyceron podróżując po Frygii spotkał w lutym 50 r. p.n.e. pewnego Publiusza Wediusza, którego nazywa *magnus nebulo*. Miał on jednak być *Pompeii familiaris*[22]. Ów *nebulo* wyjechał na spotkanie wielkiego mówcy „cum duobus essedis et equis iuncta et lectica et familia magna pro qua, si Curio legem pertulerit, HS centenos pendat necesse est". Niżej Cyceron pisze, że „erat praeterea cynocephalus nec deerant onagri". Wielki mówca od pierwszego wejrzenia zapałał niechęcią do Publiusza Wediusza. Dosadnie wyraża ją fragment listu, w którym stwierdza: „numquam vidi hominem nequiorem"[23].

Niełatwo jest rozstrzygnąć, czy Publiusz Wediusz Pollion był identyczny z owym *magnus nebulo*. Powątpiewał w to H. Dessau[24]. Z rezerwą do takiego poglądu odnosił się również J. Keil[25]. Jego zwolennikiem jest natomiast R. Syme[26]. Wydaje się, że zajęte przez niego stanowisko jest do obronienia. Tak Publiusz Wediusz spotkany przez Cycerona, jak i Publiusz Wediusz Pollion byli bardzo bogaci, a wrażenie to powiększał zbytek, jakim się otaczali. Ponadto jeden i drugi odznaczali się negatywnymi cechami

---

[21] Sen. *De ira* III 40; Dio, *l. c.*

[22] Cic. *Att.* VI 1, 25.

[23] Ibidem.

[24] Dessau, *o.c.*: „Valde similis huius, sed tamen vix hic P. Vedius, magnus nebulo quem Cicero in Asia vidit".

[25] Keil, *o. c.* col. 570: „... dagegen Wüsste man gern ob der 'magnus nebulo P. Vedius, sed Pompeii familiaris', ... irgendwie mit P. vervandt gewesen ist".

[26] Syme, *o.c.* s. 23 nn.

charakteru. Nic nie przeszkadza przypuszczać, że chodzi tutaj o jedną i tę samą osobę. Nie może być argumentem przeciwko takiemu poglądowi rozpiętość dat pomiędzy pojawieniem się Publiusza Wediusza we Frygii (50 r. p.n.e.) a śmiercią Publiusza Wediusza Polliona, która nastąpiła w 15 r. p.n.e.[27] Nie jest ona na tyle znaczna, aby można było uznać ją za argument przekreślający hipotezę Syme'a[28].

Publiusz Wediusz nie jest jedynym przedstawicielem *gens Vedia* w korespondencji Cycerona. W liście do Dolabelli z 46 r. p.n.e. wspomina on, że występował w roli sędziego w dyspucie pomiędzy „Niciam nostrum et Vidium"[29]. Spór dotyczył pieniędzy, których domagał się Vidius od Nikiasza. Ów Nikiasz był gramatykiem przybyłym w 62 r. p.n.e. do Rzymu w ślad za Pompejuszem. Dał się szybko poznać jako człowiek łatwo przenikający do elit. Wywołał skandal obyczajowy proponując *stuprum* żonie Pompejusza, Kornelii. Jeśli Widiusz z listu Cycerona do Dolabelli jest Publiuszem Wediuszem spotkanym przez mówcę we Frygii, to trzeba przyjąć, że jego pobyt w Azji zakończył się przed 46 r. p.n.e. Po powrocie do Rzymu miał on według Syme'a znaleźć się w otoczeniu Nikiasza i wejść razem z nim do rozpasanego świata poetów, uczonych smakoszów, spekulantów muzyków czy wreszcie ekspertów od finansów i politycznych agentów[30]. Było to środowisko zdominowane przez wielkich wyzwoleńców. Publiusz Wediusz niewątpliwie czuł się w nim dobrze. Ułatwiało mu to zarówno jego pochodzenie społeczne, jak i majątek, wydatnie zapewne powiększony w czasie pobytu w Azji.

Następny ślad w źródłach odnoszący się do Publiusza Wediusza Polliona pochodzi już z czasów po bitwie pod Akcjum. Pojawia się on wówczas w Azji jako nadzwyczajny pełnomocnik zwycięskiego Oktawiana. Zanim jednak do tego doszło, musiał opuścić szeregi zwolenników Pompejusza, którego był niegdyś *familiaris*. Nie wiadomo kiedy przeszedł na stronę przeciwników pompejańczyków. Z Oktawianem związał się zapewne dość wcześnie, gdyż ten powierzając mu ważną misję na Wschodzie musiał mieć do niego pełne zaufanie. Celem misji było najprawdopodobniej uporządkowanie spraw prowincji Azji, przede wszystkim jej finansów. Było to zadanie szczególnie odpowiedzialne; Azja będąc bowiem najbogatszą rzymską prowincją na Wschodzie, przed bitwą pod Akcjum znajdowała się w rękach Antoniusza. Na normalizacji sytuacji w Azji, ze względu na znaczenie tej

---

[27] Dio, *l.c.*

[28] Pewne wątpliwości może jednak nasuwać użyty przez Cycerona zwrot: „numquam vidi hominem nequiorem". Zdaje się on sugerować, iż wielki mówca spotkał człowieka nie będącego już młodzieńcem. Nie można jednak wykluczyć, że Wediusz Pollion dożył stosunkowo późnego wieku, np. 70 lat. Jeśliby tak było w istocie, to w 50r. p.n.e., miałby około 35 lat.

[29] Cic. *Ad fam.* IX 10, 1. Zob. także Suet. *Gramm.* XIV. Drugie nazwisko niewątpliwie powinno zostać poprawione na Vedium lub Veidium.

[30] Syme, *o. c.* s. 26.

prowincji, musiało Oktawianowi bardzo zależeć. Świadczy o tym znaczna pomoc udzielona przez niego tamtejszym zniszczonym długotrwałą wojną miastom[31]. Pomoc ta obok celów czysto ekonomicznych miała zapewne w zamierzeniach Oktawiana osłabić silne w Azji tendencje antyrzymskie, które tak dobitnie dały o sobie znać w czasie drugiej wojny z Mitrydatesem[32].

Publiusz Wediusz Pollion był szczególnie odpowiednim kandydatem do wykonania powierzonego mu zadania. Oprócz zaufania, jakim obdarzał go przyszły princeps, przemawiały za nim znajomość problemów finansowych oraz wcześniejszy pobyt na Wschodzie. Swą misję rozpoczął najprawdopodobniej wkrótce po bitwie pod Akcjum. Posiadając nadzwyczajne uprawnienia zabrał się do porządkowania finansów ciężko dotkniętej wojną prowincji. Jego działalność w Azji przemilczają starożytni autorzy. Jest nam ona znana jedynie z inskrypcji i monet. Szczególnie dla nas cenny jest wyryty w kamieniu w języku łacińskim i greckim edykt prokonsula Azji z czasów Klaudiusza Paullusa Fabiusza Persyka, zawierający informację o ustawie Wediusza Polliona określanej w wersji łacińskiej jako *constitutio Vedi Pollionis confirmata a divo Augusto*, w wersji greckiej zaś Οὐηδίου Πωλλίωνος διάταξις ἡ καὶ ὑπὸ τοῦ θεοῦ Σεβαστοῦ συνφυλαχθεῖσα[33]. Inskrypcje z tekstami w obu językach znaleziono w efeskim teatrze. Napis w języku greckim jest znacznie lepiej zachowany niż tekst łaciński. Z inskrypcji dowiadujemy się, że zarządzenia Wediusza Polliona zmierzały przede wszystkim do oszczędności w wydatkach miasta, a zwłaszcza świątyni Artemidy. Środkiem do osiągnięcia celu miało być między innymi ustalenie stałej zapłaty dla kapłanów tzw. τειμή. Chciano w ten sposób ukrócić handel stanowiskami kapłańskimi, których osiągnięcie dawało szansę szybkiego wzbogacenia się kosztem uszczuplenia dochodów miasta[34]. Za-

---

[31] Pisze o niej T.R.S. Broughton, [w:] *An Economic Survey of Ancient Rome*, ed. T. Frank, New York[2] 1959, s. 711 n. Cf. *Monument. Anc.* 16.

[32] K.M.T. Atkinson, *The Governers of the Province Asia in the Reign of Augustus*, Historia VII 1958, s. 302.

[33] Tekst łaciński został opublikowany w Corpus Inscriptionum Latinarum (CIL III 7124). Teksty w obu językach zamieścił F.K. Dörner w *Der Erlass der Statthalters von Asia Paulus Fabius Persicus*, Diss. Greifswald 1935, s. 31, 38, 42. Fragmenty tekstu greckiego odnoszące się do ustawy Wediusza Polliona wraz z kilkoma koniekturami ponownie opublikowała K.M.T. Atkinson, *The 'Constitutio' of Vedius Pollio at Ephesus and Its Analogies*, Rev. Internationale des Droits de l'Antiquité IX 1962, s. 261–289. Korzystałem z tekstów opublikowanych w CIL-u oraz u Atkinson.

[34] Innego zdania jest Atkinson, *The 'Constitutio' of Vedius Pollio*, s. 261 nn. Według niej Wediusz Pollion nie przebywał w Efezie w celu uporządkowania finansów miasta, lecz aby stworzyć prywatną fundację na rzecz efeskiej polis. Część tej fundacji miał przeznaczyć na pokrycie kosztów organizacji odbywających się co 5 lat lokalnych igrzysk na cześć cesarza, tzw. Caesarea. Zdaniem Atkinson Wediusz Pollion powiązał kult cesarski ze świątynią Artemidy. Jej rozumowanie ma jednak szereg słabych punktów. Weźmy dla przykładu datę obecności Wediusza Polliona na Wschodzie; Atkinson wiedząc, że kult cesarski zaczął się rozwijać w Azji dopiero po 27 r. p.n.e. uważa, że Wediusz Pollion przebywał w tej prowincji już po rezygnacji Augusta z jego nadzwy-

rządzenia Wediusza Polliona zostały zatwierdzone przez Augusta — *confirmata a divo Augusto*, ὑπὸ τοῦ θεοῦ Σεβαστοῦ συνφυλαχθεῖσα. Celem tych zabiegów miało być doprowadzenie finansów miasta do stanu równowagi zachwianej na skutek długotrwałej wojny między Oktawianem a Antoniuszem.

Użyty na określenie ustawy Wediusza termin *constitutio* nie ma nic wspólnego z późniejszą praktyką, według której *constitutio* była zbiorową nazwą na określenie prawodawstwa cesarskiego [35]. W owym czasie *constitutio* oznaczała konkretną decyzję jakiegoś rodzaju [36]. Wediusz Pollion sprawował swą nadzwyczajną funkcję w okresie między bitwą pod Akcjum a restytucją normalnej władzy prokonsularnej, co w przypadku Azji miało miejsce w 29/28 r. p.n.e [37] Zdaniem Syme'a jego misja przypadła na 31/30 r. p.n.e. [38] Grant przesuwa jej termin na rok 30/29, wiążąc ją z pobytem Oktawiana na Wschodzie [39].

Constitutio Vedi Pollionis nie jest jedynym dowodem na piastowanie przez jej autora wyjątkowego stanowiska. Jego działalność dokumentują również znalezione w Tralles monety z brązu. Szczególnie cenne są dwie [40]. Na awersie pierwszej znajdujemy profil głowy mężczyzny z legendą ΠΩΛΛΙΩΝ ΚΑΙΣΑΡΕΩΝ. Podobny jest awers drugiej monety; głowa różni się jednak nieco od poprzedniej, a tekst legendy jest następujący: ΟΥΗΔΙΟC ΚΑΙΣΑΡΕΩΝ. Na rewersie pierwszej monety znajduje się świątynia, *caduceus* oraz nazwisko mincarza: ΜΕΝΑΝΔΡΟC ΚΑΙΣΑΡΕΩΝ. Rewers drugiej przedstawia głowę Zeusa [41].

---

czajnych pełnomocnictw. Najbardziej według niej prawdopodobnym terminem jest 20 lub 19 r. p.n.e. Sugestia Atkinson jest nie do przyjęcia. Jak bowiem można wytłumaczyć obecność Wediusza Polliona na monetach po 28 r. p.n.e., czyli po restauracji urzędu prokonsula Azji? Źródła nie dostarczają żadnego pewnego przykładu portretowania na monetach bitych w prowincjach w okresie cesarstwa jakichkolwiek innych osób poza cesarzami i namiestnikami prowincji. Wediusz Pollion pojawia się na monetach tylko dlatego, że po bitwie pod Akcjum, a przed restauracją władzy namiestniczej, otrzymał specjalne uprawnienia od Oktawiana na mocy jego *imperium maius*. Atkinson (s. 265) przyznaje zresztą, że termin *constitutio* jako oznaczenie prawnej dyspozycji w prawie prywatnym jest nieobecny w słownictwie jurystów okresu klasycznego i postklasycznego. Nie potrafi ona ponadto wyjaśnić powodów, dla których August miałby zatwierdzać prywatną donację.

[35] Jörs, s.v., RE IV, col. 1106; Grant, *o. c.* s. 432.

[36] Ibidem.

[37] D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor*, II, s. 1597 nn.; Atkinson, *The Governers of the Province Asia*, s. 302 nn.

[38] Syme, *o. c.* s. 28. Jego pogląd podziela H. Halfmann, *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2. Jh. n. Ch.*, Göttingen 1979, s. 170.

[39] Grant, *o.c.* s. 383.

[40] CBM, Lydia 338, nr 74, 76. Cf. Grant, *o.c.* s. 382. Grant obok powyższych dwóch wymienia jeszcze cztery monety, które pochodzą z tej samej mennicy. Ikonografia i legendy są podobne, chociaż nie identyczne.

[41] Badacze nie są zgodni, czy portrety na awersach rzeczywiście przedstawiają

Drugi pobyt Wediusza Polliona na Wschodzie pozostawił także inne ślady w źródłach. Do takich należy zaliczyć popularność *gentilicium Vedius* w Azji i w sąsiednich prowincjach. Szczególnie liczni byli *Vedii* w Efezie. Jeden z nich, żyjący w II w. n.e., P. Vedius Antoninus został nawet senatorem[42]. Jego przodkami byli najprawdopodobniej mieszkający w Efezie mniej więcej w połowie I w. n.e. niejaki P. Vedius[43], a także pełniący wśród efeskich kuretów funkcję βουλευτής, P. Vedius Pollio[44]. Inny P.Vedius Pollio był ἀγορανόμος w Nikomedei[45]. Bezpośrednim śladem pobytu i działalności Publiusza Wediusza Polliona na Wschodzie były sławiące go greckie napisy z Aten[46], Troi[47] i Miletu[48].

Ta dość obfita dokumentacja nie pozwala jednak na precyzyjne określenie zakresu władzy i charakteru funkcji sprawowanej przez Wediusza Polliona. Wśród uczonych istnieją poważne rozbieżności na ten temat. Wydaje się, że Oktawian na mocy *imperium maius* nadał mu pełnomocnictwa podobne do posiadanych przez republikańskich prokonsulów. Wniosek taki sugerują *constitutio*, monety z Tralles oraz późniejsi P. Vedii w Efezie. Ich związek z Publiuszem Wediuszem Pollionem nie jest pewny. Mogli oni być potomkami italskich kupców z ostatniego okresu republiki[49] albo jednego z wyzwoleńców Wediusza Polliona. Równie, a może nawet więcej, prawdopodobne jest, że lokalna rodzina otrzymała od Publiusza Wediusza Polliona obywatelstwo rzymskie wraz z jego nazwiskiem[50]. W okresie republiki prawo nadawania *civitas Romana* mieszkańcom prowincji posiadali jedynie namiestnicy w randze prokonsula[51]. Wediusz Pollion funkcji prokonsula piastować nie mógł, gdyż był tylko ekwitą[52]. Na określenie jego nadzwyczajnego stanowiska Grant użył nazwy *procurator*

Wediusza Polliona. Z J.J. Bernoulli, *Römische Ikonographie*, Stuttgart 1882, s. 265, który jako pierwszy uznał mężczyznę sportretowanego na obu monetach za Wediusza Polliona, polemizował Waddington, *o. c.* s. 121, twierdząc, że chodzi tutaj raczej o Oktawiana niż Wediusza Polliona. Jego argumenty w sposób przekonujący zbija Grant, *o. c.* s. 382.

[42] Keil, *o. c.* col. 565 nn.: Halfmann, *o. c.* s. 168 nn.

[43] JÖAI XXVI 1930, Beibl. 53 Z. 51.

[44] JÖAI XLIV 1959, Beibl. 300 nn. Cf. Halfmann, *o. c.* s. 170. O innych efeskich Vedii patrz CIL III 437, 440, 442; CIG 3006.

[45] BCH XVII 1893, s. 536 n.

[46] IG III 579: Ὁ δῆμος Πόπλιον Οὐηδίον/Ποπλίου υὸν Πωλλίωνα.

[47] W. Dörpfeld, *Troja und Ilion*, II 471, s. 67 = IGRom IV 215: Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος/Πόπλιον Οὐήδιον Πωλλίωνα.

[48] AE (Rev. Archéol.) 1903, 212: Ὁ δῆμος ὁ Μιλησίων/Πόπλιον Οὐήδιον Πωλ/λίωνα τὸν αὐτοῦ/εὐεργέτην.

[49] Tak chce Keil, *o. c.* col. 569.

[50] Do takiego poglądu skłaniają się Syme, *o. c.* s. 28, i Grant, *o. c.* s. 382.

[51] A. N. Sherwin-White, *The Roman Citizenship*[2], Oxford 1973, s. 294.

[52] Dio LIV 23, 1. Cf. Tac. *Ann.* XII 60. Magie, *o. c.* s. 1580 nn., nie umieszcza go na liście namiestników prowincji Azji. Cf. Atkinson, *The Governers of the Province Asia*, s. 300 nn. Sugestia V. Chapot, *La province romaine proconsulaire d'Asie*, 1904, s. 318, że był on prokonsulem, nie wytrzymuje krytyki.

et praeses[53]; co jest anachronizmem; termin *praeses* wchodzi bowiem w użycie dopiero w III w. n.e. Szramkiewicz uważa, że Wediusz Pollion pełnił funkcję specjalnego prokuratora Azji[54]; jest to o tyle prawdopodobne, że w owym czasie termin *procurator* był jeszcze dość pojemny[55]; mógł zatem również oznaczać nadzwyczajne stanowisko Wediusza Polliona. Wydaje się jednak, że żadna z przedstawionych propozycji nie oddaje istoty problemu. Wszystkie one są bowiem próbą jego rozwiązania na gruncie „rzymskiego prawa konstytucyjnego", podczas gdy działalność Wediusza Polliona była precedensem w dotychczasowej praktyce. Sprawował on swoją władzę nie na mocy *imperium proconsulare*, lecz *imperium maius* Oktawiana, z którego ten zrezygnował dopiero w 27 r. p.n.e. Dzięki niemu mógł on do momentu *restitutio rei publicae* rządzić państwem przy pomocy osobistych wysłanników, często ekwitów, do których miał znacznie większe zaufanie niż do senatorów[56]. Wediusz Pollion był zatem swego rodzaju *kommisarischer Leiter* prowincji Azja.

Wydaje się, że z powierzonego mu zadania wywiązał się dobrze. Oktawian bowiem wkrótce po zakończeniu jego misji przywrócił regularną władzę prokonsularną w prowincji[57]. Warunki do normalizacji stworzyła niewątpliwie działalność Wediusza Polliona. Rozwiązanie trudnych problemów prowincji po myśli Oktawiana niewątpliwie utrwaliło jego przyjaźń z przyszłym pryncepsem. Nie ma powodów, aby wątpić, że korzystając z pobytu w Azji i nadzwyczajnych pełnomocnictw powiększył on tak znacznie swój majątek, że powróciwszy do Italii mógł otoczyć się najbardziej wyszukanym luksusem, dzięki któremu przeszedł do historii.

Bardziej chwalebną stronę jego aktywności, jaką być może była misja w Azji[58], autorzy starożytni przemilczeli. Syme uważa, że przyczyn tego stanu rzeczy należy szukać w stylu sprawowania rządów przez Oktawiana-Augusta, który szermując hasłami republikańskimi, utrwalał swą władzę przy pomocy osobistych agentów, jednocześnie starając się, aby nie dostrzegano odgrywanej przez nich roli[59].

Po powrocie do Italii Wediusz Pollion najprawdopodobniej zainwestował cały swój majątek w ziemię i inne nieruchomości. Prowadził odtąd tryb życia typowy dla najzamożniejszych warstw społeczeństwa rzymskiego.

---

[53] Grant, *o. c.* s. 383.

[54] Szramkiewicz, *o. c.*, II, s. 142.

[55] Cf. H. G. Pflaum, s.v., RE XLV (1957), col. 1240 n.

[56] Podobne stanowisko do zajmowanego przez Wediusza Polliona piastował na Itace inny ekwita, C. Proculeius – zob. PIR III 100, 736; cf. Dio LI 4. Jest prawdopodobne, że posiadał on władzę nad znacznie większym niż Itaka obszarem – cf. Grant, *o. c.* s. 66 n.

[57] Cf. Atkinson, *The Governers of the Province Asia*, s. 300 nn. Jest prawdopodobne, że Wediusz Pollion wrócił do Italii razem z Oktawianem.

[58] Z powodu nieznajomości szczegółów jego działalności w Azji nie jesteśmy w stanie wydać o niej żadnego wartościującego sądu.

[59] Syme, *o. c.* s. 28.

Powiększał nadal swój stan posiadania dzięki dochodom płynącym z licznych posiadłości wiejskich. Wytwarzane w nich produkty, głównie wino, wysyłał daleko poza granice Italii [60]. Był zatem jednocześnie „landlordem" i kupcem. Jest niemal pewne, że nie sprawował żadnych funkcji publicznych. Nie należy jednak na tej podstawie wnioskować, iż wycofał się całkowicie z działalności o charakterze politycznym. Cytowana już inskrypcja z Beneventum [61], z której dowiadujemy się o ufundowaniu przez niego *Caesareum*, wskazuje, iż zajmował się on propagowaniem kultu Cezara. Tego typu działalność spotykała się zapewne z pełną aprobatą ze strony Augusta. Być może Wediusz Pollion prowadził ją nie tylko za wiedzą, lecz także z inspiracji pryncepsa.

Publiusz Wediusz Pollion zmarł w 15 r. p.n.e. Zachował do końca życia, mimo skandalu podczas uczty w Pausilypon, przyjaźń Augusta. Widocznie jego usługi były na tyle cenne, że cesarzowi bardziej opłacało się pomijać milczeniem nieprzychylne komentarze na temat przyjacielskich stosunków między nimi, niż go odtrącać. Wydaje się, że Wediusz Pollion był bezdzietny. Ogromny majątek zapisał wielu osobom, lecz przede wszystkim Augustowi, który otrzymał w spadku między innymi Pausilypon i olbrzymi, z niespotykanym przepychem urządzony dom w Rzymie. Miał on według woli zmarłego zostać przebudowany na wspaniały ogród publiczny [62]. Część majątku rozdzielił pomiędzy swych wyzwoleńców. Posiadłość w Beneventum prawdopodobnie otrzymał wspomniany już P. Veidius P.l. Philocales, który sprawując funkcję *augustalis* urządził wielkie igrzyska. z udziałem 500 par gladiatorów [63]. Po licznych jego niewolnikach i wyzwoleńcach pozostały ślady w wielu miastach imperium [64].

August otrzymując w spadku znaczną część majątku Wediusza Polliona zignorował jego testament. Na terenie jego olbrzymiego domu w Rzymie nie tylko nie urządził ogrodów publicznych, lecz, wręcz przeciwnie, nakazał ten dom zrównać z ziemią, a na jego miejscu zbudował portyk Liwii [65]. Kasjusz Dion twierdził, że celem Augusta było, ὅπως μηδὲν ἐν τε πόλει ἔχῃ [66]. Był to więc rodzaj *damnatio memoriae*. Motywów decyzji cesarza pozwalają domyślić się: cytowany już fragment *Annales* Tacyta o złym wpływie *Vedii Pollionis luxus* na opinię o Auguście [67] oraz sąd Owidiusza. Sławny poeta tak pisał o przyczynach zburzenia tego domu: [68]

---

[60] Cf. Tchernia, *o. c.* s. 28.
[61] CIL IX 1556 = ILS 109.
[62] Dio LIV 23, 5.
[63] CIL IX 1703.
[64] CIL III 599 (Pella); CIL VIII (Cezarea Mauretańska); CIL VI 5180, 34013 (Rzym).
[65] Dio LIV 23, 5.
[66] Ibidem.
[67] Tac. *Ann.* I 10.
[68] Ovid. *Fasti* VI 643 n.

Haec aequata solo est, nullo sub crimine regni
sed quia luxuria visa nocere sua.

Styl życia Wediusza Polliona nie pasował do lansowanego przez Augusta wzorca obywatela. Miał on być tak jak jego staroitalscy przodkowie przykładem dobrego rolnika i dzielnego żołnierza. Wyrafinowany luksus Wediusza Polliona, podobny do tego, jakim się wcześniej otaczali optymacy *piscinarii*[69], był zaprzeczeniem koncepcji pryncepsa. Wediusz Pollion musiał zatem pójść w zapomnienie[70]. August ponadto z całą pewnością nie pragnął, aby potomni łączyli jego osobę z tak niesympatyczną, wręcz nikczemną, postacią. Nie odtrącił go za życia tylko ze względu na świadczone przez niego usługi oraz całkowitą lojalność. W głębi duszy cesarz zapewne gardził tym pozbawionym wszelkich skrupułów nuworyszem. Los Publiusza Wediusza Polliona był znamienny. Zrobił niezwykłą jak na syna wyzwolenca karierę. Tego typu gwałtowne awanse są charakterystyczne dla okresów wielkich przełomów, a do takich należały czasy, w których przyszło mu żyć. Ludzie jego pokroju nie mogą jednak liczyć na uznanie ani współczesnych, ani potomnych. Zazwyczaj wyrzekają się ich także protektorzy, którym tak wiernie służyli. Licznych przykładów takiego końca niezwykłych karier dostarcza każda epoka.

Dla badaczy dziejów starożytnego Rzymu Wediusz Pollion jest postacią interesującą z wielu powodów. Na jego przykładzie można doskonale prześledzić możliwości nagłego wzbogacenia się, stwarzane przez zamęt ostatnich lat republiki. Bogactwo i zbytek nie uchodziły w starożytnym Rzymie za coś niezwykłego, a jednak *Vedii Pollionis luxus* szokował Rzymian. Jego *curriculum vitae* pokazuje, jak dzięki rewolucyjnemu przewrotowi do znaczenia doszli ludzie pozbawieni wszelkiej moralności, a niekiedy wręcz prymitywni. Wediusz Pollion nie był tu przykładem odosobnionym. Jego przypadek jest jednak szczególny. Świadczy o tym chociażby zmiana orientacji politycznej. Takie zachowanie nie było niczym nadzwyczajnym w ówczesnym Rzymie. Rzadko jednak zdarzało się, aby *Pompeii familiaris* zostawał *amicus Augusti*.

Wediusz Pollion był ekwitą. Jego awans zapowiada karierę, jaką zrobi w okresie cesarstwa *ordo equester*. Dzięki podejrzliwości cesarzy w stosunku do senatorów wiele bardzo ważnych stanowisk państwowych, takich jak *praefectus praetorio*, *praefectus urbi* czy *praefectus Aegypti*, zostało zarezerwowanych dla przedstawicieli stanu ekwickiego. Osoby piastujące te funkcje posiadały wpływy i prestiż znaczniejsze od większości senatorów.

---

[69] Cic. *Att.* I 18, 6; II 8, 1.

[70] Syme, *o.c.* s. 28, porównuje los Wediusza Polliona do odejścia Mecenasa. Sądzi on, że przyczyną zniknięcia tego drugiego z otoczenia Augusta obok znanej niedyskrecji — według Suet. *Divus Aug.* LXVI 3 Mecenas ostrzegł swą żonę Terencję przed niebezpieczeństwem grożącym jej bratu, Warronowi Murenie — był wystawny styl życia.

Tylko nielicznym jednak ekwitom udawało się osiągnąć cenione prefektury. Większość przedstawicieli tego stanu stała w hierarchii społecznej niżej od członków *ordo senatorum*. Wediusz Pollion sprawując władzę w jednej z najważniejszych prowincji, którą w normalnych czasach zarządzał namiestnik w randze prokonsula, osiągnął w zasadzie pozycję senatora, a przynajmniej mógł do niej rościć pretensje, nie tylko zresztą z tego powodu, lecz także ze względu na przyjaźń cesarza oraz olbrzymi majątek, wielokrotnie zapewne przewyższający fortuny licznych senatorów.

Na jego olbrzymie bogactwa składały się dochody z różnych źródeł. Dokładniejsza ich analiza może być interesującym przyczynkiem do toczącej się od dłuższego czasu dyskusji nad ekonomicznymi podstawami społeczno-politycznej roli ekwitów w państwie rzymskim. Do niedawna sądzono, że w okresie republiki trzon stanu rycerskiego tworzyli wielcy handlarze, dzierżawcy podatków, właściciele dużych warsztatów rzemieślniczych; innymi słowy ekwici mieli być wielkimi przedsiębiorcami [71]. Z nastaniem cesarstwa mieli przemienić się w warstwę funkcjonariuszy państwowych wyższego szczebla. Tymczasem z badań prowadzonych przez Cl. Nicoleta i jego uczniów wyłania się zupełnie odmienny obraz roli ekonomicznej tego stanu [72]. Otóż głównym źródłem dochodów większości członków *ordo equester* były posiadane przez nich majątki ziemskie. W okresie cesarstwa tylko część ekwitów robiła karierę w administracji cesarskiej i państwowej. Pozostali mieszkali w rozsianych po całym imperium municypiach i koloniach, stanowiąc górną warstwę lokalnych elit. Przewaga właścicieli ziemskich wśród członków stanu ekwickiego nie oznacza wcale, iż ekwici unikali zysków z zajęć pozarolniczych. W związku z tym, że w przeciwieństwie do senatorów nie byli oni objęci zakazem handlu [73], mogli zajmować się nim bez żadnych ograniczeń i z całą pewnością to czynili. Liczni przedstawiciele *ordo equester* mieli bardzo zróżnicowane źródła dochodów. Typowy pod tym względem jest przykład Wediusza Polliona. W młodości najprawdopodobniej zajmował się lukratywnym handlem i być może — jako członek jednej ze spółek publikanów — ściąganiem podatków. Jego drugi pobyt na Wschodzie miał całkowicie odmienny charakter. Występuje tam już nie w roli człowieka interesu, lecz specjalnego wysłannika Oktawiana. Widzimy w nim teraz funkcjonariusza. Po skończeniu swej misji, z której bez wątpienia wyciągnął korzyści materialne, wraca do Italii i lokuje swój kapitał w posiadłości ziemskie oraz nieruchomości miejskie, stając się tym samym jak wielu ówczesnych zamożnych Rzymian „land-

---

[71] Zob. np. Stein, *o. c.*, passim.

[72] Nicolet, *o. c.*, I.

[73] Sami senatorowie często zresztą obchodzili obowiązujący ich na mocy *lex Claudia* z 220 r. p.n.e. zakaz. Problem zaangażowania senatorów w działalność handlową poruszył ostatnio J.H. D'Arms, *Senators' Involvement in Commerce in the Late Republic. Some Ciceronian Evidence*, [w:] *The Seaborne Commerce of Ancient Rome*, ed. J. H. D'Arms — E. C. Kopff, MAAR 36, Rome 1980, s. 71—89.

lordem" rezydującym stale w mieście. Wediusz Pollion wie doskonale, że w jego epoce podstawą wszelkiego bogactwa jest ziemia. Posiadanie majątku ziemskiego ponadto nobilitowało społecznie jego właściciela. Wediusz Pollion pamięta jednak, że największe zyski z uprawy ziemi osiąga się sprzedając samemu jej produkty. A zatem będąc posiadaczem ziemskim nie przestaje zajmować się handlem. Podobnie postępowali nie tylko ekwici, lecz także znaczna część arystokracji senatorskiej[74].

Publiusz Wediusz Pollion jest dla nas postacią interesującą i ważną z jeszcze jednego powodu. Jako syn wyzwoleńca może być uznany za swego rodzaju symbol awansu społecznego dzieci byłych niewolników. *Libertini*, mimo że nierzadko posiadali olbrzymie majątki, nie mieli w zasadzie możliwości robienia kariery politycznej. Nieosiągalne były dla nich zarówno urzędy państwowe, jak i municypalne. Znane są wprawdzie przykłady wejścia wyzwoleńców nawet do senatu, lecz były to przypadki skrajnie rzadkie[75]. Tylko nieco częściej zdarzało im się osiągnąć status ekwity[76]. Niemal tak samo rzecz się miała z honorami municypalnymi. O wiele większe możliwości od *libertini* posiadali ich wolno urodzeni synowie. Mogli oni w wielu wypadkach odbyć pełny *cursus honorum*[77]. Częściej niż ojcowie uzyskiwali godność ekwity, mimo że również w ich przypadku istniały przeszkody prawne[78]. Senatorami zostawali jednak tak samo rzadko, jak i oni[79]. Zupełnie wyjątkowa była kariera Publiusza Helwiusza Per-

---

[74] Ibidem Zob. także idem, *Commerce and Social Standing in Ancient Rome*, Cambridge-Massachusetts 1981, s. 48 nn.

[75] Dwa przykłady takiego wyniesienia w okresie schyłku republiki podaje T. P. Wiseman, *New Men in the Roman Senate 139 B. C. — 14 A. D.*, Oxford 1971, s. 16, 217, 274.

[76] Przykłady podają Stein, *o. c.* s. 109 n. oraz P. R. C. Weaver, *Familia Caesaris. A Social Study of the Emperor's Freedmen and Slaves*, Cambridge 1972, s. 282 n.

[77] Cf. P. Castrén, *Ordo Populusque Pompeianus. Polity and Society in Roman Pompeii*, Rome 1975, s. 118 nn. O karierach municypalnych synów wyzwoleńców zob. także M. L. Gordon, *The Freedman's Son in Municipal Life*, JRS XXI 1931, s. 65–77, i P. Garnsey, *Descendants of Freedmen in Local Politics. Some Criteria*, [w:] *The Ancient Historian and His Materials. Essays in honour of C. E. Stevens*, ed. B. Levick, Farnborough 1975, s. 167–180.

[78] *Senatusconsultum* z 23 r. n.e. (Plin. N. H. XXXIII 32) stanowiło, że *ius anuli aurei* przysługuje tylko *equites equo publico*. Jego modyfikacją była *lex Visellia* z 24 r. n.e. (*Cod. Iust.* IX 21) zastrzegająca prawo noszenia złotego pierścienia do osób o statusie ekwickim, czyli 400 tys. HS, i mogących wykazać się wolnym urodzeniem dwa pokolenia wstecz — cf. Th. Mommsen, *Römisches Staatsrecht*, III, Leipzig 1887–1888, s. 517 nn.; Stein, *o. c.* s. 30–47, 54 nn.; A. Duff, *Freedmen in the Early Roman Empire*, Oxford 1928, append. II, s. 214 nn.; Nicolet, *o. c.*, I, s. 139 nn. Z żadnej z tych ustaw nie wynika jednoznacznie, aby dziadkowie *eques equo publico* — w okresie republiki do *ordo equester* byli zaliczani jedynie *equites equo publico* — musieli być *ingenui*. Wniosek taki narzuca jednak porównanie obu ustaw. Wydaje się, że zakaz przyznawania statusu ekwickiego dzieciom i wnukom wyzwoleńców istniał także wcześniej, lecz nie był przestrzegany.

[79] Wiseman, *o. c.* s. 16, znajduje wśród późnorepublikańskich oraz augustowskich senatorów 7 lub 8 synów wyzwoleńców.

tynaksa, który mimo niewolniczej przeszłości ojca został po śmierci Kommodusa cesarzem i przez trzy pierwsze miesiące 193 r. sprawował najwyższą władzę w państwie[80]. Według Wisemana synowie wyzwoleńców stanowili dość znaczny procent członków *ordo equester*, lecz dodaje on zaraz, że nie można pokusić się nawet o próbę określenia jego wielkości, gdyż pewnych przykładów jest niewiele[81]. Dyskutowany w niniejszym artykule z pewnością należy do najciekawszych.

Publiusz Wediusz Pollion był dzieckiem swego czasu. Takie awanse jak jego zdarzały się stosunkowo często jedynie w okresie „rzymskiej rewolucji". Żyjąc w innej epoce Wediusz Pollion najprawdopodobniej nie cieszyłby się przyjaźnią cesarza, ani nie zarządzałby ważną prowincją. Być może nie wszedłby nawet w skład *ordo equester*.

Wrocław

VEDII POLLIONIS LUXUS

Résumé

Aux yeux des Romains, Publius Vedius Pollio était le symbole de la cruauté et de la vie fastueuse. Par sa manière de vivre il bouleversait ses concitoyens, bien que ceux-ci soient habitués à un luxe raffiné. D'entre toutes ses propriétés se distinguait surtout Pausilypon, une magnifique villa maritime située sur le golfe de Naples. A cela il faut ajouter une énorme maison à Rome. Le passé d'esclave de ses parents ne l'empêchait pas de faire carrière: il est entré dans l'ordre équestre. En plus, il était un des amis d'Auguste. Les auteurs antiques se taisent sur la manière dont il est arrivé, en dépit de sa vie qui bouleversait, à garder l'amitié du princeps jusqu'à la fin de sa vie. Il est mort en l'an 15 av. J.-C. L'intérêt des écrivains et des poètes romains pour Vedius Pollio prend fin avec cette information. Son nom apparaît dans plusieurs inscriptions et sur quelques monnaies. Cela élargit considérablement notre savoir sur ce descendant de l'ex-esclave.

Sa carrière était assez bizarre. Vers l'an 50 av. J.-C., il est actif dans les provinces de l'Asie Mineure où il s'occupe probablement du commerce et peut-être de la perception des impôts. Après le retour en Italie il pouvait appartenir à la cour de Pompée. Après la bataille d'Actium et avant la restitution du pouvoir proconsulaire régulier dans la province d'Asie il se retrouve à Ephèse où, en vertu de la décision d'Octave, il a mis en execution une ordonnance qui réglait le marché financier de la ville et du temple d'Artemis. La nature de sa mission dans l'Orient n'est pas sans soulever des discussions entre les chercheurs. A partir de ses compétences on pourrait supposer qu'il possédait le pouvoir proche à celui de proconsul, seulement il ne pouvait pas l'excercer étant donné qu'il n'était que chevalier. Il paraît qu'il faut le prendre plutôt pour une sorte de „kommisarischer Leiter" dans la province d'Asie qui aurait mené son activité en vertu de

---

[80] H. A. *Pert.* I 1.

[81] Wiseman, *o. c.* s. 70 n. Ocena Tacyta (*Ann.* XIII 27), jakoby większość ekwitów miała wśród przodków niewolników, zawiera zbyt wiele retorycznej przesady, aby można było ją uznać za odzwierciedlenie ówczesnej rzeczywistości.

l'imperium maius d'Octave. Aprés avoir rempli sa tâche, Publius Vedius Pollio est revenu pour toujours en Italie où il s'occupait pendant un certain temps de la propagation du culte de César.

Les auteurs antiques passent sous silence l'activité politique de Vedius Pollio. La raison en est la manière dont Octave-Auguste gouvernait. Celui-ci avait la bouche pleine d'idées républicaines et consolidait son pouvoir à l'aide des agents personnels dont le rôle était scrupuleusement caché.

De même que les autres représentants de l'ordre équestre, Publius Vedius Pollio avait les sources variées des revenus. Dans sa jeunesse il s'occupait du commerce, et peut-être, en tant que membre d'une des sociétés de publicains, de la perception des impôts dans les provinces d'Asie Mineure. Au cours de son second séjour en Orient, il ne se présente plus comme un affairiste mais comme envoyé spécial d'Octave, donc fonctionnaire. Après avoir terminé sa mission en Asie où il a tiré sans doute des profits matériels, il revient en Italie et engage son capital dans la propriété foncière et dans l'immobilier urbain. Ainsi, comme plusieurs de ses contemporains riches, il devient „landlord" résidant en permanence dans la ville. Mais, même en tant que propriétaire foncier, il ne renonce pas au commerce.

La carrière de Publius Vedius Pollion peut être un cas intéressant pour la discussion sur le fondement économique du rôle socio-politique des chevaliers dans l'Etat romain. Son *curriculum vitae* témoigne d'une mobilité sociale restreinte dans la Rome antique. Le fait que ce fils d'affranchi a atteint le statut de chevalier, qu'il gouvernait une des plus importantes provinces de l'empire et jouissait de l'amitié du princeps, illustre bien les possibilités de promotion sociale créés par la révolution romaine.

Traduit par Mieczyslaw Chomicz

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

DIE SAMMLUNG „BISSULA“ DES AUSONIUS

Napisała
HANNA SZELEST

Die Sammlung *Bissula* bildet das fünfzehnte Buch der Dichtungen des Ausonius. Sie umfasst zusammen mit der Einleitung sieben kurze Gedichte, die mit Titeln versehen sind. Der Dichter aus Bordeaux hat die Sammlung einem kleinen Mädchen namens Bissula gewidmet, das er während des Krieges gegen die Alamannen im Jahre 368[1] als Kriegsbeute erhalten und sofort freigelassen hat.

Die prosaische Einleitung ist in Form eines Briefes an Axius Paulus verfasst, der den Dichter zur Herausgabe der Bissula gewidmeten Gedichte wider seinen Willen veranlasst hat. Ausonius beschreibt sie mit den Worten „poematia... rudia et incohata ad domesticae solacium cantilenae“ und fühlt sich beschämt darüber, dass sie das Licht der Welt überhaupt erblickt haben („meis etiam me erubesco“).

Paulus ist auch Adressat des zweiten Gedichtes u. d.T. *Praefatio*. Ausonius stellt in ihm fest, dass er alle für Bissula verfasste Gedichte dem Wunsche des Paulus gemäss herausgegeben hat und erläutert ihren Charakter. Er charakterisiert sie nämlich als poetische Kleinigkeiten, worauf einerseits das Verb „lusimus“ (V.2) hinweist, dessen sich auch Katull und Martial für die Charakterisierung ihrer Dichtungen bedienen, andererseits die Äusserung des Verfassers, dass er die kleine Sammlung geschrieben habe, eher um sein *otium* auszufüllen als sich um den Ruhm zu bewerben (V. 3–4)

> lusimus quos in Suebae gratiam virgunculae,
> otium magis foventes quam studentes gloriae.

Dagegen wendet sich Ausonius im dritten Gedicht direkt an den Leser: *Ad lectorem huius libelli*“ und erklärt ihm scherzhaft, wie er die Sammlung lesen soll: am Anfang informiert also der Dichter den Leser über den Charakter der Gedichte, die er selbst hier als „Carminis incompti tenuem...

---

[1] F. Della Corte, *Bissula*, Rom Barb II 1977, S. 19–20; H. Isbell, *Decimus Magnus Ausonius*: *The Poet and His World*, [in:] *Latin Literature of the Fourth Century*, London and Boston (1974), S. 42.

libellum“ (V.1) darstellt und nachher rät er ihm folgendes: der Leser solle nicht ernst bleiben, weil die Gedichte scherzhaften Charakters sind: „nos Thymelen sequimur“ (V. 10); bevor er die Lektüre beginne, solle er Wein trinken, denn der Verfasser schreibt nicht für Nüchterne. Der Leser erweise sich also klug, wenn er die Lektüre erst nach Weingenuss vornehme und noch klüger, wenn er beim Lesen einschliefe.

Das vierte Gedicht ist zugleich das erste, das Bissula gewidmet ist. Ausonius schildert in ihm Lebenslauf und Schicksal seiner Pflegetochter. Sie stammte aus der in der Nähe der Donauquellen gelegenen Gegend, wurde während des Krieges gefangen genommen und dem Dichter als Kriegsbeute zugeteilt („bellica praeda“). Doch der Verfasser hat sie sofort freigelassen, so dass Bissula weder die Schande der Gefangenschaft noch die Herrschaft der Hausfrau, der jede Sklavin unterliegen muss, erfahren hat. Das Mädchen nahm die erste Stelle (*dominatur*) unter den von unserem Dichter beliebten Personen ein. Bissula hat sich trotz der Veränderung ihrer Lage nicht geändert: sie ist die blauäugige, hellhaarige *puella Germana* geblieben. Die Tatsache dagegen, dass sie die lateinische Sprache gut beherrschte, machte sie zu einer Latinerin. Sie gehörte also zwei Nationen, den Germanen und Latinern (V. 27 –28):

ambiguam modo lingua facit, modo forma puellam;
haec Rheno genitam praedicat, haec Latio.

Das nächste vierzeilige Gedicht (V), *De eadem Bissula* enthält das Lob auf das Mädchen. Der Dichter nennt Bissula im ersten Vers sein „Delicium, blanditiae, ludus, amor, voluptas“ und stellt weiter fest, dass sie, obwohl Barbarin, die im Latium geborenen Mädchen übertrifft. Die beiden letzten Verse widmet er dem Namen seiner Pflegetochter; ihr Name ist dem Dichter lieb, obwohl etwas roh für ein so zartes Mädchen und abschreckend für jene, die an ihn nicht gewöhnt sind.

Bissulas Lob ist auch Thema des nächsten Gedichtes (VI); sein Adressat ist ein Maler, der ihr Porträt zu malen beabsichtigt, der Leitgedanke dagegen, dass sich Bissula durch eine solche Schönheit auszeichnet, dass es viele Mühe verlangt, sie zu porträtieren.

An denselben Künstler richtet Ausonius das letzte, zweizeilige Gedicht (VII) *Ad pictorem de Bissula pingenda*. Der Verfasser erklärt dem Adressaten, dass die Kunst der Cekropischen Bienen seiner Darstellungskunst zur Nachahmung dienen soll, wenn er die Pflegetochter des Dichters porträtieren will. Denn die Aufgabe fordert präzise und meisterhafte Arbeit.

Also erlaubt uns die Analyse des Inhaltes der einzelnen Gedichte festzustellen, dass Ziel der Sammlung das Lob auf Bissula und die Überlieferung ihres literarischen Porträts war; der Dichter aus Bordeaux hat in seiner *laudatio* alle möglichen Motive berücksichtigt, die man im Lobspruch auf ein mehrjähriges Mädchen ausnutzen konnte; Schönheit, Reiz wie auch die

Tatsache, dass sich Bissula der lateinischen Kultur, die im Haus des Verfassers herrschte, angepasst aber gleichzeitig die Eigentümlichkeiten ihrer Nation beibehalten hat. Höhepunkt der *laudatio* ist die Feststellung des Autors, dass seine Pflegetochter mit ihren Vorzügen die im Latium geborenen Mädchen übertrifft. Ausonius brachte ferner seine eigene Liebe und Anhänglichkeit ihr gegenüber zum Ausdruck.

Beachtenswert ist, dass der Dichter die der Bissula gewidmeten Gedichte — die prosaische Einleitung ausgenommen — in verschiedenen Versmassen verfasst hat. Wir finden unter ihnen katalektischen trochäischen Tetrameter (II), die zweite archilochische Strophe (III), elegischen Distichon (IV und VII), katalektischen choriambischen Tetrameter (V) und Hexameter (VI).

Man hat auf die Reminiszenzen aus früheren griechischen und lateinischen Dichtern, die in unserer Sammlung auftauchen[2], schon aufmerksam gemacht. Zu den griechischen Dichtern gehören Anakreon und die Anakreonteen[3], auch Meleager[4]. Noch zahlreicher sind die Reminiszenzen aus den lateinischen Dichtern[5]. Schon am Anfang des Briefes an Paulus beruft sich Ausonius auf Horaz, wenn er feststellt, dass der Adressat seiner Meinung nach nicht zu der Volksmenge (*vulgus*), „quod Horatius arcet ingressu“ gehört und knüpft auf diese Weise an Horaz' *Ode* III 1,1: „Odi profanum vulgus et arceo“ an. Das zweite Mal kehrt er zu Horaz in dem Gedicht *Ad lectorem huius libelli* zurück und langt diesmal nach dem *Brief* I 19,1 ff. Denn der Dichter aus Bordeaux nimmt hier den Gedanken des in diesem Briefe erwähnten Cratinus: „nulla placere diu nec vivere carmina possunt, quae scribuntur aquae potoribus“ auf; auch er hat seine Gedichte nicht für *ieiunis* verfasst („ieiunis nil scribo“). Ausonius schildert die Schönheit seiner Pflegetochter in ähnlichen Farben wie Vergil die Schönheit der Lavinia im 12. Buch der *Aeneis*. Denn wir lesen bei unserem Verfasser (VI 37–38):

> puniceas confunde rosas et lilia misce,
> quique erit ex illis color aeris, ipse et oris.

bei Vergil dagegen (*Aen.* XII 68 nn.):

> Indum sanguineo veluti violaverit ostro,
> siquis ebur, aut mixta rubent ubi lilia multa
> alba rosa, talis virgo dabat ore colores.

Im zweiten und letzten Vers des siebten Gedichtes für Bissula: „aemula Cecropias ars imitetur apes“ finden wir Anklang an die *Georgica*: „Cecro-

---

[2] Decimi Magni Ausonii Burdigalensis *Opuscula*, edidit S. Prete, Leipzig 1978, s. 122–125.

[3] Decimi Magni Ausonii Burdigalensis *Opuscula*... S. 125.

[4] Della Corte, *o. c.* S. 23.

[5] Decimi Magni Ausonii Burdigalensis *Opuscula*... S. 122–124.

pias innatus apes“ (*G.* IV 177). Die Worte dagegen, mit denen Ausonius den Geburtsort der Pflegetochter schildert „conscia nascentis Bissula Danuvii“ bringen Lukans Vers in Erinnerung: „et gens si qua iacet nascenti conscia Nilo“ (*Phars.* I 20) und Bissulas Darstellung als eines blauäugigen und hellhaarigen Mädchens (*oculos caerula, flava comas*) Iuvenals Vers: „caerula quis stupuit Germani lumina, flavam caesariem“ (*Sat.* 13, 164). Für den Vers 5. dagegen „tibi, quod intristi, exedendum est“ gibt es eine genaue Analogie bei Terenz: „tute hoc intristi: tibi omne est exedendum“ (*Phorm.* 318). Auch Reminiszenzen aus Martial fehlen in unserer Sammlung nicht. S. Prete hat schon darauf hingewiesen (S. 123), dass beide Dichter den Charakter ihrer Gedichte und die Stimmung, in der der Leser sie lesen soll, ähnlich beschreiben[6]. Es scheint jedoch, dass sich noch andere weitgehende Analogien zwischen den Epigrammen des Dichters aus Bilbilis und der Sammlung *Bissula* hinweisen lässt. Ausonius hat nämlich in seinen Gedichten das Bild des mehrjährigen, germanischen (oder keltischen)[7] Mädchens, das gefangen genommen und von ihm freigelassen worden ist, überwiesen, Martial dagegen widmete einige Gedichte den sehr jung gestorbenen, ihm nahestehenden Personen und zwar: zwei Epigramme seiner beliebten Sklavin oder Freigelassenen sechsjährigen Erotion[8] (V 34; 37), ein Gedicht (XI 91) der ebenfalls mehrjährigen Tochter der Aeolis, Canace (beide Sklavinnen), zwei Epigramme (VI 28; 29) dem Freigelassenen des Atedius Melior, Glaucias. Alle diese Epigramme gehören zwar zu den Grabepigrammen und beziehen sich nicht auf Personen, die man als „barbari“ bezeichnen kann, doch es tauchen in ihnen einige Motive auf, die sich später bei Ausonius wiederholen. Zu ihnen gehört vor allen das Lob auf die Schönheit des Kindes, dessen Teint an das Gemisch weisser Lilien und roter Rosen erinnert, Martial erwähnt dieselben Blumen in Vergleichen im Gedicht für Erotion (V 37,6 u.9) und zwar die Lilien neben Perlen (lapilli Erythraei,) Elfenbein und erstem Schnee. Ähnliche Vergleiche tauchen schon früher im Epigramm IV 42 auf; der Epigrammatiker schildert hier die Schönheit des Jungen, den er haben möchte: „sit nive candidior“ (V. 5) und „Paestanis rubeant aemula labra rosis“ (V. 10). Dagegen ist die Analogie mit dem Gedicht auf Glaucias schon nicht mehr so deutlich. Beide Dichter gebrauchen ferner gleiche Worte, um ihr persönliches Verhältnis zu lieben Personen auszudrücken. Ausonius schreibt über Bissula, dass sie „dominatur in eius/deliciis cuius bellica praeda fuit“ (V. 19–20) und nennt sie weiter „Delicium, blanditiae, ludus, amor, voluptas“ (V. 29). Ebenfalls Martial nennt Erotion „oscula,... deliciasque meas“ (V 34, 12) und „nostros amores gaudiumque lususque“ (V 37,17). Der verstorbene Glaucias war nach den Worten des Epigrammatikers „cari deliciae breves

---

[6] *Biss.* III 7 – Mart. I 4, 1; *Biss.* III 10 – Mart. I 4, 5 ff.

[7] Della Corte, *o. c.* S. 19–20.

[8] M. Valerii Martialis *Epigrammaton libri...*, von L. Friedländer, I, Leipzig 1886, S. 406 Kommentar.

patroni" (VI 28,3); der berühmte Pantomimenspieler Paris dagegen „Urbis deliciae...lusus et voluptas Romani...theatri" (XI 13,3–5), während der junge Eutychus als „dulce latus, socius curarum" und „amor" seines Gönners, Castricus bezeichnet wird (VI 68).

Wenn Ausonius Bissulas Namen „...nomen tenerae rusticulum puellae horridulum non solitis, sed domino venustum" (V. 31–32) nennt, drängt sich dem Leser wieder eine Analogie mit Martial auf. Denn eine ähnliche Antithese kommt im Epigramm IV 55,27–29 vor, wenn der Dichter aus Bilbilis verschiedene, weniger bekannte Ortschaften in Spanien aufzählt: „nomina...rustica — delicate lector" und „haec tam rustica malo quam Butuntos". Diese Namen sind zwar *rustica* für den Leser, aber dem Verfasser lieb. Dagegen tritt das umgekehrte Motiv, dass der Name Lob verdient, weil er „nobile, molle, delicatum sit" in Martials Epigrammen, die den Lobspruch auf Earinus' Namen enthalten (IX 11; 12; 13) auf.

Noch ein gemeinsames Motiv verbindet beide Dichter. In dem Lobspruch auf Bissula hebt Ausonius hervor, dass seine Pflegetochter so gut die lateinische Sprache beherrschte, dass sie für ein in Latium geborenes Mädchen gelten kann (V. 28) und sogar die Latinerinnen übertrifft: „sed quae Latias vincis alumna pupas" (V. 30). Ein ähnliches Motiv taucht zweimal bei dem Dichter aus Bilbilis (X 21; XI 53) auf. Martials Gönnerin in Spanien, Marcella, wurde zwar in diesem Lande, in Salone geboren, aber obwohl sie „peregrini...partus" (X 21) ist, zeichnet sie sich durch alle Charakterzüge aus, die für die Römerinnen bezeichnend sind und weicht von ihnen in keiner Hinsicht ab. Ebenfalls unterscheidet sich die im abgelegenen Britannien geborene Claudia Rufina, die der Dichter im Epigramm XI 53 lobt, von ihnen nicht,

> Claudia caeruleis cum sit Rufina Britannis
> edita, quam Latiae pectora gentis habet!
> Quale decus formae! Romanam credere matres
> Italides possunt, Atthides esse suam.

Auch wenn Martials Altersgenosse, Statius, seinen Freund Septimius Severus in der *Silva* IV 5 rühmt, ist der Leitgedanke der *laudatio*, dass Septimius — obwohl im Leptis geboren — sich durch solche Vorzüge und Eigenschaften auszeichnet, dass niemand glauben wird, dass er nicht aus Italien stammt (*Silv.* IV 5,29–36). Seine Sprache und Denkweise sind nicht *punica*; er ist in jeder Hinsicht *Italus* (V. 45–46):

> Non sermo Poenus, non habitus tibi,
> externa non mens: Italus, Italus.

Also die Aneignung der lateinischen Sprache und Kultur sowie die Tatsache, dass die gelobte Person sich durch die für die Römer charakteristischen Eigenschaften auszeichnet, ist in den Augen der genannten Dichter ein grosser Vorzug. Doch man muss auf einen wesentlichen Unter-

schied zwischen Martial und Statius einerseits und Ausonius andererseits hinweisen. Denn die Vorzüge Ausonius Pflegetochter beruhen seiner Meinung nach nicht nur darauf, dass sie die lateinische Sprache gut beherrscht und die lateinische Kultur seines Hauses sich angeeignet hat, sondern auch darauf, dass sie ihre Muttersprache nicht vergessen und ihre Eigentümlichkeiten bewahrt hat, wovon ihr Aussehen zeugt: dank dem gehört Bissula zu zwei Nationen: zu den Römern und Germanen (V 25–28):

sic Latiis mutata bonis, Germana maneret
ut facies, oculos caerula, flava comas.
Ambiguam modo lingua facit, modo forma puellam,
haec Rheno genitam praedicat, haec Latio.

Bemerkenswert ist, dass dieses Motiv weder bei Martial noch bei Statius auftaucht. Es scheint nicht zufällig, dass Ausonius es in seine Sammlung eingeführt hat. Wenn die Feststellung von F. Della Corte nämlich, dass der Dichter aus Bordeaux seine Pflegetochter zum Symbol der Völker, die sich Kaiser Valentinian I. unterworfen haben, machen wollte[9], ist wahrscheinlich folgende Mutmassung berechtigt: der Dichter wollte am Beispiel Bissulas auch nachweisen, dass die Beherrschung der barbarischen Völker durch Rom — auf diese oder andere Weise — ihnen den Zugang zur lateinischen Kultur öffnet, doch gleichzeitig ihre Eigentümlichkeiten beizubehalten erlaubt. Diese Schlussfolgerung ist vielleicht etwas weitgehend, jedoch unserer Meinung nach nicht auszuschliessen.

Warszawa

[9] Della Corte, *o. c.* S. 24.

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

LEGACI LEGIONU IV FLAWIJSKIEGO

Napisał
JERZY HATŁAS

Zdecydowanie najmniej informacji posiadamy o dowódcach legio IV Flavia, podczas gdy wiadomości o dowódcach pozostałych legionów naddunajskich są stosunkowo obfitsze. Legion ten został utworzony wiosną 70 roku przez Wespazjana i istniał do wieku V[1]. Do chwili obecnej znamy zaledwie sześć osób pełniących stanowisko głównodowodzącego tej jednostki. Na dodatek w przebiegu *cursus honorum* niektórych z nich występują spore luki. Powyższe przyczyny nie upoważniają więc do wyciągania zbyt daleko idących wniosków szczegółowych. Jednakże dokonanie zestawienia prozopograficznego znanych dotychczas dowódców z wyszczególnieniem ich karier wydaje się być pomocne do przeprowadzenia szerszych badań porównawczych nad całością legionów dolnodunajskich. Poniższą anlizę chronologiczną wykonano według schematu:

a) źródła
b) literatura
c) *cursus honorum*
d) komentarz
e) data legacji legio IV Flavia
f) pochodzenie geograficzne (*origo*)
g) pochodzenie społeczne

Należy zaznaczyć, że w punkcie (a) uwzględniono tylko najważniejsze źródła — są to głównie inskrypcje — istotne dla przebiegu *cursus honorum* poszczególnych legatów.

1. C. Octavius Tidius Tossianus L. Iavolenus Priscus.

a.1. CIL III 9960 = ILS 1015 (Nedinum — Dalmacja):

---

[1] Bliżej na temat historii legionu IV Flawijskiego: Ritterling, RE XII, *Legio*, szp. 1540–1549; D. Benea, *Din istoria militară a Moesiei superior și a Daciei. Legiunea a VII-a Claudia și legiunea a IIII-a Flavia*, Cluj-Napoca 1983; I. Glodariu, *Legio IV Flavia felix et la Dacie*, Acta of the Fifth Epigraphic Congress, 1967, ss. 327; D. Protase, *La légion IV Flavia au nord du Danube et la première organisation de la Dacie romaine*, ibidem, ss. 337; itd.

C. Octavio/Tidio Tossia/no L. Ia(v)oleno/Prisco l(eg.) leg. IV Flav. leg. leg. III Aug. iuridic. pro/vinc. Brittaniae leg./consulari provin[c.] Germ. superioris/legato consulari provinc. Syriae/proconsuli provinc. Africae pontifici/P. Mutilius P. f. Cla. [C]rispinus t. p. i./amico carissimo.

b. 1. RE XVII (1937) szp. 1830—1848 nr 59 (A. Berger); 2. PIR²J 14; 3. G. Alföldy, *Senatoren Provinz Dalmatia*, Epigr. St. V 1968, s. 108—116; 4. D. Benea, *Istoria militară*, s. 198 nr 1; 5. A. R. Birley, *Fasti Britain*, s. 213/214; 6. J. Crook, *Consilium principis*, s. 175/176 nr 239; 7. W. Eck, Chiron 1982, s. 316, 318, 319, 320, 321, 322, 336; 8. A. Garzetti, *Nerva*, s. 147/148; 9. E. Ritterling E. Groag, *Fasti Deutschland*, s. 25/26 nr 19, s. 61; 10. L. Schumacher, *Priesterkollegien*, s. 13 nr 29, ss. 144, 147, 149, 239/240, 273 przyp. 99; 11. *Tituli* 5, ss. 269, 562/563, 577; 12. V. Vaschide, *Histoire Dacie*, s. 144.

c. — adlectus inter praetorios (?) — 73/74 r.
— leg. leg. IV Flaviae — 80 lub 81 r.
— leg. leg. III Augustae — 82/83 — 84 r.
— leg. iuridicus prov. Britanniae — 84/85 — 86 r.
— cos. suff. — 86 r.
— leg. Aug. pr. pr. prov. Germ. sup. — ok. 90 r.
— leg. Aug. pr. pr. prov. Syriae — 95—97 (lub 98—100/101 r.)
— procos. prov. Africae — 101/102 r.
— pontifex — między ok. 98 a końcem 101 r.

d. C. Octavius Tidius Tossianus L. Iavolenus Priscus jest pierwszym znanym dowódcą legionu IV Flawijskiego. Urodził się on prawdopodobnie około 43 roku. Wiele niejasności powoduje fakt, że tylko jedna inskrypcja z Nedinum (Dalmacja) dotyczy szerzej jego *cursus honorum*. Ponadto nie wymienia ona najniższych urzędów (od wigintiwiratu do pretury włącznie) przewidzianych przy normalnym awansie młodego senatora. W związku z tym jest możliwe, że C. Octavius ... rozpoczął swą karierę senatorską od razu od stanowiska dowódcy legionu IV Flawijskiego. Musiał więc być przedtem przyjęty w poczet senatorów drogą allekcji. Przeciw takiej interpretacji może świadczyć brak wzmianki w wyżej wymienionej inskrypcji o stanowisku konsula. Jest to jednak tylko pozorna sprzeczność, gdyż urzędy: *leg. consulari provin*[*c*]. *Germ. superioris* oraz *leg. consulari prov. Syriae* wyraźnie sugerują sprawowanie konsulatu[2]. Tak więc C. Octavius Tidius... został przyjęty do senatu drogą *allectio* za czasów Wespazjana, około roku 73—74[3] lub nieco wcześniej. Następnie w roku 80 lub 81 sprawował legację legio IV Flavia. Od 82 lub 83 do 84 był dowódcą legionu III Augusta w Afryce. Urząd — *iuridicus provinciae Britanniae* — piastuje w latach 84 lub 85, a w roku następnym, tj. 86, zostaje konsulem. Dalsze

---

[2] G. Alföldy, *Senatoren Provinz Dalmatia*, s. 108.
[3] Ibidem.

jego funkcje możemy datować następująco: namiestnik Germanii Górnej — ok. 90[4] r. namiestnik Syrii 95—97 r. lub 98—100/101, prokonsul Afryki — 101/102 i wreszcie *pontifex* również między 98 a końcem 101 r.

Oprócz wyżej wymienionych funkcji legat ten był znanym jurystą. Żył mniej więcej do około 125—130 roku, a może nawet do 138[5]. Według wszelkiego prawdopodobieństwa pochodził z Dalmacji.

e. Ok. 81—83 rok

f. Najprawdopodobniej Nedinum (Dalmacja)

g. Plebejusz (*homo novus*)

2. T. Iulius Sex. f. Maximus Manlianus Brocchus Servilianus A. Quadronius Verus (?) L. Servilius Vatia Cassius Cam(ars?)

a. 1. CIL XII 3167 = ILS 1016 (Nemausus — Nîmes):
T. Iulio Sec. f. Volt. Maximo Ma[nliano]/Broccho Servilian(o) A. Quadron[io] - - -/L. Servilio Vatiae Cassio Cam - - -/leg. Aug. leg. IIII Flaviae leg. Aug. leg. I adiut[r. leg. Aug.?]/iuridico Hisp. Ta[rraconens. pr. a[ed cur.? q(uaestori)]/provinciae Hisp. ulterioris Baeticae don[ato in]/bello Dacico coronis murali et vallari h[asta pura?]/vexillo trib. mil. leg. V Macedonic(ae) seviro [equitum]/Rom. turm. I X viro stlitibus iudic[andis]/Calagurritani/ex Hispania citeriore patr[ono].

2. CIL XVI 164 = A. Arch. A. S. H., 1, 1951, s. 192 (Tokod):
- - - et sunt in Pannonia inferi[o]re sub T. Iulio Maximo Manliano - - - -

b. 1. RE X (1917) szp. 678/679 nr 357 (Groag), REI/X supl. (1962) szp. 375—377 nr 357 (J. Fitz); 2. PIR[2] J 426; 3. G. Alföldy, *Fasti Hisp.*, ss. 78, 230, 304, 310; 4. G. Alföldy, *Rheinarmeen*, s. 79 przyp. 353; 5. A. R. Birley, *Fasti Britain*, s. 19; 6. A. Dobó, *Pannonien*, s. 44/45 nr 29; 7. J. Fitz, *Legati leg. Pan. Inf.*, A. Ant. A. S. H. XI 1963, s. 247—249; 8. *Tituli* 5, ss. 418/419, 431.

c. —X vir stlitibus iudicandis
— sevir equitum Romanorum turmae I
— tribunus militum legionis V Macedonicae
— quaestor prov. Hispaniae ult.
— aedilis curulis
— praetor
— iuridicus Hispaniae cit. Tarraconensis — między 100 a 103
— legatus Aug. legionis I Adiutricis — 103—105
— legatus Aug. legionis IIII Flaviae — 106—108

---

[4] Pobyt C. Octaviusa... w tej prowincji przypadał najprawdopodobniej na okres 89—92 lub nawet może dłużej — por. E. Ritterling E. Groag, *Fasti Deutschland*, s. 24/25 nr 19.

[5] G. Alföldy, *Senatoren Provinz Dalmatia*, s. 109.

— legatus Aug. pro pr. prov. Pannoniae inf., — 108–111
— consul suffectus — 112

d. Przypuszcza się, że inskrypcja z Nemausus i dyplom wojskowy z Tokod dotyczą tej samej osoby, a mianowicie T. Iuliusa Maximusa Manlianusa[6]. Karierę swą rozpoczął on od niższego urzędu w ramach wigintiwiratu, oraz sewiratu *equitum Romanorum*, co sugeruje jego ekwickie pochodzenie[7]. Następne urzędy następowały zgodnie z przebiegiem senatorskiego *cursus honorum*. Został więc kolejno: trybunem wojskowym, kwestorem, edylem, pretorem, iurydykiem, legatem legionu I Adiutrix i wreszcie legatem legionu IIII Flavia. Dowództwo nad drugim legionem datuje się na lata 106–108. Kolejne znane urzędy to namiestnictwo Panonii Dolnej w latach 108–111 oraz konsulat (*suffectus*) w 112 r. Dalszy przebieg jego kariery jest nieznany.

e. 106–108 r.

f. Nemausus — Galia (południowa)[8].

g. *Homo novus*.

3. [- - -] Serenus.

a. 1. AE 1965, 243 (Mogontiacum):
[- - - -] Serenus leg. legionum IIII Fl. et XXII Primigen. vote compos.

b. 1. G. Alföldy, *Konsulat*, s. 298, s. 301. 2. G. Alföldy, *Rheinarmeen*, s. 36/37 nr 46, s. 78. 3. D. Benea, *Istoria militară*, s. 198 nr 3.

c. - - - - ?
— legatus legionis IV Flaviae (160–162 ?)
— legatus legionis XXII Primigeniae (prawdop. ok. 162 r.)
— - - - - ?

d. Legat ten znany jest z jednej fragmentarycznie zachowanej inskrypcji z Mogontiacum. Mimo podejmowanych prób nie można go identyfikować z żadną znaną nam osobą. Możliwe, że był potomkiem T. Tettienusa Serenusa, konsula (*suf.*) w 80 lub 81 roku.

Z całego *cursus honorum* znamy tylko jego podwójną legację legionową. Pierwsza w legionie IV Flavia przypada na rok 160. Druga dotyczy legionu XXII Primigenia (stacjonującego w Mogontiacum) i odnosi się do wojny z Chattami C. Aufidiusa Victorinusa w 162 roku. O dalszej karierze Serenusa nic nie wiadomo. Być może był on tym legatem, który za nadużycia został publicznie napiętnowany przez namiestnika[9]. Możliwe więc, że właśnie to wydarzenie spowodowało kres jego kariery.

---

[6] A. Dobo, *Pannonien*, s. 45 — za: A. Arch. A.S.H., I, 1951, ss. 191.
[7] A. Dobo, *Pannonien*, s. 45.
[8] G. Alföldy, *Fasti Hisp.*, s. 230.
[9] G. Alföldy, *Rheinarmeen*, s. 37 przyp. 198.

e. 160–162(?) r.

f. ?

g. ?

4. A. Iulius A. f. Cornelia Pompilius Piso T. Vibius ... Laevillus Berenicianus.

a. 1. CIL VIII 2744 =18272 + CIL VIII 2745 (włącznie z fragmentem BCTH 1893, s. 153 (Lambaesis)[10]:
[A(ulo) Iulio Pompilio/A(uli) fil(io) Corn(elia) Pisoni/T(ito) Vibio L]ae[v]-il[lo/Quadr]ato Berenic[i]/ano [X vi]r (o) stlitib(us) iud(icandis),/trib(uno) m[i]l(itum) latic(lavio) leg(ionis) XII Fu[l[minatae),/item XV Apoll(inaris), quaes [t(ori)/u]rb(ano), alle[cto] inter tr[i]/bunicios, praetori/candida [to] Augustor(um),/leg(ato) leg(ionis) XII[I Gem(inae), item]/ IIII Fl(aviae) p[r]ae[posito le]/gionib[us I Ital(icae) et]/ IIII Fl(aviae) cum [auxiliis] /dato iure gladii, l[eg(ato) Aug(usti)/p]r(o) pr(aetore) leg(ionis) III Aug-(ustae)/, [(centuriones)] et veterani leg(ionis) III Aug(ustae)/qui militare coeper(u)/nt) Glabrione et Homull(o)/ et Praesente et Rufino/co(n)s(ulibus).

2. CIL VIII 2582 =ILS 1111 (Lambaesis)[11]:
[A(ulus)] Iulius Pompilius A(uli) fil(ius) Cornelia Piso T(itus) Vib[ius Laevillus Quadratus]/Berenicianus X vir stlitibus iudicandis, tri[b(unus) mil(itum) leg(ionis) XII Fulminatae],/item XV Apollinaris, quaestor urb(anus), adlec[tus inter tribunic(ios), praetor]/candidatus Augustorum, legatus leg(ionis) XIII [Geminae, item IIII Flaviae], praepositus legionibus I Italicae et III[I Flaviae cum omnibus copiis]/ auxiliorum dato iure gladi(i), leg(atus) August[or(um) pro praetore leg(ionis) III Aug(ustae)],/ consul desig[natus].

b. 1. RE X (1917 r.) szp. 779/780 nr 401 (Hohl), RE XIII Supl. (1973) szp. 319 (B. E. Thomasson); 2. PIR² J 477; 3. G. Alföldy, *Konsulat*, ss. 41, 46, 47, 100, 169, 191, 249, 283, 284, 297, 298, 301, 321, 326, 338, 359, 374; 4. G. Alföldy, *Rheinarmeen*, s. 79 przyp. 353; 5. G. Barbieri, *Albo*, s. 163 nr 767; 6. D. Benea, *Istoria militară*, s. 199 nr 4; 7. F. Beuchel, *De legione*, s. 84/85, 94, 98/99; 8. A. R. Birley, *Fasti Britain*, s. 10, 18, 19; 9. A. Degrassi, *Fasti*, s. 196; 10. B. Filow, *Legionen*, s. 76; 11. F. Grosso, *Commodo*, s. 679; 12. H. Halfmann, *Senatoren*, s. 84, s. 167, s. 190/191; 13. J. Hatłas, *Legati legionis I Italicae. Zestawienie prozopograficzne*, Bal. Posn. (w druku) nr 6; 14. W. Hüttl, *Pius*, II, s. 71; 15. P. Lambrechts, *Senat I*, s. 140 nr 833; 16. J. Marcillet-Jaubert, A.V. XXVIII 1977, s. 346–359; 17. Pallu de Lessert, *Fasti Africaines*, s. 388–391; 18. I. Piso, *Carrieres senatoriales*

---

[10] Lekcja inskrypcji przytoczona za I. Piso, *Carrières senatoriales*, II, Acta M.N. XVI 1979 nr I, s. 72.

[11] Ibidem.

II, Acta M. N. XVI 1979 nr 1; 19. A. Stein, *Dazien*, s. 43, 6, 44,3, 93–95, 98, 111, 115; 20. S. E. Stout, *Moesia*, s. 80/81 nr 140; 21. B. E. Thomasson, *Nordafrica II*, s. 187–189; 22. *Tituli 5*, s. 636.

c.– X vir stlitibus iudicandis
– tribunus militum legionis XII Fulminatae[12]
– tribunus militum legionis XV Apollinaris
– quaestor urbanus (ok. 166 r.)[13]
– adlectus inter tribunicios (ok. 167 r.)
– praetor candidatus Augustorum (ok. 168/169 r.)
– legatus Augusti legionis XIII Geminae (ok. 170/171 r.)
– legatus Augusti legionis IV Flaviae (ok. 173 r.)
– praepositus legionibus I Italicae et IV Flaviae cum omnibus copiis auxiliorum dato iure gladii (175 r.)
– legatus Augustorum pro praetore legionis III Augustae (176–178 r.)
– consul (suffectus – ok. 178/179 r.)[14]

d. Pełne nazwisko tego legata nie zachowało się, co staje się powodem licznych spekulacji i hipotez. Według rumuńskiego badacza I. Piso, powinno ono brzmieć: *A. Iulius Pompilius Piso T. Vibius Laevillus* [*Quadr*]*atus Berenicianus*[15]. Karierę swą rozpoczął Piso od wigintiwiratu oraz trybunatu wojskowego, czyli według typowego schematu *cursus honorum* senatorskiego. Na oznakę łaski cesarskiej wskazuje zaliczenie go w poczet byłych trybunów oraz pełnienie urzędu pretora jako kandydata cesarskiego (a raczej cesarzy – M. Aureliusza i L. Werusa[16]). Następnie został on kolejno legatem dwóch legionów: XIII Gemina w Apulum i IV Flavia w Singidunum. Jako *praepositus legionibus* wyposażony w *ius gladii*[17] dowodził później legionami IV Flawijskim i I Italskim, wraz z ich oddziałami pomocniczymi. Data tego nadzwyczajnego dowództwa była szeroko dyskutowana. Marcillet-Jaubert opowiada się za rokiem 175, czyli rozpoczęciem przez Marka Aureliusza realizacji planu podboju Sarmatów[18]. Następnym znanym szczeblem jego kariery prowadzącym do konsulatu było dowództwo nad legionem III Augusta w Afryce.

Według obecnego stanu badań Piso pochodził ze Wschodu[19].

---

[12] Dawniej przyjmowano – *tribunus militum legionis XIII Geminae* – por. np.: G. Alföldy, *Rheinarmeen*, s. 79 przyp. 353 itd.

[13] Datacja wg H. Halfmann, *Senatoren*, s. 190 nr 116.

[14] A. Degrassi, (*Fasti*), s. 196, opowiada się za rokiem 180 lub 181.

[15] I. Piso, Acta M.N. XVI 1979, s. 70.

[16] Jest to tym bardziej widoczne, gdy przypomnimy, że Piso pełnił niższą funkcję w ramach wigintiwiratu. Bliżej na temat hierarchii stanowisk kolegium dwudziestu por. – W. Eck, ANRW II, I, s. 249.

[17] Bliżej o *ius gladii* por. – D. Liebs, *Das ius gladii der römischen Provinzgouverneure in der Kaiserzeit*, ZPE XLIII, 1981, s. 217–223.

[18] I. Piso umieszcza datę tego nadzwyczajnego dowództwa na zimę 174–175.

[19] Por. H. Halfmann, *Senatoren*, s. 190–191 nr II (Dawniej przypuszczano, że Piso pochodził z Italii – np. P. Lambrechts, *Senat*, I, s. 140 nr 833, itd.).

e. 171–173 oraz 174/175.

f. Orient.

g. Plebejusz.

5. C. Iulius Avitus Alexianus.

a. 1. AE 1921, 64 = R. Egger, *Ein neuer Statthalter der Provinz Dalmatien*, ÖJh, XIX/XX, 1919, Beibl. s. 293–322. — (Salonae):
Lekcja wg: H.-G. Pflaum, *Un nouveau gouverneur de la proprovince de Rhétie*, BVbl XXVII, 1962, s. 82–99; por. AE 1962, 29 oraz AE 1963, 42.

C(aio) Iulio [Avito Ale]/xiano [praef(ecto) coh(ortis)... Ulp(iae)]/ Petraeo-[r(um) trib(uno) leg(ionis) ...]/ praef(ecto) eq(uitum) [al(ae)..... proc-(uratori)]/ ad anno[nam Aug(ustorum duorum Ostiis]/ c(larissimo) v(iro) prae[t(ori) sodali Titiali]/ leg(ato) leg(ionis) III[I Fl(aviae) leg(ato) pro pr(aetore) pro]/vinciae [Raetiae co(n)s(uli) co]/miti imp[(eratorum duorum) Severi et Anto]/nini in B[ritannia praef(ecto)]/ aliment[orum comiti imp(eratoris)]/ Antonin[i in Mesopotamia?]/ praef(ecto) ali[ment(orum) II leg(ato) pro pr(aetore)]/ provin[ciae Dalmatiae]/ procon[suli prov(inciae) Asiae ?]/ praesidi [clementissimo]/ M(arcus) Aure [lius- -/ - .]/ trib-(unus) coh(ortis) [VIII voluntarior(um) ?]/ Anto[ninianae].

2. AE 1962, 229 = A. Radnoti, *C. Iulius Avitus Alexianus*, Germania XXXIX 1961, s. 383–412. H.-G. Pflaum, *Un nouveau gouverneur de la province de Rhetie*, BVbl. XXVII 1, 1962, s. 82–99. — (Augusta Vindelicum):
Deo p[atrio]/ Soli Ela[gabalo] /C(aius) Iul(ius) Av[itus]/ Alexi[anus]/ soda[lis] Titi[alis] /leg(atus) Au[g(ustorum duorum) pro pr(aetore)]/ prov(inciae) [Raetiae].

b. 1. RE VII supl. (1950 r.) szp. 309 nr 62 a (Stein); RE XII (1924/1925 r.) szp. 1546 (Ritterling); 2. PIR² J 192; 3. A. Barbieri, *Albo*, s. 68/69 nr 281; 4. D. Benea, *Istoria militară*, s. 174, 199 nr 5; 5. M. Corbier, *L'aerarium*, s. 469–471; 6. J. Crook, *Consilium principis*, s. 167 nr 171; 7. A. Degrassi, *Fasti*, s. 61; 8. H. Devijver, *Prosopographia equestrium*, J 32; 9. H. Halfmann, *Senatoren*, s. 46, 88, 210; 10. A. Jagenteufel, *Dalmatia*, szp. 89–92 nr 29; 11. P. Lambrechts, *Senat II*, s. 28 nr 219; 12. H.-G. Pflaum, *Carrieres*, s. 694/695 nr 258; 13. H.-G. Pflaum. BVbl XXVII 1, 1962, s. 82–99; 14. I. Piso, *Carrières sénatoriales I*, RRH, s. 468 przyp. 33, s. 469; 15. A. Stein, *Ritterstand*, s. 242, 269, 407; 16. *Tituli 5*, s. 657, s. 665 nr 15; 17. G. Winkler, BVbl XXXVI I 1971, s. 81–83.

c. — praefectus cohortis... Ulpiae Petraeorum
— tribunus legionis ...
— praefectus equitum alae
— procurator ad annonam Ostiis
— adlectus inter aedilicios

— praetor
— sodalis Titialis (?)[20]
— legatus legionis IV Flaviae (ok. 202—204 r.)
— legatus pro praetore provinciae Raetiae (204—207 r.)
— consul suffectus (208 r.)
— comes (podczas kampanii brytyjskiej Septymiusza Sewera — 209—211r.)
— praefectus alimentorum (ok. 212 r.)
— comes (w Mezopotamii? lub w Germanii? — ok. 213—215 r.)
— praefectus alimentorum II (ok. 213—215 r.)
— legatus pro praetore provinciae Dalmatiae (ok. 219 r.)
— proconsul provinciae Asiae? lub Africae? (ok. 221/222 r.)

d. C. Iulius Avitus Alexianus rozpoczął swą karierę od sprawowania *tres militiae equestres* oraz urzędu prokuratora do spraw bezpłatnego rozdawnictwa chleba w Ostii — zaliczanego do grupy *sexagenarii*. Nie daje to cienia wątpliwości, że był on ekwitą. Dopiero przyjęcie w skład senatu, drogą allekcji, zapewniło mu dalszy awans jako senatora. Został on pretorem, a następnie dowódcą legionu IV Flawijskiego. Data tej legacji nie jest jednoznacznie określona. Przyjmuje się różne warianty np. 213—215 r.[21] Jednakże najbardziej przekonywająca wydaje się chronologia zaproponowana przez H.-G. Pflauma, uwzględniająca nową lekcję inskrypcji z Salonae[22], w powiązaniu z inskrypcją z Augusta Vindelicum. Tezę tę podziela również G. Winkler[23]. Zgodnie z nią C. Iulius Avitus Alexianus dowodził legionem IV Flawijskim ok. 202—204. Namiestnictwo Recji przypada na lata 204—207, a konsulat na 208 rok. Kolejne urzędy datować można następująco: *comes* (209—211 r.), *praefectus alimentorum* (ok. 212 r.), ponownie *comes* (ok. 213—215 r.), *praefectus alimentorum* II (ok. 213—215 r.), namiestnik Dalmacji (ok. 219 r.) i wreszcie prokonsul (Azji?) — ok. 221/222 roku.

Odnośnie do pochodzenia przeważa pogląd, że legat ten pochodził z miasta Emesa (Syria). Najprawdopodobniej był on spokrewniony z Julią Domną, żoną Septymiusza Sewera.

e. Ok. 202—204 r.

f. Emesa

g. *Homo novus*

6. Nieznany

a. 1. IG III 629 (Athen):

[- - - ἔπαρχ]ον τοῦ σειτηρεο[ίου τοῦ/ δια]διδομένου, κὰι ἀγ[ορανόμον, /καὶ] ταμίαν κύπρου κ[αὶ ἀντιστρά]/τηγον.

[20] M. Corbier, *L'aerarium*, s. 469—471.
[21] D. Benea, *Istoria militară*, s. 199.
[22] Patrz punkt b — literatura.
[23] Ibidem.

2. IG III 630 (Athen)[24]:
[πρε]σβε[υτὴν λεγεῶνος]/ ʽδ ἐν Μυσίᾳ/[πρεσ]βευτὴν ʼΑφρίκ[ης διοικήσεως καρχηδονί]ας (vel[ʽΙππων]ίας) καὶ ἀντιστ[ράτηγον]/ [πραὶ]τορα πολε[ιτικόν]/.

b. 1. D. Benea, *Istoria militară*, s. 199 nr 6; 2. A. R. Birley, *Fasti Britain*, s. 20; 3. E. Groag, *Achaia*, szp. 75/76, 4. H.-G. Pflaum, BJ 163, s. 237 nr 55; 5. Tituli 4, s. 244 K. Wachtel, *Legionslegaten*, s. 31/32 nr 11.

c. — qu. Cypri
— .....
— praef. frum. dandi[25]
— pr. urb.
— leg. (proconsulis) Africae
— leg. leg. III (Gallicae) in Syria?
— leg. leg. IV (Flaviae) in Moesia (sc. sup.)
— procos. lub corrector Achaiae?

d. Legację jego możemy datować ogólnie na II wiek[26]. Nie całkowicie pewny jest numer pierwszego z legionów, którym dowodził. Jeżeli był nim legion III, to musiała nim być legio III Gallica, ponieważ obie pozostałe jednostki o tej samej numeracji, a mianowicie III Augusta i III Cyrenaica nie wchodzą w grę[27]. Kolejnym jego urzędem była legacja legionu IV Flawijskiego. Następnie był prawdopodobnie prokonsulem lub korektorem prowincji Achai.

e. II wiek

f. ?

g. *Homo novus* (były ekwita)

Z powyższego zestawienia widać, że czterech legatów pochodzi z II wieku. Dwóch pozostałych umieszcza się w końcu pierwszego oraz początkach trzeciego wieku. Mimo że nie jest to liczba zbyt duża (znamy zaledwie niewiele ponad 3% przypuszczalnej całości), można się chyba pokusić o kilka ostrożnych wniosków natury ogólnej.

Otóż, w przebiegu *cursus honorum* dowódców rozpatrywanego legionu zjawiskiem najbardziej rzucającym się w oczy jest często występująca podwójna legacja legionowa, która normalnie nie występowała zbyt częs-

---

[24] IG III 629 + IG 630 = IG III² 4220 (Athen):

[25] Prawdopodobnie prefekturę objął po preturze, por. K. Wachtel, *Legionslegaten*, s. 32, przyp. 1.

[26] H.-G. Pflaum, w BJ 163, 1963, s. 237, opowiada się za okresem między Aleksandrem Sewerem a Gordianem III.

[27] Legiony: III Augusta i III Cyrenaica były w interesującym nas okresie pod komendą propretorskich legatów z Numidii oraz Arabii, por. E. Groag, *Achaia*, szp. 76.

to[28]. Inną cechą charakterystyczną omawianej grupy jest brak przedstawicieli starych rodów senatorskich. Są tu wyłącznie *homines novi*.

W odniesieniu do pochodzenia w sensie geograficznym (*origo*) legatów legionu IV Flavia możemy powiedzieć tylko tyle, że nie jest znany ani jeden przedstawiciel Italii.

Liczna frekwencja podwójnych, a nawet wielokrotnych legacji legionowych wśród dowódców dolnodunajskich potwierdza tezę, że tereny północnobałkańskie należały do najbardziej zagrożonych odcinków rzymskiej granicy państwowej.

Poznań

---

[28] Eck, ANRW II, I, s. 190 191.

LES LÉGATS DE LA LEGIO IV FLAVIA

RÉSUMÉ

Parmi légats des légions qui stationnaient au Danube Bas nous avons le moins d'informations sur legio IV Flavia. Cette légion a été créée en printemps 70 an et existait a la 5éme siécle. Nous connaissons jusqu'au maintenant seulement six personnes qui accomplissaient ce poste. Ce sont les personnes suivantes:

— C. Octavius Tidius Tossianus L. Iavolenus Priscus (81 – 83 a.)
— T. Iulius Sex. f. Maximus Manlianus Brocchus Servilianus A. Quadronius Verus(?) L. Servilius Vatia Cassius Cam(ars?) (106 – 108 a.)
— [- - -] Serenus (160 – 162? a.)
A. Iulius A. f. Cornelia Pompilius Piso T. Vibius ... Laevillus Berenicianus (171 – 173 et 174/175 a.)
— C. Iulius Avitus Alexianus (envers 202 – 204 a.)
— Inconnu (2siècle)

Ca fait à peu près 3% d'une totalitè supposable. Le petit nombre des légats ne nous donne pas le droit de tirer des conclussions détaillées. Le trait caractéristique de ce groupe est la haute fréquence de doubles légations qui dans le cours normal de cursus honorum étaient assez rares.

WYKAZ SKRÓTÓW

A. Ant. A.S.H. — Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae
A. Arch. A.S.H. — Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungaricae
Acta M.N. — Acta Musei Napocensis, Cluj-Napoca
AE — L'annee Epigraphique, Paris
G. Alföldy, *Fasti*, Hisp. — G. Alföldy, *Fasti Hispanienses. Senatorische Reichsbeamte und Offiziere in den spanischen Provinzen des römischen Reiches von Augustus bis Diokletian*, Wiesbaden 1969
G. Alföldy, *Konsulat* — G. Alföldy, *Konsulat und Senatorenstand unter den Antoninen, Prosopographische Untersuchungen zur senatorischen Führungsschicht*, Bonn 1977

G. Alföldy, *Rheinarmeen* — G. Alföldy, *Die Legionslegaten der römischen Rheinarmeen*, Epigraphische Studien, Band III, Köln—Graz 1967
G. Alföldy, *Senatoren Provinz Dalmatia* — G. Alföldy, *Senatoren in der römischen Provinz Dalmatia*, Epigr. Stud. V 1968
ANRW — Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, New York—Berlin
A.V. — Arheološki Vestnik
Bal. Posn. — Balcanica Posnaniensia. Studia et acta, UAM Poznań
G. Barbieri, *Albo* — G. Barbieri, *L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino*, Roma 1952
D. Benea, *Istoria militară* — D. Benea, *Din istoria militară a Moesiei superior și a Daciei. Legiunea a VII-a Claudia și legiunea a IIII-a Favia*, Cluj—Napoca 1983
F. Beuchel, *De legione Romanorum Italica*, Lipsiae 1903.
A. R. Birley, *Fasti Britain* — A. R. Birley, *The fasti of Roman Britain*, Oxford 1981
BVbl — Bayerische Vorgeschichtsblätter, München
BJ — Bonner Jahrbücher
CIL — Corpus Inscriptionum Latinarum
M. Corbier, *L'aerarium* — M. Corbier, *L'aerarium Saturni et l'aerarium militare. Administration et prosopographie sénatoriale*, Rome 1974
J. Crook, *Consilium principis* — J. Crook, *Consilium principis. Imperial Councils and Counsellors from Augustus to Diocletian*, Cambridge 1955
A. Degrassi, *Fasti* — A. Degrassi, *I Fasti consolari dell' impero Romano dal 30 avanti Cristo al 613 dopo Cristo*, Roma 1952
H. Devijver, *Prosopographia equestrium* — H. Devijver, *Prosopographia militiarum equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, Leuven 1976
A. Dobó, *Pannonien* — A. Dobó, *Die Verwaltung der römischen Provinz Pannonien von Augustus bis Diocletianus. Die provinziale Verwaltung*, Budapest 1968.
W. Eck, Chiron XII — W. Eck, *Jahres- und Provinzialfasten der senatorischen Statthalter von 69/70 bis 138/139*, Chiron XII 1982
Epigr. Stud. — Epigraphische Studien, Köln—Graz
B. Filow, *Legionen* — B. Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia*, Klio 1906, Beih. VI
J. Fitz, *Legati leg. Pan. Inf.* — J. Fitz, *Legati Augusti pro praetore Pannoniae Inferioris*, A. Ant. A.S.H. II 1963
A. Garzetti, *Nerva* — A. Garzetti, *Nerva*, Roma 1950.
E. Groag, *Achaia* — E. Groag, *Die römischen Reichsbeamten von Achaia bis auf Diocletian*, Wien 1939
F. Grosso, *Commodo* — F. Grosso, *La lotta politica al tempo di Commodo*, Torino 1964
H. Halfmann, *Senatoren* — H. Halfmann, *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2 Jh. n. Chr.*, Göttingen 1979
W. Hüttl, *Pius II* = W. Hüttl, *Antoninus Pius. Römische Reichsbeamte und Offiziere unter Antoninus Pius. Antoninus Pius in den Inschriften seiner Zeit*, 2 Bände, Prag 1933—1936
IG — Inscriptiones Graecae
A. Jagenteufel, *Dalmatia* — A. Jagenteufel, *Die Statthalter der römischen Provinz Dalmatia von Augustus bis Diokletian*, Wien 1958
ILS — H. Dessau, Inscriptiones Latinae Selectae
P. Lambrechts, *Sénat I* — P. Lembrechts, *La composition du Sénat Romain de l'accession au trône d'Hadrien à la mort de Commode (117—192)*, Antwerpen—Paris—Gravenhage 1936
P. Lambrechts, *Sénat II* — P. Lambrechts, *La composition du Sénat Romain de Septime Sévére a Diocletien (193—284)*, Budapest 1937
Pallu de Lessert, *Fasti Africaines* — A. Clément Pallu de Lessert, *Fastes des provinces Africaines, sous la domination romaine*, Paris 1896—1901
PIR — Prosopographia Imperii Romani

I. Piso, *Carrières senatoriales* I — I. Piso, *Carrières sénatoriales*, I, RRH 1976, 3, s. 465—481
I. Piso, *Carrière senatoriales*, II — I. Piso, *Carrières sénatoriales*, II, Acta M. N. XVI 1979, s. 69—86
H.-G. Pflaum, *Carrières* — H.-G. Pflaum, *Les procurateurs equestres sous le Haut-Empire Romain*, Paris 1950
RE — Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft
E. Ritterling, E. Groag, *Fasti Deutschland* — E. Ritterling, E. Groag, *Fasti des römischen Deutschland unter dem Prinzipat*, Wien 1932
RRH — Revue roumaine d'histoire
L. Schumacher, *Priesterkollegien* — L. Schumacher, *Prosopographische Untersuchungen zur Besetzung der vier hohen römischen Priesterkollegien im Zeitalter der Antonine und der Severer (96—235 n. Chr.)*, Mainz 1973
A. Stein, *Dazien* — A. Stein, *Die Reichsbeamten von Dazien*, Budapest 1944
A. Stein, *Ritterstand* — A. Stein, *Der römische Ritterstand. Ein Beitrag zur Sozial-und Personengeschichte des römischen Reiches*, München 1927
S. E. Stout, *Moesia* — S. E. Stout, *The governors of Moesia*, Princeton 1911
B. E. Thomasson, *Nordafrika* II — B. E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diocletianus*, Lund 1960
Tituli 5 — *Tituli 5, Atti del Colloquio Internationale AJEGL su Epigrafia e ordine senatorio, Roma, 14—20 maggio 1981*, II, Roma 1982
V. Vaschide, *Historie Dacie* — V. Vaschide, *Histoire de la conquète romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part*, Paris 1903.
K. Wachtel, *Legionslegaten* — K. Wachtel, *Die Legionslegaten der Orient Armeen des Römischen Reiches von Augustus bis Gallienus*
ZPE — Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

QUELLENKRITISCHE BEMERKUNGEN ZU DEN POLIZEIKRÄFTEN IN NIEDERMOESIEN

Von
TADEUSZ SARNOWSKI

Unter etwa dreißig Erwähnungen der *regionarii* im kaiserzeitlichen Quellenmaterial[1] erscheint mehr als die Hälfte auf den niedermoesischen Inschriften. Mit dieser Gruppe von Zeugnissen beschäftigte sich vor kurzem M. P. Speidel[2]. Seine Rekonstruktion mehrerer Texte bildet einen bedeutenden Beitrag zur Erforschung des römischen Sicherheitsdienstes in Niedermoesien. Im vorliegenden Aufsatz soll zu neuen Lesungs- und Deutungsvorschläge einiger dazugehörigen Inschriften Stellung genommen und auf unbemerkte Urkunde Hinweis gegeben werden.

Zu den von Speidel behandelten Zeugnissen ist das Folgende zu bemerken:

1. CIL III 12371 (Montana, 159–160 n. Chr.); CIL III 7420 = 6125 (Almus, 156–158 n. Chr.); ISM V 239 (Horia in der Dobrudscha, 2 Jh. vor 167 n. Chr.).

Diese drei Votivinschriften wurden von den Legionscenturionen aufgestellt. Bei jedem ist die Dienststellung mit einem R aufgeführt. Die Ergänzung *r(egionarius)* scheint in allen drei Fällen das Richtige zu treffen. Die Abkürzung R für *regio* bzw. *regionarius* kommt in der Epigraphik aller Teilen der Provinz Moesia Inferior vor[3]. Auf den Inschriften aus Horia und Almus ist die ungewöhnliche Schreibweise des R mit einer Querhaste in der Mitte unter Umständen als eine Ligatur R + E zu deuten[4].

---

[1] Vgl. unten Anhang.

[2] *Regionarii in Lower Moesia*, Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik LVII 1984, S. 185–188; vgl. auch B. Gerov, Godišnik Sofijskija Univ. Fak. Klas. Novi Filologii LXXII 1977, 2, S. 76 ff.; N. B. Rankov, *A Contribution to the Military and Administrative History of Montana*, [in:] A. G. Poulter [hrsg.], *Ancient Bulgaria*, Nottingham 1983, S. 40–73.

[3] Neben den von Speidel. *l. c.* S. 186 Anm. 8, genannten Beispielen vgl. unten die Inschriften aus Košov (Nr. 4) und Sirakovo (Nr. 6).

[4] E. Doruțiu-Boilă (ISM V, S. 255 f.) und kürzlich auch C. C. Petolescu (SCIVA XXXVI 1985, S. 363 Nr. 292) haben sich für die alte Lesung *fr(umentarius)* ausgesprochen. Die Ligatur R + I bei dem Cognomen (eher Primus als Firmus) des Stifters der Inschrift aus Almus gilt nicht als Argument gegen die Lesung *re(gionarius)*.

2. CIL III 12385 (Gromšin, 162–164 n. Chr.):
I.O.M. /pro salute Imp. Caes. M./ Aureli Antonini Au[*g.*] *et/Imp. Caes. L. Aureli Veri Aug./M. Servilius Fabianus leg./Aug. pr. pr. templum vetus/tate corruptum a solo/per re*[*g*(*ionarium* bzw. *-ionarios*)] *Mont*(*anensem* bzw. *-anenses*) *restituit.*

Die von Speidel vorgeschlagene Lesung der letzten Zeile überzeugt mehr als die bisherige *per re*[*g*(*ionem*)] *Mont*(*anensium*). Für die Unterstützung dieses Vorschlages sei eine Inschrift aus Košov (unten Nr. 4) beigebracht; sie steht dem Text aus Gromšin sowohl geographisch als auch nach Inhalt und Formular am nächsten. Genauso wie im Falle des Tempels von Košov ließ der niedermoesische Legat *per* einen Bezirkskommandanten, am ehesten aber mit einigen ihm untergegebenen Soldaten, den Tempel in Gromšin wiederherstellen. Als Vergleichsbeispiel für die mögliche Erwähnung der *regionarii* könnte die *Horothesia* des Laberius Maximus (unten Nr. 5) angeführt werden.

3. AE 1957, 338 (Montana, 235–238 n. Chr.); AE 1975, 743 = 1978, 548 (Montana); AE 1975, 750 = 1978, 550 (Montana); Arheologija Sofia XXII 1980, 1, S. 38 Nr. 5 (Montana); G. Kazarov, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes in Bulgarien*, Budapest 1938, S. 111 Nr. 592 (Leskovec); Izvestija Arch. Inst. Sofia XVIII 1952, S. 200 Nr. 7 (Liljače).
Alle Inschriften sind von den Angehörigen des *NCR* aufgestellt worden. In der ersten, kollektiven Inschrift trägt die Truppe den Beinamen *M*⟨*a*⟩*xim*⟨*inia*⟩*nus*. In den drei nächsten Weihungen finden wir die Legionscenturionen der *I Italica*, *II Augusta* und *XI Claudia* als Befehlshaber (*praepositi*) des *NCR*. Zwei Reiter dieser Einheit waren die Stifter von Votivplatten aus Leskovec und Liljače. Nach der von Speidel vorgeschlagenen Erklärung wäre die Abkürzung *NCR n*(*umerus*) *c*(*ollectus*) *r*(*egionariorum*) anstelle von *n*(*umerus*) *c*(*ivium*) *R*(*omanorum*) zu lesen. Möglicherweise hat um die Mitte des 3 Jh. die Truppe schon als eine reguläre Auxiliareinheit den Namen *cohors III Collecta*[5] bekommen. Als Beweisstück kann der Ziegelstempel aus Vidin, der von Speidel als *n*(*umerus*) *coll*(*e*)*c*(*tus*) *r*(*egionariorum*)? gedeutet wurde, nicht angeführt werden. Die richtige Lesung des Stempels ist *coh*(*ortis*) *Cr*(*etum*)[6]. Immerhin ist die neue Erklärung, besonders im Lichte der afrikanischen Parallelen[7], nicht nur sehr anziehend, sondern auch durchaus annehmbar. Aus welchen Sol-

---

[5] AE 1957, 340 (Montana, 253 n. Chr.); CIL III 7450 (Montana, 258 n. Chr.); vgl. auch G. Aleksandrov, Vekove 1977, 7, S. 60 Nr. 16 Abb. 14 (Montana, ca. 258 n. Chr.); idem, Arheologija Sofia XXVIII 1986, 1, S. 40 Nr. 4 Abb. 5 (Montana, ca. 258 n. Chr.).

[6] Chr. Danoff, Jahrb. ÖAI XXXI 1938, Beibl., S. 120 Nr. 41; richtig M. Bollini, Ratiariensia, Studi e Materiali Mesici e Danubiani I 1980, S. 116 Nr. 55 Taf. XVIII 3.

[7] ILS 9177 add.: *n*(*umerus*) *col*(*latus*); AE 1972, 677: *numerus conlatus*; vgl. auch E. Birley, Latomus XLII 1983, S. 83.

C E N S U R A E L I B R O R U M

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

Anna M. Komornicka, Simonides z Keos, poeta i mędrzec. Wrocław — Warszawa — Kraków — Gdańsk — Łódź, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo PAN 1986 (Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Prace Wydziału I — Językoznawstwa, Nauki o Literaturze i Filozofii), ss. 157 + 1 nl.

Niejednego ze znanych i sławnych pisarzy antycznych spotkał ten los, że świat nowożytny mało lub prawie nic o nim nie wie. O zachowaniu się ich spuścizny decydowały przecież nie tylko jej wartość, ale przeważnie okoliczności zewnętrzne, po prostu przypadek. Tak właśnie rzecz się ma z Simonidesem, jednym z „wielkiej trójki" poetów meliki chóralnej. W porównaniu z całością twórczości Pindara posiadamy tylko jej ułomek — te cztery księgi epinikiów; Bakchylidesa — kilkanaście utworów; a z Simonidesa i tego nie — zaledwie garstkę epigramatów i garstkę fragmentów lirycznych. Dobrze się więc stało, że ktoś zechciał zgarnąć te resztki rozproszone i osadzić je jak drogie kamienie w siatce testimoniów tak, żeby z tego wyłoniła się interesująca całość.

Jak sama autorka pisze we francuskim streszczeniu, nie jest to książka typu badawczego, przeznaczona dla fachowych filologów klasycznych, przeważnie więc nie są dyskutowane rekonstrukcje fragmentów częściowo tylko zachowanych (mimo iż wiadomo, jak niektórzy wydawcy, a zwłaszcza Edmonds, na którego wydaniu autorka często się opiera, „dopełniają" obficie własną twórczością fragmenty poetów greckich). Jest ona napisana dla szerszej publiczności interesującej się antykiem, popularno-naukowa w najlepszym tego słowa znaczeniu, jak to widać od razu z pierwszych linijek tekstu: „Dane personalne". Rozdziałów jest jedenaście (szkoda, że nie ponumerowanych); tytuły są obliczone na zainteresowanie czytelnika. „Wprowadzenie" zawiera pouczenie o metodzie pracy badawczej nad fragmentami literatury starożytnej, a więc niewątpliwie skierowane do laików lub początkujących, tj. studentów, i równie niewątpliwie zajmujące i gruntowne. To samo określenie można rozciągnąć i na dalsze rozdziały. Pierwszy z nich tłumaczy, co znaczyły w Grecji archaicznej i klasycznej terminy: poietes, aoidos, sophos, mousikos, jasno i zrozumiale. Jednakże ustęp o Mneme — Pamięci (s. 20) wymagałby moim zdaniem chyba i dla laików wzmianki o zagadnieniu „oral poetry" (dziś to już niemal termin techniczny), chociaż dotyczy on epiki, której Simonides nie uprawiał. Następny rozdział zawiera podział greckiej „liryki", a raczej meliki, z pominięciem elegii i jambografii, na poszczególne gatunki, z podawaniem ich nazw w oryginale — to już raczej nie dla laików, poprzednio bowiem wszystkie terminy greckie były w transkrypcji łacińskiej i nadal tak będzie. W paru dalszych rozdziałach mamy przedstawienie losów Simonidesa na bardzo szerokim tle malującym epokę, zwłaszcza dwory „tyranów" ateńskich i tessalskich, których on opiewał, oraz świat zawodów sportowych na igrzyskach panhelleńskich. Na podstawie fragmentów różnych utworów poety autorka omawia, interpretując go raczej dodatnio, swoisty „minimalizm" etyczny Simonidesa, wyjaśniając też termin „tetragonos", i oczywiście zajmuje się słynnym rysem przypisywanej mu chciwości na pieniądze. Idąc za J. M. Bellem przypisuje tę famę *Sillom* Ksenofanesa, zazdrosnego o dochody poetów piszących na zamówienie; a następnie komedii. Jest to owszem całkiem możliwe; natomiast twierdzenie, że z rozkwitem meliki chóralnej „nastąpił zasadniczy przełom w dziejach literatury" (s. 78), mianowicie wybija się na czoło „świecka poezja enkomiastyczna" sławiąca prywatne wyczyny sportowe przedstawicieli elity — jest chyba przesadne.

Nam zapewne tak się wydaje, gdyż akurat zachowane utwory należą do tego rodzaju; ale przecież wszyscy trzej wymienieni poeci: Simonides, Bakchylides i Pindar (nie mówiąc o innych), komponowali nie tylko epinikia i enkomia, lecz także peany, hymny, dytyramby itp., poezję niewątpliwie religijną; mogła ona ilościowo nawet przewyższać tę świecką, do której z pewnością mniej łatwo było o okazję. A co do „płatności", która też miałaby być innowacją, chyba też tak nie było; wszak np. skargi Hipponaksa dowodzą, że oczekiwałby honorariów. W swym dążeniu do „uatrakcyjnienia" dociekań nad umiłowaniem pieniędzy przez Simonidesa autorka wprowadza w nie udramatyzowany słynny epizod o „honorarium Dioskurów" dla poety na uczcie u Skopasa — beletrystyczną wstawkę, zręcznie napisaną, podobnie jak w przedostatnim rozdziale fikcyjną rozmowę Simonidesa z Hieronem i jego małżonką[1]. Wrażliwość poety na ludzkie losy i umiejętność wzruszania, docenianą w starożytności, unaocznia przytoczony dłuższy fragment zawierający tzw. „Lament Danai" wrzuconej z dzieckiem w drewnianej skrzyni do morza.

W rozdziale o wojnach perskich oprócz cytowanych fragmentów Simonidesa, które wielbiły poległych, zwłaszcza słynnego epigramatu o Spartanach w bitwie pod Termopilami, mamy znów szerokie tło historyczne — całymi stronicami cytaty z Herodota i Aischylosa[2] oraz dużo dygresji (np. o Koryntiankach, s. 109), które żywo i barwnie obrazują wydarzenia historyczne. Rozdział dotyczący przyjaciół i współzawodników naszego poety przynosi omówienie tyle dyskutowanych stosunków jego z Pindarem i Bakchylidesem; czytamy na s. 129, że ten ostatni „mimo różnicy pokoleń i jako bliski krewny, i jako poeta był drogi jego sercu", ale właściwie nie dowiadujemy się, z jakiego testimonium to wynika.

W osobny rozdział ujęte są epigramaty Simonidesa cytowane w przekładach, jak sądzić należy, samej autorki; przekłady nie są ani izometryczne, ani rymowane, na ogół wierne. Natomiast we fragmentach lirycznych autorka chyba trochę zanadto zaufała rekonstrukcjom — sprawdzając niektóre fragmenty w wydaniach podanych przez nią, można stwierdzić duży kontyngent domysłów. Bardzo na czasie figuruje w tym rozdziale bajka Fedrusa o praktycznej mądrości Simonidesa, również w przekładzie autorki. W następnym rozdziale potraktowany jest ostatni okres życia poety na Sycylii, przy której to okazji autorka obszernie przedstawia stosunki między tyranami miast sycylijskich, sięgając do Ksenofonta, Diodora i innych źródeł. Na tym tle bardzo efektownie wygląda owa druga beletrystyczna wstawka — rozmowa poety z królewską parą syrakuzańską.

Sądy starożytnych o Simonidesie kończą książkę. Wszystkie niemal są pochlebne, gdy się odnoszą do jego poezji, nie do jego osoby. Zaledwie parę uważa jego poezję za staromodną, co oczywiście nie jest dyskwalifikacją[3]. Na pytanie, czy i w naszych czasach poezja Simonidesa trąci myszką? — niestety, odpowiedzieć trzeba, że większość starożytnej poezji uchodzi dziś za coś tak archaicznego, że nie może przemawiać do współczesnego człowieka. Miejmy jednak nadzieję, że zawsze pozostanie pewna liczba miłośników tych wartości, które stworzyli antyczni „mądrzy i boscy mężowie", i że dla nich warto takie postaci ocalać od zapomnienia.

Zofia Abramowiczówna (Toruń)

---

[1] Nawiasem mówiąc, dziwi imię jednego ze współbiesiadników, wymienianego (ironicznie?) jako Mędrzec, mianowicie „Leros", czyli „Pleciuga, Głuptas", mimo że wśród jego odezwań się nie ma nic, co by usprawiedliwiało takie potraktowanie.

[2] Trzeba jednak z dezaprobatą zaznaczyć niedopuszczalne zmiany i „poprawki" w tekstach przekładów Srebrnego i Steffena (dotyczy to także cytatów z Pindara, np. s. 126).

[3] Cytat z traktatu o muzyce to pseudo-Plutarch.

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Gustav Adolf Seeck, Dramatische Strukturen der griechischen Tragödie: Untersuchungen zu Aischylos, Zetemata, Heft 81, C.H. Beck'sche Verlagungsbuchhandlung, München 1984, ss. 85.

„Z tragedią grecką ma się rzecz podobnie jak z niejednym językiem, o którym wielu sądzi, że go rozumie, gdy tymczasem jego gramatyka ciągle jeszcze pozostaje nieznana". Tak rozpoczyna Seeck „Przedmowę" do swojej monografii o strukturze dramatycznej tragedii Ajschylosa. We „Wstępie" przedstawia autor dwie ważniejsze nowożytne koncepcje tragedii: Jensena (1. oczekiwanie, 2. rozstrzygnięcie, 3. stan po rozstrzygnięciu) i bardziej abstrakcyjną Schadewaldta (1. niewiedza, 2. rozpoznanie, 3. cierpienie, lament), by następnie przedstawić koncepcję własną. Zasadniczą strukturę (*Grundstruktur*) tragedii w jego modelu stanowi: 1. napięcie (*Spannungssituation*), 2. katastrofa albo kryzys (*Katastrophe oder Krisis*), 3. reakcja (*Reaktion*) — w skrócie: *SKR*. Oprócz tego wprowadza autor inne struktury leżące u podstaw tragedii: układ osób, podział na sceny oraz partie chóralne. Dla jasności objaśnia wprowadzone pojęcia na konkretnych przykładach. Mamy więc, jeśli można tak powiedzieć, „wykład gramatyki" i jej praktyczne zastosowanie. Autor zastrzega się również we „Wstępie", że nie chodzi mu o szczególny rodzaj strukturalizmu, lecz jedynie o wykrywanie związków porządkujących (*Ordnungsbeziehungen*) w obrębie danej tragedii.

Główną zawartość monografii stanowi analiza sześciu tragedii Ajschylosa. Pominięty został *Prometeusz w okowach*, co nie oznacza, jak zapewnia Seeck, zajęcia stanowiska w kwestii autorstwa. Nie wiemy więc, dlaczego tragedia ta nia znalazła miejsca w monografii.

Pracy nie zamyka żaden rozdział ogólny ani nawet żadna, choćby krótka konkluzja. A szkoda, bo naprawdę jest co zbierać i uogólniać. Pewnym usprawiedliwieniem może być zdanie wypowiedziane na s. 8, że poszukiwanie poszczególnych struktur jest niczym więcej jak próbą, zrobieniem naprzód kilku kroków, które mają raczej charakter eksperymentalny i muszą być sprawdzone przez innych. Bo też tragedia tak widziana, mówi dalej autor, jest polem niemal nie uprawianym, stąd trudno oczekiwać od razu ostatecznych wyników. Ale mimo wszystko można było pod koniec obejrzeć się nieco za siebie.

Poszczególne tragedie omówione zostały w uznanym obecnie porządku chronologicznym (*Persowie, Siedmiu przeciw Tebom, Błagalnice, Agamemnon, Ofiarnice, Eumenidy*). Na początku każdej tragedii mamy wykres linearny przedstawiający kolejność poszczególnych scen aktorskich i pieśni chóru, zaznaczonych odpowiednimi symbolami, które, jak można się przekonać w trakcie lektury pracy, ułatwiają zadanie i autorowi, i czytelnikowi. Bezpośrednio po wykresie znajduje się krótkie wprowadzenie do danej tragedii. W trakcie analizy pojawiają się dalsze wykresy oraz schematy i struktury.

Istnieje oczywiście niebezpieczeństwo przeoczenia faktu lub niedostatecznego zwrócenia nań uwagi, że mianowicie za poszczególnymi składowymi struktur mogą kryć się elementy o zupełnie różnym ciężarze gatunkowym. Można powiedzieć obrazowo, że dwa podobne szkielety mogą dźwigać całkowicie różniące się wyglądem ciało. Chodzi o to, że ustalając strukturę można pominąć jakieś bardzo istotne elementy, które nie mieszczą się w żadnym schemacie strukturalnym. I odwrotnie: można uwypuklić element, który w całości nie ma aż takiego znaczenia, jakie wynikałoby z jego miejsca w strukturze. Wreszcie to, co może najważniejsze i co na wszelki wypadek należy przypomnieć, że nie mnogość elementów w strukturze decyduje o wartości dzieła, ale umiejętność ich komponowania. Ale Seeck takich błędów nie popełnia, bo zbyt dobrze zna Ajschylosa, by widzieć go tylko „strukturalnie".

Przejdę teraz do niektórych spraw szczegółowych, związanych z poszczególnymi

tragediami, przy czym nie chodzi mi o dokładne omawianie zawartości poszczególnych rozdziałów, zresztą bardzo trudne z uwagi na zwięzły charakter i styl pracy, ale o zwrócenie uwagi na to, co nowe, ciekawe i kontrowersyjne.

„Persowie". Seeck przypomina czytelnikowi o dwóch stronach konfliktu, niezbędnych do tworzenia tragedii. Tutaj są nimi Persowie i Grecy. Ajschylos zdecydował się na bezpośrednie wprowadzenie na scenę jedynie strony perskiej, natomiast strona grecka pojawia się w relacji spod Salaminy, czyli tylko pośrednio. Taka koncepcja tragedii przyniosła w efekcie przewagę reakcji nad napięciem. Rozpatruje też autor inne możliwości, jakie dawał poecie temat, i uzasadnia trafność dokonanego wyboru. Sporo miejsca poświęca Seeck rozmieszczeniu osób i chóru oraz poziomom rozgrywania akcji.

Nie zgadzam się z Seeckiem, który przyjmuje za niektórymi uczonymi, że Atossa już w w. 529–531 zapowiada, iż nie spotka się z synem. Można by tak jej słowa rozumieć, gdyby nie fakt, że później, bo w w. 849–851, informuje o swoim zamiarze wyjścia na spotkanie syna z nowymi szatami. Stąd zjawienie się Kserksesa w łachmanach powinno być dla widza większym zaskoczeniem, niż gdyby zjawił się w nowych szatach.

„Siedmiu przeciw Tebom". Tu autor zwraca uwagę na dwa tematy, które decydują o strukturze tragedii: oblężenie i wzajemne bratobójstwo, i na możliwości, jakie dawały one poecie. W związku z tym pojawia się cały szereg mniejszych i większych tabel obrazujących układy między obu tematami oraz wewnątrz tematów.

Sprawą najbardziej kontrowersyjną jest opowiedzenie się tutaj Seecka za autentycznością sceny końcowej od w. 1005, według powszechnej opinii dodanej w czasach późniejszych pod wpływem *Antygony* Sofoklesa. Autor mówi wręcz, że scena końcowa, widziana strukturalnie, jest tak dobrze pomyślana, że nie pozostawia wątpliwości, gdy chodzi o jej autorstwo. Nie przytacza jednak żadnego autora, który jest innego zdania, choćby Taplina, na którego powołuje się w innych miejscach. Według Seecka w zakończeniu tym nie tyle bowiem chodzi o zapowiedź Antygony dotyczącą zakazu grzebania Polinika, lecz o lament nad poległymi braćmi. Scena z heroldem jest więc według niego jedynie podporządkowanym epizodem. Wywody Seecka nie trafiają mi do przekonania i nadal będę uważał, że więcej argumentów przemawia przeciw autorstwu Ajschylosa niż za nim.

„Błagalnice". Autor zwraca uwagę na bardziej skomplikowaną strukturę podstawową (*SKR*) w porównaniu z *Persami*. Już samo *S* składa się z dwóch momentów: strachu przed pościgiem oraz szukania ratunku. W tym kontekście autor zwraca uwagę na niemal „techniczną" funkcję Danaosa, który bardziej pochłonięty jest tym, o czym informuje, niż powinnością ojcowską wobec córek. Ostatecznie więc akcja opiera się na trzech osobach: na chórze, heroldzie i Pelazgosie. Momentem istotnym tej tragedii jest obecność na scenie obu stron konfliktu, czyli Danaid oraz uosabiającego synów Ajgyptosa herolda. Sytuację komplikuje dalej Pelazgos, którego rolę można przyrównać częściowo do tej, jaką pełni w *Eumenidach* Atena, gdyż podejmuje się pośrednictwa między stronami konfliktu, ryzykując nawet wojną. Istnieją zatem trzy płaszczyzny i każda z nich, jak mówi Seeck, mogłaby być tematem odrębnej tragedii. Tu następują rozważania, jak mogły one wyglądać. Jest to jedna ze stosowanych metod autora, znajdująca również wyraz w tworzonych przez niego strukturach graficznych.

K dzieli autor na K_1 – zgoda Pelazgosa na udzielenie azylu, K_2 – zgoda ze strony zgromadzenia ludowego, K_3 – interwencja króla pod koniec tragedii. Ale ostatecznie wszystko dzieje się *sub specie* K_4, czyli tego, co dopiero rozegra się w przyszłości.

„Agamemnon". Na początku zastanawia się autor, jak można uczynić dramatycznym mord, który przecież nie jest z góry zapowiedziany, jak to ma miejsce w drugim członie trylogii. Zwraca też uwagę na obecność na scenie obu stron konfliktu. Napięcie (*S*), zdaniem autora, osiągnął tu Ajschylos łącząc trzy poziomy akcji: powrót Agamemnona spod Troi bez złych przeczuć, skryte planowanie przez Klitajmestrę mordu, a na zewnątrz poprawne przyjęcie, wreszcie niejasne aluzje stróża i chóru na

temat tego, co dzieje się w domu. Tu Seeck stawia pytanie, jak z tego wszystkiego może powstać akcja dramatyczna i w dalszym ciągu stara się na nie obszernie odpowiedzieć. Znajduje również w tej tragedii tzw. scenę wolną (tę z Kassandrą). Z kolei wystąpienie Ajgistosa porównuje z wejściem herolda w *Siedmiu przeciw Tebom*, z tym że tu jest ono bardziej skomplikowane. Sporo uwagi poświęca chórowi. Między innymi przypisuje mu funkcję wzięcia na siebie tzw. próżni, która powstaje stąd, że z jednej strony mówi się dużo o powrocie Agamemnona, a z drugiej strony robi się wszystko, by odejść od tematu „powrót pana do domu".

„Ofiarnice". Tu również sprawcy i ofiary znajdują się na scenie, ale nie stają naprzeciw siebie, lecz podobnie jak w *Agamemnonie* uderzenie zostaje przygotowane przez intrygę. Z kolei Orestes zdradza jednak swoje plany przed widzem, czego nie ma w *Agamemnonie*. Ale w końcu w obu tragediach chodzi o to, by o planowanym mordzie nie wiedziały ofiary. *S*, inaczej niż w *Agamemnonie*, ma tu podwójny charakter. Orestes zabije uzurpatora, by odzyskać władzę, ale przede wszystkim dokona zemsty na matce za śmierć ojca. *K* rozłożone jest w czasie, bo Ajgistos i Klitajmestra nie giną równocześnie.

Ze swej strony dodam, że możemy mówić o pewnym napięciu wokół tego, kto umrze pierwszy. Z kolei to, że najpierw ginie Ajgistos, może wynikać stąd, że jest on władcą i po jego śmierci łatwiej będzie zamordować Klitajmestrę, która bez Ajgistosa jest tylko bezsilną niewiastą i może przez to staje się tym straszniejsze matkobójstwo. Należałoby jednak dla weryfikacji takiej sugestii zbadać odpowiednie miejsca w tragedii oraz wziąć także pod uwagę *Elektrę* Sofoklesa i *Elektrę* Eurypidesa.

Orestes sam musi podjąć decyzję o matkobójstwie. Woli jednak mówić stale o zemście, a nie o matkobójstwie, przez co znowu, jak twierdzi Seeck, powstaje próżnia, podobna do tej w *Agamemnonie*. Seeck znalazł również scenę wolną: lament piastunki po usłyszeniu wiadomości o śmierci Orestesa, a także scenę między Orestesem a Elektrą, która mogłaby, zdaniem autora, nastąpić równie dobrze dopiero po dokonanym mordzie. Chciałoby się oponować i twierdzić, że przecież spotkanie z Elektrą ma znaczenie dla przygotowania planu zemsty. Ale w świetle tekstu spotkanie z Elektrą rzeczywiście nie miało wpływu na bieg wydarzeń, bo Orestes przyszedł już z gotowym planem, który nawet nie uwzględniał udziału w nim Elektry i którego w niczym nie zmienił po spotkaniu z siostrą. I jeszcze słowo na temat *R*. Z jednej strony mamy, jak zaznacza Seeck, zadośćuczynienie w postaci śmierci Ajgistosa i Klitajmestry, a z drugiej strony szał, zrodzony na skutek śmierci Klitajmestry.

„Eumenidy". W tej tragedii, mówi Seeck, stają najbardziej bezpośrednio naprzeciw siebie obie strony konfliktu, czyli Orestes i Erynie. Od początku wiedzą, co mają czynić, nie potrzebna żadna intryga, jak to miało miejsce w poprzednich członach trylogii. Od początku wreszcie obie strony są razem. Struktura podstawowa w odniesieniu do Orestesa przedstawia się następująco: *S* — sytuacja po matkobójstwie, *K* — sąd w Atenach, *R* — radość Orestesa. Dla Erynii ma się rzecz zupełnie odwrotnie: *S* — ściganie przestępcy, *K* — ofiara się wymyka, *R* — rozczarowanie i gniew. Podobnie jak w *Błagalnicach* widzi tu autor charakterystyczną potrójną konstelację osób: zwycięzca, poszkodowany, sędzia. Patrząc tak na *Eumenidy* i na występujące w nich osoby autor tworzy 10 relacji między nimi i każdą z nich analizuje oddzielnie.

K obejmuje: uniewinnienie Orestesa (K_1) oraz pojednanie z Eryniami (K_2), by już dalej go nie ścigały. Ratunek dla Orestesa możliwy był dzięki temu, że pomogły mu aż trzy instancje: Apollo, Atena i sędziowie ateńscy.

Sporo miejsca poświęcił Seeck relacji Orestes — Erynie, w tym także scenie budzenia i wypędzania Erynii ze świątyni. Wreszcie rozpatrując pieśni chóru widzi je Seeck na trzech płaszczyznach: chór tworzy ogólne tło, chór powołuje się na wydarzenia na scenie, chór wreszcie sam bierze udział w akcji. Owe trzy płaszczyzny biorą się między innymi stąd, że chór jest i chórem, i aktorem — przecież jako jedna ze stron konfliktu; ponadto chór zmienia pod koniec nie tylko nazwę, ale i osobowość.

Na koniec dodam od siebie, że ściganie Orestesa przez Erynie jest tak pomyślane, by Erynie nigdy nie dopadły Orestesa bezbronnego. Stąd „zaspanie" Erynii w świątyni Apollona, stąd spóźniony pościg, tak pomyślany, by Orestes zdążył w ostatnim momencie schronić się pod opiekę Ateny. Zresztą widz obeznany z teatrem wiedział, że Orestes zdąży schronić się w Atenach, bo nie mogło być inaczej, gdyż trudno wyobrazić sobie akcję, w której Erynie dopadają bezbronnego Orestesa. Jest to więc motyw niemal baśniowy, w którym pewne wydarzenia muszą mieć taki a nie inny przebieg.

Zewnętrznym wyrazem nowego podejścia do tragedii Ajschylosa są w pracy Seecka różnego rodzaju dłuższe i krótsze wykresy i struktury graficzne, obejmujące najczęściej od kilku do kilkunastu elementów, a niekiedy i więcej. Jest ich w sumie prawie sto i dotyczą między innymi (bo nie sposób mówić o wszystkich) chronologii scen i partii chóralnych, udziału osób i chóru w strukturze *SKR*, udziału w poszczególnych scenach określonych elementów (np. lamentu), zestawienia działań i sytuacji, w których jeden element implikuje drugi itp. Wizualnie niektóre schematy robią wrażenie dość skomplikowanych, ale uważna lektura pracy i znajomość tragedii Ajschylosa pozwala szybko zorientować się w intencjach autora. Bibliografia, z której korzysta Seeck, obejmuje kilkanaście ważniejszych pozycji, ale nie one decydują o wynikach, lecz własna analiza autora.

Książka Seecka zasługuje na własne miejsce w bibliografii Ajschylosa. Nie jest pozycją hołdującą ślepo strukturalizmowi, ale nie jest też pracą tradycyjną, i to nie tylko z uwagi na charakter zewnętrzny. Przede wszystkim zaś oparta jest na rzetelnej znajomości utworów Ajschylosa, a to gwarantuje, że i Ajschylos „zyska" na tego rodzaju pracy.

Sylwester Dworacki (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Die Inschriften von Smyrna. Teil I: Grabschriften, postume Ehrungen, Grabepigramme, herausgegeben von Georg Petzl, Bonn, Dr. Rudolf Habelt GMBH, 1982, ss. 325 + Tabl.

Książkę tę bierzemy do ręki z prawdziwą przyjemnością i z uczuciem niekłamanego podziwu tak dla osoby wydawcy, jak i dla wydawnictwa. G. Petzl bowiem bardzo starannie przygotował materiał do druku, wydawnictwo Habelt zaś z nie mniejszą pieczołowitością wydało inskrypcje na lśniąco białym papierze, jaki obecnie rzadko możemy oglądać w naszych wydawnictwach albumowych. Tę wstępną, pochlebną ocenę potwierdzi każdy chyba użytkownik książki, którą wypełnia zbiór blisko 600 inskrypcji, pochodzących z antycznej Smyrny (dzisiejszy Izmir).

Jak wynika z tytułu, tom obejmuje inskrypcje nagrobne i honoryfikacyjne, o których często stwierdzić niepodobna, czy odnoszą się one do osób zmarłych, czy też w momencie wykonania inskrypcji jeszcze żyjących (por. wstęp, s. VII, przyp. 1). Nie zawsze możemy być także pewni co do tego, czy dany napis pochodzi rzeczywiście z antycznej Smyrny, gdyż w niektórych wypadkach zmuszeni jesteśmy poprzestać na hipotetycznym jedynie określeniu proweniencji danej inskrypcji (np. nr 5, 12, 26, 134, 144 etc.). Często też ich określenie jako „smyrneńskie" pozostaje kwestią do pewnego stopnia umowną, co szerzej wyjaśnia G. Petzl we wstępie do swojej książki (s. IX n.).

Omawiany tom podzielony jest na pięć zasadniczych części: 1. teksty z około III–I w. p.n.e.; 2. teksty z okresu cesarstwa rzymskiego, 3. epigramaty z około III–I w. p.n.e., 4. epigramaty z okresu cesarstwa rzymskiego, 5. inskrypcje chrześcijańskie i późniejsze. Najwięcej materiału epigraficznego przynoszą dwie pierwsze części książki (510 inskrypcji), ale dla filologa klasycznego najciekawsze jednak będą chyba epigra-

maty nagrobne, zebrane na dalszych stronach książki, gdyż wcześniej przedstawione napisy, przede wszystkim hellenistyczne, to głównie katalog imion własnych, interesujących z pewnością specjalistów od antycznej onomastyki, ale mniej wdzięcznych dla filologicznej interpretacji. Oczywiście kwestia datowania poszczególnych napisów nieraz pozostaje niepewna.

Każdą inskrypcję poprzedza lemmat, w którym znajdziemy szczegółową informację na temat pochodzenia napisu, stanu jego zachowania, ponadto opis zabytku, dane o miejscu jego znalezienia i przechowywania oraz pełną informację bibliograficzną w przypadku inskrypcji wcześniej już publikowanych. Tekst grecki opatrzony jest komentarzem, nieraz bardzo obszernym, a dłuższe, jak również trudniejsze inskrypcje zostały ponadto przełożone na język niemiecki, co stanowić może istotną pomoc przy ich interpretacji. Bogaty materiał ilustracyjny, zamieszczony w tekście i uzupełniony 40 tablicami fotograficznymi znajdującymi się na końcu książki, pozwala konfrontować brzmienie napisu ustalone przez G.P. z jego zapisem oryginalnym. Komentarz krytyczny, prócz swej tradycyjnej funkcji, pełni też rolę szczególnego świadectwa prób ustalania właściwego brzmienia danej inskrypcji, jakie podejmowali poprzednicy G. Petzla. Jest bowiem niezaprzeczalną zasługą obecnego wydawcy smyrneńskich inskrypcji, iż tekst napisów w jego opracowaniu został wszędzie tam, gdzie było to możliwe, ponownie skonfrontowany z oryginałem (jeśli się taki zachował), co znalazło odbicie w wielu dokonanych przezeń poprawkach tekstowych, opartych na ponownym odczytaniu napisu (np. w inskrypcji nr 513 G.P. przywraca ἐπὶ θώκους w miejsce tradycyjnie przyjmowanego ἐνί θώκοις). W tym celu odbył wydawca wiele podróży naukowych, zwiedzając muzea w Izmirze, Londynie, Paryżu, Wiedniu i wielu innych miastach, jako że smyrneńskie inskrypcje rozsiane są dziś po całej niemal Europie. Jedynie w tych wypadkach, gdy oryginał zaginął lub dotarcie doń było niemożliwe, G.P. zadowalał się wcześniejszym odpisem. W części wstępnej książki znajdziemy wykaz tych źródeł, z których G.P. czerpał epigraficzne informacje. Dzięki peregrynacjom wydawcy kilkanaście inskrypcji (np. inskrypcje nr 23, 24, 25, 84, 85) zostało opublikowanych po raz pierwszy. W wielu wypadkach popróbował G. P. własnych także, udanych uzupełnień.

Ze swej strony zaproponowałbym jedną koniekturę, odnoszącą się do pierwszego wiersza 525. inskrypcji. Początek heksametru w wydaniu G. P. brzmi następująco: HPOINH τοῦ παιδὸς..., przy czym interpretacja owej zagadkowej „Heroine(?)", jak daje w przekładzie tego miejsca Petzl, nie jest jasna. Wydaje się, iż przywrócimy sens wiersza, jeżeli będziemy tu czytać: HPIONHTOΥΠΑΙΔΟΣ, tj. ἦρι ὀνητοῦ παιδὸς[1]. Jeśli chodzi o drobiazgi tekstowe, to w inskrypcji nr 517 w pierwszym wierszu początkowego παῖδα tylko „pi" powinno znaleźć się w nawiasie, ponieważ następująca po nim „alpha" jest w przedrukowanym obok facsimile wyraźnie widoczna; dwukrotnie występujące τυμβωρύχος (inskrypcja nr 269, indeks s. 305) powinno być, zgodnie z informacją ze słownika LSJ, paroksytonon, a nie proparoksytonon, jak u G. P.; przy inskrypcji nr 541, w. 7 w objaśnieniu do słowa γλακτοπαγής brakuje informacji, że forma ta to hapaks legomenon, bo przytoczone analogie dotyczą przymiotnika γαλακτοπαγής; podobna informacja mogłaby się znaleźć przy epitecie μουσοεπής z 2 wiersza inskrypcji 513, a komentarz do niej można by uzupełnić notką, że wyrażenie λάλος φάμα ma swój łaciński odpowiednik u Owidiusza („fama loquax", *Pont.* II 9,3). Nieco obszerniejszego komentarza oczekiwałby czytelnik również przy inskrypcji nr 522. Zdanie bowiem: „Das Gedicht, mit metrischen Härten durchsetzt, weist eine Reihe seltener oder sonst

---

[1] Już po oddaniu recenzji do druku, dzięki uprzejmości prof. R. Merkelbacha, uzyskałem informację, iż tego kontrowersyjnego miejsca dotyczą także dwie nowe prace, opublikowane na łamach „Epigraphica anatolica": II 1983, s. 84 (W. Peek) oraz III 1984, s. 38 (R. Merkelbach). W. Peek proponuje tu czytać: ἦ ῥ' οἴνη, etc., i tłumaczyć dosłownie "Wein". Natomiast R. Merkelbach interpretuje „oine" jako „Weintraube", co wydaje się bardziej przekonywające, pod warunkiem wszakże, iż znalazłaby się analogia na takie właśnie znaczenie rzeczownika "oine".

nicht belegter Wörter auf;" (s. 224), aż zaprasza do głębszej interpretacji filologicznej. Ponadto ze względu na stan tekstu, tak błędnego metrycznie, czytelnik domagałby się tutaj zamieszczenia reprodukcji fotograficznej napisu oryginalnego (której w omawianej książce nie znajdziemy), co ewentualnie dawałoby podstawę do snucia własnych przypuszczeń. Z kolei jednozdaniowy komentarz do inskrypcji nr 35 w konfrontacji z reprodukowanym obok facsimile jest niejasny, gdyż nie bardzo wiadomo, do czego miałby się on odnosić. Oczywiście wszystko to są drobiazgi, które w niczym nie umniejszają wartości tej naprawdę starannie przygotowanej książki.

Materiał epigraficzny jest w niej uzupełniony kilkoma niezmiernie pożytecznymi indeksami (imion własnych, rzymskich konsulów i prokonsulów, geograficznym, haseł greckich, łacińskich i niemieckich, gramatyczno-ortograficznym), ponadto wykazem miejsc, w których inskrypcje są obecnie przechowywane oraz konkordancjami. Niektóre hasła podane są „w wyborze" (np. πᾶς, μήτηρ, σορός), inne podawać mają pełne referencje. Zaskakuje jednak brak hasła πατήρ (nawet w wyborze), a np. przy ἐνσόριον brak jest odsyłacza do inskrypcji nr 249, w. 2. Przy okazji warto wszakże zaznaczyć, iż w indeksie tym znajdziemy sporo interesującego materiału z punktu widzenia greckiej leksykografii. Bardzo przydatny przy lekturze inskrypcji jest też wspomniany wyżej indeks gramatyczno-ortograficzny, w którym odnotowane zostały liczne anomalie językowe. Wydaje się jednak, iż byłoby pożądane, aby już w komentarzu do danego napisu konsekwentnie znajdował się odsyłacz do indeksu, pozwalający łatwo odszukać rozwiązanie językowej zagadki. Kiedy bowiem np. w inskrypcji nr 522 natrafiamy w wierszu 8 na zagadkowe ἐγ- (w miejsce ἐκ), na pierwszy rzut oka skłonni jesteśmy po prostu podejrzewać istnienie tutaj błędu drukarskiego, podczas gdy, jak się okazuje po przejrzeniu owego indeksu, takie „udźwięcznienie" kappy nie jest czymś wyjątkowym. Wypada jednak zaznaczyć, że w wielu wypadkach stosowny odsyłacz znajduje się już w komentarzu.

Opracowane przez G. Petzla *Die Inschriften von Smyrna* to 23. tom wydawnictwa przygotowywanego pod auspicjami Wiedeńskiej oraz Reńsko-Westfalskiej Akademii Nauk, a obejmującego inskrypcje greckie miast Azji Mniejszej. Druga część tej książki, poświęcona pozostałym smyrneńskim inskrypcjom, głównie literackim, powinna ukazać się lada dzień, jak świadczy o tym katalog nowości wydawniczych. Będziemy jej zatem z niecierpliwością oczekiwać.

Włodzimierz Appel (Toruń)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

GNOMOSYNE. Menschliches Denken und Handeln in der frühgriechischen Literatur. Festschrift für Walter Marg zum 70. Geburtstag, herausgegeben von Gebhard Kurz, Dietram Müller und Walter Nicolai, München 1981, ss. 325.

Przyjaciele i uczniowie zmarłego niedawno profesora Waltera Marga zdążyli jeszcze uczcić rocznicę Jego siedemdziesiątych urodzin, wypadającą w roku 1980, wydaniem księgi okolicznościowej, na którą złożyło się dwadzieścia artykułów pióra rozmaitych autorów. Nazwiska znakomitych uczonych, wielce też zasłużonych dla filologii klasycznej, sąsiadują tu z nazwiskami innych, mniej znanych badaczy literatury greckiej, pochodzących także aż z dalekiej Japonii. Reprezentantami japońskiej filologii klasycznej są w tej książce Michio Oka i Chiaki Matsudaira (obaj z Kioto) oraz Nisuke Matsumoto z Osaki. Dwa ich artykuły poświęcone są problematyce Homerowej *Odyssei*: N. Matsumoto, *Die Freier in der Odyssee*, s. 135 nn. i M. Oka, *Telemachos' Vater*, s. 143 nn., praca zaś Ch. Matsudaira, *Xerxes, der Sohn des Dareios*, s. 289 nn., dotyczy wizerunku Kserksesa w dziele Herodota, który to wizerunek japoński filolog określa jako „das größte Meisterwerk" (s. 269) greckiego historyka, jeśli chodzi o portret literacki.

Spośród innych prac związanych z egzegezą Homeryckich arcypoematów uwagę przyciąga krótki, lecz ciekawy artykuł greckiego homerologa J. Th. Kakridisa, zaty-

tułowany *Zur epischen Onomatologie* (s. 47 nn.). Punktem wyjścia dla jego rozważań jest sprzeczność istniejąca w epickiej tradycji mitologicznej, dotycząca genealogii Agamemnona. U Homera jest on bowiem, jak wiadomo, synem Atreusa i Aerope, natomiast u Hezjoda wnukiem wspomnianej pary, synem zaś Pleisthenesa i Kleole. Wcześniejsza krytyka filologiczna traktowała więc Pleisthenesa jako „wymysł pohomerycki". J. Th. Kakridis twierdzi jednak, „daß Pleisthenes bereits der lakonischen Lokalsage angehörte" (s. 48), Homer zaś „ignorował" tę postać tylko dlatego, iż tak brzmiące imię ojca Agamemnona po prostu nie mieściło się w schemacie metrycznym heksametru. W takich przypadkach otwierały się przed aojdem następujące możliwości: mógł on pogwałcić prawa metryczne, tak, jak to się dzieje przy imionach niektórych bogów lub nazwach geograficznych, mógł on posłużyć się tzw. metrycznym wzdłużeniem, wreszcie mógł takie niewygodne imię zastąpić innym lub po prostu je ukryć. Z 40 znanych nam greckich imion własnych zakończonych na -sthenes w całej poezji epickiej od Homera po Nonnosa spotykamy tylko jedno, i to zastosowane w casu obliquo (υἱὸς Ἀγασθένεος„ *Il.* II 624). Dwa inne pojawiające się w epice imiona tego typu (Eurysthenes i Menesthenes) występują natomiast w ich skróconej formie (Eurystheus i Menestheus), dzięki czemu mogły pojawić się w wierszu. Homer teoretycznie mógł tak postąpić i z imieniem Pleisthenesa, ale „es wäre sinnlos zu fragen" (s. 50), dlaczego tym razem nie skorzystał z takiej możliwości. Pleisthenes bowiem musiał już na wiele lat przed Homerem zostać usunięty z jońskiego katalogu bohaterów, jak świadczyć o tym może choćby formularne patronimikon Agamemnona (Atreides), a także określenie „Atreos hyios". W słynnej jednak scenie (*Il.* II 100 nn.), kiedy to Homer przedstawia dzieje berła Pelopidów (wykonanego, przypomnijmy, przez Hefajstosa, poprzez Zeusa i Hermesa przekazanego następnie do rąk Pelopsa, który dał je z kolei Atreusowi, a ten umierając zostawił je Thyestesowi, by wreszcie dotarło ono do rąk Agamemnona) zaskakuje nas raczej nieoczekiwana wzmianka o Thyestesie, którego pojawienie się w tym miejscu przełamuje niejako naturalny porządek przekazywania berła z ojca na syna. Obecność jego razi tym bardziej, że związki między obu braćmi przedstawione w tradycji mitycznej trudno nazwać braterskimi. Zdaniem Kakridisa motyw wrogości pomiędzy Atreusem i Thyestesem został usunięty z wczesnego jońskiego eposu po to, by uniknąć opowiadania o ich zbrodniach (s. 52; z tego też względu nie ma u Homera mowy o ofiarowaniu Ifigenii, a i śmierć Palamedesa nie została opowiedziana dlatego, by nie rzucać cienia na postać Odysa). A jak zatem uzasadnić występowanie Thyestesa we wspomnianej linii sukcesyjnej Zeusowego berła? Grecki uczony wyjaśnia to następująco: Thyestes zajmuje w niej właśnie miejsce Pleisthenesa, który w pierwotnym podaniu przejmował berło z rąk swego ojca Atreusa, a następnie przekazywał je Agamemnonowi. Kiedy jego postać musiała „zniknąć" z poezji, aojdowie wypełnili powstałą lukę nie jakimś obcym imieniem, lecz przejętym z rodziny Pelopidów. W tekście Homera ślad przełamania tradycji kryje się też być może w sferze stylistycznej; prawidłowa bowiem sukcesja berła opisana jest słowem δῶκεν, natomiast przy Thyestesie czytamy ἔλιπεν / λεῖπε (ww. 106–107).

Zagadnieniom homeryckim poświęcone są także prace: J. Latacza, *Zeus' Reise zu den Aithiopen* (zu *Il.* I, 304–495), s. 53 nn., W. Nicolai, *Wirkungsabsichten des Iliasdichters*, s. 81 nn., S. Besslich, *Nausikaa und Telemach. Dichterische Funktion und Eigenwert der Person bei der Darstellung des jungen Menschen in der Odyssee*, s. 103 nn., oraz D. N. Maronitisa, *Die erste Trugrede des Odysseus in der Odyssee: Vorbild und Variationen*, s. 117 nn. Artykuły to interesujące, lecz w ramach krótkiego omówienia nie sposób oczywiście przedstawić ich zawartości. Przygotowane one zostały pod kątem osobistych zainteresowań Jubilata, którego prace koncentrowały się przede wszystkim wokół wczesnogreckiego eposu, greckiej liryki, dzieła Herodota, Timaiosa z Lokroi, a także Owidiusza (na końcu tomu znajdziemy bibliografię prac Profesora opracowaną przez G. Kurza), przy czym zgodnie z podtytułem ofiarowanej Mu księgi oraz słowami wydawców (s. VIII), w pracach swych prof. W. Marg dawał przede wszystkim wyraz swym antropologicznym niejako zainteresowaniom, ukierunkowanym na człowieka

i jego miejsce w aktualnej rzeczywistości. Jedynym więc artykułem przełamującym w pewnym sensie profil omawianej książki jest praca H. Humbacha, zatytułowana Ἀγχάρης *und* ἄγχήρης, s. 235 nn., dotycząca krytyki ww. 993 n. Ajschylosowych *Persów*. Nie podejmując tutaj polemiki co do trafności spostrzeżeń autora odnoszących się do tekstu tragedii Ajschylosa, chciałbym jednak zwrócić uwagę na pewien innego rodzaju drobiazg. Wydaje się bowiem, że poczynione przezeń spostrzeżenie, jakoby (s. 235) „... alle (podkreślenie WA) unsere Homerausgaben in (der-WA) *Odyssee* 18, 353 f. (raczej 354 f. — WA) der syntaktisch falschen und nur durch eine einzige Handschrift bezeugten Lesung σέλας ἔμμεναι αὐτοῦ / κἀκ κεφαλῆς den Vorzug geben gegenüber der syntaktisch richtigen, durch den Consensus der Handschriften und durch Scholien gesicherten Lesung αὐτοῦ / καὶ κεφαλῆς" (o czym osobno pisał H. Humbach [w:] *Carolla Linguistica*, Weisbaden 1955, s. 94 ff.) jest pewnym nieporozumieniem. Już bowiem w wydaniu *Odyssei* przygotowanym przez G. Ch. Crusiusa (Hannover 1844) widnieje w tekście Homera αὐτοῦ / καὶ κεφαλῆς, o które upomina się Humbach.

I o jeszcze jednej pracy chciałbym w paru bodaj słowach wspomnieć. Otóż istotą artykułu znawcy poezji hymnicznej, M. Forderera, *Der orphische Zeushymnus*, s. 227 nn., jest oryginalna próba złożenia w całość archaicznego hymnu do Zeusa, pochodzącego najprawdopodobniej z VI w. p.n.e. Był to utwór bardzo popularny w starożytności i częstokroć cytowany. Właśnie dzięki owym rozproszonym cytatom szczęśliwie udało się M. Fordererowi zrekonstruować hymn niemal całkowicie. Ścisła responsja poszczególnych fragmentów oraz symetryczna budowa całości pozwala sądzić, że próba wydawcy jest udana, choć oczywiście całkowitej pewności mieć nie można. Tekst grecki opatrzony został paralelnym przekładem niemieckim, artykuł zaś zamyka komentarz do tego „powstałego w XX wieku" antycznego hymnu.

Poza wspomnianymi znaleźć jeszcze można w GNOMOSYNE następujące artykuły: A. Heussa, *Vom Anfang und Ende „archaischer" Politik bei den Griechen*, s. 1 nn.; H. Thesleffa, *Man and locus amoenus in early Greek poetry*, s. 31 nn.; M. Errena, *Die Geschichte der Technik bei Hesiod*, s. 155 nn.; G. Lucka, *Der Mensch in der frühgriechischen Elegie*, s. 167 nn.; A. Spiry, *Solons Musenelegie*, s. 177 nn.; H. Patzera, *Der archaische Areté-Kanon im Corpus Theognideum*, s. 197 nn.; J. Stallmacha, *Der Mensch zwischen Schein und Sein. Zum anthropologischen Motiv im parmenideischen Denken*, s. 239 nn.; H. Erbsego, *Die Funktion der Novellen in Werke Herodots*, s. 251 nn., H. Hommela, *Herodots Einleitungssatz: ein Schlüssel zur Analyse des Gesamtwerks?*, s. 271 nn.; D. Müllera, *Herodot — Vater des Empirismus? Mensch und Erkenntnis im Denken Herodots*, s. 299 nn., oraz przez tego samego autora opracowane zestawienie *Von Walter Marg angeregte und betreute Dissertationen*, s. 325. Całości tej, z pewnością zasługującej na uwagę szerszego kręgu filologów klasycznych, książki ofiarowanej profesorowi Walterowi Margowi dopełnia ułożona przez S. B. (Siegfried Besslich?) łacińskim dystychem okolicznościowa elegia.

Włodzimierz Appel (Toruń)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Luciano, Il lutto, a cura di **Valeria Andò**, Palermo 1984, Hermes-Collana di testi antichi 11, diretta da Giusto Monaco. Editore Palumbo & C, ss. 180.

Z prawdziwą satysfakcją należy odnotować monograficzne wydanie niewielkiej (c. 1–25), satyrycznej diatryby Lukiana Περὶ πένθους (*De luctu*) wraz z obszernym wstępem i komentarzem. Jest to bowiem pierwsza w nowożytnej nauce tego typu praca. W dotychczasowych badaniach zajmowano się utworem Samosateńczyka okazjonalnie, a nigdy nie traktowano go oddzielnie.

Książkę rozpoczyna autorka spisem bibliografii (s. 5–13) i wstępem, który poświę-

ciła rzeczowemu wprowadzeniu w problematykę utworu (s. 17–53), dalej zamieściła uwagi odnoszące się do krytyki tekstu (s. 57–65), a następnie przedstawiła oryginalny tekst wraz z przekładem (s. 68–85), przypisy (s. 89–163), indeks autorów starożytnych i cytowanych miejsc (s. 165–174), indeks autorów nowożytnych (s. 175–179) i na końcu spis treści (s. 180).

Główną wartością „Wprowadzenia" jest zebranie i uporządkowanie opinii nowożytnych uczonych oraz wyników ich badań, rozsianych po wielu pracach o charakterze ogólniejszym lub monograficznie traktujących całą twórczość syryjskiego retora. Samodzielnych wstępnych studiów autorka uprzednio nie przeprowadziła. Stąd odczuwa się w jej wywodach brak szerszego, własnego spojrzenia na cały dorobek artystyczny starożytnego pisarza, a zwłaszcza na jego koncepcje i założenia twórcze, co przecież umożliwiło by jej przeprowadzenie precyzyjniejszej analizy dziełka i umieszczenie go w szerszym kontekście literackim. V. A. opiera się więc na autorytetach naukowych, próbuje jednak wskazywać na najbardziej przekonywające propozycje rozwiązań skomplikowanych problemów badawczych, jak np. kwestii autentyczności utworu, źródeł, chronologii itp.

Wprowadzenie podzieliła na cztery rozdziały: 1. Struktura literacka i znaczenie historyczne *De luctu* (s. 17–27); 2. Autentyczność, źródła, rodzaj literacki (s. 27–41); 3. Chronologia (s. 41–47); 4. Zwyczaje pogrzebowe – pomiędzy satyrą i interpretacją antropologiczną (s. 47–53).

Szczegółowych uzupełnień i może nieco innych ustaleń wymaga rozdział pierwszy. Dlatego na nim głównie skupimy uwagę i poświęcimy mu najwięcej miejsca.

Autorka rozpoczyna swe wywody od stwierdzenia (s. 17), że w diatrybie wyśmiewa starożytny pisarz współczesne mu zwyczaje pogrzebowe („deride i costumi funerali correnti") i że utwór jest typowym przykładem satyry, której komponentami są literackość („la letterarietà") i żart intelektualny („il gioco intellettuale").

Sąd swój oparła włoska autorka na dość powierzchownej ocenie całej twórczości Samosateńczyka dokonanej przez dwóch uczonych: C. A. Van Rooy'a[1] oraz przez G. Highet'a[2]. Ze względu na fakt, że stwierdzenie to ma charakter wyraźnie aksjologiczny i w sposób istotny decyduje o sposobie widzenia struktury diatryby i jej artystycznego przesłania, zwrócić musimy uwagę na jego zasadność.

Najpierw trzeba sobie postawić pytanie, które zupełnie pominęła V. A., jaki cel wyznaczył swojemu utworowi starożytny pisarz. Rozpoczyna on utwór następująco (c. 1): „Warto przyjrzeć się dokładnie temu, co zwykli ludzie przy opłakiwaniu umarłych czynią i mówią, a także co mówią ci, którzy ich niby to pocieszają"[3]. Satyryk zamierza zrealizować zadanie podwójne: z jednej strony opisać zwyczaje pogrzebowe (co czynią i mówią), a z drugiej zapowiada wyśmianie konsolacyjnych utworów literackich (co mówią niby pocieszający). Wyraźnie o tym świadczy użycie wyrażenia τῶν παραμυθουμένων od παραμυθέω – pocieszać, nawiązującego do terminu genologicznego παραμυθία – *consolatio*. O tym powiązaniu mówi V. A. w „Komentarzu" (s. 90), ale nie wyciąga odpowiedniego wniosku. Dodajmy jeszcze, że termin ten jest połączony z wyrażeniem δῆθεν (=niby), które nadaje wypowiedzi wyraźnie ironiczno-sarkastyczny charakter, czego autorka nie doceniła i nie dostrzegła nawet w przekładzie (s. 69): „Vale proprio la pena di considerare quello che fa e che dice la maggior parte delle persone nelle occasioni di lutto, ed anche le parole dette a sua volta da chi cerca ovviamente di consolarle..." Również w „Komentarzu" nie zostało objaśnione

---

[1] *Studies in Classical Satire and Related Literary Theory*, Leiden 1966, s. 110–111.
[2] *The Anatomy of Satire*, Princeton 1962, s. 42–43.
[3] Tłumaczenie utworów Lukiana pióra K. M. Boguckiego w: Lukian, *Dialogi*, Wrocław–Warszawa–Kraków t. I, 1960, t. II 1962. Tom III przełożył W. Madyda w r. 1966. Całość ukazała się w serii: Biblioteka Przekładów z Literatury Antycznej. Komitet Nauk o Kulturze Antycznej PAN. Przekład *De luctu* (*O opłakiwaniu zmarłych*), t. II, s. 303–307.

użycie i znaczenie słowa δῆθεν. Przekład polski M. K. Boguckiego istotę rzeczy oddaje trafnie: „niby to pocieszają...", podobnie A. M. Harmon[4]: „... to observe... what their would be comforters say..."

Tak więc należy uzupełnić stwierdzenie włoskiej uczonej; Lukian wytycza sobie cel podwójny: wyśmiać zwyczaje pogrzebowe i utwory konsolacyjne.

Oceniając pierwszy rozdział diatryby (s. 20) autorka słusznie określa go jako wstęp („l'*exordium* del discorso appare", por. też „Komentarz", s. 89). Celnie także dostrzega, że charakter i rytm jego pierwszych zdań jest powolny i poważny, ciężki („pesante"). Wydaje się jednak, że niesłusznie stawia hipotezę jakoby miała to być imitacja traktatów filozoficznych („esordio... condotto forse a imitazione dei trattati filosofici").

Naszym zdaniem należy w dalszym ciągu iść za Lukianem, który na początku rozdziału drugiego, czyli tuż po wstępie, wyraźnie wspomina Homera i Hezjoda jako źródła literackie swych złośliwych rozważań. Rytm więc powolny i poważny wstępnego rozdziału sugeruje imitację inwokacji w poezji epicznej.

Jakie są argumenty za przyjęciem tej hipotezy, obok oczywiście sugestii samego Lukiana?

Argument pierwszy: Samosateńczyk stosuje, podobnie jak w inwokacjach epicznych, figurę retoryczną zwaną aposiopesis, czyli zatrzymanie. Przechodząc do omówienia zwyczajów pogrzebowych pisze (c. 1): „Otóż gdy ktoś umrze, czynią jak następuje...albo raczej spróbuję pierwej przedstawić wyobrażenia, jakie ci ludzie o śmierci mają. To bowiem rzuci światło na powody ich dziwnego postępowania". Naszym zdaniem zachodzi tu wyraźne podobieństwo do techniki zastosowanej w *Odysei*. Nagłe zatrzymanie narracji, zaznaczone zmianą rytmu i zwrotem do muz, to przecież zakończenie wstępu do sławnej epopei (w. 9 i 10). Zwróćmy także uwagę na tradycję epicką; Wergiliusz, którego *Eneidę* zestawiano już w nauce z utworem Samosateńczyka[5], nawiązując do *Odysei* stosuje również podobną metodę: nieoczekiwanie zwraca się do muzy o wskazanie mu przyczyn cierpień bohatera (w. 8). Podobnie i Lukian przez zmianę treści naracji ma na celu ukazanie przyczyn „dziwnego postępowania" ludzi. Mówimy tu o podobieństwie, a nie stwierdzamy identyczności zastosowanej figury. Samosateńczykowi również nie chodziło o naśladowanie wierne epickich inwokacji, chodziło mu o sugestywne wrażenie podobieństwa, skoro później otwarcie miał się z wielkich epików wyśmiewać. I tak zastąpił tradycyjny w inwokacji zwrot do muz figurą retoryczną — aposiopesis.

Argument drugi: autor *De luctu*, podobnie jak autor *Odysei*, zaznacza swój pełen emocji stosunek do prezentowanego tematu. Lukian stosuje accusativus exclamationis: μὰ τὸν Πλούτωνα καὶ Περσεφόνην. V. A. twierdzi (s. 91), że źródłem kolokwialnego załamania poważnego i dostojnego rytmu pierwszych zdań diatryby jest komedia Arystofanejska. Naszym natomiast zdaniem jest nim właśnie inwokacja *Odysei*. Przecież bohaterski rytm wiersza zostaje przerwany (w. 8) pełnym emocji odautorskim wykrzyknikiem: νήπιοι.

Argument trzeci: obserwujemy zachowanie w obu utworach tej samej kolejności, występowania przedstawionych paralel: exclamatio, aposiopesis.

Argument czwarty: Samosateńczyk zwraca uwagę czytelnika na *Odyseję* z wyraźnie literackim celem. Spróbujmy rzecz przedstawić nieco szerzej: włoska uczona przechodząc do omawiania budowy utworu nie dostrzega w pełni dramatycznej wstawki, tj. dialogu pomiędzy ojcem a zmarłym synem (c. 13—19). Jego odpowiedź na skargi

---

[4] [W:] *Lucian* with an English Translation by..., Loeb Classical Library, t. IV London 1961, s. 113.

[5] Por. M. I. Lévy, *La légende de Pythagore de Grèce en Palestine*, Paris 1927, s. 79—128, gdzie zestawia *De luctu* c. 7 z *Aen.* VI 432—433 i 566—569; c. 7—9 z *Aen.* VI 548—627, 637—678, 703—715; c. 4 z *Aen.* VI 552. Por. też P. Vergilius Maro *Aeneis*, Buch VI, erklärt von E. Norden, Leipzig-Berlin 1916, s. 237 n.

ojca traktuje jako monolog (s. 21: „monologo, che occupa ben quattro paragrafi tra i più lunghi"). Tymczasem jest to dialog, typowy dla diatryby – pozorowany, rozgrywający się w sferze wyobraźni, na zasadzie „gdyby" (c. 16): „... gdyby syn uprosił Ajakosa i Ajdoneusa, by mógł na chwilę wychylić się z paszczy piekielnej i powściągnąć marne gadaniny ojca, to rzekłby doń niechybnie tak ..." Wyrażenie εἴποι δ'ἄν wyodrębnia wyraźnie wypowiedź syna jako kwestię dialogową. V. A. przy omawianiu źródeł literackich jakby poprawia swoje wywody uwagą, że sam pomysł rozmowy żywych ze zmarłymi (a więc jednak rozmowy!) ma swoją cynicką tradycję, a nawet przez zastosowanie tego samego zwrotu językowego można go odnieść do Biona Borystenity (s. 31 i n.) Wpływu tradycji cynickiej nie można negować. Jednakże stale trzeba pamiętać o ciągłym nawiązywaniu Lukiana do *Odysei*. A fakt ten każe nam widzieć konsekwentnie w scenie dramatycznej rozmowy ojca z synem wyraźne nawiązanie do motywu rozmowy Odysa z matką (XI 154–224). Różnica polega tylko na wymianie członu indywidualizującego motywu: w *Odysei* rozmawia syn z matką a w *De luctu* syn z ojcem. Warto tu zwrócić uwagę na skomponowanie tego motywu według figury retorycznej zwanej chiazm. Oczywiście w retoryce chodzi o paralelizm składniowy polegający na odwróconej symetrii dwóch cząstek składniowych, tu pisarzowi chodzi o kompozycję według schematu odwróconej symetrii w stosunku do *Odysei*; u epika żywy syn rozmawia ze zmarłą matką a u Lukiana: żywy ojciec ze zmarłym synem. Schemat jednak motywu, czy też ściślej mówiąc człon schematyzujący pozostał bez zmian. Również nie bez znaczenia jest fakt, że u obu autorów czytamy prawie identyczny opis bezcielesności zmarłych: u Lukiana c. 9, u Homera XI 207–208, 219–222. Do tego dodać należy, co już zostało wypracowane przez nowożytną naukę[6], że schemat struktury lamentacyjnych kwestii ojca jest wyraźnie wzorowany na lamentach bohaterów Homerowych (por. *Il.* XVIII 316–342, XXII 416–428, XXIV 725–745). Z tych więc względów powiązanie tej sceny z przekazem Homerowym jest o wiele bardziej prawdopodobne, a konsekwentne działanie Lukiana bardziej widoczne.

Rozdział pierwszy „Wprowadzenia" zamyka krótka charakterystyka komizmu Lukiana i wpływu utworu na potomnych. Analizę dowcipnych i pełnych szyderczego humoru wywodów satyryka przeprowadziła V. A. przekonywająco. Oddzieliła część pierwszą, opisową, w której autor rekonstruuje wyobrażenia powszechne, nieraz ludowe o Hadesie, od części drugiej, poświęconej charakterystyce obyczajów pogrzebowych i parodii utworów lamentacyjnych i konsolacyjnych.

W części pierwszej humor jej zdaniem opiera się na racjonalistycznej krytyce poglądów ludzkich, na wychwytywaniu ich sprzeczności i niedorzeczności: np. powszechnie się wierzy w ciemności spowijające Hades (c. 2), a równocześnie istnieje możliwość dokładnego zobaczenia „co się tam znajduje"; o wodzie z rzeki zapomnienia Lete mówią dokładnie ci, co z niej pili, a więc nie zapomnieli (c. 5); zmarli żywią się libacjami i obiatami, a jeżeli nie mają krewnych i zmarłych, to grozi im śmierć z głodu (c. 9) itp. Słuszne spostrzeżenia V. A. należy tu uzupełnić uwagą ogólniejszą: źródłem, do którego się przyznał i do którego konsekwentnie nawiązuje Samosateńczyk, co już wyżej staraliśmy się wykazać, jest przecież Homer i Hezjod. Satyrykowi nie chodzi wyłącznie o wyśmianie konkretnych poglądów obu autorów, ale również o wykpienie ich jako religijnych prawodawców. Satyryk śmieje się z faktu, że ludzie nie tylko idą za ich fantazjami, ale że uważają „ich poezję za prawo" (c. 2 καὶ νόμον θέμενοι τὴν ποιήσιν αὐτῶν). Niewątpliwym prawodawcą, który usiłował uporządkować wszystko to, co Homer przekazał, był Hezjod. Jego *Teogonia*, to pierwsza próba potraktowania na serio przekazów poetyckich. I z takiego właśnie traktowania na serio wymysłów i fantazji poetów śmieje się Lukian. On też, jak Hezjod, usiłuje uporządkować wyo-

[6] Por. M. Andronikos, *Totenkult*, Göttingen 1968, Archeologia Homerica, III W., s. 9–14; M. P. Nilsson, *Der Ursprung der Tragödie*, Neue Jahrbücher klass. Altertum XXVII 1911, s. 609 i n. oraz [w:] *Opuscula selecta*, I, Lund 1951, s. 78; E. Reiner, *Die rituelle Totenklage der Griechen*, Stuttgart-Berlin 1938, s. 24–27.

brażenia ludzi (δόξας), przejmuje zatem koncepcję literacką jego dzieła, ale nie traktuje urojeń i fantazji na serio, obnaża ich brak logiki, dowodzi niedorzeczności. Część zatem pierwsza — opis Hadesu — jest parodią pomysłu (a nie dzieła) Hezjoda, stanowi rodzaj sarkastycznego żartu literackiego, który chętnie byśmy nazwali Hadesogonią. Jest ona, podobnie jak cała diatryba, adresowana do ludzi wykształconych, którzy znali Homera i Hezjoda wyjątkowo dobrze, jak świadczą o tym także rozliczne aluzje. Dlatego Samosateńczyk wyraźnie zaznacza, że nonsensowne wyobrażenia poetyckie poważnie mogli brać tylko ludzie niewykształceni (ἰδιώτας, c. 2, por. opozycję οἱ μὲν ἰδιῶται... οἱ πεπαιδευμένοι *Lexiph.* 24, *De domo* 2, por. V. A., s. 93). Literackość więc jego żartu nie polega, jak sugeruje V. A., na „nieaktualności krytyki religijnej" („alla inattualità della critica religiosa", s. 19), czyli na krytykowaniu tych wyobrażeń, w które w jego czasach nikt już nie wierzył, lecz — jak to wyżej zaznaczyliśmy — na parodii pomysłu literackiego beockiego poety. Dodajmy, że nie jest to jedyna kpina Samosateńczyka z twórczości Hezjoda. W *Rozmowie z Hezjodem* w ogóle poddaje w wątpliwość poetyckie natchnienie epika (c. 9): „Może jednak godzi się przyjąć to, coś powiedział na początku: nie wiedziałeś o niczym, co mówisz, lecz jakieś boskie natchnienie kazało ci pisać wiersze, choć i ono nie było zbyt silne". Por. też złośliwe uwagi satyryka w *Nauczycielu mówców* (c. 4): „Hezjod biorąc parę liści z Helikonu, w jednej chwili z pasterza stał się poetą i natchniony przez muzy opiewał rody bogów i bohaterów". Wreszcie w dialogu *Saturnalia* napotyka czytelnik na bardzo ostrą ocenę pomysłów mitologicznych Hezjoda. Dotyczą one mitu o Kronosie, któremu imputował nieszczęśliwy epik zjadanie własnych dzieci. Dopuszczony do głosu Kronos tak pełen złości woła (c. 6): „Alboż sądzisz, że ów pastuch, ów bajarz coś rzetelnego o mnie wiedział ?"

Część druga diatryby poświęcona zwyczajom pogrzebowym, oscyluje zdaniem V. A. (s. 23) pomiędzy tonem komedii a tonem ostrej satyry. Po krótkiej analizie efektów komicznych zawartych w tej części utworu dochodzi do wniosku, że satyra ma charakter pozorny, a oburzenie starożytnego pisarza jest częścią dowcipu (s. 23 „anche l'indignazione fa parte del gioco"). Argumentem głównym za tą hipotezą jest zdaniem uczonej włoskiej treść rozdziału 14, w którym Samosateńczyk wyśmiewa, opierając się na informacjach zaczerpniętych z literatury, barbarzyńskie zwyczaje pogrzebowe, zupełnie już nie znane w jego czasach, w taki sposób, jak gdyby one funkcjonowały w dalszym ciągu w rzeczywistości społecznej. V. A. idzie tutaj za sugestią C. A. Van Rooy'a, który stwierdził, że Lukian prezentuje szczególny rodzaj satyry, tzw. pozorowanej czy rzekomej („spurious...sham seriousness")[7].

Taka ocena twórczości Lukiana, a w tym i omawianego utworu, budzić musi wątpliwości, wymaga pewnych zastrzeżeń i uzupełnień. Po pierwsze w nauce nie ma jednakowej oceny twórczości pisarza z Samosat. Jedni traktują go jako nihilistę, np. wspomniany wyżej C. A. Van Rooy, a drudzy uznają za poważnego krytyka społeczeństwa grecko-rzymskiego. Za reprezentanta tej opinii można uznać między innymi B. Baldwina[8].

Po drugie w prolalii *Dionizos* autor wyraźnie broni się przed opiniami tych spośród jemu współczesnych, którzy sugerowali (a za ich właśnie sugestiami poszli niektórzy nowożytni badacze), że w jego utworach nie ma niczego wartościowego poza „bluszczem" (c. 5) formalnych rozwiązań. Dowodzi, że częste przestawanie z jego dialogami sprawi, iż zamiast „bluszczu" znajdą czytelnicy lub słuchacze również i „żelazo" (ἀντὶ τοῦ κιττοῦ σίδηρον εὑρόντες...), czyli — jak wynika to z konteksu — wartościową treść. Satyryk przeciwstawia się zdecydowanie schematycznemu, .jednoznacznemu zaszeregowaniu jego utworów do jakiejś odmiany gatunkowej satyry. Swoje dialogi charakteryzuje o wiele szerzej, niż sugerowali to jego współcześni i nowożytni badacze; mówi o nich, że są σατυρικὰ καὶ γελοῖά τινα καὶ κομιδῇ κωμικά. Tak więc starożytny

[7] *O. c.* s. 110.

[8] *Lucian as Social Satirist*, Classical Quarterly XI 1961, s. 199—208, por. tegoż autora *Studies in Lucian*, Toronto 1973.

pisarz pragnie ogarnąć w swych utworach wszelkie rodzaje komizmu, a nie tylko satyrę. Ich szczegółowe uporządkowanie przedstawione zostało na innym miejscu[9]. Tu tylko dodajmy, że ogólnie oceniając komizm zawarty w tej diatrybie trzeba stwierdzić, iż rodzi się on w wyniku relacji człowieka do człowieka. Mówiąc konkretniej jest to odbicie w krzywym zwierciadle satyry stosunku człowieka, który patrzy na rzeczywistość uważnie i ocenia ją kierując się zdrowym rozsądkiem, do człowieka bezwolnie ulegającemu wymysłom poetów i tradycji obyczaju. Oczywiście tym, który uważnie obserwuje i trzeźwo myśli, jest przede wszystkim Lukian. Tu należy przypomnieć sformułowanie zadania, jakie sobie satyryk postawił na początku diatryby: „Warto przyjrzeć się dokładnie" (ἀξιόν γε παρατηρεῖν...) i porównać z kończącym utwór zdaniem: „Te i inne, o wiele jeszcze śmieszniejsze szczegóły zauważy baczny obserwator ..." (τις ἐπιτηρῶν). Kończąca diatrybę uwaga jest więc zaproszeniem do śmiechu z kogoś lub z czegoś. Lukian utożsamia wykształconego odbiorcę ze sobą i traktuje go również jako uważnego obserwatora (por. παρατηρεῖν — ἐπιτηρῶν).

Jaki ma cel ? W dialogu *Nigrinos* autor wyznaje (c. 21), że serdecznie można się uśmiać i ubawić z ludzkiej głupoty i zarozumiałości. Stwierdza również, że społeczeństwo potrzebuje nowych Demokrytów i Heraklitów; pierwszego, by się śmiał z ciemnoty, a drugiego, by biadał nad głupotą sobie współczesnych. Rolę Demokryta ma spełnić jego pisarstwo, co wyraźnie sugeruje w ostrej satyrze *O ofiarach*, gdzie prowadzi narrację w pierwszej osobie i kończy ją właśnie wzmianką o potrzebie Demokrytowego śmiechu (c. 15). W nowożytnej nauce dostrzeżono już dawno[10], że istnieje ścisły związek pomiędzy ostatnią frazą *De luctu* (*O opłakiwaniu umarłych*) a pierwszym zdaniem *De sacrificiis* (*O ofiarach*). Słusznie więc sugeruje się, że *O ofiarach* jest kontynuacją *O opłakiwaniu umarłych*. Te spostrzeżenia możemy uzupełnić dodając, że nie tylko istnieje werbalny i tematyczny związek pomiędzy obu utworami, ale że mają także wspólny rodzaj komizmu, tj. Demokrytowy, a więc wychowawczy. Jeszcze jednym argumentem skłaniającym nas do odrzucenia tezy o pozorowanej satyrze Lukiana, nie związanej z życiem, tzw. intelektualnej, jest fakt, że krytyka rzeczywistych obyczajów pogrzebowych znalazła swój wyraz również i w moralistyce. Nie bez znaczenia jest tu świadectwo Plutarcha, który w *Liście pocieszającym do żony* (*Consolatio ad uxorem*) pisze (c. 4): „Przywiązaniu do zmarłych czynimy zadość przez tęsknotę, pamięć o nich i cześć im oddawaną, ale to nienasycenie w skargach, doprowadzające do zawodzenia i bicia się w piersi, nie mniej jest sromotne od nieumiarkowania w rozkoszach, niesłusznie zaś bywa traktowane z pobłażaniem...[11]". Podobieństwo z krytyką satyryka jest wyraźne, por. c. 19: „Ale na co zdadzą mi się (mówi zmarły młodzieniec) te wasze zawodzenia, te bicia się w piersi przy dźwiękach fletu, te tak niepomierne lamenty ?" (por. też c. 12). Plutarch, podobnie jak Lukian, także nawołuje do umiarkowania i rozsądku, chwali żonę, która po śmierci córeczki „utrzymała ład w domu w okolicznościach usprawiedliwiających nawet wielki zamęt" (c. 5).

Z tych wszystkich względów nie możemy się zgodzić z opinią C. A. Van Rooy'a, za którą poszła V. A., sugerującą pozorowane działanie satyryczne Samosateńczyka i posądzającą go wyłącznie o intelektualny żart.

Przypomnieć tu można jeszcze stanowisko włoskiego humanisty Lapo da Castiglionchio, który również odczytał diatrybę jako wychowawczą satyrę. Dedykował w r. 1434 jej przekład na język łaciński papieżowi Eugeniuszowi IV i wyraził we wstępie nadzieję, iż utwór mu się spodoba, ponieważ Papież jest wrogiem zabobonów, podobnie jak i Lukian[12].

---

[9] Por. K. Korus, *The Theory of Humour in Lucian of Samosata*, Eos LXXII 1984, s. 295—313.

[10] Por. Harmon, *o. c.* s. 111, por. też uwagi V. A. s. 163.

[11] Tłumaczenie Z. Abramowiczówny [w:] Plutarch, *Moralia*, Wrocław 1954, Biblioteka Narodowa S. II nr 86, s. 176—184.

[12] Por. F. P. Luiso, *Studi su l'epistolario e le traduzioni di Lapo da Castiglionchio juniore*, Studi italiani di filologia classica VII 1899, s. 205—299, por. też V. A. przyp. 9.

Rozdział drugi „Wprowadzenia", jak to już wyżej zaznaczyliśmy, poświęca V. A. (s. 27) zagadnieniu autentyczności, źródłom i gatunkowi literackiemu, do jakiego należy utwór. W wieku XIX niektórzy uczeni, zwłaszcza wydawcy dialogów Samosateńczyka[13], usiłowali wątpić w autentyczność diatryby. Studia R. Helma przyczyniły się jednakże do zupełnej zmiany stanowiska badawczego[14]. Obecnie panuje już całkowita zgodność poglądów, nikt nie usiłuje atetować utworu. Szczególnie łatwo jest znaleźć wspólne motywy i typowe dla starożytnego satyryka cechy stylistyczne w takich dziełach jak *Dialogi mortuorum*, *Necyomantia*, *Cataplus*, *Charon*, *Philopseudes*, *Vera historia*, *Nigrinus*, *Demonax*, *De sacrificiis*.

Przechodząc do omawiania zależności Lukiana od źródeł słusznie V. A. zwróciła uwagę, że autor *De luctu* jest zależny przede wszystkim od siebie samego, od wcześniejszych utworów. Umiejętność nieraz kilkunastokrotnego wykorzystywania tych samych motywów w rozmaitych tekstach przyswoił sobie Samosateńczyk jeszcze w szkole retorycznej. Było to cechą typową dla retorów prezentujących nurt drugiej sofistyki. Dodać tu tylko można, że prace G. Andersona[15] i J. Bompaire'a[16] doskonale fakty te ilustrują.

Zgodzić się trzeba z może dość uproszczonym sądem V. A. odnośnie do źródeł literackich, z których korzystał Syryjczyk; po przytoczeniu wyników wielu szczegółowych badań stwierdza autorka (s. 41), że nie można wskazać na zależność tylko od jakiegoś jednego, wiodącego źródła literackiego, jest ich bowiem wiele, zwłaszcza w tej części diatryby, która przedstawia wyobrażenia ludowe o Hadesie. Słusznie też V. A. wskazuje, że należy się liczyć z wpływami niezależnymi od jego świadomości, co przecież wynikało z gruntownego wykształcenia retorycznego satyryka.

Tytuł i pomysł, a także i gatunek literacki utworu przejęte zostały z tradycji retorycznych i filozoficznych. W czasach Lukiana z upodobaniem naśladowano sławną consolatio Krantora. Od niego przejmowano tytuł Περὶ πένθους. Za modą zapewne poszedł i autor *De luctu*. Zależność zaś utworu od diatryb cynickich wykazał jeszcze R. Helm w klasycznej monografii *Lukian und Menipp*, Leipzig-Berlin 1906. Zwraca uwagę zwłaszcza podobieństwo formalne do fragmentów tekstu Biona Borystenity.

Rozdział trzeci zawiera uwagi V. A. dotyczące chronologii diatryby. Uczona odrzuca poglądy R. Helma[17], który sugeruje, że utwór powstał w pierwszej fazie twórczości satyrycznej Samosateńczyka, tj. między rokiem 161 a 165. V. A. stawia hipotezę, że „literackość utworu" nie pozwala na powiązanie go z rzeczywistością polityczno-społeczną ani też z wydarzeniami w życiu pisarza (s. 47).

Jeżeli jednak nasza wyżej przedstawiona interpretacja utworu jako dzieła satyrycznego w duchu demokrytejskim byłaby słuszna, to musielibyśmy zaakceptować stanowisko Helma. A jego argumentację uzupełnilibyśmy następująco:

1. W latach 161 do 165 Syryjczyk zakończył już swoje deklamatorskie popisy, by „jako człowiek 40-letni... iść do Akademii albo Lykejonu i tam w towarzystwie przezacnego Dialogu spacerować albo spokojnie rozprawiać, nie potrzebując już na nic pochwał i oklasków tłumu" (*Bis acc.* c. 32). Wyśmiewa więc poglądy tłumu i okazuje mu pogardę (por. przeciwstawienie οἱ ἰδιῶται... οἱ πεπαιδευμένοι), ponieważ wyzwolił się spod jego kaprysów i całkowicie uniezależnił. Jego stanowisko jest zatem psychologicznie umotywowane.

2. Wiemy, że w tym samym czasie zabiegał o względy dworu cesarskiego, a ściślej

---

[13] I. Bekker, vol. II, Lipsiae 1853, s. 412–416; J. Sommerbrodt, vol. III, Berolini 1886–1899, s. 68–73.

[14] Por. przedstawienie wyników badań w RE XIII 2(1927), coll. 1725–1749, s. v. *Lukianos*.

[15] *Lucian: Theme and Variation in the Second Sophistic*, Leiden 1976; por. tegoż autora *Lucian a Sophist's Sophist*, Yale Class. Studies XXVII 1982 s. 61–92.

[16] J. Bompaire, *Lucien écrivain: imitation et création*, Paris 1958.

[17] *O. c.* s. 340.

mówiąc o względy Pantei, przyjaciółki Luciusa Werusa, współrządcy Marka Aurelego. Pisze *Imagines* i *Pro imaginibus*. Pomysł do laudacji zaczerpnął z motywu Homerowego i Hezjodowego, w którym, jak to staraliśmy się wykazać na innym miejscu[18], zmienił tylko człon indywidualizujący. Nastawienie zatem na olśnienie ludzi wykształconych jest identyczne w *De luctu* i w obu laudacjach. Wyeksponowanie Homera jako źródła w obu wypadkach bardzo wyraźne, wykorzystanie pomysłów Hezjoda, widoczne dopiero po głębszej analizie, przeznaczone dla ludzi dobrze znających twórczość epika.

Rozdział ostatni, czwarty „Wprowadzenia" zawiera uwagi V. A. odnoszące się do prób wykorzystywania diatryby dla celów interpretacji antropologicznych[19]. W sumie uczona włoska ocenia dziełko jako ważny dokument dla tego typu badań (s. 52). Słusznie zastrzega się, że mamy do czynienia z utworem literackim i że Lukian był dyletantem w tym zakresie.

Z „Noty krytycznej" (s. 57–65) czytelnik dowiaduje się, że tekst jest zachowany w rękopisach pochodzących z X i XI w. dość dobrze, nie nastręcza poważniejszych problemów interpretacyjnych. Właściwie poza kilku wypadkami autorka oparła się na wydaniu M. D. Macleod'a, t. II, Oxford 1972–1980, Biblitheca Oxoniensis, s. 310–316.

W sumie otrzymaliśmy książkę i potrzebną, i dobrze opracowaną. Przedstawione powyżej różnice w interpretacji utworu prawdopodobnie towarzyszyć będą tej diatrybie jeszcze przez wiele lat. Zapoczątkowała je przecież starożytność widząca w retorze z Samosat bądź to dyletanta, wyrafinowanego mistrza słowa, nihilistę, bądź też satyryka z pasją zwalczającego społeczne i indywidualne obyczaje i wady. I tak do dnia dzisiejszego trwa spór wśród tych, którzy zachwycają się twórczością nieprzeciętnego pisarza starożytności.

Kazimierz Korus (Kraków)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

Jan Safarewicz, Zarys historii języka łacińskiego, Polska Akademia Nauk-Oddział w Krakowie, Prace Komisji Filologii Klasycznej, Nr 20, Wrocław, Ossolineum – PAN, 1986, s.133 + 3 nlb.

Książka profesora Safarewicza nosi wszystkie cechy pisarstwa tego uczonego: przejrzysty układ, jasność wykładu, zwięzłość. Wyrosła ona z wykładów kilkakrotnie powtarzanych dla studentów Filologii Klasycznej Uniwersytetu Jagiellońskiego i z powodzeniem może służyć jako podręcznik uniwersytecki. Ale pożytek wynieść może każdy, kto się interesuje łaciną, językiem, który się stał przodkiem języków romańskich a także oddziałał bezpośrednio i pośrednio na wszystkie języki europejskie.

Obudowę zasadniczej części stanowią z jednej strony rozdz. 1 („Wiadomości wstępne", s. 7–23), a z drugiej – rozdz. 6 („Pismo łacińskie", s. 101–2) i rozdz. 7 („Zewnętrzna historia języka łacińskiego", s. 103–108) z dodatkiem „Teksty jako źródła historii języka łacińskiego" (s. 109–119). Treść zasadniczą przynoszą rozdz. 2–5 (s. 24–100), w których kolejno omówiono rozwój systemów fonologicznego (s. 24–41) i morfologicznego (s. 42–57), składni (s. 58–65) oraz słownictwo (s. 66–100).

Autor, który przed laty napisał składnię historyczną języka łacińskiego (*Gramaty-*

---

[18] Por. K. Korus, *The Motif of Panthea in Lucian's Encomium*, Eos 1981, s. 47 n.
[19] Por. I. Chirassi Colombo, *La salvezza dell'aldilà nella cultura greca arcaica*, Studii Clasice XV 1973, s. 23–39; M. Carbonara Naddei, *L'immortalità dell'anima nel pensiero dei Greci*, Sophia XXXIII 1965, s. 272–300.

ka historyczna języka łacińskiego, II, *Składnia*, Warszawa 1950) oraz historyczną fonetykę i fleksję tego języka (*Zarys gramatyki historycznej języka łacińskiego. Fonetyka historyczna i fleksja*, Warszawa 1953), komparatysta z wykształcenia i praktyki (nb. przed blisko sześćdziesięciu laty był uczniem m. in. Antoniego Meilleta), przedstawia rozwój języka łacińskiego od najstarszej inskrypcji z VII lub VI w. p.n.e. poczynając (fibula z Praeneste: Manios: med: fhe·fhaked: Numasioi) do łaciny epoki Augusta, a w pewnych szczegółach do II w. n.e, kiedy to archaizujący kierunek w literaturze rzymskiej spowodował ostateczne zerwanie między językiem pisanym a mówionym, co niewątpliwie przyspieszyło ewolucję tego ostatniego w kierunku języków romańskich.

Łacina w odróżnieniu od greki odznacza się dużą już w najstarszej epoce jednolitością. Nie znaczy to, by w starożytnym Lacjum, kolebce języka łacińskiego, nie mówiąc już o Italii, nie było różnic dialektycznych. Dziwnym zbiegiem okoliczności wspomniana najstarsza inskrypcja uważana za łacińską wykazuje cechy, których rzymska łacina nie zna. Są też w różnych wyrazach łacińskich ślady nierzymskiego rozwoju głosek. W sumie jednak tych cech dialektycznych jest mało, co umożliwia przedstawienie rozwoju łaciny jako jednego dialektu, który z niewielkiego terenu rozpowszechnia się najpierw na całą Italię, a później też na ogromne terytoria Europy Zachodniej, Afryki i częściowo Europy Wschodniej (Rumunia).

Najobszerniejszy i zarazem najbardziej oryginalny jest rozdz. 5, poświęcony słownictwu. Prof. Safarewicz kładzie w nim nacisk na indoeuropejskie podstawy łacińskiego zasobu słownego (zresztą odwoływanie się do indoeuropejskiego dziedzictwa jest wyraźne i w innych rozdziałach), mniej uwagi poświęcając warstwie typowo łacińskiej — czy szerzej: italskiej — leksyki. Odnotowuje elementy obce (s. 86–87), choć przyznać trzeba, problematyce tej można by było poświęcić więcej miejsca (np. kosztem rozdziału wstępnego).

Wykład urywa się na II w. n.e. Pominięty został ważny dla dziejów kultury europejskiej okres wzmożonych wpływów greckich, związanych z gwałtownym szerzeniem się chrześcijaństwa i innych religii wschodnich.

Zbyt zwięźle, zdaniem podpisanego, przedstawił Autor historię zewnętrzną łaciny (s. 103–108), czego tym bardziej wypada żałować, że prof. Safarewicz jest przecież autorem kilku wspaniałych studiów szczegółowych temu tematowi poświęconych (por. *Rozpowszechnianie się łaciny w Italii w latach 500–225 przed n.e.*, Meander VIII 1953, s. 203–215; *Rozpowszechnianie się łaciny w Italii w latach 225–82 przed n.e.*, Meander IX 1954, s. 157–170; *Latynizacja Umbrii*, Eos XLIX 1957–1958, z. 2,. s. 65–71; *Stan językowy Italii za Tyberiusza*, Eos LI 1961, s. 317–325, i in.).

Za bardzo pożyteczne uważam przytoczone teksty łacińskie, z różnych epok i z różnych terenów pochodzące, zaopatrzone w wartościowe komentarze. Są to:

1. Inskrypcja z Praeneste, VII/VI w. p.n.e. (CIL I²3),
2. Senatusconsultum de Bacchanalibus, 186 r. (CIL I² 558),
3. Urywki z *Annales* Enniusza (według Warrona i Cycerona),
4. Cicero, *Catil.* 1,1,
5. Vergilius, *Aeneis* I 1–7,
6. Petronius, *Satyricon* 37,
7. Inskrypcja z Moesia Inferior, 157 r. n.e. (CIL III 12489),
8. Inskrypcja z Noricum, 311 r. n.e. (CIL III 4796),
9. Inskrypcja z Vienny, Gallia Lugdunensis, 510 r. n.e. (CIL XII 2081).

Podręcznikowy charakter pracy sprawił, że Autor ograniczył się do podania spraw podstawowych, podał objaśnienia ogólnie przyjęte, unika natomiast interpretacji indywidualnych.

Józef Reczek (Kraków)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

W. A. Borgeaud, Fasti Umbrici. Études sur le vocabulaire et le rituel des Tables eugubines, Ottawa 1982 (Collection d'études anciennes de l'Université d'Ottawa N° 1), s. 264.

W 1982 roku ukazała się praca znanego specjalisty w zakresie mitologii i lingwistyki indoeuropejskiej — przez wiele lat związanego z Uniwersytetem w Genewie, a ostatnio z Uniwersytetem w Ottawie — W. A. Borgeaud. Jest to interesująca próba ukazania w nowym świetle oskijsko-umbryjskiego rytuału ofiarniczego, oparta na analizie niektórych terminów występujących w tabliczkach iguwińskich.

W. A. Borgeaud, uczeń Ch. Bally i W. von Wartburg, od wielu już lat daje wyraz przekonaniu o konieczności ujmowania materiału lingwistycznego w szerszym kontekście historycznym i kulturowym. Poczynając od opublikowanej w 1943 roku w Genewie swojej pracy doktorskiej[1], stanowiącej do pewnego stopnia reakcję na czysto językoznawcze prace ówczesnego profesora Uniwersytetu w Chicago J. Bonfante, poprzez monumentalne dzieło powstałe we współpracy z R. Christinger o mitologii Szwajcarii[2], jak również w licznych artykułach[3], szczególnie z ostatnich lat, pozostaje wierny temu założeniu. Najlepiej jest to widoczne w jego ostatniej rozprawie, poświęconej tabliczkom iguwińskim, która winna zainteresować nie tylko językoznawców, ale także w poważnym stopniu badaczy historii społeczno-ekonomicznej wczesnego Rzymu i Italii.

Praca składa się z 4 rozdziałów oraz 5 aneksów. W początkowej części rozdziału I autor usiłuje wyjaśnić naturę ofiary składanej Hondos Iovios, występującej w tabliczkach w postaci **vepus*, które łączy z łac. *vapos*, jak również pojęcia *pōni* oznaczające go prawdopodobnie mieszaninę sfermentowanego miodu i masła[4]. Godne uwagi wydaje się przypuszczenie, które łączy **poini* —< *pōni* z łacińskim typem *moenia, ium* (neutr. pl.) >*mūnia* (=*mūnera*).

Poważniejsze trudności powstają przy ocenie wartości semantycznej największego z ciast libacyjnych *mēfa spēfa*. M. Bréal — przyjmując za podstawę fragment *Eneidy* Wergiliusza (VII 109) — traktuje *mēfa spēfa* jako identyczny z plackami, *mensae-liba* skropione libacją, które zjadają z głodu towarzysze Eneasza; w podobnym duchu wypowiada się L. A. Prodoscimi[5].

Stanowisko Borgeaud wydaje się bardziej wyważone. Nie odrzuca on wprawdzie interpretacji Bréala, ale jednocześnie uznaje za równie uzasadnione utożsamienie *mēfa spēfa* z ciastem plecionką w kształcie księżyca. Na podkreślenie — szczególnie w świetle danych przytoczonych w rozdziale I, a dotyczących rzymskiego i umbryjskiego kalendarza księżycowego — zasługuje jego stwierdzenie, iż *mensae* Wergiliusza będące wielkimi ćwiartkami (*patulio quadris*) są symbolem księżyca.

Opierając się na przekazie Owidiusza (*Met.* VII 530–531) przeciwstawia się powszechnej opinii, która przyjmuje, że księżycowy system chronologiczny już we wczesnym Rzymie nie wywierał większego wpływu na życie społeczeństwa.

U poetów rzymskich, zwłaszcza Wergiliusza, Owidiusza i Horacego istnieje cały szereg fragmentów poświęconych poszczególnym fazom księżyca. W ujęciu Owidiusza księżyc 4 razy (4 miesiące) tkał i niszczył świat (*orbis*). W innym miejscu poeta opisuje

---

[1] *Les Illyriens en Grèce et en Italie*, Genève 1943.
[2] *Mythologie de la Suisse ancienne*, Genève 1963.
[3] Zob. m. in. W. A. Borgeaud, *Umbrica*, Phoenix XXIX 1975, 1. s. 89 nn.; idem., *Umbrica II*, Phoenix XXXI 1977, 3, s. 232 nn.
[4] M. Bréal, *Les Tables Eugubines*, Paris 1875, s. 101.
[5] A. L. Prodoscimi, *La redazione e struttura testuale delle Tavole iguvine*, ANRW I 1972, s. 638 n.

powolny przyrost księżyca aż do pełni, a następnie jego zmniejszanie się (=starzenie) do momentu całkowitego zniknięcia.

Noc, podczas której pojawia się nowy księżyc, określali Rzymianie wymownie jako *interlūnium* (Hor. *Od.* I 25,3); bezpośrednio poprzedzała ona dzień będący początkiem kalend i odgrywała z punktu widzenia życia społeczności rzymskiej rolę szczególną. Wymowny jest zwłaszcza z uwagi na swój klimat przekaz Makrobiusza: podczas *interlūnium pontifex minor* z napięciem obserwował nowy, pojawiający się księżyc, by po złożeniu wspólnie z *rex sacrificulus* ofiary Juno Covella, zwołać lud na Kapitol do Curia Calabra i publicznie oznajmić datę non.

Borgeaud opierając się na zebranych w tej części danych stawia tezę o obecności elementów systemu księżycowego w kalendarzu umbryjskim. Dokonuje między innymi próby wyjaśnienia momentu składania ofiar ze szczeniaka płci żeńskiej Hondos Iovios. W odróżnieniu od swoich poprzedników sądzi, że ofiara była dokonywana w południe kalend miesiąca bogini Ceres (*tab. ig.* IIa 15–16[20–21]), jednakże słusznie zaznacza, iż złożenie ofiary było możliwe jedynie w przypadku pomyślnej wróżby z zachowania ptaków w przededniu kalend oraz dostrzeżenia rogu księżyca nowego miesiąca.

Inny sporny problem stanowi fragment tabliczek iguwińskich, który podaje, iż Uhtur/Auctor pełnił swoją funkcję do południa Id miesiąca Urnasio. Borgeaud – w przeciwieństwie do Olzscha – tłumaczy Urnasio jako miesiąc marzec, traktując go, podobnie jak w kalendarzu oskijskim z Kapui, jako początek roku umbryjskiego. Pewnej analogii dopatruje się w fakcie, iż w republikańskim Rzymie przed rokiem 153 p.n.e. urzędnicy zaczynali pełnić swoje funkcje w dniu 1 marca. Towarzyszące obrzędowi przejęcia władzy przez nowego Uhtur oczyszczanie rytualne miasta łączy z ponownym zapaleniem ognia Westy, a nie – jak to czyni większość badaczy – z obrzędami rzymskich Palīlia. Za niezadowalającą uznaje też interpretację podstawowego dla rytuału umbryjskiego pojęcia *erus* jako uczty ofiarnej z udziałem ludzi.

Przedmiotem II rozdziału pt. „Uhtur, Auctor i Augur", jest porównanie systemów kapłańskich i politycznych w Iguvium i w Rzymie. Borgeaud, w ślad za Devoto, traktuje uhtur/auctor z Iguvium jako najwyższego urzędnika świeckiego. Auctor/uhtur, łaciński *praetor* i oskijski meddix to – w jego ujęciu – epitety króla prehistorycznego, któremu w Rzymie towarzyszyło dwóch doradców (*cōnsulēs*); w okresie późniejszym z tej triady wyłonił się Rex sacrificulus i *consules* (władza religijna i świecka). Z kolei kvestur był wysokim świeckim urzędnikiem w Iguvium o pewnych uprawnieniach typu „finansowego".

Autor kładzie duży nacisk na związki istniejące pomiędzy pentadą kapłańską z Iguvium i rzymską pentadą kapłańską, którą tworzyli *rex sacrificulus*, trzech *flamines maiores* (Dialis, Martialis, Quirinalis) i *pontifex maximus*. Daje mu to podstawę do przyjęcia, iż władza polityczna w epoce archaicznej nie była wyłącznie świecka, przykładowo *rēx* Numa Pompilius – podobnie uhtur w Iguvium (np. III 6–9) – kumulował w swoim ręku zarówno wszelkie uprawnienia polityczne, jak i religijne.

W dalszej części rozdziału II Borgeaud zestawia pojęcie *auctoritas* z innym kluczowym dla świata rzymskiego terminem *fides*, szczególnie ważnym z punktu widzenia związków nieformalnych łączących patrona i klienta oraz *populus* i urzędników, jak również zobowiązań łączących społeczności zawierające między sobą sojusze. Trwałość *foedus* warunkował szacunek dla *fides*[6] i obecność Gwaranta/ najwyższego auctor, Semo Sancus Diūs Fidius, reprezentowanego w Iguvium przez *Iospater Sankos lub jego geniusza. Gwarant – niezbędny w Italii centralnej dla nadania sojuszom wojskowym charakteru obowiązującego – wespół z uroczystym złożeniem w ofierze prosięcia płci żeńskiej i zadaniem śmiertelnego ciosu krzemieniem-piorunem Semo Sancus Diūs Fidius, stanowił dostateczne potwierdzenie nienaruszalności układu.

---

[6] Zob. J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris 1976, s. 141 nn.

Następnie omówiono niektóre kwestie wiążące się z eufemizmami: umbryjskim am-pend- i łacińskim *mactare*. Autor pracy zwraca między innymi uwagę na związek, jaki istniał pomiędzy czynnością ważenia i zawieszania ofiary a zadaniem śmiertelnego ciosu przy użyciu przedmiotu obdarzonego energią boską; wymowne jest określenie toporu ofiarniczego mianem *sacēna*. Również w przypadku ceremonii sprawowanej przez fecjała *verbēna*, którą kapłan dotykał głowy i włosów Pater Patrātus, była obdarzona *sacrum* piorunu.

Na obecnym etapie badań koniecznością staje się zwrócenie większej niż dotąd uwagi na te pojęcia, które ujmują składanie i przyjmowanie ofiary (=daru) jako układu typu wymiany-zależności wzajemnej bogów i ludzi; Borgeaud traktuje obrzęd składania placka (*Mefa Spefa Fisovina*) jako zobowiązanie do zachowania przymierza, którego trwałość zapewnia złożenie ofiary w obrębie kręgu magicznego (Urvus, umbryjskie Pedo). Szczególnym przypadkiem podobnego układu jest *foedus* wzmocniony przysięgą-przekleństwem i krwawą ofiarą. Przeprowadzona w rozdziale II analiza pojęcia *mactare* w związku z *magmentum* i terminu *augere* wskazała obiecujące perspektywy prowadzenia badań w tym kierunku.

W aneksie 1 rozdziału II Borgeaud analizuje pojęcie *desenduf* (*tab. ig.* VIIb) i tłumaczy je jako dziesięcina. W aneksie 2 przytoczono fragment *4. Ody* Pindara, który pozwala w zestawieniu z *Augurium augustum* Enniusza i tekstami Wergiliusza i Maniliusza ukazać najbardziej archaiczny sposób rozumienia słowa *augere* (= umbryjskie *combifiā*) jako uprawomocnienie pierwszej wróżby za pomocą drugiej.

W obszernym rozdziale trzecim, zatytułowanym „Ofiary i libacje", dochodzi do próby wyjaśnienia tak ważnych dla obrzędowości umbryjskiej pojęć jak między innymi *Spanti* (oblacja), *Vestiçia* (libacja), *Skalçies, sodo persontro* czy *Struçla petenata*. W rozdziale tym, jak również we fragmentach rozdziału I i II silnie zaznaczono wyjątkową rolę ofiar *Pōni frehtom*, libacji, która towarzyszyła ofiarowaniu placka Przymierza Iguvium z *Iōspater Sankos.

Podkreślając związki genetyczne łączące świat megalityczny z Umbrami, Borgeaud zwraca uwagę na kultową rolę *klavlās*<**klāvelās* u Umbrów i *lituī, peda* i *persilia* u Rzymian; zakłada przy tym tożsamość umbryjskiego *klavla* z łacińskim *lituus*. W dalszej części dokonuje interpretacji i podaje własną propozycję tłumaczenia fragmentów tabliczek iguwińskich (Ia 24–34 i tab. III–IV), by następnie podnieść znaczenie podstawowej różnicy istniejącej pomiędzy kategorią bogów głównych i bogów funkcyjnych, zaznaczoną w podziale na *bovivores* i *porcivores*.

Spośród szeregu kwestii szczegółowych za interesującą należy uznać podjętą próbę podważenia etymologii pojęcia *fetialis* – zaproponowanej przez von Planta i przyjętej przez Walde-Hoffmana – poprzez złączenie z etymonem *dhētia*. Równie ważna jest partia poświęcona pojęciu *prōdigium* pozwalająca traktować ofiarę jako do pewnego stopnia agonalny odpowiednik *potlatchu*, a zatem zakładają świadomą stratę rekompensowaną utrzymaniem lub podniesieniem własnego prestiżu w społeczeństwie.

W aneksie 1 rozdziału III zajęto się formułą *arviā ustentu*, podczas gdy aneks 2 poświęcono formułom umbryjskim na *-fi*.

Przedmiotem rozdziału IV pt. „Instytucja germańsko-umbryjska: gildia?", który swoją niewielką objętością zdecydowanie odbiega od pozostałych, stały się niektóre umbryjskie, greckie i w niewielkim zakresie rzymskie związki religijne i ekonomiczne. Pojęciem kluczowym z tego punktu widzenia jest raczej pomijany w dotychczasowych opracowaniach termin *felsva* „należności, świadczenia w pieniądzu, udział", jak również rozważane w końcu rozdziału II i w rozdziale III *spendo, spendomai*, które pozostaje w związku z participium *spefa*<**spn̥d-tā́* w określeniu *mēfa spēfa*.

O ile przyjąć, że słowo *spendomai* oznacza „wchodzić w zobowiązanie w rezultacie złożenia ofiary", to *mēfa spēfa* byłaby plackiem poświęconym geniuszowi zaufania i przymierza Fīsos Sankios. Istnieje zatem oczywisty związek z łacińskim *spondere* „gwarantować, zobowiązywać, obiecywać uroczyście" (por. *sponsor*), a więc i z Semo Sancus

Diūs Fidius. Szczególnego znaczenia w tym kontekście nabiera fakt, że w języku greckim i hetyckim pojęcia zawierające rdzeń **spend* posiadają węższą wartość znaczeniową „ofiarować libację". Pozostaje z tym w zgodzie nie zauważony do tej pory — w tym i przez W. A. Borgeaud — przekaz Pliniusza Starszego, który podkreśla zdecydowanie odmienne w stosunku do innych społeczności świata starożytnego traktowanie przez Rzymian przyjmowanych przez siebie zobowiązań.

Autor pracy ograniczył swoje rozważania do związków łączących bogów i ludzi podczas obrzędu składania ofiar. Jednakże wydaje się, iż podobny mechanizm regulował wszelkie stosunki tak w obrębie wspólnoty ludzi, jak i w jej kontaktach ze światem „nieożywionym" i istotami boskimi[7].

Dla lepszego zrozumienia zasad rządzących życiem archaicznych społeczeństw Italii centralnej konieczne jest dokonanie pogłębionej analizy wszelkich układów powstałych na podstawie wymiany darów w ramach tzw. *schenkende Wirtschaft* według terminologii B. Lauma. Za ważne zadanie wypada ponadto uznać potrzebę ukazania społecznych uwarunkowań niektórych łacińskich pojęć, jak przykładowo *fides, pietas, amicitia, caritas, amor, talio, sacramentum, nexum.*

Interesujące jest także stwierdzenie Borgeaud, iż **noudo-pendos* tworzyli gildie religijne typu germańskiego, zbliżone do greckich *thiasotai* i *eranistai.* Grupa tego typu byłaby więc wspólnotą, której jedność opierałaby się na wspólnym uczestnictwie w *convivia,* i wynikających stąd zależnościach i zobowiązaniach o charakterze quasi i stricte ekonomicznym.

Godna uwagi jest również poczyniona — na podstawie analizy pojęć związanych z Minerva/Menerva — niejako na marginesie sugestia Borgeaud, iż Etruskowie mieli zapożyczyć Menrva od Indoeuropejczyków z Italii. Aneks 1 rozdziału IV poświęcono analizie terminiu *kazi „coutelas?".*

Całość kończy zamieszczony umbryjski tekst tabliczek iguwińskich i omówienie podstawowej literatury.

Ryszard Pankiewicz (Gdańsk)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7852

Wörterbuch Lateinisch-Deutsch, von einem Bearbeiterkollektiv unter Leitung von **Gerhard Löwe**, 1. Aufl., Verlag Enzyklopädie, Leipzig 1985, 466 S.

Der bis zur 6. Aufl. (Halle 1969) von Th. Bögel bearbeitete Taschenheinichen (TH) ist im Verlag Enzyklopädie mehrfach nachgedruckt worden — ein Zeugnis für die unverminderte Anziehungskraft dieses handlichen Wörterbuches auf ganze Generationen von Schülern, Studenten und Wissenschaftlern, auch von Theologen. Die Neubearbeitung des Wörterbuches (W) weist einen größeren Spiegel und kleineren Druck auf, doch sind Lesbarkeit und Übersichtlichkeit vorzüglich, selbst die Quantitätsangaben so deutlich, daß sie wohl sogar einen fotomechanischen Nachdruck erlauben. Der so gewonnene Raum — ein Plus von fast 50 % ! — wurde wie folgt verwendet:

1. durch Aufnahme von Flexionsformen, die der Lernende nicht ohne weiteres auf die Grundform zurückführen kann:
inquit→inquam; *insevi→insero* 1;
vi Abl Sg f zu ²*vis* (fälschlich für *vis* I);
vim Akk Sg (ohne f!) zu ¹*vis* (ebenso fälschlich).

Jeder Lehrende weiß, wie viele Formen der Studierende tatsächlich nicht findet,

[7] Zob. R. Pankiewicz, *Remarques sur l'économie et échange prémonétaire dans la Rome primitive* (w druku).

und so ist diese bereits von Bögel begonnene, in W aber zum Prinzip erklärte Aufführung solcher Formen sicher der größte Vorteil gegenüber dem alten TH. Vernünftigerweise sind nicht alle Perfektstämme gegeben, z.B. nicht *inscensus*, weil nur durch *inscensio* von *inscendo* getrennt, ebenso nicht *adinventus* und *interclusus* (warum dann aber *effluxi, adhaesi, effossus, adiectus?*), auch nicht *intermixtus* (über vier Stichwörter hinweg!). Und warum fehlen *eam, eas, imus* bzw. Verweise auf *eo*? Dankenswert ist die Aufführung von Stämmen mit Verweisen (*cord-* 1. →*cor* 2.→*corda* 3.→*cordus*), nur warum fehlen *gener-* 1.→*gener* 2.→*genero* 3.→*genus*, und *ped-* mit sechs Verweisen (*pedes, pedis,* [1]*pedo,* [2]*pedo, pedum, pes*)? Neben guten, sparsamen Verweisen (*elusi, elusus→eludo*; *sustuli→*1. *suffero* 2. *tollo*; *incubui→incumbo* u. *incubo*) finden sich auch *effractus→effringo* und auf neuer Zeile *effregi→effringo*.

2. durch Erweiterung des enzyklopädischen Teils. So findet man unter den Buchstaben W und X folgende Zusätze: Wessobrunn: Ort und Kloster in Oberbayern; Worms: Stadt am Rhein; (bei Xenippa): in der Gegend des heutigen Samarkand; Xeno: etwa 1. Jh. v.u.Z.; Xenocrates: gr. Philosoph, 396–314 v.u.Z.; Xenophon: 440–354 v.u.Z. (die Bezeichung 'Philosoph' ist getilgt!) 2. Romanautor, 2. Jh. u.Z. aus Ephesus.

3. und ganz überwiegend für größere Übersichtlichkeit im Druck: Wieviel leichter lesen sich z.B. die drei Artikel zu Eretria und die vier zu Surrentum. Dafür scheinen die acht bzw. sieben Zeilen gegenüber sechs bzw. zwei im TH sinnvoll verwendet, zumal jetzt auch Eigennamen übersetzt werden.

Fraglicher schon ist die getrennte Aufführung der substantivierten Formen von Adjektiven (*feralia* sollte zu *feralis, fictile* zu *fictilis*), sehr bedenklich z.B. (wörtlich:)
vicina I. Adj Nom Sg f, n Pl zu *vicinus* II. Subst 1. *ae* f Nachbarin 2. *orum* n Nachbarschaft, benachbarte od. nahe befindliche Gegend
((*vicinae, arum* f ml Stadtviertel (drei Stichwörter weiter:) *vicinum, i* n Nachbarschaft, Nähe
vicinus I. Adj 3 benachbart, nahe, in der Nähe; übertr. ähnlich, nahekommend II. Subst i m Nachbar (ml Einwohner, Mitbürger).
Das sind zehn Zeilen und vier Stichwörter gegenüber sechs Zeilen unter einem Stichwort im TH!

Was bei den immer etwas schwierigen Eigennamen übersichtlich wirkt, wird hier zur Gefahrenquelle: Bei 'normalen' lat. Wörtern sollte eine Textform auch im Wörterbuch an einer Stelle stehen.

Das gilt auch für die Verben, bei denen aktive und passive Formen nach nicht erkennbarem Grundsatz oft als zwei Stichwörter erscheinen. So findet man zwar *datur* und *permittitur* unter *do* bzw. *permitto* (während für *nisi fallor* unter dem einzigen Stichwort *fallo* jeder Hinweis fehlt), aber getrennt *obicio* : *obicior* (dt lediglich „sich...") und *aufero* : *auferor* (dt nur die drei Bedeutungen von *se a.* unter *aufero*) sowie *infero* (mit dem Zusatz *se inferre* = *inferor*) : *inferor*. Diese falsche Gleichung (Inf = 1. Sg) geht durch das ganze Wörterbuch: *invenio* = finden. Dabei bietet sich „ *invenire, inveni, inventus* = finden, fand, gefunden" doch geradezu an. Ferner: Lernt man *amāre, dēlēre, audīre, capere* (*capiō*), *mittere*, so kann man auf die nachgestellten Ziffern 1–4 verzichten, die sonst erforderlich sind, um *amo 1* und *mitto 3* sowie *audio 4* und *capio 3* zu unterscheiden. Auch für das Auffinden der einzelnen Formen ist der Inf geeigneter. Daher arbeiten unsere Schullehrbücher mit ihm und gehen erst dann notgedrungen und unter Hinweis auf den TH zur 1. Sg über. Daß der Verlag bei dieser Sachlage nicht der Empfehlung der Akademie der Pädagogischen Wissenschaften folgte, ist unverzeihlich: Hier hätte sich ohne Aufwand wissenschaftlicher Fortschritt durchsetzen lassen, auch gegenüber dem sonst führenden 'Langenscheidt' (Die Überlegenheit des TH im spät- und mittellateinischen Bereich hat W aber voll und ganz bewahrt, was bes. für Historiker und Theologen bedeutsam ist).

Die Zahl der Druckfehler ist unerheblich (Einige haben sich sogar aus TH her-

übergerettet, z.B. *plēbiscītum, caelibātus*), die der Desiderata größer, doch darüber läßt sich bekanntlich streiten, mitunter aber auch nicht: *modo...modo* = bald... bald z.B. darf nicht fehlen. Immerhin hätte das Buch gut hundert Seiten stärker sein können, und Maße, Münzen, Zahlen und einige Etymologie (soweit sie für das Verständnis und Behalten hilfreich ist, z.B. *fatigo*:**fati-ago* zur Erschöpfung treiben) wäre schon sehr schön, desgleichen ein häufigerer Hinweis auf übertragene Bedeutung, daß z.B. *pinus* und *navis, tectum* und *domus* keineswegs synonym sind.

Die Leistung der Autoren bei der Präzisierung und Erweiterung der Übersetzungsäquivalente, einer aufwendigen Arbeit, weil hier jedes Wort genau überlegt sein muß, kann erst jahrelange Arbeit mit W voll würdigen, ganz selten bemerkte Rez. unglückliche Formulierungen, z.B. Playboy für *nugae*.

Von dem wenig genutzten Tabellenteil des TH läßt W „Die Laute im Lateinischen“ sowie „Die lateinischen Laute im Deutschen und Französischen“ weg und spart damit zehn Seiten ein. Was die „Tabelle seltener und mehrdeutiger Endungen“ durch die Vereinigung von Deklinations -und Konjugationsendungen an Übersichtlichkeit gewinnt, verliert sie durch den Verzicht auf lat. Beispiele und die Kästchenform. Leider hat auch W nicht erkannt, daß man Endungen a tergo alphabetisch anordnen muß. Wer deleram nicht kennt, wird wahrscheinlich erst bei -am und -ram suchen. Die Tabelle müßte so aussehen:

a	i	am	arim
ea	ai	aram	erim
ia	ei	eram	orim
e	asti	oram	om
oe	esti	em	um
ere	isti	assem	ium usw.
asse	osti	essem	
esse	m	issem	
osse		ossem	
xe		im	

Bei solcher Anlage findet man *-am* und *-aram* nebeneinander und sieht sofort, daß es *-ram* nicht gibt, und wird dann, wie immer, die maximale Endung wählen, und so stets. Allmählich wird man sogar aus der Tabelle etwas lernen, nämlich daß *-assem, -essem* usw. zusammengehören, und auch versehentliche Lücken der Tabelle (*-erim..., -issem..., -isti, -osti*) durch analoge Behandlung leicht überbrücken.

Wäre auch die Suffixliste so gestaltet, dann kämen *-sor* und *-tor* genauso in ihre natürliche Nachbarschaft wie *-ilis* und *-bilis* sowie *-io, -sio* und *-tio*.

Die Übersicht über Deklination und Konjugation kann auf vier Seiten kaum mehr bringen, doch führen überknappe Formulierungen zu Ungenauigkeiten und sogar Fehlern (bes. Quantitäten, z.B. bei Modus- und Tempuszeichen), so daß nach dem Sinn zu fragen ist. Zum einen nämlich findet man nicht alle lat. Formen — was im Rahmen dieser Neuauflage durchaus möglich gewesen wäre: Das russisch-deutsche Taschenwörterbuch von Langenscheidt mit genauer Angabe *aller* Formen *und ihrer Betonung* war für die vielen Autodidakten der Nachkriegszeit eine unschätzbare Hilfe — zum anderen doch so viel, daß man das Buch weder beim großen noch beim kleinen Latinum verwenden kann. Wenn das Niveau nicht sinken soll, werden Universitäten und Schulen mit vergleichbaren Anforderungen Klassensätze des TH für Klausurzwecke anschaffen müssen.

Der „Römische Kalender“ im TH war für die Übersetzung aus dem Deutschen ins Lateinische geeignet, weil man für jedes deutsche Datum sofort das lateinische ablesen konnte. Daß W keine Umkehrung davon bringt, ist unverständlich. Die vorgeschlagene Umrechnung ist zu kompliziert. Die Umrechnung der Jahreszahlen weist gegenüber TH nur die Besonderheit auf, daß in der Angabe bei Thietmar von Mersenburg *dominae incarnationis* interdrückt ist.

Fazit: Das Wörterbuch Lateinisch-Deutsch ist ein großer Schritt in die richtige Richtung, und Rez. wird in Zukunft lieber zu W als zu TH greifen. Doch die Arbeit sollte unbedingt weitergehen. Verlag und Bearbeitern sei für das Geleistete gedankt und zum Weitermachen Mut gemacht!

Otto Wittstock (Greifswald)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Kazimierz Banek, Religia a polityka w starożytnej Grecji. Od epoki mykeńskiej do Aleksandra Macedońskiego, Kraków 1985, ss. 137.

Głównym celem książki K. Banka miało być wyjaśnienie kierunków ewolucji religii greckiej poprzez prześledzenie zależności między religią i polityką w państwach Greków (s. 5). Autor przyjął szerokie ramy czasowe, jednakże poszczególnymi okresami nie zajął się w sposób równie dokładny. Uwagę skupił przede wszystkim na początkach greckich poleis. Dwa pierwsze rozdziały („Powstanie miast oraz kultu miejskich bóstw opiekuńczych", „Król i jego funkcje sakralne") poświęcone są prawie wyłącznie wczesnym ich dziejom. Dla autora ewolucja kończy się w okresie archaicznym. Z okresu klasycznego przytacza jedynie przykłady świadczące, że państwo i religia były ze sobą ściśle związane (kult bóstw opiekuńczych, rola urzędników państwowych w kulcie).

K. Banek łączy ukształtowanie się religii greckiej z przemianami, które zaszły po przybyciu do Grecji Indoeuropejczyków (rozdział I). Przeciwstawia sobie miejscowe kulty rolnicze, chtoniczne (boginie) oraz kulty napływowe (bogowie nieba i atmosfery). Ci ostatni w wyniku wznoszenia przez przybyszów warowni przekształcili się w bóstwa pałacowe a następnie miejskie. Podobnej ewolucji podlegały również te boginie przedindoeuropejskie, których kulty zostały przejęte przez nowych władców. Autor wyodrębnił grupę bogiń i bogów, według wczesnych świadectw noszących tytuły królewskie, panie i panów miast, ich bóstwa opiekuńcze.

W rozdziale II autor stara się wykazać, że obrzęd *hieros gamos* w Grecji mykeńskiej nie był związany z rolniczym kultem Wielkiej Bogini Przyrody. Zaślubiny króla z boginią albo żony lub krewnej króla z bogiem miały, jego zdaniem, charakter polityczny, podkreślały związek panującego z bóstwem opiekuńczym miasta. Po upadku monarchii kultowe funkcje króla przejęli urzędnicy państwowi.

Swoje wywody autor wspiera analogicznymi przykładami z dziejów państw bliskowschodnich, a niekiedy Rzymu. W rozdziale pierwszym stanowią one blisko jedną czwartą, a w rozdziale drugim niemal połowę tekstu. Ta metoda dowodzenia ma jednak ograniczoną wartość. Cytowane fakty zostały bowiem wyrwane ze swego kontekstu historycznego i autor nie wykazał, że są to rzeczywiście sytuacje analogiczne do występujących w świecie greckim (zwłaszcza rozdział I). Poza tym, wykorzystując hipotezy na temat religii bliskowschodnich, K. Banek nie rozpatruje ich wartości ani stopnia, w jakim są one udokumentowane, lecz traktuje jako twierdzenia całkowicie pewne (zwłaszcza rozdział II).

W rozdziale III („Ligi o charakterze religijno-politycznym") zostały wyodrębnione trzy części: o amfiktioniach, związkach polityczno-religijnych i polis. Szczególnie trudne okazało się odróżnienie amfiktionii i związków politycznych. Kryterium przyjęte przez autora — pierwotny cel organizacji, religijny lub polityczny, jest mało przydatne i w praktyce nie zostało w omawianej książce wykorzystane. Najczęściej bowiem źródła nie przekazują żadnych informacji na ten temat. Tak jest w przypadku domniemanych amfiktionii w zachodniej Troadzie, w Tetrapolis attyckiej, wokół Hekale, w środkowej i południowej Eubei, wokół sanktuarium Hery Lakinia koło Krotonu,

a także przedstawionych w drugim podrozdziale Lig — Panjońskiej, Triopijskiej, Chryzoaryjskiej i Likijskiej.

K. Banek opierając się na bardzo wątłych przesłankach formułuje tutaj daleko idące wnioski. Nie widzę podstaw, by uznać wzmiankę w *Iliadzie* o Apollinie Sminteusie, panu Chryzy, Killi i Tenedos (*Il.* I 37 – 38) za świadectwo, że „twórca poematu znał już tego typu twory, kiedy kilka okolicznych miejscowości jednoczy się w celach ochrony wspólnej świątyni oraz organizowania wspólnych uroczystości religijnych" (s. 56). Podobnie brakuje wystarczającego uzasadnienia tezy, jakoby świątynia Artemis Amaryntia była centrum kultu wykraczającego poza Eretrię (s. 62 – 63).

Autorzy starożytni wspominają trzy amfiktionie. O jednej z nich, wokół sanktuarium Posejdona w Onchestos, mowa dopiero w drugim podrozdziale, w powiązaniu z Ligą Beocką, do której, zdaniem autora, została ona włączona. Podstawę do rozważań poświęconych Amfiktionii Kalauryjskiej stanowi artykuł Th. Kelly'ego (*The Calaurian Amphictiony*, AJA 1966, nr 1, s. 118 n.). K. Banek podziela opinię, iż amfiktionia ta powstała na początku VII w. p.n.e. i miała antyargejski charakter. Odmiennie natomiast, nieobecność Trojdzeny wiąże z rywalizacją między kultem Ateny dominującym w tamtejszej polis a kultem Posejdona, patronującego amfiktionii.

Kształtowanie się Amfiktionii Delfickiej, niestety, zostało nakreślone bardzo powierzchownie. Jej losów nie da się odtworzyć w sposób tak jednoznaczny. Kontrowersyjne jest datowanie wczesnych dziejów, okoliczności pierwszej świętej wojny. K. Banek nie podejmuje analizy źródeł, nie powołuje się też na autorów przyjmowanych przez siebie rozwiązań. Zbyt pobieżnie i mało przekonywająco przedstawiona została tak ważna dla problematyki książki sprawa ingerencji amfiktionii w politykę greckich poleis oraz poleis w sprawy amfiktionii. Na pewno nie „z powodu Amfiktionii Delfickiej Grecja podzieliła się na dwa wrogie stronnictwa" w 356 r. (s. 59). Demostenes, który głosił, że sprawcą decyzji o świętej wojnie w 339 r. był Filip Macedoński (K. Banek nie cytuje zresztą źródła) jest w tym punkcie, jak mi się zdaje, nie w pełni wiarygodny. Delegaci plemion amfiktiońskich byli nazywani hieromnemonami, a nie hieromnenami (dwa razy na s. 58).

Celem drugiego podrozdziału jest wykazanie, że greckie ligi o charakterze politycznym pełniły także funkcje kultowe: ich centrami były sanktuaria, w których wspólnie organizowano uroczystości religijne. Szkoda, iż autor poprzestał na zebraniu materiału faktograficznego, a nie zajął się przyczynami takiego stanu rzeczy.

W tej części pojawia się twierdzenie, jakoby w V w. zaczęto na Delos budowę nowej świątyni Apollina, ponieważ dotychczasowa, archaiczna, była zbyt mała, aby pomieścić zgromadzenie przedstawicieli państw Związku Morskiego (s. 71). Byłby to wyjątkowy w świecie greckim przykład wznoszenia świątyni w tym celu, by obradować w jej wnętrzu.

Ostatni, trzeci podrozdział otwiera stwierdzenie o wzajemnym przenikaniu się w greckiej polis polityki, gospodarki i sądownictwa z religią, uwidaczniającego się w rozwiązaniach urbanistycznych — wznoszeniu świątyń, prytanejonów i buleuterionów w sąsiedztwie agory. Zasadniczy wątek tej części stanowią rozważania na temat problemów polityki religijnej związanych z rozrostem terytorialnym polis na przykładzie Aten. Zdaniem K. Banka politycy ateńscy świadomie dążyli do jedności kultowej państwa poprzez przełamywanie kultów lokalnych, a jeśli to było niemożliwe, przez włączanie ich do oficjalnej religii polis. Traktuje on religię wyłącznie jak instrument polityki i nie bierze zupełnie pod uwagę możliwości wynikających z przyjętej we wstępie definicji religii (stosunek człowieka wierzącego do przedmiotu kultu — s. 6). W wykorzystanym przez autora materiale historycznym brak świadectw łamania kultów, są natomiast wymienieni wybitni Ateńczycy związani z kultami lokalnymi. Tak więc być może to politycy ateńscy wywodzący się z różnych części Attyki wprowadzali nowe elementy do kalendarza kultowego polis ateńskiej. I nie musiał to być kompromis polityczny, ale chęć zapewnienia państwu opieki bogów czczonych „w terenie".

Rozdział IV — „Polityczne funkcje wyroczni" — nie przynosi nowych rozwiązań tego tak bardzo dyskusyjnego problemu. Zajmując się wyrocznią delficką autor pomija bogatą literaturę fachową, poświęconą jej roli w świecie greckim (zwłaszcza od lat pięćdziesiątych). Przytacza jedynie opinie na ten temat zawarte w mających popularyzatorski charakter książkach K. Michałowskiego *Delfy* (I wydanie w 1937 r.) oraz M. I. Finleya *Grecy* (1965). Wprowadza za to partie na temat profetyzmu w Rzymie i Egipcie oraz proroków izraelskich.

Zupełnie odrębną część książki stanowi „Zakończenie". Autor znacznie wykracza w niej poza tytułową tematykę. Wprowadza mianowicie „uniwersalny model ewolucji religii naturalnych", uzależniający ją od sytuacji geopolitycznej poszczególnych społeczności. Wyróżnia dwa typy religii — „filozoficzny" (emancypowanie się kultu i świątyni), uwarunkowany stabilnością etniczną i polityczną państwa, i „polityczny" (religia immanentną częścią państwa) w niewielkich, mało stabilnych państewkach. Obecność pierwszego stwierdza w Egipcie, Sumerze i Akadzie, natomiast drugiego w państwie średnio- i nowoasyryjskim, w Rzymie, greckich poleis i częściowo u Hetytów. Podział ten wydaje się dosyć przypadkowy, niekiedy sprzeczny ze stwierdzeniami autora z wcześniejszych rozdziałów, np. o absolutnej kontroli profetyzmu przez administrację w Egipcie (s. 92) i niezależności wyroczni oraz zawodowych wróżbiarzy w Grecji (s. 90), czy licznymi przykładami z dziejów Sumeru i Akadu.

Wątpliwości budzi zresztą sama metoda zastosowana przez autora w celu wykazania „politycznego" charakteru religii greckiej (i innych). Zgodnie z deklaracją zawartą we wstępie autor zajmował się tymi „obszarami, które stanowiły punkty styczne dla religii i polityki" (s. 6), pomijając np. pobożność prywatną, kulty rodzinne itp. Nie jest to jednak właściwa podstawa, by udowodnić, że religia była „immanentną częścią państwa". W tym celu należałoby rozpatrzyć także nurty nie wiążące się tak ściśle z życiem politycznym i wykazać bądź ich pośredni związek z polityką, bądź stosunkowo mniejsze znaczenie w życiu starożytnych Greków. W przeciwnym bowiem razie można stwierdzić jedynie religijny charakter polis, ale nie polityczny charakter religii.

Maria Musielak (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

Colin Macleod, Horace The Epistles, Translated into English Verse with Brief Comment, Edizioni dell'Ateneo, Roma 1986, ss. XX + 113.

W wydawnictwie Edizioni dell'Ateneo, Rzym 1986, ukazało się pośmiertnie (autor zmarł w r. 1981) wydanie pierwszej i drugiej księgi *Listów* Horacego (bez *Listu do Pizonów*) w przekładzie angielskim Colina Macleod, którego sylwetkę ukazał w słowie wstępnym prof. R.G.M. Nisbet i podkreślił wartość historycznoliterackich prac przedwcześnie zmarłego filologa z Oksfordu (ur. w r. 1943). Nie będąc kompetentnym do oceny literackiej wartości przekładu *Listów* ograniczę się do informacji, że autor posłużył się wierszem wolnym, zbliżonym do prozy, co pozwoliło mu pozostać bliskim oryginałowi łacińskiemu w obrazowaniu i ekwiwalentach leksykalnych. Pozostaje wszakże do omówienia cała reszta edycji czyniąca z niej „instrumentum litterarum", jak określili wydawcy serię, której trzecią pozycję zajmuje omawiany tom.

Przekład poprzedzony jest wstępem, w którym C. Macleod scharakteryzował księgi listów poetyckich Horacego jako rezultat nowej skłonności poety, mianowicie do rozwijania tematów filozoficznych, czyli w ówczesnym rozumieniu do zagadnień etycznych, a przede wszystkim do szukania odpowiedzi na pytanie, jak najlepiej przeżywać swe własne życie. Autor wskazał z jednej strony na bogatą tradycję formy epistolarnej w piśmiennictwie Greków i Rzymian, z drugiej zaś — na upodobania poety

do wprowadzania wątków moralnych już we wcześniejszych niż *Listy Satyrach* oraz w ograniczonym zakresie w *Pieśniach*. Z tych dwu przesłanek wyprowadził C. Macleod genezę Horacjańskiego listu poetyckiego jako zjawiska tak naturalnego, że nie wymagającego wyraźnego zaznaczenia i uznania oryginalności pomysłu, dzięki któremu powstała bądź co bądź nowa odmiana gatunkowa rzymskiej poezji dydaktycznej, odmiana — przypomnijmy — popularna w Europie w okresie klasycyzmu. Wysłuchiwanie filozofów snujących refleksje nad naturą człowieka, nad jego losem i nad szczęściem jednostki w społeczeństwie było w czasach Horacego rozpowszechnione zarówno wśród wyższych, jak niższych warstw społecznych, choć istniały oczywiście różnice poziomu i odmienne orientacje filozoficzne mistrzów — wykładowców. Macleod określił postawę Horacego jako otwartą na wartości różnych kierunków filozoficznych, zarówno stoicyzmu jak epikureizmu, lecz szczególnie bliską postawie Sokratesa propagującego przede wszystkim samopoznanie. Zabrakło jednak wzmianki o znacznym przecież wpływie szkoły perypatetycznej, a zwłaszcza arystotelesowskiej zasady *mesótes*, odzwierciedlonej w horacjańskiej *aurea mediocritas*.

Macleod uprzedzając ewentualne zastrzeżenia ideologiczne współczesnych czytelników dołączył odpowiednie objaśnienia, w których stara się oswoić zarówno chrześcijan, jak marksistów (s. XIX) z Horacjańską obojętnością wobec idei ważnych dla przedstawicieli obydwu światopoglądów.

Każdy list poprzedza krótkie omówienie treści, ułatwiające odbiór utworu dzięki naświetleniu problemu moralnego oraz dzięki sugestiom interpretacyjnym prowadzącym do właściwego odczytania intencji poety. Autor zmierza też do ukazania związków problematyki etycznej listów z grecką tradycją filozoficzno-moralną nie tylko w jej popularnym wariancie, czemu służą dość często odsyłacze do autorów: Platona, Epikura, Epikteta, a także do Lukrecjusza i Cicerona. Krótkie objaśnienia następujące po przekładzie odnoszą się do poszczególnych wersów i przynoszą zwięzłe informacje rzeczowe, historyczne, geograficzne, obyczajowe oraz historycznoliterackie. Dłuższe listy II księgi, *Do Augusta* i *Do Florusa* poprzedził autor streszczeniem dzielącym zarazem utwór na mniejsze całostki kompozycyjne. Interpretacje utworu budzą nieraz sprzeciw. Np. w Horacjańskim porównaniu (*Epist.* II 1,210–213) wysiłków dramaturga do wyczynów linoskoczka (napięcie widowni) i czarodzieja (siła iluzji) dostrzegł C. Macleod faktyczną krytykę sztuki dramatycznej jako gatunku poezji i przyrównał to rzekomo negatywne stanowisko Horacego do ujemnego sądu Platona o tej samej sprawie, wyrażonego w dziesiątej księdze *Politei* oraz w dialogu *Ion*. Tymczasem nie ma powodu, by sens owego porównania interpretować inaczej niż zasugerował sam Horacy (*Epist.* II 1, 208 n.), który wprowadził je jako wyraz uznania dla kunsztu dramatopisarza. Podobnie całkiem subiektywne wydaje się odczucie autora, iż lektura *Listu do Augusta* pozostawia czytelników w pesymistycznym nastroju zwątpienia, czy w ogóle w jakimkolwiek społeczeństwie możliwa jest dobra poezja i dobrzy odbiorcy literatury (s. 63 n.).

Do przekładu i objaśnień dołączono *Appendix* (s. 85–113) zawierający dodatkowe uwagi i rozszerzone objaśnienia — przypisy do czterech listów I księgi (I 1, 3, 9, 14). Tym razem objaśnienia odnoszą się do oryginalnej łacińskiej wersji listów i stanowią rozwinięty filologiczny aparat porównawczy, w którym zgromadzono bogaty materiał z literatury filozoficznej przeważnie greckiej, ale i rzymskiej (Cicero, Seneka).

Do jakiego zatem czytelnika jest adresowana omawiana publikacja? Czyni wrażenie hybrydy: przekład i poziom niektórych objaśnień każą myśleć o odbiorcy niefilologu, ale jednocześnie zarówno w uwagach wstępnych, jak w przypisach oraz naturalnie w apendyksie występuje erudycyjny nurt filologiczny, mogący zainteresować specjalistów. Z tego zapewne powodu cały materiał (przekład i komentarz) znalazł się i pomieścił w serii stanowiącej swego rodzaju pomoc historycznoliteracką: „instrumentum litterarum".

Andrzej Wójcik (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Mario Attilio Levi, Augusto e il suo tempo, Rusconi, Milano 1986, SS. 578.

Das Buch des bekannten italienischen Altertumswissenschaftlers bildet eine Reedition von seinen zwei früheren Büchern: *Ottaviano* (1933) und *Il tempo di Augusto* (1951). Bei dem neuen Unternehmen, wie der Autor in der „Avvertenza" meldet, wurden lediglich einige Kapitel aus den erwähnten Werken in Betracht genommen. Die Einführung zum Buch enthält eine Übersetzung der *Res gestae*, einige biographischen Notizen aus Suetonius, Information zur Chronologie auf der Basis der *Fasti consolari* und schliesslich Information über die Genealogie des Augustus.

In den drei ersten Kapiteln geht der Autor dem Verlauf der politischen Geschichte nach. Mit Recht wird darauf hingewiesen, dass der Mord am Caesar sinnlos war, weil die Zukunft Roms unvermeidlich in der Schaffung eines universellen Imperiums lag. Ob dies aber des Wohlstandes der Völker halber geschah, mag dahin gestellt bleiben. Mir scheint, dass die Einführung der Zentralmacht eine historische Notwendigkeit war, deren die Provinzen als Befürworter zu betrachten sind. Deshalb kämpften sie auf der Seite der Caesarianer, wie zutreffend in Buche bemerkt wurde. In der ausführlichen Darstellung des Krieges um Caesars Erbe zwischen Antonius und Oktavian wurden vom Autor die gigantischen materiellen und menschlichen Kräfte des ganzen Imperiums zur Schau gebracht. Merkwürdigerweise hat Rom damals insgesamt grössere Armeen aufgestellt als je zuvor gegen seine äusserlichen Feinde. Ich würde aber hinzufügen, dass – abgesehen von negativen Auswirkungen – der grosse Hauskrieg zur Vereinheitlichung vieler positiven Verhaltensformen geführt hat, die von den Soldaten in alle Ecken des Imperiums hinausgetragen wurden.

In der Interpretation des Begriffes Prinzeps geht der Autor nicht über die rechtlichen Aspekte hinaus. Mir fehlt die Betonung des Aspektes *de facto*. Augustus, ob er princeps oder anders hiess, war Alleinherrscher, dessen Stellung sich in erster Linie aus historischen Gesetzmässigkeiten ergeben hatte. Es stimmt, wie im Buche nachdrücklich hervorgehoben wird, dass die neuen italischen und provinzialen Kräfte keinen direkten Anteil an der neuen Macht hatten. Allein der ökonomische Gewinn der Provinzen ist unbestreitbar, wie dies ihre ständig wachsende ökonomische Stellung gegenüber Italien bewiesen hatte.

In bezug auf Kultur geht der Autor davon aus, dass sie einen integralen Bestandteil und zugleich ein Problem der politischen Machtausübung bildet. Diese Feststellung ist insofern wichtig, als zu späteren Zeiten (nicht von der Neuzeit zu sprechen) vielmehr die Trennung zwischen der Kultur und der Macht als Regel gilt. Es wird folglich auf zwei grundsätzliche Tendenzen in der Kulturpolitik Oktavians hingewiesen. Zunächst einmal ist es Augustus, dem Autor nach, an der Entwicklung der latinoitalischen Kultur gelegen, zum anderen sollte die augusteische Kulturpolitik sich die hellenische Kultur als Vorbild nehmen. So befinden sich Vergil, Horaz und Titus Livius im Mittelpunkt der Betrachtungen zu diesem Thema. Der Autor erinnert daran, dass einer der Hauptmotive der *Eneide* sei die Auffassung von der Bestimmung Roms zur Herrschaft über andere Völker. Damit ist Vergilius den ideologischen Erwartungen der herrschenden Klasse zuvorgekommen. Horaz stellte sich dieselbe Aufgabe, indem er die Bereicherung der römischen Kultur zugunsten der Sensibilität hervorhebte. Die Suprematie der römischen Kultur als Endziel schwebte auch Livius vor, dem mit den beiden Dichtern Hauptrepräsentanten der augusteischen Kultur. Wenig Raum wurde im Buche den anderen Dichtern und Schriftstellern gewidmet, den Wissenschaftlern wie M. T. Varro und Vitruvius lediglich zehn Zeilen, von den Juristen wurden nur die Namen erwähnt. Unbeachtet blieben Bestandteile der augusteischen Kultur, deren Kenntnis heute immer aufschlussreicher ist, und die gerade zur Zeit des Augustus eine

wichtige Rolle zu spielen begannen: die Epigraphik und das Münzgeld als Massenmedien, die im engen Zusammenhang mit der Entwicklung der Kunst standen.

Dem Geld und der Währungsreform wurde hingegen besonders viel Platz im Kapitel über die Wirtschaftspolitik des Augustus gewidmet, genau wie dem Problem der Analogien zwischen dem wirtschaftlichen System des Augustus und den hellenistischen Monarchien. Man muss aber nachdrücklich betonen, dass die römische Entwicklung von dem Prozess des Überganges von der Republik zum Prinzipat und von den Hauskriegen beeinflusst wurde. Es gab folglich keine Gesetze, um der Entstehung von vielen neuen Phänomenen u.a. der freien Wirtschaft entgegenzuwirken. Die Unternehmermacht, besonders der Freigelassenen, ist schneller gewachsen als die Möglichkeit, sie durch geeignete Gesetze unter Kontrolle zu bekommen. Der Autor macht auf viele oft nicht genug berücksichtigte Probleme aufmerksam, u.a. darauf, dass im gegenseitigen Handel zwischen Italien und den Provinzen, die letzten nicht nur die Ware nach Italien verkauften, sondern auch als Käufer der italischen Ware auftreten. Es kam aber m. E. kaum zu einem generellen Wachstum der Preise, wie ich zu zeigen versuchte („La Parola del Passato“ XXXIII 1978, S. 273–280). Eine Übersicht des Wirtschaftslebens in den verschiedenen Teilen Italiens schliesst diesen Kapitel. In Hinblick auf die sozial-politische Struktur deutet der Autor mit Recht darauf hin, dass diese nicht mehr durch die Opposition der Optimates und Populares sich schlechthin interpretieren lässt. Dieser Konflikt musste angesicht der neuen Faktoren, wie die Zentralmacht und die wachsende ökonomische Rolle der Provinzen ziemlich stark in den Schatten treten.

Die Reform der Armee, d.h. die Transformation der Bürgerarmee in eine professionelle Armee, wurde in der Tat mit dem Tode Caesars nicht beendet. Augustus löste dieses Problem, indem er nach der Herstellung der Ruheordnung im Staate die finanziellen und politischen Bedingungen für ein stabiles Berufsheer schuf. Auch hinsichtlich der Verwaltungsreform wird im Buch darauf richtig hingewiesen, dass das Regime des Augustus einerseits weit vom formalen Charakter der Monarchie, andererseits aber auch von der Politik und den Methoden Sullas war. Es wird die persönliche Autorität des Augustus nachdrücklich erwähnt. Meiner Meinung nach sollte allerdings mehr die wahre Quellle seiner Machtposition in Licht gestellt werden, d.h. sein Posten als Oberbefehlshaber der Armee.

Viel Platz nimmt erfreulicherweise im besprochenen Werk die Behandlung des Verhältnisses des Imperiums zu den Randstaaten, denen an Schutz gegen die Germanen oder andere Völker gelegen war. In Osten steht zu diesem Thema das Verhältnis zu den Parthen im Mittelpunkt der Darstellung. Der Autor betont mit vollem Recht, dass der Angriff gegen sie ein ernster Fehler gewesen wäre, während der Kompromis mit ihnen den orientalischen Staaten grössere Sicherheit gab, den Römern ihrerseits die Legitimität als Nachfolge und Erbe des Reiches des Alexanders des Grossen aufzutreten. Deshalb war die Rückgabe der römischen Beute durch die Parthen als ein nennenswerter Erfolg der augusteischen Politik gedeutet. Zu den Errungenschaften des politisch-organisatorischen Werkes des Augustus ist auch die Pazifikation Spaniens zu zählen, einen unglücklichen Kapitel hingegen stellt seine Politik gegenüber den Germanen dar.

Im Ganzen gesehen geht Levis Darstellung, die in fast ausführlicher Weise die Grundprobleme des Augustus und seiner Epoche behandelt, in manchem über die traditionelle Vision der Augustusepoche hinaus. Dennoch würde man in einer Darstellung des Überganges von einer Epoche zu der anderen mehr Raum für sozial-ökonomische Probleme als angebracht finden. Denn gerade auf diesem Gebiet stellt das Imperium der Kaiserzeit ein quantitativ und qualitativ neues Phänomen im Vergleich zu dem republikanischen Imperium dar, was kolossale Auswirkungen auf die Lage der Millionen seiner Einwohner hatte. Es ist nichtdestoweniger dem Autor gelungen aus den Büchern, die in einer grossen Zeitspanne seines Lebens geschrieben wurden, ein übe-

rzeugendes Ganzes zu schaffen. Zum einheitlichen Charakter des Werkes hat sicher auch die Berücksichtigung der neuesten Literatur beigetragen.

Stanisław Mrozek (Gdańsk)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Maria Nowicka, Malarstwo antyczne. Zarys (Précis de la peinture antique), Wrocław–Warszawa–Kraków–Gdańsk–Łódź 1985 (Ossolineum), 304 pp., 139 ills.

Depuis de longues années, la science mondiale ressentait l'absence d'une étude synthétique sur la peinture antique. En tant que catégorie d'art, c'est évidemment un domaine qui ne fut pas négligé: nombreux sont les livres et albums sur les vases peints grecs, la peinture pompéienne fit l'objet de maint livre d'art et se trouve au centre d'innombrables recherches stylistiques et iconographiques. Mais justement manquait, depuis l'ouvrage de E. Pfuhl, une étude de la peinture antique qui en réunirait tous les aspects culturels et techniques à la fois. Egalement, de manière souvent arbitraire la peinture fut coupée en „grecque" et „romaine" (manifestant d'ailleurs une indécision remarquable dans l'utilisation du terme „peinture hellénistique").

La synthèse de M. Nowicka ici présentée comble cette lacune, sous les deux aspects mentionnés plus haut. L'espace historique choisi permet justement de réduire à sa juste mesure la césure entre peinture grecque et romaine. L'auteur initie son étude avec la période proto-géométrique (XI^{e}–X^{e} siècles avant n.è.) et termine avec la fin du III^{e} siècle de n.è. Si le point de départ est logique du point de vue culturel, le point de clôture découle plutôt de raisons historiques. On sait combien la peinture antique marqua encore de son empreinte le premier art byzantin ou en Occident celui du Haut Moyen Age.

Le livre de M. Nowicka réunit pour la première fois toutes les manifestations de la peinture. Ainsi, nous avons la possibilité de suivre parallèlement l'évolution de la peinture sur céramique, de la peinture de chevalet ou murale. Cette approche dévoile les interdépendances qui existent entre tous ces domaines. Mais encore, l'auteur prend en considération la peinture en tant qu'élément complémentaire de la sculpture et de l'architecture. Cette large perspective permet de saisir le rôle souvent insuffisamment estimé de la peinture en ces deux domaines d'activité créatrice. Encore M. Nowicka n'omet pas la peinture dans les arts mineurs, sur le verre ou pour l'illustration des livres (rappellons qu'elle a publié sur ce dernier sujet plusieurs études de valeur).

Le livre étant prévu comme un „Précis", il débute par une revue soigneuse des sources. Il s'agit aussi bien des sources directes, c'est à dire les peintures mêmes et les instruments de travail du peintre, que des sources indirectes, écrites, qui nous renseignent aussi bien sur les techniques picturales, les modes d'exécution que sur de nombreux ouvrages perdus. Cette documentation exhaustive permet à l'auteur de restituer les techniques picturales, les instruments et les couleurs employées. Le problème est étendu, car il s'agit de la peinture aussi bien sur support de bois, de pierre, de chaux, d'argile, de toile ou de papyrus.

Cette première partie, technique et documentaire, permet au lecteur de mieux comprendre l'évolution de la peinture qui est présentée par M. Nowicka dans la suite de son livre.

La peinture grecque débute avec la période archaïque, allant du XI^{e} au VI^{e} siècles avant n.è. Le matériel prédominant est ici la céramique peinte qui, en cette période, subit une évolution stylistique exubérante (styles géométrique, orientalisant, à figures noires, sans parler des écoles régionales) accompagnée d'importants développement techniques, issus en grande partie du développement de la céramique même. Dans le

même courant se trouvait le développement des panneaux céramiques peints (pinakes) ou des sarcophages en terre-cuite. Il en fut légèrement autrement de la décoration peinte des figurines en terre-cuite: malgré la metière différente, le rôle de la peinture était proche de celui sur la sculpture, c'est à dire de rehauts colorés des éléments du visage (yeux, bouche) et surtout du vêtement. Dans l'architecture, la décoration peinte des temples est un phénomène admis depuis longtemps, mais la documentation réunie par M. Nowicka permet d'en saisir l'ampleur. Tout cet aperçu permet de comprendre combien le dualisme longtemps cultivé dans la science entre la céramique, riche en couleurs et la sculpture et architecture, recourant uniquement à la teinte de la pierre et au modelé, est un concept erroné.

La période classique (V^e^ – IV^e^ siècles avant n.è.) fut déjà une période de grandes personnalités artistiques, de floraison d'une peinture de chevalet et de la peinture murale. Malheureusement, nous n'en trouvons trace aujourd'hui que dans les sources littéraires (hormis quelques exemples des tombes peintes de Paestum) ou des reflets, dont la fidélité est toujours objet de discussion, dans les fresques étrusques et romaines. La période classique fut aussi l'époque des grands créateurs dans la peinture sur céramique. A cette période remontent les plus précieux vases peints à figures rouges ou les raffinés lécythes à fond blanc. Par contre, la peinture dans l'architecture et la sculpture joue un rôle plus modeste (en dehors des dorures).

La période hellénistique débuta au III^e^ siècle avant n.è. mais ne se termina guère de manière tranchée, s'imbriquant harmonieusement avec la peinture romaine de la période républicaine tardive. Nous connaissons mieux que pour la période précédentes les grandes individualités artistiques, car le riche répertoire des fresques pompéiennee comporte de nombreuses répliques de leurs ouvrages. La liberté artistique et la richesse de composition deviennent plus grandes. Le paysage gagne un rôle exceptionnel et apparaissent des thémes inconnus auparavant (p.ex. la nature morte). Nous connaissons aussi directement la peinture murale de cette période grâce aux tombeaux de Macédoine (Vergina, Leukadia, Kazanlyk). Pour cette période, nous avons aussi de nombreux témoignages sur la décoration peinte des édifices publics et des maisons privées (en particulier à Délos). Il s'agit d'une décoration du dit jadis „I^er^ Style Pompéien", limité à l'imitation par les couleurs de divers genres de placage en pierre. Nous avons encore des témoignages de la peinture directement sur pierre par les stèles funéraires de Macédoine et d'Alexandrie. Enfin, on place en la période hellénistique les débuts de l'illustration des livres par des motifs figurés. Par contre, la céramique peinte subit un évident déclin et on peut à peine mentionner parmi les ouvrages de choix les vases polychromes de Centuripe.

Comme il a été dit, les créations figurées hellénistiques furent reprises dans les fresques et mosaïques romaines; la décaration des murs dans le style dit „d'Incrustation" passa au Palatin et à Pompéi. Ainsi, la peinture romaine de la période républicaine est une continuation de la peinture grecque d'époque hellénistique. C'est la période de formation du dit „II^e^ Style Pompéien", dont la création se fit en Italie. Il utilise des éléments hellénistiques (surtout dans les panneaux figurés et l'architecture), mais leur liaison est une création romaine. Un autre courant dans la peinture murale, italique, est illustré par les tombes d'Apulie, de Lucanie et de Campanie. Leur style pourtant est une variante de la peinture grecque. La peinture de chevalet de cette période ne nous est connue que par des témoignages littéraires.

En ce moment, on est frappé par l'absence dans le livre de M. Nowicka de la peinture étrusque. Pourtant, elle présente de nombreux points de jonction avec la peinture appellée „antique" ou „gréco-romaine". Il suffit de rappeller combien les peintures de la Tombe du Typhon ou le Sarcophage des Amazones sont des purs produits de l'art hellénistique, combien les vases peints étrusques s'insèrent étroitement dans l'évolution de la peinture grecque. Selon nous, la peinture étrusque n'est pas moins dépendante de l'art grec que les tombeaux d'Apulie ou de Lucanie.

La période naturellement la plus riche en documents est la période impériale, menée jusqu'à la fin du III^e siècle de n.è. En particulier la peinture murale est largement représentée par les monuments de Pompéi, mais aussi p.ex. par la Domus Aurea de Rome. Plus tard aussi, nous disposons de nombreux exemples de peintures murales dans les habitations aussi bien en métropole (Rome, Ostie) qu'en province (Pannonie, Egypte, etc.). La décoration peinte des temples est illustrée par de nombreux mithrea et surtout par les admirables exemples de Doura Europos. Enfin dans les tombes, la peinture murale aboutit au premier art chrétien des catacombes. La peinture sur bois, à l'encaustique, est parfaitement connue en cette période grâce aux trouvailles d'Egypte: en dehors de quelques tableaux religieux, il s'agit de la galerie incomparable des portraits funéraires dit „du Fayoum". La peinture sur céramique est en évident déclin, car c'est la période de règne de la „sigillata". Uniquement les plaques dites „Campana" portent parfois des traces de polychromie. L'Egypte encore nous a fourni quelques exemplaires d'illustrations de livre sur papyrus, mais les premiers exemplaires prestigieux sur parchemin sont plus tardifs. Enfin, la période impériale nous a laissé des exemples de peintures sur verre ou des très spécifiques verres „à fond d'or".

Comme il ressort de ce bref aperçu, le livre de M. Nowicka est une précieuse somme de nos connaissances sur la peinture antique. Encore une fois, soulignons combien est exceptionnelle la réunion en une synthèse de toutes les manifestations de la technique de peinture. En se félicitant que le milieu scientifique polonais obtient un ouvrage essentiel sur la question, on doit regretter que la science internationale ne reçoit qu'un résumé français en une page...

Zsolt Kiss (Warszawa)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

Mathilde Schleiermacher, Römische Reitergrabsteine. Die kaiserzeitlichen Reliefs des triumphierenden Reiters (Abhandlungen zur Kunst-, Musik- und Literaturwissenschaft, Bd. 338), Bouvier Verlag Herbert Grundmann, Bonn 1984, ss. 273, il. 134 w tekście + 5 tablic.

Praca M. Schleiermacher w 1977 roku została przedstawiona na uniwersytecie monachijskim jako dysertacja. Wstępne studium tematu ukazało się w 1982 r. (Boreas IV 1982, Münster). W recenzowanej tu książce autorka nawiązuje do opracowania H. Gabelmanna, *Die Typen der römischen Grabstelen am Rhein*, Bonner Jahrbücher CLXXII 1972. Jest to więc również studium typologiczne, wzbogacone jednak o materiał z innych prowincji rzymskich. Ponadto ma ono stanowić punkt wyjścia wniosków dotyczących rozpowszechniania się typu steli nagrobnej z przedstawieniem triumfującego jeźdźca, jak i procesu romanizacji prowincji. Zdaniem autorki, studium jednego wybranego motywu jest szczególnie przydatne do wyciągnięcia tego rodzaju wniosków. Zgromadzenie w miarę kompletnego materiału wymagało pewnego jego zawężenia. Tak więc nie uwzględniono w opracowaniu scen myśliwskich i scen ofiar, chyba że potrzebne one były ze względu na analogie. Także przedstawienia w typie „Jeźdźca trackiego" zostały wyłączone, ponieważ zasadniczo są reliefami wotywnymi. Nie ma w opracowaniu nagrobków, na których triumfujący jeździec jest jedynie motywem drugorzędnym. Natomiast typem ikonograficznym interesującym M. Schleiermacher jest scena, w której jeździec w rynsztunku rzymskiego żołnierza atakuje lancą powalonego barbarzyńcę, za koniem zaś znajduje się *calo*. Jest to oczywiście ogólna tylko charakterystyka omawianych w książce przedstawień, znaczną bowiem część materiału stanowią przedstawienia zredukowane, o mniejszej liczbie motywów czy też odmiany typu. Jest to zresztą zależne i od poziomu warsztatowego, jak i od czasu

powstania danego dzieła. Zebrane zabytki datowane są od I do IV w. n.e. W założeniach zbiór ten obejmuje całe Imperium, niemniej prowincje wschodnie są słabo reprezentowane. Sama autorka przyznaje, że w odniesieniu do zabytków z tych terenów nie ma pełnego rozeznania (s. 12 przyp. 1). Ponadto na Wschodzie temat triumfującego jeźdźca był stosunkowo rzadki, z czym można by się zgodzić, o ile przyjmie się za M. Schleiermacher kategoryczne rozgraniczenie między interesującym ją typem jeźdźca a typem konnego herosa, bardzo popularnego na wschodzie Imperium.

Łącznie w opracowaniu znalazły się 134 reliefy, w tym 7 publikowanych po raz pierwszy (numery kat. 14, 30, 59, 60, 61, 112, 134). Przeważają zabytki zachodniorzymskie, zwłaszcza nadreńskie, ze wschodnich prowincji natomiast pochodzi ich tylko 35.

Książka jest podzielona na cztery rozdziały, przy czym ostatni, najobszerniejszy z nich, stanowi katalog dzieł reprezentujących omawiany typ. W rozdziale I autorka zajmuje się stelami z prowincji zachodnich, poczynając od Nadrenii, w której, jej zdaniem, typ ikonograficzny triumfującego jeźdźca się ukształtował. Zanim jednak przejdzie do meritum zagadnień, wprowadza podrozdziały traktujące o historii, organizacji, uzbrojeniu i oznakach jazdy rzymskiej. Dane historyczne konfrontuje z informacjami uzyskanymi z inskrypcji i analizy przedstawień na nagrobkach. Dotyczy to kwestii pochodzenia, obywatelstwa żołnierzy, zasad ich rekrutacji, przemieszczeń oddziałów pomiędzy garnizonami oraz szczegółów uzbrojenia, oporządzenia końskiego itp. Przy korelacji wszystkich danych (historycznych, epigraficznych, ikonograficznych i archeologicznych) możliwe jest np. określenie, w jakim czasie wchodziły w użycie poszczególne typy uzbrojenia, chociaż autorka zastrzega się, że nie wszystkie przedstawiane detale muszą odpowiadać rzeczywistości. Dalej zauważa różnice antropologiczne i różnice uzbrojenia w przedstawieniach barbarzyńców, atakowanych przez jeźdźców. Ma to być dowodem ich realizmu, czyli odnosić się do batalii, w których brał udział zmarły. Rozważania tego rodzaju uzasadniane są okolicznością, że analiza ikonografii nagrobków stanowi wartościowe uzupełnienie źródeł pisanych i znalezisk archeologicznych odnośnie do wyglądu barbarzyńców i rzymskiej sztuki triumfalnej w ogóle. Następny podrozdział stanowi typologia nagrobków, zestawiona według ich form architektonicznych. Poszczególne typy otrzymały numerację stosowaną później przez autorkę w katalogu. Tablice I–IV zawierają graficzne schematy typów. Pedantyczny ów podział nie ma wszakże reperkusji we wnioskach, jakich należałoby się spodziewać, zakładając że jest on celowy. Od dawna wiadomo, że obramowania architektoniczne nagrobków rzymskich wraz z upływem czasu stają się coraz bardziej schematyczne lub wręcz zanikają. Typologia autorki ma zatem znaczenie chyba tylko z punktu widzenia uporządkowania materiału.

Najbardziej interesującą część pracy stanowi próba określenia kilku warsztatów, z których wychodziły nagrobki z wyobrażeniem triumfującego jeźdźca. M. Schleiermacher rozpoczyna ją od Mainz, skąd pochodzi najwięcej, bo aż 16 stel. Pojawienie się tam nagrobków omawianego typu wiąże się z instalacją armii rzymskiej, wraz z którą powstają warsztaty rzeźbiarskie. Na podstawie analizy motywów ikonograficznych, schematów kompozycyjnych, ornamentyki i stylu nagrobków, ponadto wykorzystując dane historyczne i epigraficzne autorka wyróżnia co najmniej trzy warsztaty. Do jednego z nich należą stele Rufusa (kat. 35), Tutiusa (kat. 37), Cantabera (kat. 22), prawdopodobnie stela Marisa (kat. 25) i fragment steli (kat. 28). Najlepszy warsztat w Mainz reprezentuje stela Romaniusa (kat. 27) wraz z ośmiu innymi nagrobkami (nry kat. 19, 21, 24, 26, 36, 29, 30, 43) nie budzącymi wątpliwości co do takiej atrybucji oraz trzema dalszymi (nry kat. 31, 32, 33), wiązanymi hipotetycznie z „warsztatem Romaniusa". Warsztat ten oddziaływał na produkcję rzeźbiarską w okolicy, ślady wpływów widoczne są również na zabytkach znalezionych w Bonn i Worms. Działał od czasów Klaudiusza-Nerona do czasów flawijskich. Trzeci warsztat z Mainz reprezentuje stela Andesa (kat. 20) i dwie inne (nie ujęte w katalogu). Pozostałych dzieł nie można wiązać z wymienionymi trzema warsztatami.

Typ steli powstały w Worms przedstawia nagrobek Agriotalusa (kat. 44). W północnej Afryce M. Schleiermacher wyróżnia warsztaty w Cherchel i Tipasa. Trzeba zwrócić uwagę, że przynależność do jednego warsztatu zabytków z Cherchel udowodniona jest niezbyt pewnie, na podstawie analiz stylu, przeprowadzonych jedynie z przerysów reliefów. Wydaje się, że autorka była zasugerowana wspólnym miejscem ich znalezienia (kat. 56, 57, 58), choć ogólnych zbieżności ikonograficznych nie da się zaprzeczyć. Stel znalezionych w Brytanii nie można zakwalifikować do jakiegokolwiek warsztatu ze względu na znaczne różnice w ich datowaniu.

Bezzasadne wydaje się szukanie wspólnego warsztatu dla trzech zabytków z IV w. n.e., znalezionych na terenie Francji (kat. 88, 89, 90). O ile dwa pierwsze rzeczywiście wykazują podobieństwo stylu, to trzeci z nich jest zupełnie inny. Zapewne i w tym przypadku autorkę zasugerowało wspólne miejsce znalezienia reliefów (Amiens).

W konkluzjach pierwszego rozdziału M. Schleiermacher stwierdza, że jedynie „warsztat Romaniusa" z Mainz był wielkim i wpływowym. Pozostałe warsztaty w prowincjach zachodnich były z reguły małe, wzorce przejmowały tylko pobieżnie, co z pewnością wynikało z ich ograniczonych możliwości.

W rozdziale II omówione są zabytki z prowincji naddunajskich i wschodnich. Typ ikonograficzny triumfującego jeźdźca pojawił się tutaj nieco później niż w Germanii. Tylko sześć stel mających przedstawienie jeźdźca jako temat główny i siedem jako temat poboczny można datować na I w. n.e. Nad Renem najwcześniejsze przedstawienia omawianego typu M. Schleiermacher umieszcza w czasach Tyberiusza, natomiast nad Dunajem pojawiają się one dopiero za Klaudiusza-Nerona. Autorka stwierdza, że wzorce przenosili żołnierze przesuwani z garnizonów nadreńskich do prowincji naddunajskich, aczkolwiek sama zauważa duże różnice typu ikonograficznego w obu regionach. Bardzo szybko w prowincjach naddunajskich górę wzięły wpływy wschodnie, głównie oddziaływały wzorce greckiego konnego herosa czy też Jeźdźca Trackiego. Z pozostałych prowincji, dalej na wschód Imperium (od Macedonii po Syrię), w książce znalazło się tylko 12 stel reprezentujących czysty typ ikonograficzny triumfującego jeźdźca.

W rozdziale III autorka rozpatruje związki zabytków nadreńskich z północną Italią, Galią i grecką tradycją ikonograficzną. Edikulę i arkadę wywodzi z północnej Italii, stamtąd i z Galii — nagrobki filarowe. Proweniencja ta znajduje historyczne uzasadnienie, bowiem źródłami, skąd wychodziła romanizacja Nadrenii, były wspomniane regiony. Natomiast wprowadzenie motywu triumfującego jeźdźca do sztuki sepulkralnej M. Schleiermacher uważa za oryginalne osiągnięcie ośrodków nadreńskich. Nie mogąc pominąć dotychczasowej tradycji artystycznej grecko-rzymskiej, wskazuje na niektóre zjawiska, zapewne mające udział w genezie typu. Przyznaje, że mogły tu oddziaływać pewne wyizolowane motywy sztuki hellenistycznej, wszakże kompozycyjna całość jest efektem inwencji nadreńskich rzeźbiarzy. W rozważaniach wskazuje nadto na fryzy batalistyczne na pomnikach galijskich, łuk triumfalny w Orange, mauzoleum z St. Remy, reliefy, urny i malowidła italskie. W sztuce greckiej odwołuje się do steli Dexileosa i „Bitwy Aleksandra". Jednak we wnioskach autorka stwierdza, że rozwój typu ikonograficznego jeźdźca w prowincjach wschodnich był niezależny od jego kształtowania się nad Renem, tam bowiem nie da się prześledzić bezpośredniej zależności tematu od Grecji. Tak kategoryczne twierdzenie budzi wątpliwości. Wynika ono prawdopodobnie z założenia autorki, że przedstawienie triumfującego jeźdźca swoje ideowe podłoże posiada w mentalności człowieka Zachodu. W kilku miejscach książki jest to nawet powiedziane wprost (s. 17, 58). Tymczasem zebrany przez M. Schleiermacher materiał nie w pełni potwierdza jej stanowisko. Pośród wczesnych stel można znaleźć pewną liczbę zabytków związanych z żołnierzami pochodzącymi ze Wschodu. Jeden z najbardziej reprezentatywnych nagrobków — wybrany również na okładkę — należy do Flaviusa Bassusa, wywodzącego się z trackiego plemienia Dansalów (kat. 17, z Kolonii, datowany ok. 96 r. n.e.). Inne przykłady: stela Abaiusa z Pannonii (kat. 19,

z Mainz, 80–90 r. n.e.); stela Andesa z Pannonii (kat. 20, z Mainz, 70–75 r. n.e.); stela Marisa z ala Partorum et Araborum (kat. 25, z Mainz, przed 63 r. n.e.); stela Petroniusa Disacentusa z kohorty trackiej (kat. 26, z Mainz, 40–60 r. I w. n.e.); stela Tutiusa z trackich Dansalów (kat. 37, z Mainz, czasy Tyberiusza); stela Dolanusa z kohorty trackiej (kat. 42, z Wiesbaden, koniec lat 30-tych I w. n.e.). Dwa ostatnie z wymienionych reliefy należą do najwcześniejszych. Również przedstawienia triumfującego jeźdźca pochodzące z innych prowincji Cesarstwa przeczą tezie autorki. Trzy najstarsze zabytki z północnej Afryki związane są z żołnierzami wywodzącymi się z obszarów dalmatyńsko-iliryjskich (kat. 55, 56, 57, I–II w. n.e.); również kilku późniejszych nagrobków nie można łączyć z żołnierzami pochodzącymi z Zachodu (kat. 58, 63, 66). Germańskie pochodzenie na zabytkach północnoafrykańskich da się stwierdzić jedynie w przypadku steli Adiutora (kat. 65, 145–148 r. n.e.). Podobnie sprawa przedstawia się ze stelami z Brytanii: z terenami germańskimi wiązać można tylko Sextusa (kat. 71, II/III w. n.e.) i Dannicusa (kat. 74, czasy flawijskie). Natomiast Longinus pochodził z okolic Sardiki (kat. 76, I/II w. n.e.), do kohorty trackiej należeli Rufus Sita (kat. 79, przed 80 r. n.e.) i Claudius Tirintius (kat. 81, 70–90 r. n.e.). Valerius Genialis był Fryzem, lecz służył w oddziale trackim (kat. 75, 2 poł. I w.n.e.).

Nagrobki z terenów Grecji prezentowane w książce nie wskazują na jakiekolwiek filiacje zachodnie, z wyjątkiem steli Cattusa, który pochodził z Galii Lugdunensis (kat. 100, pocz. II w. n.e.).

Czy w świetle przytoczonych przykładów nie należałoby może zakładać tezy wręcz przeciwnej, niż czyni to M. Schleiermacher? Jeśli najstarsze stele omawianego typu pojawiają się nad Renem, to niekoniecznie musiały powstać z inspiracji żołnierzy pochodzących z Zachodu.

Przyczynić się do tego mogli członkowie garnizonów o wschodniej proweniencji. Stąd też niesłuszne jest odcinanie typu ikonograficznego triumfującego jeźdźca od przedstawień herosa konnego czy Jeźdźca Trackiego (tym bardziej że występował on również na nagrobkach, por. s. 52). Rozważając genezę przedstawień nadreńskich warto pamiętać o pojawiających się w Rzymie od II w. n.e. nagrobkach *equites singulares*, przedstawiających konnego herosa. Nawet sama autorka przyznaje, że zapewne powstały one z inspiracji trackich członków tego ugrupowania. Podobnie mogło być z omawianymi w książce przedstawieniami. Nadto przybysze ze Wschodu wywodzili się z kręgów, w których istniały bogate tradycje artystyczne, w przeciwieństwie do terenów nadreńskich. Zupełnie prawdopodobne wydaje się przypuszczenie, że typ triumfującego jeźdźca stanowi transformację motywu konnego heroizowanego zmarłego.

W aspekcie eschatologicznym, który trzeba mieć zawsze na względzie przy rozpatrywaniu ideowego podłoża sztuki sepulkralnej, pojęcia triumfu i heroizacji są pokrewne. W przedstawieniu na nagrobku zmarły nie jest ukazywany wyłącznie z punktu widzenia ziemskiej egzystencji, choć niekiedy pozornie wydaje się, że tak właśnie jest. W ten też sposób tłumaczy nadreńskie przedstawienia M. Schleiermacher, pisząc o akcentowaniu statusu zmarłego, należącego do elity wojska, jak też podkreślaniu *virtus* przeciwnika i zwycięskości Rzymu (s. 65). Wiele analiz antycznej sztuki sepulkralnej prowadzi do wniosku, że w wyborze motywu ikonicznego dla nagrobka kierowano się „zasadą stosowności". Znaczy to, że z repertuaru przedstawień symbolicznych wybierano takie, które nie tracąc charakteru uniwersalnego mogły stanowić widoczną aluzję do doczesnych zajęć zmarłego. Drugą metodą była reinterpretacja, dokonywana w tym samym celu. Podobny proces zapewne miał miejsce w przypadku przedstawień triumfującego jeźdźca. Nastąpiła tu kontaminacja idei heroizacji, przejścia z jednej formy bytowania do innej, triumfu nad śmiercią, z ukazaniem wydarzeń charakterystycznych dla żołnierskiego życia. Tak więc omawiane przedstawienia mają nie tylko sens kommemoratywny, lecz i symboliczny. Dlatego szkoda, że M. Schleiermacher w swoich rozważaniach nie bierze go pod uwagę (z jednym wyjątkiem: delfiny na nagrobku nr kat. 112 uznaje za symbol szczęśliwego bytowania po śmierci).

Zastrzeżenie może budzić wykluczenie z przeglądu stel, na których przedstawienie triumfującego jeźdźca stanowi tylko jedną ze scen. Dlaczego? Czy ikonograficzny kontekst zmienia sens tego motywu? Wręcz przeciwnie, rozpatrzenie scen towarzyszących być może pomogłoby wyświetlić głębszy sens wizerunku jeźdźca. W katalogu znalazł się jeden nagrobek z Şeica Mică (kat. 115, II–III w. n.e.), na którym w górnej strefie znajduje się triumfujący jeździec, w środkowej strefie oracz z pługiem, a w dolnej uczta zmarłych. Kontekst trzech przedstawień wskazuje na ich symboliczny raczej niż realistyczny charakter, lecz autorka pomija go milczeniem. W tym aspekcie należałoby rozważyć również fakt, że nagrobki omawianego w książce typu znane są również z miejscowości, w których nigdy nie było rzymskiego garnizonu (por. s. 13).

Do refleksji skłania ponadto stwierdzenie, że typ nagrobka z triumfującym jeźdźcem pojawia się w czasach wojennych, podczas gdy w okresie dłuższego pokoju jest on wypierany przez inne przedstawienia, np. ucztę zmarłych (s. 16), której sensu symbolicznego nie można negować. Stąd łatwo wnioskować o podobnym znaczeniu obu przedstawień w sztuce sepulkralnej.

Rozdział IV jest katalogiem rozumowanym zabytków. Są one ugrupowane w porządku topograficznym, w ramach którego istnieją sekwencje chronologiczne. Każda pozycja katalogu poza danymi metrykalnymi zawiera komentarz do inskrypcji, kwalifikację typologiczną (wg systemu przyjętego przez autorkę), opis przedstawienia, analizę stylistyczną, datowanie i wykaz literatury. Godna podkreślenia jest szczegółowość i precyzja w opracowaniu tej części publikacji.

Literatura problemu podana jest w wyborze. Całość zamyka indeks.

Tomasz Wujewski (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Christoph Ulf, Das römische Lupercalienfest. Ein Modellfall für Methodenprobleme in der Altertumswissenschaft, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1982 (Impulse der Forschung, Bd. 38) ss. IX + 176.

Ukazanie się w darmsztadzkiej serii wydawniczej o prowokującym tytule „Impulse der Forschung" książki Ch. Ulfa o luperkaliach w pełni odpowiada jej charakterowi. Potwierdzeniem tego jest podtytuł: „Przypadek modelowy metodycznych problemów nauki o starożytności". Nie bez przesady też pracę austriackiego uczonego określić można jako swego rodzaju „grę intelektualną", której celem jest ukazanie bezowocności dotychczasowych poszukiwań w zakresie wyjaśnienia charakteru luperkaliów, a następnie zaoferowanie własnego spojrzenia autora.

Zadecydowało to o dwupodziale książki, mimo że Ulf sam tego *expressis verbis* nie dokonał. Trzy pierwsze rozdziały stanowią bowiem wyraźnie jedną całość, poświęconą analizie źródeł, literatury, rekonstrukcji przebiegu uroczystości luperkaliów oraz określeniu metodycznej postawy autora. Rozdziały IV–V natomiast stanowią eksplikację zastosowanej przez Ulfa metody etnologiczno-komparatystycznej i wynikającego z niej własnego spojrzenia na luperkalia i ich ocenę, jak i ocenę wczesnorzymskiej religii w ogóle (w konfrontacji z panującymi w nauce poglądami).

Zadaniem pierwszego rozdziału jest „rozpracowanie" metody etymologicznej w określeniu święta luperkaliów („Uwagi metodyczne: siła argumentów etymologicznych", s. 1–28). Ulf stawia sobie za cel wykazanie, że tzw. metoda filologiczno-lingwistyczna (etymologiczna), której zawierza wielu współczesnych badaczy, a próbująca za pomocą nazwy własnej określić istotę i charakter danego kultu, jest z gruntu ograniczona i niebezpieczna. Przykładem jej zwodniczości jest legenda o św. Krzysztofie, przytoczona dosyć dokładnie

(s. 2–4): imię Christophorus („niosący Chrystusa") tłumaczy się legendą o przeniesieniu Chrystusa przez rzekę właśnie przez św. Krzysztofa. Ulf wskazuje jednak, że ta legenda powstała dopiero w XII wieku, podczas gdy kult świętego występuje już w połowie wieku V, a samo słowo *christophorus* pojawia się około roku 100, służąc najpierw określeniu męczennika, który poprzez swe męczeństwo „wypełnia się" Chrystusem, a następnie chrześcijanina w ogóle. Tak więc w pierwotnym swym znaczeniu nie miało ono nic wspólnego z legendą z XII wieku. Ponadto przetasowania ludnościowe powodowały, stwierdza autor w odniesieniu do metody etymologicznej, że stara nazwa przejmowana była częstokroć przez grupy napływowe, zatracając zupełnie swój związek z jej pierwotną treścią (tu przykład legendy o św. św. Marcinie i Michale, zob. s. 5–6).

Po takim ataku na metodę etymologiczną, przedstawia Ulf informacje źródeł antycznych o imionach bóstw, łączonych z luperkaliami (Faun, Inuus, Lupercus, Liber Pater, Iuno Februata, Februarius, por. s. 9–13), co rzuca czytelnikowi światło na fakt, że sami starożytni nie wiedzieli dokładnie, jakiemu bóstwu to święto przypisać. Generalnie Ulf wykazuje, że nie mieli oni również szczególnego pojęcia, kim byli *luperci*, co oznaczał termin *lupercal* i *lupercalia*, jak również niezbyt orientowali się w etymologii tych słów.

Literatura nowożytna w swych poglądach wyraźnie odbija stan źródeł, łącząc luperkalia już to z kultem wilka lub wilczycy (*lupercus* = wilk), już to ze świętem pasterzy, a więc opowiadając się albo za „wersją etymologiczną", albo też realną, tj. wynikającą z obserwacji kultu (np. chłopcy biorący udział w ceremonii wyglądają nie jak wilki, lecz jak kozły; wilk lub motyw wilka w samym przebiegu święta w ogóle się nie pojawia; dokładna prezentacja wszystkich ważniejszych poglądów nowożytnych na s. 13–24). Nie daje nam ona również odpowiedzi, z jakim świętem mamy do czynienia w przypadku luperkaliów.

Siłą rzeczy więc, skoro dotąd stosowane metody zawodzą, należy, zdaniem Ulfa, sięgnąć po metodę inną: ma być nią porównanie luperkaliów z wszelkimi kultami podobnymi, i to na szerokim tle, bez ograniczeń chronologicznych i geograficznych (a więc nie tylko w obrębie cywilizacji grecko-rzymskiej). Określeniu tego stanowiska badawczego Ulfa służy rozdział II („Uwagi metodyczne: o możliwości i wymowie porównań", s. 25–28). Określając metodę etnologiczno-komparatystyczną jako jedyną, należy, twierdzi Ulf, przed zastosowaniem jej dokonać następujących zabiegów: 1. zestawić wszystkie źródłowe informacje o luperkaliach i dokonać w ten sposób rekonstrukcji przebiegu uroczystości; 2. uzyskany obraz stanowić ma punkt wyjścia do dalszych rozważań; 3. określić, w jakich punktach badany kult różni się od podobnego w religiach różnych ludów; 4. metoda porównawcza nie może służyć wypełnieniu luk w informacjach źródeł, a jedynie pomóc w wyjaśnieniu charakteru kultu.

Zgodnie z tymi założeniami rozdział trzeci („Próba rekonstrukcji luperkaliów", s. 29–94) zbiera wszystkie dane źródłowe o święcie luperkaliów, ale w porządku systematycznym: a więc najpierw określenie, co to był *lupercal*, podawany w źródłach jako tradycyjne miejsce uroczystości. Literatura nowożytna niemal jednogłośnie uważa (s. 29–30), że chodzi tu o jaskinię na zboczu Palatynu. Wnikliwa analiza odnośnych źródeł pozwala Ulfowi dojść do całkowicie niezależnego wniosku, zgodnie z którym *lupercal* nie był bynajmniej jaskinią (jest ona wytworem fantazji artystycznej), lecz budowlą znajdującą się, zdaniem Ulfa, gdzieś między Palatynem a Circus Maximus (ta lokalizacja stanowi zagadnienie odrębne i w nauce przyjmowana jest różnorako; autor przeprowadza dyskusję na ten temat na s. 36–38).

Kwestia następna to określenie charakteru luperków (s. 38–51), przy czym chodzi tu przede wszystkim o stwierdzenie, czy mamy do czynienia z kapłanami, czy też nie. Po odpowiedniej analizie źródeł i literatury, dochodzi Ulf do jednoznacznego wniosku: *luperci* nie byli kapłanami, ponieważ mamy tu do czynienia z rokrocznie dobieranymi młodzieńcami. Nie byli oni więc luperkami dożywotnimi, co stanowiło przecież jedno z kryteriów „zawodu" kapłana (por. s. 51).

Czynności rytualne dokonywane na luperkalu w trakcie święta, opisane zostały na s. 51–63. Chodzi tu o tak charakterystyczne, jak złożenie ofiary z kozła, kozy lub kóz

(s. 52—53), ofiara z psa (s. 54—58), użycie *mola salsa* i soli (s. 58), tzw. ceremonia krwi (s. 59—63). Wszystkie te zabiegi interpretowane są w literaturze różnie, a przede wszystkim niektóre z nich (jak ofiara z psa, znana tylko z opisu Plutarcha) są w nauce kwestionowane. W swym postępowaniu badawczym Ulf zawierza jednak źródłom, uważając, że brak jest podstaw do ich kwestionowania.

Kolejne zagadnienie stanowi bieg luperków (s. 63—72), przy czym sprawą istotną jest ustalenie kierunku biegu, jego celu i wyglądu luperków. Wychodząc z własnej analizy źródeł, a odmiennie od poglądu literatury, Ulf uważa, że bieg ów nie dokonywał się wokół Palatynu, lecz kierował się na Forum Romanum, gdzie też się kończył. Kwestia natomiast wyglądu luperków (nadzy czy też skąpo odziani) jest wytworem czasów, z których pochodzą źródła, a więc nie może mieć nic wspólnego z pierwotnym charakterem kultu (s. 67—72).

Ostatnią z czynności rytualnych luperków było okładanie przyglądających się uroczystościom osób, w tym przede wszystkim kobiet, pasmami pociętej skóry zwierząt ofiarnych.

Próbując omówić cel święta luperkaliów, autor wskazuje przede wszystkim na rozbieżne stanowiska już w źródłach antycznych, a następnie w literaturze nowożytnej. A więc jako święto oczyszczenia, urodzaju, pasterzy (*luperci* rozumiani jako obrońcy przed wilkami) itp.

W zamknięciu rozdziału trzeciego (s. 90—94) Ulf raz jeszcze podkreśla, że ani współczesna literatura, ani jego tok rozumowania przedstawiony dotąd, nie wyjaśniają zadowalająco istoty luperkaliów. Pozostawanie nadal w kręgu źródeł tylko antycznych i tylko cywilizacji śródziemnomorskiej (grecko-rzymskiej) nie pozwoli też na dalsze interpretacje: jedynie szeroko rozumiana metoda porównawcza może okazać się tu pomocna.

Gwoli ścisłości należy dodać, że była ona stosowana przez wielu badaczy przed Ulfem, jednakże na zasadzie porównywania tylko pewnych elementów z luperkaliów, a nigdy całości. Dlatego wyniki poprzedników Ulfa musiały być negatywne (zob. s. 91—92).

Materiał porównawczy (rozdział IV, s. 95—114) jest materiałem etnologicznym. Autor sięga bowiem do obserwacji współczesnych społeczeństw prymitywnych na wyspach Polinezji (Tonga), uzbrajając się przed ich analizą w robocze założenie, że wczesnorzymska religia była na równi prymitywna. Obserwacja zaś religii ludów Tonga doprowadza do wniosku, że pod postacią luperkaliów kryje się święto inicjacji: przyjmowanie młodych ludzi do społeczeństwa dorosłych (s. 139—144). Nie ma więc ono nic wspólnego z wcześniej omówionymi interpretacjami zarówno pisarzy starożytnych, jak i nowożytnych.

Na kanwie studiów nad charakterem luperkaliów nasunęły się Ulfowi ogólniejsze spostrzeżenia, jeśli chodzi o charakter religii rzymskiej w ogóle, w tym głównie wczesnej (zob. rozdział V: „O cechach znamiennych religii (staro)rzymskiej i kultu państwowego jako jej najwyższego stadium", s. 145—163). Chodzi tu głównie o kwestionowanie spontaniczności tej religii, a przypisywanie jej „ducha rzymskiego", tj. bardzo trzeźwego traktowania wszelkich spraw religijnych i sprowadzanie stosunku bóstwo-człowiek do zwykłego układu prawnego. Jak wiadomo, takie określanie religii rzymskiej jest dziełem Teodora Mommsena i jego szkoły, co znalazło ukoronowanie w słynnym dziele G. Wissowy, *Religion und Kultus der Römer*. Praca Ulfa, w tym przypadku ostatni jej rozdział, stanowi więc niewątpliwie słuszną próbę sprowadzenia współczesnych wyobrażeń o wczesnorzymskiej religii do ram realnych, obserwowalnych również i u innych ludów. Niezależnie bowiem od kolorytu lokalnego, rozwój społeczeństwa wczesnorzymskiego, jego świata religijnego, nie odbiegał zasadniczo od społeczeństw innych.

Pracę Ch. Ulfa charakteryzuje gruntowna znajomość źródeł i doskonale opanowana sztuka ich interpretacji. Jednocześnie porusza się on całkiem swobodnie w gąszczu literatury (zob. zestawienie na s. 165—170), okazując nie zawsze spotykaną umiejętność jej ostrożnego i krytycznego spożytkowania. Jego interpretacja charakteru święta luperka

liów jest bardzo przekonująca, niemniej musimy pamiętać, że dokonana została na podstawie obserwacji społeczeństwa żyjącego nie tylko wiele tysięcy kilometrów od Rzymu, ale i odległego od niego w czasie mniej więcej o 2,5 tys. lat.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

Quibus locis inveniantur additamenta titulorum voluminis VI Corporis Inscriptionum Latinarum. Seorsum expressum ex CIL VI/ 7/7, collegit **Ursula Lehmann**, Berolini-Eboraci Novi, Gvalterus de Gruyter et Socii, 1986, pp. VIII + 169.

Jest to praca specyficzna, wyglądająca na pozór bardzo „matematycznie": czytelnik znajdzie w niej tylko liczby. Ursula Lehmann postawiła bowiem sobie za zadanie wypełnienie luki, jaka znajduje się w idealnym, zdawałoby się, indeksie do VI tomu CIL-u. Sporządzony on został w Australii przez, jak wiadomo, E. J. Jory'ego i D. G. Moore'a – „cum machina computatoria". I z pewnością każdy, kto z tego indeksu korzystał, wypowie o nim słowa najwyższego uznania. Odpowiada on bowiem na niemalże każde pytanie, jakie by mu czytelnik zadał. Wyjątek stanowią *additamenta*: z niewiadomych powodów (*spatio deficiente*?) nie zostały one uwzględnione. A chodzi tu o różnego rodzaju adnotacje, uzupełnienia, weryfikacje lekcji czy też ponowne wydania tekstów, o niebagatelnej liczbie (o czym dowiadujemy się właśnie z opracowania U. Lehmann) około 14 tys. pozycji. Odnoszą się one do około 1/3 wszystkich inskrypcji zawartych w VI tomie. Brak odpowiedniego zestawienia konkordancyjnego, informującego o additamentach do określonego numeru inskrypcji, niewątpliwie odczuwany był przez wszystkich zainteresowanych. Tym bardziej, że w odniesieniu do niektórych napisów *additamenta* powtarzają się kilkakrotnie.

Trzeba przyznać, że zadanie, przed jakim stanęła U. Lehmann, nie należało do najwdzięczniejszych, a w sensie badawczym do efektownych. Dlatego też należą się jej słowa szczególnego uznania i podzięki, ponieważ dokonane przez nią zestawienie konkordancyjne stanie się z pewnością nie do zastąpienia w pracy każdego, kto ma do czynienia z epigrafiką łacińską.

Praca skomponowana została w ten sposób, że obok numeru inskrypcji umieszczony jest numer strony, na której znajduje się *additamentum* lub numer nowego (ponownego) wydania tekstu. U. Lehmann nie ograniczyła jednak swego zadania tylko do takiego zestawienia: przy pomocy opracowanego przez siebie kodu znaków od razu informuje czytelnika o charakterze *additamentum*. A więc czy są to uwagi odnośnie do lekcji, czy chodzi o uzupełniający fragment, czy *titulus* jest fałszywy itp. Wszystkie te zasady, zilustrowane dwiema tabelami, wyjaśnione zostały we„Wstępie" (s. I – VIII).

U. Lehmann zawarła w swej pracy tylko te *additamenta*, które znajdują się w obrębie CIL-u (pewna ich grupa występuje poza tomem VI). Nie uwzględnia zaś znajdujących się poza korpusem. Jest to oczywiście pewnym zubożeniem prezentowanego wydawnictwa, jako że chciałoby się mieć całość w jednym tomie. Na swą obronę autorka znajduje argument, że te „pozakorpusowe" *additamenta* opublikowane zostały niedawno w pracach M. Buonocore, D. Manacorda i I. Di Stefano Manzella (zob. s. VI, gdzie znajdują się pełne dane bibliograficzne) i nie widziała sensu ich powtarzania.

Książka U. Lehmann stanowi całość z wcześniej wydanym indeksem Jory'ego i Moore'a. Zestawienie zaś tych prac razem sprawia, iż uzyskujemy najpełniejszy i zarazem najlepszy indeks do CIL-u. Na jego ukazanie się świat naukowy musiał czekać kilkadziesiąt lat. Obok więc podziękowań pod adresem autorki, należą się one również i Wydawnictwu Waltera de Gruytera.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Karl Strobel, Untersuchungen zu den Dakerkriegen Trajans. Studien zur Geschichte des mittleren und unteren Donauraumes in der Hohen Kaiserzeit, Antiquitas, Reihe 1: Abhandlungen zur Alten Geschichte, Bd. 33, Bonn, Dr. Rudolf Habelt GmbH, 1984, ss. 284+3 mapy poza tekstem, w tym jedna na wkładce.

Wielkie zainteresowanie wojnami dackimi Trajana, jakie daje zaobserwować się w drugiej połowie XIX i początkach naszego wieku[1], pogłębione bez wątpienia opublikowaniem przez C. Cichoriusa reliefu z Kolumny Trajana[2], podsumowane zostało klasyczną dzisiaj monografią C. Patscha, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Traian*, Wien 1937. Jak ważne miejsce zajęła ona w historiografii, najlepiej świadczy fakt, że w przeciągu bez mała 50 lat od jej ukazania się, nie powstała żadna inna monografia wojen dackich Trajana. Omawiana praca Strobela jest pierwszą uzmysławiającą, jaki wysiłek badawczy musiał stać się udziałem jej autora, i sugerującą zarazem miejsce, jakie (*per analogiam* do dzieła Patscha) w wielkim dorobku badań nad dziejami konfliktu dacko-rzymskiego zająć ona powinna. C. Patsch niewątpliwie przesunął do archiwum historiografii szereg prac sprzed roku 1937[3]. Czy taka rola przypadnie również dziełu K. Strobela, czy zastąpi ono pracę samego Patscha, to wykaże nieodległa, jak myślę, przyszłość. Z całą pewnością stwierdzić jednak można, że tego typu opracowanie było już bardzo potrzebne i że na tle dotychczasowego dorobku książka zachodnioniemieckiego uczonego wypada bardzo korzystnie, stając się gruntowną, zasługującą na baczną uwagę monografią wojen dacko-rzymskich z lat 101–106.

Na przestrzeni ostatnich kilkudziesięciu lat daje się zaobserwować wielki postęp w badaniach nad historią dacką i dacko-rzymską, postęp będący głównie zasługą nauki rumuńskiej, w tym przede wszystkim w zakresie badań archeologicznych i epigraficznych. Dzięki tym badaniom za niezbity uznać już można fakt, że reliefowym przedstawieniom z *Kolumny Trajana* w Rzymie nie można przypisywać tak wielkiej roli poznawczej, jak czynili to badacze przed 50 i więcej laty, w tym również C. Patsch. Nie można, co obecnie wydaje się zupełnie jasne, identyfikować poszczególnych scen z *Kolumny* z rzeczywistością terenową, ponieważ tworzący je „artyści nigdy na swe oczy nie widzieli Dacji i nie dysponowali żadnym określonym materiałem dokumentacyjnym" (s. 26); co więcej, *Kolumna* w ogóle nie odbija realnej rzeczywistości (s. 37). W istocie swej jest ona „manifestacją ideologii władzy z Trajanem jako postacią centralną" (s. 28). Z tego względu wszelkie terenowe identyfikacje dokonywać się muszą „w oparciu o źródła literackie i archeologiczne" (s. 30). *Kolumna* natomiast pozostaje niezwykle istotnym źródłem jako dokument wydarzeń historycznych w ich chronologicznym ujęciu: „Das historische Programm der Säule ist jedoch [...] ein im Fortschreiten seiner Bildfolge zuverlässiges chronologisch-historisches Zeugniss für die dargestellte Ereignisse der aufgegriffenen Haupthandlung der Feldzüge" (s. 27/28)[4].

Ponieważ sceny z *Kolumny Trajana* stanowiły i nadal stanowią jedno z najważniejszych (wobec szczupłości danych literackich) źródeł do dziejów poznania zmagań Rzymian z Dakami, to zaprezentowana postawa metodyczna autora jest oczywiście, generalnie biorąc[5], novum w stosunku do historiografii z okresu C. Patscha i wcześniejszej, będąc wypadkową dorobku historiografii powojennej.

---

[1] Por. s. 13–17 (wprowadzenie) oraz zestawienie literatury na s. 246–273.
[2] C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, I–IV, Berlin 1896–1900.
[3] Jak np. C. de la Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, Paris 1877, s. 29–70; V. Vaschide, *Histoire de la conquête de la Dacie...*, Paris 1903; por. s. 13.
[4] K. Strobel pozostaje pod silnym wpływem (aczkolwiek krytycznie) pracy W. Gauera, *Untersuchungen zur Trajanssäule*, I. *Darstellungsprogramm und künstlerischer Entwurf* (Monumenta Artis Romanae XIII), Berlin 1977.
[5] Krytyczne stanowisko w kwestii identyfikacji poszczególnych obrazów z rzeczywistością topograficzną zajął już E. Petersen, *Trajans dakische Kriege*, I–II, Leipzig 1899–1903.

Książka K. Strobela składa się z pięciu części zasadniczych, a nadto z wprowadzenia i z aneksów. We wprowadzeniu autor określił swą pozycję metodyczną oraz zwięźle omówił dotychczasowe badania nad wojnami dackimi Trajana. W części pierwszej natomiast, zatytułowanej „Quellenuntersuchungen..." (s. 19–40) przeprowadził krytyczną ocenę źródeł, wskazując na niewspółmiernie skąpe dane literackie (s. 19–22) i przeznaczając odpowiednio dużo miejsca na charakterystykę zabytków ikonograficznych. Wśród nich czołowe miejsce zajmują oczywiście reliefy na *Kolumnie Trajana* (s. 22–32), którym sporo uwagi poświęcił już we wprowadzeniu.

Inne przedstawienia ikonograficzne nie posiadają już takiej wartości jak *Kolumna Trajana*, co tylko podkreśla źródłowe znaczenie tej ostatniej: i tak „wielki fryz Trajana" (s. 32–34), zachowany w bocznych ścianach łuku Konstantyna Wielkiego pozostaje, stwierdza Strobel, bez związku chronologiczno-historycznego i ma przede wszystkim znaczenie przy studiach nad „Herrscherideologie und Herrschaftsauffassung", łuk zaś Trajana w Benewencie (s. 34), mimo że nawiązuje bezpośrednio do wojen dackich, zawiera w sobie „rein symbolischen Gehalt und Charakter". Pomnik zwycięstwa w Adamklissi – Tropaeum Traiani (s. 34–40), „eines der bedeutendsten offiziellen Staatsmonumenten ausserhalb der Haupstadt in den Provinzen" (s. 35), w ikonografii swej odpowiada założeniom sztuki początków IV wieku (prawdopodobnie efekt renowacji dokonanej z polecenia Konstantyna Wielkiego), nie może być więc traktowany jako pełnowartościowe współczesne źródło do badań wojen dackich.

Część druga, pt. „Die Topographie des vorrömischen Dakien" (s. 41–55), jest w zasadzie hołdem złożonym nauce rumuńskiej. Pierwszy jej rozdział omawia geografię i etnografię, a drugi właśnie archeologię państwa Daków („Der archäologische Befund des vorrömischen Dakien").

Dwie następne części stanowią jakby przygotowanie do przedstawienia przebiegu konfliktu: część III poświęcona jest analizie możliwości („das Machtpotential") Daków w przededniu pierwszej wojny (s. 56–61), a część czwarta (s. 62–154) charakteryzuje siły rzymskie zgromadzone nad środkowym i dolnym Dunajem.

Analiza sił rzymskich, potraktowana jako „historia jednostek biorących udział w wojnie", jawi się nader interesująco. Autor dokonał najpierw opisu kadry dowódczej („Die Führung der römischen Armeen", s. 62–80), przedstawiając sylwetki najwybitniejszych wodzów Trajana, znajdujących się w jego otoczeniu: L. Licinius Sura, C. Iulius Quadratus Bassus, P. Aelius Hadrianus, Lusius Quietus, D. Terentius Scaurianus, L. Neratius Priscus, T. Iulius... Claudius Livianus, Q. Sosius Senecio, Q. Glitius Atilius Agricola, C. Cilnius Proculus, M. Laberius Maximus, L. Iulius Ursus Servianus, Cn. Pinarius... Longinus, L. Herennius Saturninus, A. Caecilius Faustinus, L. Fabius Iustus, C. Manlius Felix. Następnie omówił wszystkie jednostki biorące udział w obydwu wojnach: legiony, *vexillationes*, kohorty pretoriańskie, oddziały floty, *auxilia*, jednostki nieregularne. Przez przedstawienie dziejów osób oraz poszczególnych jednostek wojskowych praca Strobela stała się także interesującym studium dziejów środkowego i dolnego Dunaju nie tylko w okresie wojen z Dakami, co zresztą w pełni odpowiada podtytułowi książki.

Część piąta („Die Feldzüge der beiden Dakerkriege Trajans", s. 155–225), w sposób bardzo dokładny, systematyczny opisuje przebieg konfliktu. W przypadku pierwszej wojny autor sporo uwagi przeznacza m. in. na zagadnienie dackiego uderzenia na Mezję Dolną w 101 r., a to m. in. ze względu na znaną teorię R. Vulpe (zob. s. 179, przyp. 126), jakoby Decebal świadomie wciągnął Trajana w głąb Dacji, aby poprzez zajęcie Mezji odciąć go od zaplecza, a następnie zniszczyć w górzystym sercu Dacji. Strobel wskazał na całkowitą bezzasadność tej teorii, nie zwracającej uwagi na odległości i ówczesne możliwości techniczne.

W tym samym mniej więcej stylu przedstawiona została również druga wojna (s. 205–219), a zakończenie jej opisu (jak i konfliktu z Dakami w ogóle) stanowi rozdział o stratach wojennych i kontynuacji egzystencji ludności autochtonicznej w Dacji rzym-

skiej (s. 222–225). Autor nawiązał tym samym do szeroko dyskutowanego w nauce rumuńskiej problemu przetrwania ludności dackiej w okresie rzymskim („problema continuitații"), stwierdzając „das Weiterleben einer breiten autochthonen Bevölkerung auch in den Gebieten des römischen Dakien".

W pięciu aneksach K. Strobel zabrał głos w kilku dyskutowanych w nauce problemach. Aneks I (s. 226–237) dotyczy zagadnienia nazwy i stosunku dackiej stolicy w obrębie gór Orăștie do późniejszej stolicy rzymskiej Dacji. Jest to polemika z tezą W. Schindlera (Klio LIX 1977, s. 195–212), zgodnie z którą nazwa Sarmizegetuza w okresie przedrzymskim nie odnosiła się do stolicy państwa, a tym samym podważa on wiarygodność Ptolemeusza (*Geogr.* III 8, 9; VIII 11,4). Tezę tę Strobel odrzuca, wychodząc zarówno z określonej analizy sytuacji strategiczno-politycznej, jaka zaistniała w okresie wojen i tuż po nich, jak i wskazując na dowody potwierdzające wiarygodność Ptolemeusza. A więc (Colonia Ulpia Traiana) Sarmizegetuza dziedziczy w swej nazwie tradycje stolicy Decebala (Zarmizegethusa basileion).

Aneks II dotyczy namiestnictwa L. Liciniusa Sury w Germanii Dolnej (s. 228–230), które Strobel, odmiennie od dotychczasowych ustaleń[6], przyjmuje na lata 94/95 (lub 95/96?) do końca 97 lub 98.

Aneksy III–IV związane są z pomnikiem w Adamklissi, a ściślej z odmienną interpretacją rekonstrukcji metop (A. III, s. 231–236) i z propozycją rekonstrukcji rangi oficera, wymienionego na czele listy poległych (A. IV, s. 237–239): zdaniem Strobela chodzi tu o ...pra[epositus vexillationibus- - - leg(ionum) - - -].

W ostatnim aneksie (s. 240–245) Strobel podjął polemikę z tezą W. Gauera, zgodnie z którą na podstawie przedstawień na *Kolumnie Trajana* możliwa jest identyfikacja poszczególnych jednostek wojsk rzymskich. Pogląd ten Strobel zdecydowanie odrzuca.

Praca zaopatrzona jest w bardzo gruntowne zestawienie literatury; zauważyłem w nim brak tylko jednej, związanej tematycznie pozycji, a mianowicie: E. Cizek, *Epoca lui Traian*, București 1980, s. 255–303: „Podbój Dacji". Indeksy.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Leonhard Schumacher, Römische Kaiser in Mainz. Im Zeitalter des Prinzipats (27 v. Chr. — 284 n. Chr.), Bochum Studienverlag Dr. N. Brockmeyer, 1982, ss. 119, ilustracje czarno-białe w tekście.

Mimo że od ukazania się tej niewielkiej pracy upłynęło już kilka lat, to bez wątpienia warto ją polskiemu czytelnikowi zaprezentować. I to nie tylko ze względu na fakt powolnego docierania do nas literatury zagranicznej, ale przede wszystkim dlatego, że mamy do czynienia z książką napisaną w sposób znakomity, świadczącą jak najlepiej o jej autorze. Ponadto studia nad dziejami poszczególnych ośrodków prowincjonalnych, z punktu widzenia ich miejsca w historii Imperium Romanum, ale tej Historii pisanej dużą literą, nie są zbyt częste, bo też i charakter, i stan zachowania źródeł sprawia, że są stosunkowo uciążliwe i nie zawsze efektywne.

Początkowo L. Schumacher planował swą książkę jako rzecz popularnonaukową, mającą być swego rodzaju wprowadzeniem do wystawy numizmatycznej, jaką urządzono w Uniwersytecie Moguckim w 1977 roku. Z góry wypadnie jednak zaznaczyć, że taki charakter ma ona tylko częściowo: przede wszystkim w lekkości narracji, starannej szacie graficznej i w doborze ilustracji. Natomiast zastosowanie aparatu krytycznego (w su-

[6] Zob. E. Ritterling, E. Stein, *Fasti des römischen Deutschland unter dem Prinzipat*, Wien 1932, s. 59–61 (rok 93 lub 99).

mie 280 przypisów, por. ilość stron), przytaczanie źródeł łacińskich i greckich w oryginale (bez przekładu), wysuwanie własnych koncepcji, polemika z literaturą przedmiotu wskazuje, iż autor zaadresował swą pracę nie tyle do czytelnika ogólnie zorientowanego, co (i chyba przede wszystkim) fachowo przygotowanego. W rezultacie powstała książka ambitna, o niewątpliwych walorach naukowych.

Dzieli się ona na trzy części, poprzedzone rozdziałem wprowadzającym pt. „Mogontiacum i Imperium Romanum" (s. 3—5). Schumacher omawia tu krótko znaczenie militarne Mogontiacum (styk z Germanami) w planach ofensywnych i defensywnych władz rzymskich, podkreślając jednak, że lokalna historia nie stanowi przedmiotu jego zainteresowań, lecz tylko te krótkie epizody z dziejów miasta, kiedy to stawało się ono, przez fakt obecności w jego murach osoby panującej, czasową stolicą Imperium Romanum. Tych wizyt, jak się okazuje, było wcale niemało.

Pierwsza część omawia okres stanowiący ofensywną fazę w dziejach granicy reńskiej (s. 6—57), od Tyberiusza do buntu Saturninusa (rok 89). Z panujących wówczas dynastii julijsko-klaudyjskiej i flawijskiej w Mogontiacum niewątpliwie przebywał Tyberiusz (ale przed objęciem tronu), Kaligula (w r. 39), Klaudiusz (wraz z Kaligulą, zanim został cesarzem), Galba i Witeliusz (przed wyniesieniem ich na tron) oraz Domicjan (w r. 83, w czasie prowadzonej wtedy wojny z Chattami). Najbardziej interesująco przedstawia się pobyt w Mogontiacum Kaliguli i Domicjana, również ze względu na własny punkt widzenia autora omawianej pracy. Kaligula przygotowywał wielką wyprawę przeciw Germanom, dokonując właśnie w Mogontiacum olbrzymiej koncentracji wojsk, nieświadom (początkowo) zawiązującego się przeciwko niemu spisku, w którym jedną z najważniejszych ról odegrać miał *legatus exercitus superioris apud ripam Rheni*, C. Cornelius Lentulus Gaetulicus. Miał on za sobą poparcie, obok własnych legionów, wojsk dolnogermańskich i pannońskich. Rozwój sytuacji w momencie kształtowania się spisku oraz po jego wykryciu przez Kaligulę Schumacher omawia nadzwyczaj oryginalnie, wychodząc z badań prozopograficznych (rodzinne powiązania Gaetulicusa z namiestnikami Germanii Dolnej i Pannonii, por. stemmę na s. 13). Daje nam przy okazji ciekawe spojrzenie na osobę cesarza, który niewątpliwie nie był jeszcze w tym czasie „całkowitym" szaleńcem, a wręcz przeciwnie: jego postępowanie wobec spisku i spiskowców zdradza nam osobę niezwykle inteligentną i przebiegłą.

Również w kontekście unicestwienia spisku inaczej zupełnie musi być oceniana germańska wyprawa Kaliguli, tak bardzo wyśmiewana przez Swetoniusza (*Cal.* 43—46): cesarz zjawił się w Mogontiacum przed czasem, gdy koncentracja wojsk nie była jeszcze w pełni dokonana. W armii zastał całkowite rozluźnienie dyscypliny, co było „zasługą" Gaetulicusa (Suet. *Galba* 6), a więc nie była ona przygotowana do prowadzenia wojny. Poza tym była właśnie zima, pora najmniej sprzyjająca rozpoczynaniu działań zbrojnych. Cesarza zaś czekała jeszcze czystka wśród opozycji w Rzymie. Opis „wojny" u Swetoniusza potraktować musimy jako zwykłe manewry, których celem było podniesienie dyscypliny wśród żołnierzy.

Domicjan przybył do Mogontiacum również w związku z wyprawą przeciw Germanom, ale jego tam pobyt jest dla historyka niezmiernie ciekawy, niezależnie oczywiście od wojny z Chattami, z innego jeszcze względu. Chodzi o nader interesujące źródło, powstałe przy tej okazji, a wymieniające „smakowacza" potraw (*praegustator*) przed ich bezpośrednim spożyciem przez cesarza. Taki właśnie „smakowacz" z otoczenia Domicjana Ti. Claudius Aug(usti) l(ibertus) Zosimus, umiera w Mogontiacum, czego dowodem jest jego inskrypcja nagrobkowa, por. s. 41. Warto wskazać, że jej wzorowe skomentowanie zawdzięczamy również L. Schumacherowi (w „Epigraphische Studien" XI 1976, s. 131—141).

Część druga pracy (s. 58—77) dotyczy wieku II, okresu generalnie biorąc pokoju na granicy reńskiej. W tym czasie do Mogontiacum zawitali Trajan, Hadrian, Didius Iulianus (ale jako legat legionu XXII Primigenia, na długo przed osiągnięciem tronu) i wreszcie Septimiusz Sewer (przypuszczalnie, por. s. 72—73).

W trzeciej części omówiony został „kryzys granicy reńskiej w III w. n.e." (s. 78–113). Z osób panujących w Mogontiacum w tym czasie przebywali Karakalla, Sewer Aleksander, Maksymin Trak, Gallien, Postumus, Laelianus (uzurpator) i wreszcie Probus (przypuszczalnie). Czytelnikowi zwróciłbym szczególnie uwagę na rozdział poświęcony Sewerowi Aleksandrowi (s. 85–92), ze względu na osobisty wkład badawczy L. Schumachera. Chodzi tu o ustalenie znaczenia terminu *Sicilia*: Aurelius Victor (*Vita Caes.* 24, 4) i SHA (*Sev. Alex.* 59, 6) używają go w znaczeniu nazwy miejscowości, w której zamordowano Sewera Aleksandra (*in vico, cui Sicilia nomen est...*). Schumacher udowadnia, że taka interpretacja jest błędna, a pod pojęciem tym rozumieć należy „nic innego jak reprezentacyjne pomieszczenie w cesarskim obozie polowym, które wzniesione zostało na terenie dzisiejszej podmogunckiej miejscowości Bretzenheim" (s. 92). Bezpośredniej analogii dostarcza opis zabójstwa Pertinaksa, również w SHA (*Pert.* 11, 6): zamordowano go na Palatynie *ad locum, qui appellatur Sicilia et Iovis cenatio*, czyli w wielkiej sali jadalnej, wybudowanej przez Domicjana (zob. s. 91).

Autor poza źródłami literackimi i epigraficznymi wykorzystał również materiał numizmatyczny. Inskrypcje i monety zostały w pracy bogato zilustrowane, poprzez zamieszczenie fotografii celniejszych napisów z przytoczeniem w całości tekstu, oraz poprzez reprodukcję tych monet, których emisje związane były bezpośrednio z wydarzeniami nad Renem. W tekście czytelnik znajdzie też komentarz do tych emisji. Na końcu książki znajduje się mapa Moguncji w okresie rzymskim, wybór nowszej literatury do historii terenów nadreńskich oraz tablica chronologiczna.

W sumie zyskujemy pracę bardzo ciekawą, stanowiącą ważny przyczynek do studiów nad dziejami rzymskiego Mogontiacum.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

John F. Matthews, Political Life and Culture in Late Roman Society, London 1985 (Variorum Reprints), Collected Studies Series; CS 217.

In 1985 a collection of studies and essays by John F. Matthews, under the general title *Political Life and Culture in Late Roman Society*, was brought out by Variorum Reprints, a London-based publishing firm. The author, a noted Oxonian scholar and student of antiquity, owes his reputation to his earlier works, especially to his book *Western Aristocracies and Imperial Court A. D. 364–425*, published in Oxford in 1975. His decision to collect various studies and essays on late antiquity, which he first published saparately in scholarly journals, seems to be well-justified. In effect, we have been presented with an ovarall image of the history and culture of the late Roman society, an image comparable to those created by such contemporary students of antiquity as, among others A. Cameron, A. Chastagnol, P. Brown, or L. Cracco-Ruggini.

Matthews's decision shows clearly that it is not only the authorship that binds his seemingly disparate essays together. They all reflect a similar scholarly approach whose main heuristic tendency is to revive the past and to reconstruct the historical dynamism of late antiquity. This tendency combines with his personal appraisal of the spiritual and political life of western Roman society during the period of a great transition from the classical world to the Christian one.

First two studies are devoted to Ammianus Marcellinus — the most outstanding historian of late Rome (*Ammianus Marcellinus, ca. A.D. 330 — ca. 395*; „*Ammianus' Historical Evolution*"). They are connected with the last but one essay (*Mauretania in Ammianus and the Notitia*), which utilizes Ammianus' work a basic source for all considerations.

It is in these two studies that Matthews's historical likes and dislikes are given prominence. He has been long fascinated by the figure of Ammianus, and his studies contained in the present collection constitute only a part of his comprehensive book on Ammianus, soon to be published. We have good grounds to expect that it will be as successful as once was a book on Tacitus by R. Syme, Matthews's academic master and tutor. For the time being, however, we have to be satisfied with the essays only which, nevertheless, offer, numerous original insights into Ammianus Marcellinus' life and works.

Matthews's studies, novel and complementary to those written so far, focus on the chronology of Ammianus' works and on his career, that is on his links with the emperor, with the senatorial circles in Rome, with the army circles and with current political affairs.

Apart from discussing Ammianus' civil life, Matthews sheds some light on his spiritual life, on his ideas and beliefs, and on his debt to his great predecessor — Cornelius Tacitus. Yet it was Julian the Apostate, holds Matthews, who prompted Ammianus, this 'Greek and the soldier' (as he called himself) to make a 'spiritual U-turn' and to admire the Rome of the Caesars, political institutions of the early empire and ethical virtues of its *princeps*.

Once in his famous work *Mimesis* (*The Representation of Reality in Western Literature*, Princeton 1953), E. Auerbach demonstrated in what way Julian inspired Ammianus' literary style (in the latter's descriptions of the emperor's looks, gestures and behaviour); now Matthews shows Julian playing the role of a teacher who shaped Ammianus' understanding of history. He argues that Julian's ethical virtues (*temperantia, prudentia, iustitia, fortitudo*), his life-career, and his predilection for old customs and old rituals made Ammianus embark on the studies of the history of the early Roman empire (beginning with Nerva). That is why he gave only a passing attention to his contemporary times, discussing them briefly in the last books of his work.

Although Ammianus is undoubtedly Matthews's favourite author, he is by no means the only one Matthews notices among the historiographers of late Rome. Another one is Olympiodorus of Thebes — a Greek writing on the late Roman history. We know his works thanks to a few preserved fragments and to Zosimus, who draws heavily on Olympiodorus in his work. On this basis Matthews tries to reconstruct Olympiodorus' political views. Thus he analyses Olympiodorus' attitude towards the proceedings of the senate in the times of Alaric and Stilicho. Matthews's subtle considerations on Olympiodorus' political discernment and on his acquaintanceship with the senate's way of thinking demonstrates his eloquence and the perspicuity of his arguments, deriving from his comprehensive and systematic studies of the history and ideology of the late Roman aristocracy. Consequently, his article on Olympiodorus is followed by a number of studies on the fate, experiences, policy and literary output of the senatorial aristocrats of the second half of the fourth and of the beginning of the fifth century.

In his brilliant essay on Boethius Matthews makes an exception and traces history back to the beginning of the sixth century to recount the philosopher's martyrdom in the context of a long-standing battle between the Roman senate and the imperial rule verging on tyranny. When reading this essay one gains an impression that the senate's spirit did not change much in the course of history. In the first century of the empire well-known Stoico-Cynical philosophers, such as Paetus Thrasea, Helvidius Priscus, Barea Soranus and Demetrius put up anti-monarchic opposition in the senate; similarly, in the early sixth century Boethius, an outstanding Platonic philosopher and a Christian, identifies himself with the old defenders of the senatorial freedom by opposing Theodoric's 'dictatorial' measures.

This deep sense of the past and in particular of the old ideals of political culture was much alive among the Roman senators of the late fourth century, led by Quintus Aurelius Symmachus, Vettius Agorius Praetextatus and Virius Nicomachus Flavianus. It was not only the spiritual affinity that linked Boethius to the leaders of the senatorial

intelectuals of the previous age. After his parents' death he was adopted by the family of the Symmachi, whose most outstanding member, Quintus Aurelius Symmachus, is the figure Matthews finds particularly interesting. It is manifest in Matthews's essays devoted to Symmachus, where he discusses the latter's wide-ranging activities as a writer, an orator, a defender of traditional rituals and as a high official in Rome (*The Letters of Symmachus*; *Symmachus and the Oriental Cults*; *Symmachus and the magister militium Theodosius*). However, Matthews does not limit his considerations to the families related to Symmachus' circle. In another essay, particularly important for the studies of aristocracy of that period, he investigates the fate of another Roman family at the time of a transition from paganism to Christianity (*Continuity in a Roman Family*; *The Rufii Festii of Volsinii*). In doing so he focuses on one striking feature characterizing the attitude of Roman aristocrats at the turn of the fourth century. They all tended to embrace at the same time the classical and Christian traditions. The Roman aristocracy, having been long Christianized, nevertheless continued preserving and venerating the pagan past. Matthews regards this fact as a fundamental factor in the process of Christianization of senatorial families in the fourth and fifth centuries.

Yet it is evident that Matthews is more sympathetic to the circle of pagan senators led by Symmachus, Nicomachus and Praetextatus. Here he underlines the role of those Roman intellectuals who strove to preserve old rituals, who were high-ranking city officials and who initiated the so called 'third renaissance' of Latin literature.

From among the literary works produced in the 'third renaissance' Matthews selects for a thorough analysis the letters of Aurelius Symmachus, mentiones *Annales*, historical work by Nicomachus Flavianus and stresses the significance of Praetextatus' translations of Greek literature for the revival of interest in Greek culture. Above all, however, Matthews draws our attention to the religious and political impact of this pagan minority. Its representatives, who called themselves 'pars melior generis humani' were full of admiration for polytheistic gods and ready to defend their beliefs even at the risk of being persecuted. Their religiousness combined two trends: a national (Graeco-Roman) one and an Oriental one. Symmachus' religious beliefs were exceptional to the extent of his being attached more to Roman religion than to adopted cults. Contrary to some former views held, among others, by D. M. Robinson (*An Analysis of the Pagan Revival of the Late Fourth Century with Special Reference to Symmachus*, Transactions and Proceedings of the American Philological Association XLVI 1915, pp. 87–101), Matthews proves that Symmachus' religiousness lacked mystical elements, so popular in his times, and that his polytheism was decisivly of a native character.

The problem of the persistence of pagan ideas is discussed in another highly interesting article *The Historical Setting of the „Carmen contra Paganos"* (*Cod. Par. Lat. 8084*). The article is interesting as it revolves round a controversial issue of the so called 'last pagan revival' which, according to many scholars, took place in Rome in the years 392–394 under the emperor Eugenius. A close analysis of an anonymous work *Carmen contra Paganos* which castigates the revival of pagan cults in the city, allows Matthews to believe that the pagan revival was a fact. He assumes that the unnamed hero of the work, full of hatred for Christianity, is Virius Nicommachus Flavianus, the leader of the fighting pagans. This assumption challenges G. Manganaro's thesis (*La reazione pagana a Roma nel 408–9 D. C. e il poemato anonimo 'Contra Paganos'*, Giornale Italiano di Filologia XIII 1960, pp. 310–224) who holds that the events narrated in the work relate to the times of the first siege of Rome by Alaric and that the figure of the leader is identical with Gabinius Barbarus Pompeianus, the then *praefectus* of the city.

However, Matthews proves that it was Nicommachus Flavianus (the *praefectus praetorio iterum* in the years 393/394 and the *consul ordinarius* in the year 394) who initiated the pagan 'Restoration' in Rome in the first months of 394, during which old pagan temples were reopened and old pagan rituals, both native and Oriental, were revived.

The problem of a historical interpretation of *Carnem contra Paganos* and of the 'last pagan revival' is still controversial. A few years ago J.J. O'Donnell (*The Career of Virius Vicommachus Flavianus*, Phoenix XXXII 1978, pp. 129 – 143) put forward a thesis being completely at variance with those propounded by Matthews and his predecessors. According to O'Donnell, Rome did not see anything that could be remotely associated with the so-called 'pagan revival', allegedly initiated and led by Nicommachus Flavianus. The latter, holds O'Donnell, only supported Eugenius' usurpation but by no means should be identified with the belligerent Antichrist of the *Carmen contra Paganos*. This anonymous work, states O'Donnell, does not relate at all to the events pertaining to Roman history under the emperor Eugenius.

This is just one example of controversial historical issues connected with the late empire that Matthews did not hesitate to tackle; another is a difficult and complex matter concerning the history of two Roman provinces: Gaul and Britain in the same period of time (*Gallic Supporters of Theodosius*; *Macsen, Maximus and Constantine*), which Matthews examines in the last essays of his book.

To conclude this brief review of Matthews's collection of studies one should add that the book containes both the preface and the afterword in which the author elucidates his intentions and enumerates some additional publications on the subjects of his interest and study.

I have already mentioned various merits of Matthews's book. However, there is another one which I consider important and which should be pointed out to preclude any conceivable suspicious that the author's erudition and learning make his book difficult. On the contrary, in spite of the 'gravity' of its subject-matter it reads well: its language is lucid and the arguments logical and cogent. It is within the reach of an unprepared reader.

Maria Dzielska (Kraków)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012 – 7825

Tullio Spagnuolo Vigorita, Exsecranda pernicies. Delatori e fisco nell'eta' di Costantino, Pubblicazioni della Facolta Giuridica dell'Universita di Napoli CCXIII, Napoli 1984, ss. 257.

Książka Tullio Spagnuolo Vigority jest pracą o charakterze prawno-historycznym, poświęconą nadużyciom fiskalnym doby Konstantyna Wielkiego. Autor podejmuje w niej problem nie tyle funkcjonowania prawa w ściganiu przestępstw fiskalnych, co raczej dostarcza instrumentów do rozumienia zabytków prawa rzymskiego i postępowania procesowego. Przez instrumenty należałoby rozumieć dobrze zdefiniowany sens pojęć, ustalony drogą drobiazgowej analizy źródeł, w której obok elementu leksykograficznego występuje obszerna interpretacja historyczna.

Jedno z centralnych zadań, jakie postawił sobie Autor, wiąże się z terminem *delator*. Pojawia się on w związku z działalnością legislacyjną Konstantyna W., będącą odbiciem założeń jego polityki społecznej. Politykę tą cechowała, przynajmniej w propagandzie, znaczna łagodność w stosunku do czasów wcześniejszych, co wyrażać się miało m.in. w ustawodawstwie, a w aktach prawnych służyć temu miała odpowiednia terminologia i forma gramatyczna (językowa). W tym kontekście termin *delator* nie brzmi zbyt ostro, dając się różnie interpretować. Autor zwraca uwagę, że w historiografii i w literaturze prawniczej epoki pryncypatu i późnego cesarstwa oznaczał on oskarżyciela skarbu publicznego, który podlegał oskarżycielom kryminalnym. Pojawia się jednak zagadnienie,

w jakim sensie był używany, aczkolwiek rzadko, przez kancelarie późnocesarskie. Analiza bowiem jednego z pierwszych aktów Konstantyna W. (C. Th. 10.10.2) nasuwa dwojaką możliwość interpretacji terminu *delator*. Ostateczny wniosek przyjęty przez Autora ma znamiona oczywistości i znany jest wcześniejszej literaturze poświęconej badaniom prawa rzymskiego, a mianowicie termin *delator* w edykcie (C. Th.13.10.1) ze stycznia 313 r. i późniejszych, uzyskuje sens charakterystyczny dla późnego cesarstwa, odmienny od zastosowań w epoce pryncypatu i odnosi się do *delazione fiscale*. Pełne udokumentowanie związku analizowanego terminu z ustawodawstwem podatkowym i pragmatyką sądową w tej dziedzinie jest jedną z ważniejszych zalet pracy. Do ciekawszych refleksji ogólniejszej natury należy uwaga, że zastosowanie terminu *delator* w ustawodawstwie kanonicznym Kościoła wpłynęło na używanie tego terminu w ustawodawstwie świeckim. Staje się to zrozumiałe wobec faktu, że wiele aktów kanonicznych uzyskało akceptację imperialną.

Wśród zasadniczych problemów podjętych przez Autora znajduje się zagadnienie ekwiwalentności terminów *delator* i *accusator*, skoro obydwa mogły oznaczać zarówno oskarżyciela karnego, jak i fiskalnego. Jest oczywiste, że *delator* w prawniczej terminologii w epoce pryncypatu miał także jasno ustalone znaczenie techniczne. Oznaczał osobę prywatną, która denuncjowała sytuację korzystną dla skarbu Imperium i we właściwym procesie zapewniała sobie rolę strony z perspektywą nagrody w przypadku zwycięstwa i pewnych kar w przypadku braku dowodów winy. W analizowanych tekstach z epoki pryncypatu związek terminu *delator* z oskarżeniem natury fiskalnej jest przeważający.

Główna teza w związku ze zmianą procesu fiskalnego w późnym cesarstwie wiąże się z pozostawieniem fiskalnego sensu terminowi *delator*, mimo że przestał on oznaczać stronę w procesie, a pełnił tylko funkcję donosiciela (denuncjatora).

Zwrócić należy uwagę na perfekcyjność prowadzonej analizy i źródłową podstawę przyjętych wniosków. Autor przebadał teksty z późnego cesarstwa, w których termin *delator* pojawia się 60 razy w 44 tekstach, z czego 33 teksty z 44 przypadkami mają charakter legislacyjny. Nie uwzględniając konstytucji Konstantyna W. rozpatrzono 53 przypadki w 42 tekstach, z których 37 w 29 miało charakter legislacyjny. Co najmniej 24 teksty z 33 zastosowaniami terminu *delator* (wszystkie legislacyjne) jasno zostały sklasyfikowane jako fiskalne. W 7 tekstach z 8 przypadkami Autor nie chce ostatecznie rozstrzygnąć czy sens terminu jest fiskalny, czy kryminalny, mimo że o dalszych 6 można sądzić, że dotyczyły zagadnień fiskalnych. Inne 4 teksty z 5 przypadkami stosują termin *delator* zamiennie w sensie fiskalnym bądź kryminalnym.

Nie mniejsza jest waga argumentacji związanej z analizą innych terminów, na które zwraca uwagę T. Spagnuolo Vigorita pisząc o polityce fiskalnej cesarstwa w początkach dominatu. Rozległość podstaw źródłowych w prowadzonych badaniach uzmysławia czytelnikowi szczególnie druga część książki, w której Autor posługuje się chętniej źródłami innych kategorii niż legislacyjne. Układając argumenty dla przyjętych wniosków sięga do Tacyta, Cycerona, Kasjusza Diona, Cezara, Euzebiusza, Laktancjusza i wielu innych, uwzględnia także źródła epigraficzne (indeks źródeł ss. 235 – 254). Zabieg ten pozwala Autorowi oceniać zjawiska społeczne w należnej im dynamice i wydobywać je ze splotu okoliczności w sposób doskonalszy, niżby pozwalały na to tylko źródła prawnicze. Tak więc np. analiza ustawodawstwa matrymonialnego nie ma służyć zrozumieniu jednostkowych przypadków rodzinnych, lecz została podporządkowana zadaniu przedstawienia polityki społecznej i stopnia rozwoju społeczeństwa od Augusta do Konstantyna.

Drobiazgowość jest także cechą stosunku Autora do historiografii nowożytnej, co często powoduje, że zasadniczy tekst pracy znajduje się jakby na marginesie przypisów, uświadamiając czytelnikowi stan rozwoju badań nad prawem rzymskim.

Mankamentem pracy jest brak wystarczającej uwagi dla zagadnień ekonomicz-

nych, których funkcją jest polityka fiskalna, choć trudno się spodziewać, aby ten kontekst mógł odwieść Autora od przyjętych wniosków.

Kazimierz Ilski (Poznań)

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

Stefan Krautschick, Cassiodor und die Politik seiner Zeit (Habelts Dissertationsdrucke: Reihe Alte Geschichte, H. 17), Bonn, Dr. Rudolf Habelt GmbH, 1983, ss. VII + 202 + 4 tabele.

Dwa wyraźnie różne etapy w życiu i działalności Kasjodora (pierwszy w służbie monarchów ostrogockich, drugi w służbie Bożej) powodują, że chętnie dostrzega się w nim osobowy symbol epoki przejścia od starożytności do średniowiecza. O ile jednak ocena działalności Kasjodora-mnicha nie wywołuje w literaturze naukowej większych kontrowersji, to na temat oceny jego działalności politycznej od lat toczy się ostra dyskusja. Bodaj najsurowszy o niej werdykt wyszedł spod pióra edytora i znakomitego znawcy dzieł Kasjodora — Th. Mommsena, który zarzucał mu polityczny oportunizm, a koronne jego dzieło z tego okresu — *Variae* — określił wprost jako „podręcznik służalstwa" („Lehrbuch der Kriecherei")[1]. Sąd Th. Mommsena, odmawiający Kasjodorowi kreatywnej roli w polityce italskiej pierwszej połowy VI w., podzielany i rozwijany przez jego uczniów (L. Traube, L. M. Hartmann) upowszechnił się w nauce i cieszył się, zwłaszcza wśród badaczy niemieckich, szerokim uznaniem. W kilkadziesiąt lat później z całkowicie odmienną tezą wystąpił w swej głośnej książce *Rom und Romgedanke im Mittelalter. Die geistigen Grundlagen der Renaissance*[2] Fedor Schneider, którego zdaniem wszystkie pochlebne słowa wypowiadane od 14 stuleci pod adresem Teodoryka Wielkiego słuszniej należą się Kasjodorowi[3]. Pogląd, godzący w ustalony od dawna w nauce niemieckiej obraz Teodoryka jako twórcy i realizatora polityki współpracy między elementem gockim i rzymskim w Italii, siłą rzeczy nie od razu spotkał się u krytyków z przychylnym oddźwiękiem[4]. Zachęcił jednak do powrotu do studiów analitycznych i dalszej na ten temat dyskusji, czego wyrazem było pojawienie się gruntownych rozpraw i monografii J. J. van den Besselaara[5], A. Momigliano[6],

---

[1] O tym, jak i o innych dosadnych epitetach, których nie szczędził Kasjodorowi Th. Mommsen zob. F. Milkau, *Zu Cassiodor*, [w:] *Von Büchern und Bibliotheken, Festschrift E. Kuhnert*, hrsg. G. Abb, Berlin 1928, s. 26 nn.

[2] München 1926 (=Darmstadt 1959).

[3] Schneider, *o. c.* s. 86, zob. też s. 43.

[4] Z natychmiastową polemiką wystąpił L. Schmidt, *Cassiodor und Theoderich*, Historisches Jahrbuch XLVII 1927, s. 727 nn; por. tenże, *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung. Die Ostgermanen*, München 1941, s. 396, gdzie już łagodniej sformułowane zastrzeżenia.

[5] J. J. van den Besselaar, *Cassiodorus Senator en zijn Variae*, Nijmegen 1945; tenże, *Cassiodorus Senator. Leven en werken van een staatsman en monnik uit de zesde eeuw*, Haarlem-Antwerpen brw. [1950]. Ważny jest także wnikliwy artykuł M. J. Cappuynsa, *Cassiodore, Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques,...* sous la direction de...A. Baudrillart, XI, Paris 1949, col. 1349— 1408.

[6] A. Momigliano, *Cassiodorus and Italian Culture of his Time*, Proceedings of the British Academy XLI 1955, s. 207–245. Artykuł przedrukowany następnie w *Secondo contributo alla storia degli studi classici*, Roma 1960, s. 191–229 (cytuję według pierwszej publikacji), tenże, *Gli Anicii e la storiografia latina del VI secolo d. C.*, [w:] *Histoire et historiens dans l'antiquité*, Fondation Hardt, Entretiens sur l'Antiquité Classique 4, Vandoeuvres-Genève 1958, s. 247–276 — dyskusja tamże, s. 277–290; przedruk w *Secondo contributo...*, s. 231–253.

J. J. O'Donnella[7] (by wymienić tylko najważniejsze). Prace te przygotowały grunt do generalnej krytyki tez Th. Mommsena, z którą obecnie wystąpił Stefan Krautschick — uczeń cenionego znawcy schyłku państwa rzymskiego na Zachodzie, Alexandra Demandta[8].

Układ rozprawy przedstawia się następująco. W rozdziale I („Cassiodor im Lichte der Forschung") podsumowano krytycznie stan dotychczasowych badań (s. 1—20). W następnym („Cassiodor und Jordanes") Autor dyskutuje powody napisania i etapy powstawania *Historia Gothica* Kasjodora oraz jej odbicie w *Getica* Jordanesa (s. 21—40). Rozdział III („Die literarische Problematik der *Variae*") rozważa cel sporządzenia przez Kasjodora *Variae*, wstępnie ukazuje zasady ich konstrukcji i związane z tym możliwości datacyjne poszczególnych pism, a i urzędów pełnionych przez Kasjodora (s. 41—49). Rozdział IV („Die Chronologie der *Variae*"), zajmujący się rewizją ustalonej przez Th. Mommsena datacji listów *Variae*, dzieli się na dwa podrozdziały: pierwszy (s. 50—77) obejmuje księgi I—V, a drugi (s. 85—106) księgi VIII—XII (ks. VI i VII jako nie zawierające żadnych wskazówek datujących zostały tu pominięte). Rezultaty badań Autora odzwierciedlają tabele III i IV na s. 72—77 i 102—106. Oba podrozdziały przedziela ekskurs („Zum »Anecdoton Holderi«") zawierający propozycje korekt do ustalonego w 1877 roku przez Hermanna Usenera tekstu tzw. „Anecdoton Holderi"[9]. Można oczywiście mieć wątpliwości, czy z konstrukcyjnego punktu widzenia ekskurs umieszczony został na właściwym miejscu. Jego treść nie ma nic wspólnego z wywodami rozdziału IV i z powodu ważności dla całej pracy lepiej byłoby go umieścić tuż po rozdziale wstępnym.

Rozdział V („Die Gliederungsprinzipien der *Variae*") omawia chronologię urzędów Kasjodora i podsumowuje analizę zasad budowy *Variae* (s. 107—117). Kolejny VI rozdział („Cassiodors Verhältnis zu den Amalerherrschern") traktuje o stosunku Kasjodora do monarchów ostrogockich (od Teodoryka Wielkiego do Witigisa) i jego odbiciu w konstrukcji *Variae* (s. 118—141). Uzupełnieniem jest obszerny ekskurs („Zur Bildung der Amaler"), s. 142—160. Działalność Kasjodora za regencji Amalasunty została wyodrębniona w rozdziale VII („Cassiodor und Amalasuntha") s. 161—184. Ostatni, VIII rozdział („Werke und Wirken") podsumowuje osiągnięte rezultaty analizy (s. 185—190). Na końcu książki znajdują się wykazy: źródeł (s. 191—193) i ważniejszej literatury (s. 194—199) oraz indeks osobowy (s. 200—202), odnoszący się niestety tylko do postaci V—VI wieku.

Przedstawiając szczegółowo stan dotychczasowej dyskusji Krautschick wskazał na zasadniczy jej kierunek: „Der Streit ging vor allem um die Frage, ob Theoderich oder Cassiodor der Verdienst an der Versöhnungs- und Synthesepolitik zuzusprechen sei, wie sie sich in den Schreiben der *Variae* manifestiert" (s. 5). Podniósł także, że w dalszym ciągu sporny jest moment odejścia Kasjodora od uprawiania polityki, niejasne jest, co robił od maja r. 540 (kapitulacja Witigisa w Rawennie) do r. 550, kiedy to źródła lokalizują miejsce jego pobytu w Konstantynopolu (s. 11), jak i to, kiedy założył Vivarium (s. 12).

Za bardzo istotną należy uznać uwagę Autora, że Th. Mommsen ustalał datację pism zebranych w *Variae* i zależną od tego chronologię urzędów pełnionych przez Kasjodora wyłącznie na podstawie podanych w niektórych listach indykcji (s. 8). Metoda ta (jak pokazał Krautschick w rozdz. V) przyniosła niezupełnie ścisłe wyniki.

---

[7] J. J. O' Donnell, *Cassiodorus. Statesman and Historian*, Ann Arbor, Michigan 1975; tenże, *Cassiodorus*, Berkeley, California 1979. Prace tego autora pozostały na razie nie zauważone w polskiej literaturze przedmiotu.

[8] Korzystając ze sposobności zwracam uwagę na znakomitą, zawierającą gruntowny przegląd olbrzymiej dyskusji na temat upadku Rzymu, książkę tego badacza pt. *Der Fall Roms. Die Auflösung des römischen Reiches im Urteil der Nachwelt*, München 1984.

[9] Inne spotykane w historiografii nazwy tego zabytku: „Ordo generis Cassiodororum", „Libellus de genere Cassiodororum", „Cassiodori libellus de stirpe sua".

Punktem wyjścia do zrewidowania poglądów na działalność polityczną Kasjodora w I poł. VI w. są dla Autora (co też sam podkreśla na s. 14) znane tezy A. Momigliano. Jak wiadomo, ten badacz wypowiedział się przeciw dominującemu w nauce poglądowi, że Kasjodor zakończył swą pracę nad *Historia Gothica* przed r. 533 i nawiązując do spostrzeżeń L. von Ranke'go[10] dowodził jej kontynuacji aż do r. 551. Na tej podstawie orzekał o znacznie dłuższym, niż się wcześniej sądziło, zaangażowaniu Kasjodora w sprawy polityki[11]. Od trafności tego mniemania zależy w dużej mierze udana korekta zakorzenionego w literaturze naukowej obrazu Kasjodora-polityka, z czego zdaje sobie sprawę Krautschick i dlatego broni argumentacji A. Momigliano z całą stanowczością, wyodrębniając w rozdziale I dyskusję z jej krytykami. Jednak nie widać, aby prowadzona z ograniczoną znajomością literatury przedmiotu [12] polemika wniosła do niej jakieś nowe, uzasadnione obserwacje. Można się wprawdzie z Autorem zgodzić, że dla bronionej tezy nie ma zasadniczego znaczenia, w jaki sposób Germanus (senior) spokrewniony był z Anicjuszami (s. 17—18), jak również nie stoi na przeszkodzie w jej przyjęciu uczynienie miejscem napisania *Getica* Konstantynopola[13] (s. 19). Ale podtrzymanie dawno odrzuconych identyfikacji: Wigiliusza z *Praefatio* do Romana z papieżem Wigiliuszem oraz autora *Getica* i *Romana* z Jordanesem, biskupem italskiej Krotony na zasadzie „Es scheint alles zusamenzupassen" (s. 16, por. s. 17 i 19), jest nie do przyjęcia[14]. Niepodobna się też zgodzić z twierdzeniem Autora:„ Jordanes verfasst seinen Auszug aus dem Werk Cassiodors, wie er selbst sagt, in drei Tagen,..." (s. 14). Zupełnie nie odpowiada to wypowiedzi Jordanesa, który zaznaczył, że tyle czasu trwała lektura udostępnionej mu *Historia Gothica* Kasjodora[15], czego nie należy łączyć z okresem, w którym sporządził on *Getica*.

Za rozstrzygające spór, czy Kasjodor kontynuował swoje dzieło do roku 550/51 uznał Krautschick (s. 19) słowa Jordanesa (*Get.* Praef. 1) „...nostris verbis duodecem Senatoris volumina de origine actusque Getarum ab olim et usque nunc per generationes ... in uno et hoc parvo libello chaortem". Ten argument nie został na razie

---

[10] L. von Ranke, *Weltgeschichte* IV 2, wyd. 4, Leipzig 1888, s. 313—327 (Analekte 4).

[11] Zob. wyżej przyp. 6.

[12] Sporo nowszych prac, w tym i dokonujących krytyki tez A. Momigliano uchodzi uwagi Autora. Przykładowo wymienię: F. Giunta, *Jordanes e la cultura dell'alto Medioevo. Contributo allo studio del problema gotico*, Palermo brw. [1952]; V. V. Smirnov, *Gotskij istorik Iordan*, Učenyje zapiski Kazanskogo gosudarstvennogo pedagogičeskogo instituta XI 1956, s. 149— 161; E. C. Skržinskaja, *Iordan i ego „Getica"*, [w:] tejże, *Iordan. O proischoždenii i dejanijach Getov. Getica.* Vstupitel'naja stat'ja, perevod, kommentarij, Moskva 1960, s. 11—61; O. Giordano, *Jordanes e la storiografia nel VI secolo*, Bari 1973 (non vidi); D. R. Bradley, *The Composition of the Getica*, Eranos LXIV 1966, s. 67—79; J. Svennung, *Zu Cassiodor und Jordanes*, Eranos LXVII 1969, s. 71—80; E. Zwolski, *Uwagi o Jordanesie historyku Gotów*, Studia Źródłoznawcze XIII 1968, s. 137—145; L. Várady, *Jordanes—Studien. Jordanes und das „Chronicon" des Marcellinus Comes -Die Selbständigkeit des Jordanes*, Chiron VI 1976, s. 441—487. Ostatniej pracy E. Zwolskiego, *Kasjodor i Jordanes. Historia gocka, czyli scytyjska Europa* (Rozprawy Wydziału Historyczno-Filologicznego KUL nr 49), Lublin 1984, nie mógł Krautschick znać.

[13] Tego zdania jest N. Wagner, *Getica. Untersuchungen zum Leben des Jordanes und zur frühen Geschichte der Goten* (Quellen und Forschungen zur Sprach- und Kulturgeschichte der germanischen Völker N. F. 22), Berlin 1967, s. 48 n. i przyp. 185.

[14] Nie ma potrzeby powtarzać argumentów przemawiających przeciw obu identyfikacjom, gdyż szczegółowo rozpatrzył je wraz z odnośną dyskusją Wagner, *o. c.* s. 32 nn. Zasługują na przypomnienie jego konkluzje: „Es ist bestritten worden, dass die Anrede an den Vigilius der *Romana* für einen Papst unmöglich sei" (s. 37). I w innym miejscu: „Er (tj. Momigliano) gelangt zu einem Schluss, welcher der derzeitigen communis opinio widerspricht: Jordanes sei dennoch der Bischof von Kroton gewesen" (s. 39). Bardzo ważne dane, sprzeciwiające się możliwości utożsamienia Wigiliusza ze wstępu do *Romana* z papieżem zgromadził Zwolski, *Uwagi*..., s. 140.

[15] *Get.* Praef. 2: „...ad triduanam lectionem dispensatoris eius (tj. Kasjodora) beneficio libros ipsos antehac relegi".

podważony i stanowi jeden z najpoważniejszych dowodów na rzecz koncepcji stworzonej przez A. Momigliano.

Ponieważ, jak sądzi Autor (s. 19—20), Kasjodor jeszcze ok. 550/51 roku pozostawał czynnym pisarzem politycznym, w związku z tym nie może być mowy o jego *conversio* przed tą datą. Otóż temu wnioskowi wydaje się przeczyć pewna wzmianka w liście papieża Wigiliusza (przesłanym do Konstantynopola w 550 roku w związku z jednym z licznych sporów religijnych[16]), którego fragment tu zacytuję: „Sed quia semel et secundo adhortatione nostra per fratres nostros episcopos, id est — pisze papież — Joannem Marsicanum, et Julianum Cingulanum, vel Sapatum filium nostrum atque diaconum, nec non et per gloriosum virum patricium Cethegum, et religiosum virum item filium nostrum Senatorem, aliosque filios nostros..."[17]. Jeśli Kasjodor został przez Wigiliusza określony w tym liście jako *vir religiosus* i *filius noster* wskazuje to (zwłaszcza przy wyraźnej różnicy w tytułowaniu Cethegusa — *vir gloriosus*) na nieświecki jego stan i obok innych przesłanek każe kłaść terminus ante quem jego *conversio* na rok 550. Wymowy tego świadectwa Autor w ogóle nie wziął pod uwagę.

Do zagadnienia relacji między dziełem Kasjodora i *Getica* wraca Krautschick także w rozdziale następnym. Jego zdaniem pierwsza wersja *Historia Gothica* powstała w 519 r. lub krótko przedtem[18] (s. 32, 34) służyła uzasadnieniu legitymizmu Eutaryka, a nie jak wcześniej sądzono Atalaryka[19] i była adresowana do kręgów rzymskiej arystokracji, wśród której osoba następcy Teodoryka (Eutaryk) wywoływała pewne kontrowersje (s. 31—32). W miejscu, gdzie w pierwszej wersji *Historia Gothica* mówi się o Eutaryku i narodzinach jego syna Atalaryka, w drugiej, uaktualnionej wersji książki Kasjodora położono akcent na Germana (seniora) i jego syna Germana Postuma (s. 33), co też znalazło odbicie w *Getica*. Pospieszne opracowanie i zredagowanie *Getica* po śmierci Germana starszego, w obliczu toczącej się w Konstantynopolu dyskusji nad tym, kto ma zostać naczelnym dowódcą wojsk bizantyjskich w Italii[20] (przed objęciem tego stanowiska przez nie odpowiadającego Italczykom Narsesa w kwietniu roku 551), miało na celu zasugerowanie Justynianowi poprzez ekscerpt Jordanesa myśli o ugodowym (dla obu zainteresowanych stron) charakterze osoby Germana Postuma (z uwagi na jego koneksje) z jednej strony i o kwalifikacjach Belizariusza na dowódcę z drugiej (s. 24—25).

Obszerny wywód Autora (częściowo wykorzystujący również starsze spostrzeżenia), w szczegółach zawierający sporo nowych obserwacji, których nie sposób tu przedstawić, prezentuje logiczną i bardzo sugestywną koncepcję. Jeżeli mimo tego nadal uważam za nieudowodnione, iż *Getica* Jordanesa miała służyć celom oficjalnej polityki pewnych grup arystokracji italskiej (nie odmawiając natomiast takiego zadania *Historia Gothica* Kasjodora, przy pozostawieniu jako sprawy otwartej jej kontynuację do 551), to dlatego, że dotychczasowe badania nie wskazały na żaden zasługujący na pełną aprobatę dowód, pozwalający łączyć osobę autora *Getica* z kręgiem Kasjodora[21]. Udowodnienie zaś tego związku uważałbym dla tezy Momigliano-Krautschicka za rzecz pierwszoplanową, gdyż tylko świadomy politycznych celów arystokratów italskich pisarz mógł dostarczyć, na zlecenie ich przedstawiciela (Kasjodor), skrótu zawierające-

---

[16] Zob. E. Stein, *Histoire du Bas-Empire* 2, Paris-Bruxelles-Amsterdam 1949, s. 645 n.

[17] J. P. Migne, *Patrologiae cursus completus* ..., Series latina 69, col. 49 A, B; Zwolski, *Uwagi...*, s. 144; tenże, *Kasjodor...*, s. 68, 80.

[18] Niektóre dawniejsze poglądy zestawili Wattenbach-Levison, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Vorzeit und Karolinger*, Heft 1, Weimar 1952, s. 71 przyp. 120.

[19] Krautschick pisze (s. 32): „Besteht die Alternative zwischen Eutharich und seinem Sohn, kann man sich wohl nur für den ersteren entscheiden.

[20] Przebieg tej dyskusji przedstawił Zwolski, *Uwagi...*, s. 142 n.

[21] Główne bowiem ogniwo argumentacji pozytywnej, czyli identyfikacja samego Jordanesa i Wigiliusza z przedmowy do *Romana* ze znanymi dostojnikami kościelnymi, niestety zawodzi.

go odpowiadające tej grupie treści i dawał jej gwarancję dokładnego przekazania z góry ustalonej idei, co postuluje danie zlecenia osobie dobrze znanej i godnej zaufania. Tymczasem związek Jordanesa z Kasjodorem, po odrzuceniu w literaturze jego identyfikacji z biskupem Krotony, jest mało prawdopodobny.

Jordanes zaznaczył (*Rom.* Praef. 4), że napisał *Getica* dla swego przyjaciela Kastaliusza, któremu też dostarczył jeden jej egzemplarz, podczas gdy drugi wraz z innym swym dziełkiem (*Romana*) przesłał drugiemu przyjacielowi Wigiliuszowi — osobom skądinąd nie znanym. O innych odbiorcach *Getica* nie ma we wstępie do *Romana* najmniejszej aluzji, toteż musimy uznać, że ich nie było. Gdyby Jordanes faktycznie pracował na zlecenie Kasjodora, z pewnością nie omieszkałby wymienić go wśród odbiorców *Getica*[22]. Ponadto rzeczone dziełko zawiera sporo „prywatnych" wstawek Jordanesa (Praefatio; rozdz. 266) nie licujących z domniemanym „oficjalnym" jego charakterem. Wreszcie streszczając na zamówienie Kasjodora autor nie wspominałby o przeprowadzaniu własnych poszukiwań materiału do obranego tematu w greckich i łacińskich źródłach[23], gdyż było go dosyć w obszernym (12 ksiąg) pierwowzorze. Z tą ostatnią uwagą łączy się ściśle inny problem. Przeciwników tez A. Momigliano uderzała ogromna dysproporcja między (teoretycznie) postawionym przed Jordanesem zadaniem wykonania ukierunkowanego wyciągu z *Historia Gothica*, a bardzo krótkim czasem (3 dni) na jaki *dispensator* Kasjodora udostępnił mu pierwowzór[24]. Krautschick stara się osłabić wagę tego spostrzeżenia i powołując się na słowa Jordanesa („... ut non mentiar, ad triduanam lectionem dispensatoris eius (tj. Kasjodora) beneficio libros ipsos antehac relegi" — *Get.* Praef. 2) stwierdza: „Wenn Jordanes die erste Version von Cassiodors Werk schon einmal durchgearbeitet hatte, ist es auch durchaus vorstellbar, dass er die wenigen Ergänzungen Cassiodors in nur drei Tagen in sein Exzerpt hineingearbeitet hat" (s. 39; zob. też s. 14). Jak widać, kluczowe w wyżej przytoczonym tekście słowo *relegi* Autor bez wahania tłumaczy najwyraźniej w sensie „znowu przeczytałem" (niem. „ich habe abermals gelesen") i na tej podstawie swobodnie snuje dalsze domysły. Bowiem założywszy nawet, że jego rozumienie *relegi* jest poprawne, to skąd jednak pewność, że Jordanes za pierwszym razem miał do dyspozycji „erste Version" dzieła Kasjodora, a za następnym już przerobioną *Historia Gothica*, nie zaś w obu przypadkach tę samą wersję? W rzeczywistości jednak występujące w tym zdaniu słówko *relegi* stanowi crux interpretum, gdyż leksyka *Getica* dopuszcza dwojakie jego rozumienie: „przeczytałem" i „znowu przeczytałem"[25]. Toteż adekwatna interpretacja zależy od kontekstu, w którym zostało użyte. Zdanie zachowuje tylko wówczas sens nadany mu przez Jordanesa, jeżeli opowiemy się za pierwszym rozumieniem słowa *relegi*, w przeciwnym razie, aby stało się w pełni jednoznaczne, jego konstrukcja wymaga znacznych uzupełnień sugerowanych już przez H. Fuchsa[26]. Ponadto usprawiedli-

---

[22] Nie ma też żadnych podstaw do twierdzenia, iż Kasjodor przekazał zamówienie za pośrednictwem Kastaliusza.

[23] *Get.* Praef. 3. Tę wypowiedź Jordanesa podaje się niekiedy w wątpliwość, np. J. Kolendo, *Opisy wschodnich Bałkanów w Getica Jordanesa i ich źródło — Historia gocka Kasjodora*, Balcanica Posnaniensia. Acta et studia I 1984, s. 127. Jednak dziejopis dysponując *Historia Gothica* zaledwie 3 dni (zob. niżej) nie mógł dokonać z niej w tym okresie czasu wyciągu równego objętości *Getica*, skąd konieczność sięgnięcia do innych źródeł. Przykład *Romana* unaocznia, że sięgał do nich rzeczywiście.

[24] Zob. wyżej przyp. 15. Swoją drogą wydaje się nie do pomyślenia, żeby pracujący dla Kasjodora Jordanes pisał, że dostęp do jego dzieła uzyskał „z łaski" (*beneficio*) pełnomocnika tegoż Kasjodora. Nie na miejscu byłoby również użycie zaimka „jego" (*eius*) określającego tutaj Senatora.

[25] Wagner, *o. c.* s. 50 i przyp. 186, gdzie też zestawiona wcześniejsza dyskusja, którą Krautschick pomija. Tymczasem nawet A. Momigliano (*Cassiodorus...*, s. 217 n.), na którego się Autor w tym miejscu powołuje (s. 39 przyp. 4), rozumiejąc to słowo podobnie jak Krautschick przyznawał: „The meaning of «relegi» is not clear to me ..." (*Cassiodorus...*, przyp. 63).

[26] H. Fuchs, rec. rozprawy A. Momigliano, Museum Helveticum XIV 1957 s.251.

wiająca wzmianka o trzydniowej tylko lekturze nie miałaby żadnego sensu, podobnie jak i wszystkie utyskiwania w *Praef.* 2 na temat braku pod ręką ksiąg pierwowzoru etc., gdyby Jordanes rzeczywiście miał dwukrotny (i za drugim razem chyba dłuższy) dostęp do dzieła Kasjodora.

Nie nasuwa obecnie żadnych wątpliwości pogląd, że myśl polityczna Kasjodora znalazła w *Getica* wyraźne odbicie[27]. Z tego jednak faktu automatycznie nie wynika i nie znajdujemy na to dostatecznych argumentów w rozprawie Krautschicka, że i ekscerpt Jordanesa miał służyć celom politycznym.

Na znacznie pewniejszym gruncie oparte są drobiazgowe studia Autora nad podstawowym źródłem do naświetlenia działalności politycznej Kasjodora — *Variae*. Jego zdaniem kolekcja ta powstała między odejściem Senatora z czynnej służby u Ostrogotów (ok. 540 r.), a nowym wydaniem *Historia Gothica* (s. 45). W tym ostatnim stwierdzeniu kryje się zresztą pewna niekonsekwencja, gdyż wcześniej Autor zaznaczał (s. 19), że w roku 551 *Historia Gothica* spoczywała jeszcze w rękopisie i Kasjodor w dalszym ciągu nad nią pracował.

Zasadniczy cel przyświecający ogłoszeniu *Variae* był politycznej (s. 42, 45) i historiograficznej natury (s. 41). Natomiast nie jest do końca jasne, czy z ich opublikowaniem (poza ks. VI i VII — zob. s. 43, 113) wiązały się też cele literackie (wzorce do ćwiczeń stylistycznych — jak się generalnie sądzi, s. 45). Proces ich powstawania był bardzo długi i koncepcja Kasjodora wielokrotnie się w tym czasie zmieniała (s. 115). Krautschick wyraża pogląd, że kolekcja mogła powstać w dwóch stadiach, z których w pierwszym zredagowano zapewne ks. I—IV lub I—VII, a w drugim ks. VIII—XII (s. 112). Sam Kasjodor wspomina jednak o dwóch liczących każdy po 6 ksiąg zbiorach dodając też, że w pierwotnym jego zamyśle traktat *De anima* miał być 13 księgą całości.

Co się zaś tyczy żywo dyskutowanego zagadnienia, spod czyjej ręki te listy (autoryzowane przez monarchów ostrogockich) faktycznie wyszły, to Krautschick skłonny jest przypisać Kasjodorowi wielki wpływ nie tylko na ich formę, ale i na treść (s. 44—45). Jak się okazuje, Kasjodor wbrew własnym zapewnieniom (*Praef.* I, 13) umieścił również w swym zbiorze listy sporządzone w czasie, gdy on sam nie pełnił żadnego urzędu (s. 57).

Ogólne zasady, według których skonstruowane są *Variae*, nie wywołują w literaturze naukowej kontrowersji i obecne studium w pełni potwierdziło wcześniejsze ustalenia, nie wydaje się więc celowe ich przypominanie. Zgodził się też Autor (zasadniczo) z ustaloną przez Th. Mommsena chronologią sprawowanych przez Kasjodora urzędów. Wyjątek stanowi tu datacja jego odejścia ze stanowiska prefekta pretorium (*praefectus praetorio*), które przesuwa na rok 540 (Mommsen datował post 538), zachowując jednak świadomość hipotetyczności swego wywodu (s. 108 nn; zob. s. 8).

Za jedno z najważniejszych osiągnięć całej rozprawy wolno uważać rozdz. IV, w którym podjęty został żmudny trud skontrolowania Mommsenowskiej chronologii poszczególnych pism *Variae*. Punktem wyjścia do tej rewizji było spostrzeżenie, że podstawa, na której Mommsen opierał swoje datacje, a mianowicie pojawiający się w szeregu listów termin *indictio*, jest u Kasjodora wieloznaczny[28]. Wobec tej niejedno-

---

[27] Co wydaje się całkiem oczywiste, jeśli zważymy, że Jordanes mając niewiele czasu na dokonanie wyciągu siłą rzeczy musiał przejąć sporo zręcznych konstrukcji Kasjodora, a tym samym i tendencję *Historia Gothica*, której nie korygował również później, przy pisaniu swego dziełka, chociaż pragnął uchodzić za obiektywnego dziejopisa — *Get.* 316.

[28] „In Cassiodors Sprachgebrauch umfasst der Begriff der «indictio» nicht mehr den Indiktionenzyklus, die Indiktionenzeitrechnung oder die Steuerfestsetzung, sondern entweder den Termin der Steuerzahlung (also den 1. Sept.) oder das Indiktionenjahr, das durch den regelmässigen Amtsantritt an diesem Termin zu einem Amtsjahr geworden war. Doch sind die von Cassiodor verwendeten Formulierungen nicht eindeutig" (s. 46 — podkreślenia moje).

znaczności Krautschick skupił najpierw uwagę na zbadaniu stosowanych w *Variae* formuł indykcyjnych („de illa indictione", „per illam indictionem", „ab illa indictione") i do dalszych, konkretnych analiz przystąpił dopiero po rozeznaniu rządzących ich użyciem prawidłowości (s. 45 nn). Ponadto przy listach nie zawierających wspomnianych formuł indykcyjnych (chodzi tu głównie o korespondencję dyplomatyczną) obficie sięgnął do źródeł „zewnętrznych", zwracając szczególną uwagę na datację pierwszego i ostatniego pisma danej księgi, od których, jak się sądzi, zależy często chronologiczny porządek całej księgi (s. 48). W rezultacie, jak obliczyłem, Autor zmienił lub uściślił datacje Mommsena w 254 przypadkach [29] na ogólną liczbę 467 listów (w tym i nie dających się datować) w całej kolekcji.

Obrana przez Krautschicka metoda nie nasuwa zastrzeżeń, natomiast konkretne analizy wzbudzają niekiedy wątpliwości. Przykładowo wskażę na otwierający cały zbiór list Teodoryka do cesarza Anastazjusza I, któremu przypisuje się w historiografii wielkie znaczenie, gdyż jak się sądzi, wyrażał on program polityczny Teodoryka w stosunku do Konstantynopola. Th. Mommsen, właściwie bez specjalnego uzasadniania, datował to pismo na około rok 508[30]., synchronizując czas jego powstania z zanotowaną pod tymże rokiem u komesa Marcellina akcją floty bizantyjskiej przeciw Italii (zob. niżej przyp. 32). Natomiast J. J. van den Besselaar kładł nacisk na tenor całego listu, z którego jego zdaniem wynika, że Teodoryk składając Anastazjuszowi propozycje pokojowe nie uważał się za stronę pokrzywdzoną. Inaczej mówiąc ton *Var.* I 1 byłby zapewne odmienny, gdyby sporządzono go i wysłano już po zniszczeniach dokonanych przez flotę bizantyjską w Apulii i Kalabrii w roku 508. Na podstawie tych obserwacji Besselaar domyślał się napisania listu zaraz po zakończeniu tzw. „wojny sirmijskiej" (504—505), w której Goci pokonali wojska cesarskie[31]. Krautschick zakwestionował powyższą argumentację wskazując, że Teodoryk na przełomie 507/508 roku musiał pospiesznie szukać porozumienia z cesarzem z uwagi na konieczność włączenia się do wojny przeciw Frankom (po stronie Wizygotów). Rozwijając dalej swoją hipotezę przesuwa wspomniany już wyżej rajd eskadry bizantyjskiej[32] na rok 507, gdyż jak mniema, tylko zagrożenie ze strony Bizancjum powstrzymało Teodoryka od natychmiastowego (tj. jeszcze w r. 507) wejścia w konflikt między Frankami i Wizygotami, po klęsce tych ostatnich pod Vouille (r. 507), s. 51. W kolizji z tym wywodem pozostaje przekaz komesa Marcellina, który rajd floty zanotował jednak pod rokiem 508. Autor omija zręcznie tę przeszkodę stwierdzeniem, że skoro Marcellin pod rokiem 508 ekspedycję floty podsumowuje i ocenia jej rezultaty, musiała ona z całym prawdopodobieństwem odbyć się jeszcze w 507[33]. I ostatecznie moment sporządzenia *Var.* I 1 kładzie na koniec 507 lub początek 508.

Można się zgodzić z Autorem, że argumentacja Besselaara jest niedostateczna, ale i jego własna nie przedstawia się bardziej przekonująco. Przede wszystkim interpretacja zapiski komesa Marcellina należy do sfery zwyczajnych kombinacji historiograficznych, mających na celu uzgodnienie przekazu źródła ze z góry powziętą własną kon-

---

[29] Uwzględniłem tu także nieistotne nieraz korekty.

[30] Cassiodori Senatoris *Variae* etc., ed. Th. Mommsen, MGH, AA 12, Berolini 1894, s. 10; por. „Prooemium," s. XXXI.

[31] Besselaar, *Cassiodorus Senator en zijn Variae*, s. 80 n. Spośród innych badaczy wypowiadających się w tej kwestii Th. Hodgkin, *The Letters of Cassiodorus. Being a Condensed Translation of the Variae Epistolae of Magnus Aurelius Cassiodorus Senator*, London 1886, s. 23 i s. 142 przyp. 4, nie wykluczał ostatecznie ani 505, ani też 508; Stein, *o. c.* s. 146 i przyp. 2, datował na 506 lub początek 507; Schmidt, *o. c.* s. 349 — rok 508.

[32] *Marcellini v. c. comitis chronicon* etc., [w:] *Chronica minora saec. IV, V, VI, VII*, ed. Th. Mommsen, MGH, AA XI/2, Berolini 1893, ad. 508 (s. 96).

[33] „Dass die Flottenexpedition aller Wahrscheinlichkeit nach schon im Jahre 507 stattfand, belegt der Bericht von Marcellinus Comes, der unter dem Jahr 508 gesamte Fahr der Flotte summiert und auch von ihrer Rückkehr spricht" (s. 51).

cepcją. Niepodobna bowiem u tego, skądinąd dobrze poinformowanego kronikarza[34], a bodaj i w całym późnoantycznym kronikarstwie stwierdzić (jako metody) zapisywania pod danym rokiem wydarzeń z poprzedniego. Korzystając z kronik czy roczników możemy się oczywiście liczyć (te przypadki nie są rzadkie) z niewłaściwym umieszczeniem zapiski pod danym rokiem, kumulacją pod nim wydarzeń pochodzących z dwóch lub więcej różnych lat, jawnymi zmyśleniami, amplifikacjami etc. — ale to trzeba każdorazowo wykazać! W danym wypadku do powyższych podejrzeń brak jest jakichkolwiek podstaw i zastępowanie wyraźnych informacji podanych przez źródło nie uzasadnionymi domysłami nie przyczynia się do wyjaśnienia całej sprawy.

Wysłanie floty i wojska przeciw Italii jeszcze w roku 507 jest zresztą nieprawdopodobne również dlatego, że w różnych częściach Bizancjum doszło w tym czasie do poważnych zamieszek wywołanych przez stronnictwa cyrkowe, do których słumienia użyto regularnej armii[35]. Wreszcie i przesłanka, na której opiera się Autor, że Teodoryk musiał na przełomie 507/508 szybko szukać pokoju z cesarzem, nie stanowi zbyt mocnego fundamentu pod całą jego hipotezę, gdyż uładzenie stosunków z Konstantynopolem było dla Rawenny sprawą pilną już od momentu katastrofy wojsk Sabiniana (czyli od 505 r.). Nie straciła ona na swej aktualności i po kryzysowym dla Regnum Italiae roku 508, kiedy to ujawnione w konkretnym działaniu porozumienie frankijsko-bizantyjskie zmuszało do prób szybkiego rozchwiania tej koalicji. Toteż datację *Var.* I 1 w dalszym ciągu uważam za nie rozstrzygniętą. Natomiast wbrew Autorowi i dotychczasowej literaturze[36] uważam za dopuszczalne powiązanie tego pisma z wzmiankowaną w *Var.* II 6 misją dyplomatyczną patrycjusza Agapita, mającego z ramienia Teodoryka prowadzić pertraktacje (nie powiedziano jakie) z Konstantynopolem. W *Var.* I 1 Teodoryk dwukrotnie wspomina o legacji („legationis officio"), której nie wymienieni imiennie członkowie („Illum atque illum") mają dostarczyć rzeczony list i omówić ustnie warunki przywrócenia naruszonego pokoju[37]. Z treści *Var.* I 1 wynika więc niezbicie, że został on przekazany Anastazjuszowi przez oficjalne poselstwo gockiego króla; tymczasem jedynym znanym w latach 505—510 poselstwem Teodoryka do Konstantynopola jest właśnie wspomniana misja Agapita. Skojarzenie obu faktów narzuca się zatem z całą oczywistością. Na przeszkodzie w przyjęciu powyższego przypuszczenia nie stoi fakt znajdowania się obu tych listów w dwóch różnych księgach (co widocznie kazało badaczom myśleć o dwóch różnych misjach), gdyż nie przesądza to o ich sporządzeniu w różnym czasie. Kasjodor bowiem — zgodnie ze swoją metodą — zawsze umieszczał na początku danej księgi listy do cesarzy lub innych władców czy wybitnych

---

[34] Marcellin opierał się głównie na *fasti consulares* (Schmidt, *o. c.* s. 29), czyli źródle ściśle przekazującym element chronologiczny.

[35] *Marcellini chronicon*, ad. 507 (s. 96): „seditio popularis in circo facta est: miles ei armatus obstitit". Jak z dalszej części zapiski wynika, wydarzenia te miały miejsce w Konstantynopolu. Tej wzmianki Marcellina nie uwzględnił w swej pracy A. Cameron, *Circus Factions. Blues and Greens at Rome and Byzantium*, Oxford 1976, przytaczając ze swej strony dane o rozruchach w Antiochii s. 131 et passim.

[36] Schmidt, *o. c.* s. 350, datował to „drugie "poselstwo na rok 510, podobnie L. M. Hartmann, *Geschichte Italiens im Mittelalter* 1, Gotha 1897, s. 176 przyp. 1 (na s. 204) — obaj naturalnie bez uzasadnienia. T. C. Lounghis, *Les ambassades byzantines en Occident depuis la fondation des états barbares jusqu' aux Croisades (407—1096)*, Athènes 1980, s. 58 i przyp. 4 i 5, przesuwał je na „vers 506". Badacz ten zaczerpnąwszy datę ze Steina, *l. c.* (odnoszącą się u tego autora do *Var.* I 1), a wiadomość o legacji Agapita z pracy W. Ensslina, *Theoderich der Grosse*, München[2] 1959, s. 150 i przyp. 8 (który tejże nie datował), wypowiadał się przeciw Hodgkinowi, *o. c.* s. 142—143, że poselstwa 506/507 nie dotyczy *Var.* I 1 tylko *Var.* II 6 (czego Hodgkin bynajmniej nie utrzymywał). Przykład chybionej polemiki z jednym autorem w oparciu o skompilowane (nieściśle) ustalenia dwóch innych, a także wyjątkowej nięsolidności dziejopisarskiej.

[37] *Var.* I 1 w. 18—21; ibidem, w. 28—30 Teodoryk zaznacza: „cetera vero per praesentium latores pietati vestrae (tj. Anastazjuszowi) verbo suggereuda commisimus, ut nec epistularis sermo redderetur extensior nec aliquid pro utilitatibus nostris praetermisisse videremur".

osobistości, nie kierując się przy tym chronologiczną zgodnością odnośnego pisma z pozostałymi w księdze. Np. *Var.* II otwiera (podobnie jak i *Var.* I) list do Anastazjusza datowany w sposób pewny na rok 511, podczas gdy w jej obrębie znajduje się również sporo pism znacznie wcześniejszych (np. *Var.* II 8; 33; 40; 41). Podobnie jest i w dalszych księgach[38]. Przy takiej metodzie rozdzielenie pierwotnie jednoczesnych *Var.* I 1 i *Var.* II 6 jest wysoce prawdopodobne. W ten sposób znaleźlibyśmy dodatkowy argument na rzecz datowania *Var.* I 1 już po wyprawie floty bizantyjskiej, gdyż list powiadamiający Agapita o jego zadaniu datuje Krautschick (tym razem z lepszym uzasadnieniem) na koniec 508 początek 509 roku (s. 61).

Przytoczony wyżej przykład *Var.* I 1 ilustruje miarę trudności, które napotyka datowanie listów dyplomatycznych z kolekcji *Variae*. Ścisłe określenie ich chronologii jest zadaniem niełatwym (o ile w ogóle możliwym), ponieważ nie dająca się powiązać z innymi źródłami treść tych pism zwykle pozostawia badaczom szeroki margines interpretacji.

Zdaniem Autora stosunek Kasjodora do poszczególnych (panujących) Amalów przede wszystkim znajduje odbicie w strukturze *Variae*. Większa lub mniejsza liczba pism świadczących o polityce danego monarchy jest wskazówką, w jakim stopniu Kasjodor ją akceptował i z nią się identyfikował (s. 133–134). Jeśli z ogólnej liczby 467 listów 235 przypada na Teodoryka (s. 135), natomiast tylko 94 na jego następców (s. 136), świadczy to o pełnym akceptowaniu programu politycznego tegoż Teodoryka, a tylko niektórych elementów programu jego sukcesorów. Zachował jednak do nich pozytywny stosunek osobisty, o czym świadczą poświęcone im panegiryki (stosunek K. do Teodahada określił Autor jako służbowy — s. 130; por. 141).

Krautschick nie próbuje bynajmniej dowodzić (jak F. Schneider), iż Kasjodor inspirował politykę Teodoryka. Owszem, przyznaje, że koncepcja dualistycznej formy państwa ostrogockiego istniała przed objęciem przez Kasjodora pierwszego urzędu, a on sam był w tym czasie tylko lojalnym, dobrze wypełniającym swe obowiązki urzędnikiem (s. 121). Natomiast przekonywająco ujawnia wielki wpływ Senatora na politykę regentki Amalasunty (s. 184 et passim), inicjatorki jego powołania na stanowisko prefekta *praetorium* (s. 125). Zdaniem Autora głównym motywem opozycji możnych gockich (do tej grupy należeli też Rzymianie) wobec rządów Amalasunty nie była bynajmniej jej romanofilska polityka, czy też fakt zasiadania na tronie gockim kobiety, ale ostre występowanie tej władczyni (z inspiracji Kasjodora) przeciw bezprawnemu zawłaszczaniu ziemi (Landaneignungen) kuriałów przez wielkich właścicieli ziemskich (s. 181 nn.).

Gruntowne przebadanie *Variae* doprowadziło Autora do interesującego wniosku, że ich zredagowanie i opublikowanie służyło głównie opracowaniu politycznych programów poszczególnych Amalów, a w końcowym efekcie dostarczało również argumentów w propagandowym sporze z Bizancjum (s. 141). Ta ostatnia część konkluzji nie poddaje się, niestety, żadnej kontroli.

Już właściwie na marginesie (Ekskurs I) swych głównych zadań Autor przekonująco wykazał błędność obowiązującej datacji „Anecdoton Holderi" Pierwszy jego wydawca (H. Usener) na podstawie wzmianki *ex magistro officiorum* oraz braku (jego zdaniem) wzmianki o pełnionym przez Kasjodora urzędzie prefekta *praetorium* ustalał powstanie tego źródła w roku 522. Występującą w tekście wiadomość o *Variae* uważał za wtręt późniejszego ekscerptora, podobnie nie przywiązywał też wagi do znajdujących się tam słów *monachus servus dei* (s. 79–80).

---

[38] Zamiast cytować odnośne przykłady, których jest pod dostatkiem, przytoczę jeszcze wypowiedź Hodgkina, *o. c.* s. 142 przyp. 4 o Var. I 1: „Its place at the beginning of the Variae does not at all imply priority in date to the letters which follow it. It was evidently Cassiodorus' method to put in the forefront of every book in his collection a letter to an Emperor or King, or other great personage" (podkreślenie moje — J.P.-P.).

Wnioski H. Usenera wywołały szereg zastrzeżeń, w szczególności uważano, że znajdujące się w „Anecdoton" słowo *praefuisset* (ze stanowiska gramatycznego nie do przyjęcia) jest w rzeczywistości zepsutym *praef(ectus)*, ale nie sprawdzano podstawy rękopiśmiennej.

Krautschick skontrolował różniący się znacznie od podstawy wydania Usenera (rkps Augsburski 106 fol. 53^{v}) rękopis Reimski 975 fol. 34, przynoszący potwierdzenie zakładanej lekcji *praefectus* († *p̄fectus*..... †) zamiast *praefuisset* i ostatecznie rozstrzygnął kwestię na korzyść tamtych przypuszczeń (s. 81 nn i przyp. 1 na s. 82). W tej sytuacji nie wywołuje także sprzeciwu proponowana przez Autora emendacja bezsensownego już *uisset* na *fecit*. Ustalony od nowa tekst kluczowego wiersza 25 brzmi obecnie: „...magister officiorum et praefectus fecit formulas dictionum, quas..." (s. 84).

Wobec powyższego datację H. Usenera musimy uznać za nieaktualną i należy tylko żałować, że Autor nie pokusił się o własną. Ze swej strony za terminus post quem powstania tego zabytku uważam (niestety, nie rozstrzygnięty) moment *conversio* Kasjodora, ze względu na znajdujące się w tekście słowa *monachus servus dei*.

Zebrany przez Krautschicka materiał nie wyczerpuje — moim zdaniem — dróg, którymi Kasjodor wywierał wpływ na politykę „swoich czasów". Przy takich badaniach byłoby również pożądane uwzględnienie jego wpływu na kształt terminologii politycznej państwa Ostrogotów, znanej obecnie lepiej dzięki studiom W. Suerbauma[39], a także udziału w tworzeniu i propagowaniu pozytywnego wizerunku gockich władców — co zbadał ostatnio M. Reydellet[40]. Ale nie zgadzając się z Autorem w niektórych kwestiach, zasadniczy cel rozprawy — udowodnienie kreatywnej roli Kasjodora w polityce pierwszej połowy VI w. — uważam za osiągnięty. Ograniczając się tu do wyrażenia pod adresem Stefana Krautschicka ogólnego uznania, pragnę podkreślić, że pod względem solidności dziejopisarskiej i uzyskanych wyników jego dysertacja w obrębie *Cassiodorforschung* należy do pozycji najwybitniejszych.

Jan Prostko-Prostyński (Szczecin)

---

[39] W. Suerbaum, *Vom antiken zum frühmittelalterlichen Staatsbegriff. Über Verwendung und Bedeutung von res publica, regnum, imperium und status von Cicero bis Jordanis*, 3., erweitere Auflage, Münster Westfalen 1977, s. 246—267; zob. też rozdział o Jordanesie (X).

[40] M. Reydellet, *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville* (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 243), Rome 1981, s. 183—253. Na tę stronę zagadnienia Krautschick zwrócił zbyt mało uwagi, operował też innym materiałem.

C O M M E N T A R I I

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

LXXXII SPRAWOZDANIE
z działalności
POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO
za okres od 20 IX 1985 do 10 IX 1986

(Opracowała Małgorzata Borowska)

A

1. LXXXII Walne Zgromadzenie PTF w dniach 11–12 IX 1986 r. w Krakowie

Osiemdziesiąte drugie Walne Zgromadzenie PTF otworzyła Prezes Zarządu Głównego prof. dr M. Cytowska, w dniu 11 IX 1986 r. w audytorium im. W. Danka w gmachu WSP im. Krajowej Rady Narodowej w Krakowie, witając delegatów oraz gospodarzy Zjazdu. W imieniu gospodarzy powitał uczestników Zjazdu rektor WSP prof. dr L. Mroczka oraz prorektor UJ prof. dr A. Koj, a także prezes Koła Krakowskiego PTF doc. dr K. Korus.

Minutą ciszy uczczono pamięć zmarłych członków PTF: Mieczysława Strychalskiego, Jerzego Falenciaka, Natalii Zwierzowej, Mirelli Bombik-Bródki, ks. Andrzeja Bobra.

Przedpołudniowej sesji naukowej przewodniczył prof. dr M. Plezia. Referat pt. *Rerum rusticarum Warrona jako próba dzieła literackiego* wygłosił prof. dr M. Brożek. W dyskusji udział wzięli: mgr J. Plewako, dr I. Mikołajczyk oraz prof. dr K. Stawecka. W części administracyjnej Zjazdu przewodniczyła prof. dr M. Cytowska. Sprawozdanie merytoryczne ZG za okres od 20 IX 1985 r. do 10 IX 1986 r. przedstawiła prof. dr H. Szelest, sprawozdanie finansowe odczytał mgr S. Skała, sprawozdanie Komisji Dydaktycznej dr W. Popiak, po czym przedstawiła sprawozdanie z IV. Olimpiady Języka Łacińskiego. Do eliminacji szkolnych przystąpiło pięciuset pięćdziesięciu uczniów, dopuszczono do drugiego etapu trzystu czterech, a do trzeciego osiemdziesięciu trzech uczniów. Dyplomy laureatów zdobyło pięciu uczniów, z czego czterech z klas klasycznych, wyróżnienia przyznano ośmiu osobom. Komisja zwróciła się do Ministra Oświaty i Wychowania z prośbą o przywrócenie poprzedniego rozkładu godzin łaciny w szkole. Staraniem Komisji odbyły się również dwa kursy dla nauczycieli języka łacińskiego. Następnie odczytano sprawozdanie redakcji „Eos". Ukazały się drukiem oba zeszyty rocznika LXXIII (1985 r.) oraz zeszyt 1 rocznika LXXIV (1986 r.). Do druku oddano zeszyt 2 rocznika LXXIV oraz zeszyt 1 rocznika LXXV. Pierwszy z nich zawiera prace osiemnastu autorów (w tym dwóch z zagranicy). Składa się na nie dwanaście artykułów (cztery w językach obcych) i jedenaście recenzji: pięć artykułów dotyczy literatury greckiej, trzy tematyki łacińskiej, cztery archeologii i historii. Drugi zeszyt zawiera dwadzieścia trzy prace (w tym jedną zagraniczną): jedenaście artykułów (sześć w językach obcych) i dwanaście recenzji. Tematyki greckiej dotyczą cztery artykuły, łacińskiej trzy, historii i archeologii poświęcono cztery artykuły. W obu zeszytach reprezentowane są wszystkie ważniejsze ośrodki filologiczne w Polsce. Rocznik LXXIV (1986 r.) został poświęcony prof. dr. M. Brożkowi z okazji Jego siedemdziesiątej piątej rocznicy urodzin.

Sprawozdanie Komisji Rewizyjnej odczytał prof. dr S. Stabryła. Komisja Rewizyjna w składzie: prof. dr A. Szastyńska-Siemion, prof. dr S. Stabryła i dr I. Mikołajczyk, stwierdziła celowe i właściwe gospodarowanie finansami PTF. Przeprowadzono wyrywkową kontrolę zapisów ksiąg i rachunków stwierdzając całkowitą ich zgodność. Komisja postawiła wniosek o udzielenie absolutorium ustępującemu Zarządowi. Odnotowano znaczną poprawę w terminowości płacenia składek przez Koła terenowe. Komisja z ubolewaniem podkreśliła opóźnienie dotacji PAN, co spowodowało konieczność drastycznego ograniczenia programu naukowego skróconego do dwóch dni Walnego Zgromadzenia. W związku z tym Komisja zgłosiła postulat, aby Zarząd Główny podjął odpowiednią interwencję w Prezydium PAN w celu uniknięcia podobnej sytuacji w przyszłości. Komisja zwróciła się do Zarządu Głównego z apelem o dalsze występowanie w sprawie zmian programów nauczania języka łacińskiego i greckiego w liceach ogólnokształcących.

Do Komisji Matki ZG PTF zaproponował kandydatury: prof. dr. M. Brożka, prof. dr A. Szastyńskiej-Siemion oraz doc. dr M. Winiarczyka. Z sali padły kandydatury mgr M. Marszyckiej i ks. dr. hab. R. Popowskiego.

Następnie odczytano sprawozdania z działalności jedenastu kół terenowych. W dyskusji nad sprawozdaniami udział wzięli: dr J. Rostropowicz, mgr J. Łopatyński, mgr J. Plewako, prof. dr A. Szastyńska-Siemion, prof. dr M. Cytowska.

W kolejnym punkcie porządku dziennego jednogłośnie udzielono absolutorium ustępującemu Zarządowi. Zgodnie z protokołem posiedzenia Komisji Nagród i Wyróżnień laureatem nagrody pieniężnej został mgr J. Łopatyński za wybitne zasługi dydaktyczne w pracy z młodzieżą.

Wnioski Zarządu Głównego przedstawiła prof. dr M. Cytowska. Znalazły się wśród nich postulaty Komisji Rewizyjnej oraz wniosek Komisji Dydaktycznej, aby wystąpić do Ministerstwa o powołanie metodyków języka łacińskiego przy kuratoriach. Prof. dr J. Łanowski przedstawił wniosek ZG o przyznanie prof. dr M. Cytowskiej członkowstwa honorowego PTF: wszystkie wnioski ZG przyjęto jednogłośnie. Wniosków kół nie było.

Następnie odbyły się wybory władz PTF. Przewodnictwo objął prof. dr S. Stabryła, przewodniczący Komisji Matki, przedstawiając zebranym kandydatów na: prezesa, wiceprezesów, członków Zarządu Głównego z Warszawy, Redaktorów „Eos", członków Sądu Polubownego, Komisji Rewizyjnej oraz Komisji Nagród i Wyróżnień.

Po dyskusji nad trybem głosowania przyjęto — przy jednym głosie wstrzymującym się — propozycję oddzielnego głosowania na prezesa i pozostałych członków ZG. Zgłoszeń z sali nie było. Większość delegatów opowiedziała się za głosowaniem jawnym.

Na Prezesa PTF wybrano przy dwóch głosach wstrzymujących się prof. dr. J. Łanowskiego. W tym samym stosunku głosów przegłosowano wybór członków Zarządu zgodnie z proponowaną listą.

Zarząd ukonstytuował się w następującym składzie:

Prezes: prof. dr J. Łanowski.

Wiceprezesi: doc. dr J. Axer, prof. dr A. Sadurska, prof. dr Wiktor Steffen.

Sekretarz: mgr B. Milewska.

Skarbnik: mgr S. Skała.

Członkowie ZG z Warszawy: prof. dr I. Bieżuńska-Małowist, prof. dr O. Jurewicz, dr W. Popiak, prof. dr A. Świderkówna.

Redaktorzy „Eos": doc. dr S. Dworacki, doc. dr A. Wójcik.

Sąd Polubowny: prof. dr Z. Abramowicz, ks. dr R. Popowski, prof. dr L. Rychlewska, prof. dr H. Szelest, prof. dr R. Turasiewicz.

Komisja Rewizyjna: doc. dr A. Komornicka, dr I. Mikołajczyk, prof. dr S. Stabryła, prof. dr A. Szastyńska-Siemion, mgr Maria Wikarjakowa.

Zastępcy członków Komisji Rewizyjnej: dr R. Chodkowski, doc. dr K. Korus, prof. dr H. Podbielski.

Komisja Nagród i Wyróżnień: prof. dr B. Wiśniewski, mgr M. Fikus-Kohut, dr Z. Głombiowska, doc. dr M. Szarmach, mgr H. Zemanek.

Sesji popołudniowej poświęconej dydaktyce języka łacińskiego przewodniczyła dr W. Popiak. Dr I. Mikołajczyk poinformował o otwartym w Toruniu Studium Podyplomowym dla nauczycieli języka łacińskiego przy Katedrze Filologii Klasycznej UMK.

Referat *Z problemów nauczania języka łacińskiego* wygłosiła mgr A. Korusowa. W dyskusji udział wzięli: mgr A. Salwa, mgr L. Bobiatyński, mgr B. Czuchra, mgr H. Morawcowa, mgr I. Kmiecik, mgr J. Plewako, mgr W. Pokrywka, dr I. Mikołajczyk, doc. dr H. Myśliwiec, dr W. Popiak, mgr D. Zazulowa, mgr J. Łopatyński. Podkreślono rolę osobistej postawy nauczyciela i jego autorytetu, znaczenie indywidualnej pracy z uczniem i różnych metod ożywiania lekcji. Mówiono o trudnościach w realizowaniu programu wobec destabilizacji nauki łaciny w szkole i braku odpowiednich podręczników.

Wieczorem delegaci obejrzeli program artystyczny przygotowany przez uczniów Liceum im. Nowodworskiego w Krakowie.

Przedpołudniowej sesji naukowej drugiego dnia obrad, 12 IX 86, przewodniczył prof. dr J. Łanowski. Wygłoszono cztery referaty. Referat pt. *Problem Tukidydejskiego stylu* wygłosił prof. dr R. Turasiewicz. W dyskusji udział wzięli: prof. dr M. Brożek, prof. dr A. Szastyńska-Siemion, doc. dr W. Wróblewski.

Doc. W. Wróblewski wygłosił referat pt. *Czy Platon dopuścił się plagiatu* (w *Polityei*)?. W dyskusji uczestniczyli: prof. dr M. Brożek, prof. dr B. Wiśniewski, dr J. Macjon. Trzeci referat pt. *Mowy święte Eliusza Arystydesa* wygłosił doc. dr M. Szarmach. W dyskusji udział wzięli: doc. dr K. Korus, prof. dr K. Stawecka, prof. dr J. Łanowski, prof. dr M. Brożek, mgr L. Bobiatyński.

Ostatni referat wygłosił prof. dr B. Wiśniewski pt. *Etyka Demokryta i Hippiasza*. W dyskusji udział wzięli prof. dr M. Brożek, prof. dr J. Łanowski, dr J. Macjon.

Zamykając obrady LXXXII Walnego Zgromadzenia PTF prof. dr M. Cytowska podziękowała wszystkim ogranizatorom i gospodarzom Zjazdu oraz zaprosiła na następny Zjazd, który organizować będzie Koło Łódzkie. Doc. dr K. Korus pożegnał zebranych w imieniu gospodarzy.

2. Działalność Zarządu Głównego PTF za okres 20 IX 85 – 10 IX 86

W okresie sprawozdawczym odbyło się jedno posiedzenie Zarządu Głównego oraz cztery posiedzenia prezydium. Omawiano na nich sprawy bieżące Towarzystwa, a zwłaszcza trudną sytuację finansową, wywołaną opóźnieniem dotacji PAN. W centrum uwagi Zarządu znajdował się problem nauczania łaciny w szkole średniej w związku z nowym rozkładem godzin. Pomimo usilnych starań w tej sprawie Zarządowi nie udało się doprowadzić do zmiany niekorzystnych decyzji. W okresie sprawozdawczym Towarzystwo włączyło się do prac III Kongresu Nauki Polskiej, na którym reprezentowała je prof. dr M. Cytowska. Towarzystwo liczy obecnie jedenaście kół terenowych i 527 członków.

3. Stan finansowy

Wpływy:

1. Dotacja PAN	562.600,–
2. Składki członkowskie	78.210,–
3. Sprzedaż wydawnictw	15.960,–
4. Odsetki bankowe	1.095,–
5. Zaliczka dla kół	31.309,–

Razem	689.174,–
Saldo z dnia 31 VIII 85	21.228,38,–
Ogółem aktywa	710.402,38,–

Wydatki:

1. Osobowy fundusz płac	207.300,–
2. Składki ZUS	89.139,–
3. Fundusz prac zleconych	11.000,–
4. Fundusz nagród	11.207,–
5. Koszty popularyzacji (w tym delegacje prelegentów: 1.438,–)	22.189,–
6. Usługi materialne (pocztowe)	22.732,–
7. Koszty Zjazdu w Opolu	77.557,–
8. Zakup „Eos" na wymianę zagraniczną	84.000,–
9. Materiały biurowe i zakup książek	5.440,–
10. Koszty wymiany zagranicznej	53.412,–
11. Różne (fundusz socjalny i mieszkaniowy)	5.904,–
	589.880,–
Saldo na dzień 31 VIII 86 r.	120.522,38,–
	710.402,38,–

B

SPRAWOZDANIA KÓŁ PTF

1. Sprawozdanie Koła Gdańskiego

Koło działało w składzie: przew. – mgr M. Wujtewicz, zast. przew. – prof. dr S. Zabłocki, sekr. – mgr Feliks Wujtewicz, skarbn. – mgr E. Rogoszczak, czł. Zarz. – dr Z. Głombiowska, dr P. Gruszka; Komisja Rewizyjna: przew. – mgr B. Mossakowska, czł. – mgr J. Bellwon, mgr L. Pisarska.

W okresie sprawozdawczym odbyło się siedem zebrań:

1. Mgr M. Wujtewicz: *Sprawozdanie z LXXXI Walnego Zgromadzenia PTF w Opolu.*

2. Mgr M. Wikarjakowa: *Antyczne i polskie cmentarze we Włoszech.*

3. Prof. dr S. Zabłocki: *Literackie zabawy humanistów.*

4. Dr Z. Głombiowska: *„Proporzec" Jana Kochanowskiego – antyczne wzory i szesnastowieczne inspiracje z kręgu sztuk plastycznych.*

5. Dr R. Pankiewicz: *Książka w starożytnym Rzymie.*

6. Mgr M. Kamińska: *Audiowizualny pokaz tematów „Kultura egejska" i „Akropol".*

7. Dr E. Marciniak: *Archeologiczna wyprawa gdańskich studentów historii na Cypr i Kretę.*

Nauczyciele języka łacińskiego prowadzili wzorem lat ubiegłych działalność popularyzacyjną wśród młodzieży szkolnej. Mgr M. Kamińska wygłosiła cykl pogadanek w Towarzystwie Przyjaźni Polsko-Greckiej oraz w Olimpii, na wycieczce członków Towarzystwa, wykład na temat igrzysk. Mgr L. Pisarska przygotowała inscenizację mitologiczną nawiązującą do historii Gdańska pt.: „Złoty wiek Gdańska" na zakończenie roku szkolnego. Wydarzeniem było utworzenie na Uniwersytecie Gdańskim Zakładu Filologii Klasycznej i Neolatynistyki pod kierunkiem prof. dr. S. Zabłockiego.

Koło liczy trzydziestu członków.

2. Sprawozdanie Koła Katowickiego

Do kwietnia br. Koło działało pod kierunkiem dawnego Zarządu. W skład nowego

weszli: przew. — dr W. Kaczanowicz, z-cy przew. — mgr H. Morawcowa i mgr M. Zysko, sekr. — mgr S. Sobczak, skarbn. — mgr H. Zemanek, czł. — mgr J. Wolsza i mgr R. Mikołajczyk. Składu Komisji Rewizyjnej nie podano.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 6 spotkań:

1. *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia PTF w Opolu.*
2. Doc. dr M. Salamon: *Chersonez starożytny i średniowieczny.*
3. Dr L. Morawiecki: *Celtowie a antyk.*
4. Prof. dr S. Stabryła: *Poezja miłosna Owidiusza.*
5. Dr M. Bednarski: *Filologia klasyczna a językoznawstwo współczesne.*
6. Doc. dr M. Salamon: *Symbole zwycięstwa w mennictwie bizantyjskim.*

Członkowie Koła prowadzili działalność popularyzatorską w szkołach i w uczelni. Koło liczy czterdziestu trzech członków.

3. Sprawozdanie Koła Krakowskiego

Koło działało pod kierunkiem Zarządu w składzie: przew. — doc. dr K. Korus, z—ca przew. — prof. dr R. Turasiewicz, sekr. — dr J. Styka, skarbn. — dr K. Woś, czł. Zarz. — mgr T. Opiołowa, dr M. Bednarski, mgr M. Szerszeń; Komisja Rewizyjna: doc. dr Z. Gansiniec, dr E. Polaszek, mgr A. Siekierzyński.

W minionym okresie odbyło się 8 zebrań:

1. Prof. dr R. Turasiewicz: *Zakres semantyczny pojęcia* σεμνός.
2. Prof. dr S. Stabryła: *Schyłek cywilizacji helleńskiej.*
3. Prof. dr M. Brożek: *Do elegii II 3 Jana Kochanowskiego.*
4. Dr M. Bednarski: *Nowsze badania nad językami klasycznymi.*
5. Prof. dr M. Brożek: *Metryka Jana Kochanowskiego.*
6. Mgr S. Śnieżewski: *Owidiusz wobec augustowskiego programu odnowy społeczeństwa rzymskiego.*
7. Dr K. Woś: *„movere, delectáre" jako funkcja dzieła literackiego.*
8. Sesja poświęcona 100. rocznicy urodzin prof. UJ Stanisława Skiminy. Referaty wygłosili:

Prof. dr M. Plezia: *Życie i działalność naukowa profesora Stanisława Skiminy.*

Mgr D. Zazulowa: *Działalność dydaktyczna prof. Stanisława Skiminy.*

Prof. dr S. Stabryła: *Profesor Stanisław Skimina — wspomnienie ucznia.* W dyskusji o profesorze Skiminie mówili prof. dr O. Jurewicz i prof. dr J. Wolski.

W Towarzystwie Przyjaźni Polsko-Greckiej oraz w Kole Katowickim PTF odczyty wygłosili: prof. dr M. Brożek, prof. dr S. Stabryła, doc. dr K. Korus, dr M. Bednarski.

Uczniowie I LO im. Nowodworskiego, prowadzeni przez mgr A. Korusową, po raz drugi wyjechali na konkurs Cyceroniański do Arpino, gdzie uczennica A. Skucińska zajęła dziesiąte — medalowe miejsce.

Koło liczy 64 członków.

4. Sprawozdanie Koła Lubelskiego

Zarząd Koła działa w składzie: przew. — prof. dr H. Podbielski, z—ca przew. — ks doc. dr H. Wójtowicz, sekr. — mgr N. Narecki, skarbn. — mgr M. Jędrych, czł. Zarz. — ks. dr hab. R. Popowski, dr hab. R. Chodkowski, mgr M. Dagilis; Komisja Rewizyjna: przew. — mgr K. Frąk, czł. — mgr J. Janik i ks. dr A. Eckman.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 7 posiedzeń naukowych:

1. *Sprawozdanie z LXXXI Walnego Zgromadzenia PTF w Opolu.*
2. Ks. dr hab. R. Popowski: *Neoplatońska teoria rzeźby na przykładzie Kallistratosa.*
3. Mgr M. Dagilis: *Ideał człowieka-humanisty u Terencjusza.*
4. Mgr J. Łopatyński: *„Opowieści Ewangelistów" Z. Kosidowskiego w świetle krytyki.*
5. Mgr J. Łopatyński: *„Opowieści biblijne" Z. Kosidowskiego w świetle krytyki.*

6. „Certamen carminum": plebiscyt z zakresu poetyckich przekładów dziewiątej ody Horacego „Vides ut alta..." przeprowadzony pod kierunkiem mgr J. Łopatyńskiego z udziałem młodzieży szkolnej.

7. Ks. dr A. Eckman: *Idea pokoju i miłości ojczyzny w listach Św. Augustyna.*

W ramach działalności popularyzatorskiej wygłoszono cztery odczyty o zabytkach Grecji.

Koło liczy 43 członków.

5. Sprawozdanie Koła Łódzkiego

Zarząd Koła pracował w składzie: przew. — dr J. Macjon, z-ca przew. — mgr T. Simla, sekr. — mgr Z. Danek, skarbn. — mgr H. Pawlak, czł. Zarz. — prof. dr S. Oświecimski, prof. dr J. Starnawski, doc. dr I. R. Danka, doc. dr B. Wiśniewski; Komisja Rewizyjna: przew. — mgr G. Kruszewska, czł. mgr Z. Lisik, mgr Ł. Macherowa.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 8 spotkań (w tym 7 z referatami naukowymi i 1 sprawozdawcze).

1. *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia PTF w Opolu* (mgr M. Ostanek, mgr T. Simla, mgr A. Pawlak) i prof. dr J. Starnawski: *Sprawozdanie z VI Kongresu Latynistycznego w Durham oraz z VI Kongresu Neolatynistycznego w Wolfenbüttel.*
2. Prof. dr S. Stabryła: *Świat Homera.*
3. Prof. dr J. Starnawski: *Korespondencja Sarbiewskiego z Łubieńskim.*
4. Doc. dr I.R. Danka: *Epitety homeryckie.*
5. Dr T. Fijałkowski: *Staropolskie antynomie wolności.*
6. Dr W. Gawłowska: *Aleksander Wielki w literaturze zachodnioeuropejskiej — recepcja biografii antycznych.*
7. Prof. dr B. Wiśniewski: *Logos i nus u Heraklita i Demokryta.*
8. Doc. dr A. Komornicka: *Po co studia klasyczne?*

W omawianym okresie odbyło się 9 spotkań Sekcji Indoeuropejskiej Łódzkiego Koła PTF, kierowanej przez doc. dr. I. R. Dankę, z następującymi tematami:

1. Mgr P. Stelmaszczyk: *Języki celtyckie grupy goidelskiej.*
2. Doc. dr E. Małek: *Problematyka „Słowa o wyprawie Igora".*
3. Prof. dr B. Tkacz: *Współczesne typy antropologiczne u ludów indoeuropejskich.*
4. Mgr P. Popławski: *Geminaty laryngalne.*
5. Ks. mgr R. Stawinoga: *Konfrontacja chrześcijaństwa i religii antycznych w interpretacji Tertuliana.*
6. Mgr Z. Danek: *Słowo jako narzędzie w dialogu „Kratylos" Platona.*
7. Dr J. Macjon: *Hymn Kleanthesa do Dzeusa — próba interpretacji.*
8. K. Witczak: *Relacja Korneliusza Neposa o Indach.*
9. Doc. dr I.R. Danka: *Od zaczątków wiedzy o języku do rekonstrukcji języka indoeuropejskiego.*

Sekcja prowadzi naukę rekonstruowanego języka indoeuropejskiego. Z inicjatywy przewodniczącego Koła zorganizowano dla młodzieży licealnej „Konkurs na tłumaczenie mitu o Dedalu i Ikarze z *Metamorfoz* Owidiusza". Członkowie Koła wygłaszali odczyty dla uczestników Obozu Młodzieżowego w Gołdapi (mgr Z. Danek), w Towarzystwie Przyjaźni Polsko-Greckiej (dr W. Gawłowska, mgr J. Majewska, mgr J. Gola), brali również czynny udział w VII Konferencji Międzynarodowej Komunikacji Językowej (doc. dr I. R. Danka, mgr J. Danka, K. Witczak, mgr P. Stelmaszczyk). W międzyuczelnianej konferencji teoretyczno-literackiej na temat „Poetyka orientalna i jej recepcja w Europie" czynny udział wzięli: doc. dr A. Komornicka, doc. dr I. R. Danka. Koło Łódzkie brało udział w pracach organizacyjnych związanych z IV Ogólnopolską Olimpiadą Języka Łacińskiego. Zarząd Koła wystąpił do Mnisterstwa Oświaty i Wychowania z petycją w sprawie projektowanych zmian w siatce godzin nauczania języka

łacińskiego. Przy Kole działa punkt konsultacyjny dla nauczycieli języka łacińskiego prowadzony przez mgr T. Simlę.

Koło liczy 55 członków.

6. Sprawozdanie Koła Opolskiego

Zarząd Koła działa w składzie: przew. — dr J. Rostropowicz, z-ca przew. — dr B. Wołowik, sekr. — mgr M. Fikus-Kohut, skarbn. — mgr G. Wcisło, czł. — mgr I. Kosiorowska-Majka; Komisja Rewizyjna: przew. — doc. dr F. Marek, czł. — mgr J. Trelka, doc. dr L. Szadkowska.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 8 posiedzeń:

1. Zebranie organizacyjne i sprawozdawcze.
2. Mgr M. Fikus-Kohut: *Ofiary rytualne w tragediach Sofoklesa.*
3. Student III r. historii WSP D. Bigor: *Postać Wercyngetoryksa w „Pamiętnikach" Cezara.*
4. Zebranie organizacyjne.
5. Dr J. Rostropowicz: *Obyczaje ludów barbarzyńskich u Apoloniosa z Rodos.*
6. Mgr B. Trojanek-Grylak: *Zagadnienia biologii ogólnej w poemacie Lukrecjusza.*
7. Dr B. Wołowik: *Najpopularniejsze frazeologizmy grecko-łacińskie w języku polskim.*
8. Doc. dr H. Myśliwiec: *Tzw. łacina średniowieczna i renesansowa.*

Wysiłki Zarządu i członków koła koncentrowały się na działalności popularyzującej wiedzę o kulturze antycznej oraz na rozwijaniu Koła. Rozesłano pisma informacyjne do szkół województwa opolskiego. W przyszłości Koło zamierza nawiązać ściślejszą współpracę ze szkołami średnimi poprzez organizowanie lekcji pokazowych, pogadanek metodycznych itp.

Koło liczy 18 członków.

7. Sprawozdanie Koła Piotrkowskiego

Zarząd Koła działa w składzie: przew. — M. Marszycka, sekr. — mgr I. Kmiecik, skarbn. — mgr Z. Rosenbach.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 5 zebrań Koła, 10 zebrań Zarządu, zorganizowano spotkanie z nauczycielami szkół podstawowych i ich uczniami, finalistami konkursu, mgr E. Majewska poprowadziła lekcję koleżeńską w I kl. LO w Bełchatowie.

Wygłoszono następujące referaty:

1. Mgr I. Kmiecik, mgr S. Fudalej: *Co nowego o kulturze antycznej w prasie?*
2. G. Dmitrowska: *Streszczenie polskie francuskiego artykułu prof. dr M. Cytowskiej w „Eos" — „Erazm i autorzy klasyczni".*
3. Mgr I. Kmiecik: *Stylistyka łacińska.*
4. Mgr S. Fudalej: *O egzaminie na III stopień specjalizacji.*
5. Realizacja programu na podstawie nowego podręcznika dla klasy drugiej licealnej — wypowiedzi nauczycieli uczących łaciny w klasie drugiej LO.

Koło zorganizowało dwa konkursy dla młodzieży szkół średnich (przekład tekstu łacińskiego) i podstawowych (z cyklu „Wiedzy o kulturze antycznej"), organizuje również kółko naukowe „Wiedza o kulturze starożytnych Greków i Rzymian" dla starszych klas szkół podstawowych.

Koło liczy 27 członków.

8. Sprawozdanie Koła Poznańskiego

Skład Zarządu Koła: przew. — doc. dr K. Liman, z-ca przew. — doc. dr S. Dworacki, sekr. — mgr A. Mikołajczyk, skarbn. — mgr M. Wikarjakowa, czł. Zarz. — prof. dr W. Steffen, doc. J. Danielewicz, doc. dr I. Lewandowski, dr W. Szulc, mgr A. Mar-

cinkowska; Komisja Rewizyjna: doc. dr A. Wójcik, mgr J. Heinke-Łusiowa, mgr A. Czapliński.

Koło zorganizowało 7 zebrań, na których wygłoszono następujące referaty:

1. Mgr J. Heinke-Łusiowa: *Wspomnienia z podróży do Grecji z przeźroczami i nagraniami oraz wystawą przywiezionych eksponatów.*

2. Doc. dr I. Lewandowski przypomniał sylwetkę i dorobek naukowy docenta Jana Horowskiego w dziesiątą rocznicę śmierci. Wspomnieniom towarzyszyła wystawa prac docenta Horowskiego.

3. Mgr E. Wesołowska: *Dzieci i rodzice w konflikcie tragicznym dramatu antycznego.*

Dzięki współpracy z Instytutem Filologii Klasycznej w Poznaniu w zebraniach Koła brali udział goście zagraniczni z referatami:

4. Prof. Franco Coniglione z Palermo: *Dziedzictwo klasyczne we włoskim szkolnictwie średnim i wyższym.*

5. Dr Wolfgang Luppe: *Die Bedeutung neuer papyrologischer Funde für unsere Kenntnis des Euripides.*

6. Prof. A. Wlosok z Mainz: *Lactantius — Leben und Werk des Cicero Christianus (neuere Forschung).*

7. Dr Jürgen Stohlmann z Köln: *Die Buchillustration der Zisterzienser vor und nach Bernhard von Clairvaux.*

Członkowie Koła wygłaszali odczyty popularyzujące kulturę antyczną dla różnych środowisk: doc. dr A. Wójcik dwukrotnie spotykał się z młodzieżą klas licealnych, mówiąc o Homerze i recepcji twórczości Horacego w kulturze polskiej, mgr J. Heinke-Lusiowa wygłosiła odczyt w Klubie Seniora, a mgr A. Mikołajczyk spotkał się z członkami klubu „Nussantara".

Członkowie Koła brali udział w organizowaniu IV Ogólnopolskiej Olimpiady Języka Łacińskiego, kontynuowano również współpracę z wieloma organizacjami społecznymi, jak np. z Poznańskim Towarzystwem Przyjaciół Nauk, Komisją Nauk o Kulturze Antycznej PAN czy uczelnianym Kołem PTTK. Współpraca z Akademickim Klubem Eksploracyjnym „Nussantara" przy UAM zaowocuje z pewnością referatami dotyczącymi starożytnych kontaktów śródziemnomorskiego kręgu cywilizacyjnego z Dalekim Wschodem.

Koło liczy 42 członków.

9. Sprawozdanie Koła Toruńskiego

Zarząd Koła pracuje w składzie: przew. — doc. dr L. Witkowski, z-ca przew. — prof. dr Z. Abramowiczówna, sekr. — dr W. Appel, skarbn. — mgr L. Zasławski, czł. Zarz.: mgr A. Domański, mgr L. Jarzębowski, doc. dr M. Szarmach; Komisja Rewizyjna w składzie: doc. dr W. Bojarski (przew.), mgr A. Kłopotowska i dr I. Mikołajczyk.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 7 spotkań.

1. Dr J. Stohlmann: *Die „Ilias" des Simon Aurea Capra- eine Nachahmung von Vergils „Aeneis" aus dem 12. Jh.*

2. Prof. J. Jenssen: *Die Dii Indigetes und die Apotheose des Romulus.*

3. Mgr L. Jarzębowski: *Wrażenia z Korsyki.*

4. Dr T. Czypicka: *Postać Pompejusza w „Farsaliach" Lukana.*

5. Dr A. Łukaszewicz: *Magia i astrologia w papirusach.*

6. Dr W. Luppe: *Die Hypotheseis zu Euripides Temenos Drama.*

7. Dr K. Tuszyńska-Maciejewska: *„Pochwała Heleny" Gorgiasza i Isokratesa jako dwa eksperymenty retoryczne.*

Członkowie Koła wygłosili 6 pogadanek dla młodzieży szkół średnich i studentów (mgr A. Kłopotowska, dr W. Appel, dr I. Mikołajczyk) oraz aktywnie uczestniczyli w spotkaniach innych towarzystw (TNT; PTH).

Koło liczy 32 członków.

10. Sprawozdanie Koła Warszawskiego

Skład Zarządu Koła: przew. — doc. dr J. Axer, z-ca przew. — doc. dr M. Pąkcińska, sekr. — mgr M. Wysocka-Mielczarska, skarbn. — dr M. Borowska, czł. — doc dr J. Wojtczak, mgr H. Kaczmarski, mgr B. Milewska, mgr K. Turska.

Komisja Rewizyjna: przew. — mgr S. Światłowska, czł. — mgr H. Gesztoft, mgr J. Lasocki, mgr C. Mielczarski, mgr H. Szumowska.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 7 posiedzeń naukowych:

1. Dr J. Mańkowski: *Jan Kochanowski nad III pieśnią „Iliady"*.
2. Prof. dr Eberhard Heck (Tübingen, RFN): *Laktanz und die römischen Klassiker.*
3. Prof. dr J. Janssen (Holandia): *Di Indigetes und die Apotheose des Romulus.*
4. Prof. dr H. Szelest: *Tendencja polityczna w „Mozeli" Auzoniusza.*
5. Prof. dr J. Domański: *Tekst jako uobecnienie (z humanistycznych refleksji nad. pewną właściwością literatury.)*
6. Prof. dr J. Kolendo: *Pisarze antyczni o ziemiach polskich.*
7. Prof. dr C. W. Müller (Saarbrücken, RFN): *Demeter — Hymnos von Kallimachos.*

W posiedzeniach brali również udział studenci filologii klasycznej.

Sekcja popularyzacji wiedzy o antyku działała w składzie: przew. mgr B. Brzuska i mgr B. Milewska. W okresie sprawozdawczym sekcja, wzorem lat ubiegłych, zorganizowała bezpłatne kursy łaciny i greki. Powstało pięć grup języka łacińskiego (lektorzy: mgr K. Turska, J. Derda, W. Szczęsny i I. Kotańska, mgr A. Włodarska, mgr K. Różycka) oraz trzy grupy języka greckiego (lektorzy: A. Nowak, K. Górski, mgr J. Ziabicka).

Sekcja organizowała również prelekcje popularyzujące wiedzę o antyku rozsyłając zawiadomienia do szkół oraz zamieszczając informację w prasie. W okresie sprawozdawczym prelekcje wygłosili: mgr I. Żółtowska, dr M. Borowska (dwukrotnie), dr M. Szymański, mgr Z. Szafrański, dr A. Łukaszewicz.

Uczestniczyła młodzież z szesnastu liceów warszawskich, a także studenci filologii klasycznej i archeologii.

Zarząd zbierał się trzykrotnie, na Nadzwyczajnym Walnym Zebraniu Koła omawiano sprawy finansowe i wysokość składki.

Koło liczy obecnie 123 członków.

11. Sprawozdanie Koła Wrocławskiego

Od maja 86 r. Koło działa pod kierunkiem Zarządu w składzie: przew. — doc. dr M. Winiarczyk, z-ca przew. — mgr K. Kopeć, sekr. — mgr J. Pigoń, skarbn. — dr L. Stankiewicz, czł. Zarz. — mgr M. Minkowska, doc. dr J. Ławińska-Tyszkowska, prof. dr L. Rychlewska. Komisja Rewizyjna: przew. — dr J. Mantke, czł. — doc. dr H. Myśliwiec, i dr W. Suder.

W ramach Koła działa Sekcja Dydaktyczna Języka Łacińskiego kierowana przez mgr K. Kopcia, do maja'86 r. działała też Sekcja Popularyzacji Wiedzy o Antyku kierowana przez prof. dr J. Łanowskiego. W roku sprawozdawczym odbyły się cztery posiedzenia:

1. Prof. dr A. Szastyńska-Siemion: *Chejron, wychowawca herosów* (wg Pindara).
2. Prof. dr E. Konik: *„Clementia Caesaris" jako system ujarzmiania pokonanych.*
3. Prof. dr H. Wałkówska: *Kamasutra w świetle indyjskiej tradycji.*
4. Prof. dr L. Rychlewska: *Konferencja Cyceroniańska w Meranie.*

Sekcja dydaktyczna zorganizowała trzy konferencje metodyczne dla nauczycieli (lekcje prowadzili: mgr J. Rozwadowska, mgr M. Oboron, mgr S. Wilczyński).

Wygłoszono referaty:

1. Doc. dr H. Myśliwiec: *Scriptores Neolatini na lekcjach jęz. łacińskiego.*
2. Prof. dr J. Łanowski: *Z warsztatu tłumacza poezji antycznej.*

Członkowie Koła: dr W. Jamróz, doc. dr H. Myśliwiec, mgr S. Wilczyński prowa-

dzili zajęcia w ramach kursu języka łacińskiego dla nauczycieli w Kielcach. Kurs zorganizował Instytut Kształcenia Kadr Nauczycielskich w Warszawie.

W ramach popularyzacji odczyt wygłosił dr J. Mantke. Członkowie Koła brali udział w ogranizacji IV Olimpiady Języka Łacińskiego, w przygotowaniu sesji z okazji czterdziestolecia Instytutu Filologii Klasycznej Uniwersytetu Wrocławskiego oraz w posiedzeniu poświęconym jubileuszowi członka honorowego PTF prof. Kazimierza Kopcia.

Koło liczy 43 członków.

Eos LXXVI 1988
PL ISSN 0012–7825

NA LIMESIE GERMAŃSKO-RETYCKIM

W dniach od 1 do 12 października 1986 roku niżej podpisany wziął udział w naukowej wyprawie archeologicznej szlakiem limesu górnogermańskiego i retyckiego, a także do niektórych stanowisk z jego sąsiedztwa. Organizatorem wyprawy był Uniwersytet Christiana Albrechta w Kilonii (RFN), a uczestniczyli w niej pracownicy (prof. dr M. Müller-Wille, dr K.-H. Willroth) i grupka studentów z Institut für Ur- und Frühgeschichte tejże uczelni. Zaproszenie do udziału w wyprawie było wynikiem ścisłej współpracy naukowej Uniwersytetu Kilońskiego i Uniwersytetu im. Adama Mickiewicza w Poznaniu. Celem zaś wyprawy było, obok oczywiście zapoznania studentów z materialnymi pozostałościami limesu rzymskiego w terenie, „rozpoznanie" w zakresie i charakterze prowadzonych aktualnie badań archeologiczno-muzealnych nad rzymską przeszłością tej części RFN, która wchodziła w skład prowincji Germanii Górnej i Recji.

Trasa biegła od Osterburken i Jagsthausen poprzez Bad Wimpfen nad Nekarem, Lauffen, Walheim, Murrhardt, Welzheim i Lorch do Günzburga (Guntia), a stamtąd do Ratyzbony (Castra Regina), Augsburga (Augusta Vindelicum), na wzgórze Auerberg (identyfikowane przez niektórych badaczy ze Strabonową Damasią), Kempten (Cambodunum) i Konstancy (stąd także penetracja okolic Jeziora Bodeńskiego). Z Konstancy nastąpił również jednodniowy wypad do Augst (Augusta Raurica) w Szwajcarii. Ostatnie dwa dni zaś to zwiedzanie stanowisk późnoantycznych położonych nad Renem: Breisach, Sponeck (Kaiserstuhl), Liemburg, Riegel. Etapem końcowym było dotarcie do Ladenburga nad Nekarem.

Ta świetnie zorganizowana i doskonale merytorycznie przygotowana wycieczka naukowa pozwoliła przede wszystkim uświadomić sobie, jak imponujący jest postęp w badaniach rzymskiej przeszłości tych terenów w stosunku do najnowszej nawet literatury. Jest to oczywiście zasługą prowadzonych na nadzwyczaj szeroką skalę badań archeologicznych, połączonych z pracami rekonstrukcyjno-konserwatorskimi (Bad Wimpfen, Walheim, Lorch, Günzburg, Faimingen, Augsburg, Ratyzbona, Kempten) i nieodłącznymi w takich przypadkach studiami historycznymi (w szerokim rozumieniu słowa). O tym wszystkim uczestnicy wyprawy byli informowani przez gospodarzy obiektów, których nazwiska nie są w literaturze przedmiotu bynajmniej obce (D. Planck, S. Rieckhoff-Pauli, W. Czysz, L. Bakker, G. Weber, M. Martin).

Zwiedzono także kilka stanowisk związanych z osadnictwem alamańskim (Runder Berg, Zähringer Berg, Glauberg) oraz olbrzymie (380 ha) oppidum celtyckie w Manching, gdzie aktualnie wykopaliska prowadzi prof. F. Maier.

Była to ekspedycja niezwykle poglądowa i przyniosła ona wszystkim jej uczestnikom korzyści nader wymierne, których nie sposób wprost przecenić.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

CONSPECTUS MATERIAE

COMMENTATIONES

Hurst André: Les dames du temps jadis: un argument . . . . . 5—19
Chodkowski Robert R.: Zur Interpretation von Sophokles *Antigone* 523: οὗτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν . . . . . 21—37
Wysocki Leszek: The So Called „Demotionid Decrees" . . . . . 39—46
Jäkel Siegfried: Semantische Strukturen in der *Mostellaria* des Plautus . . . 47—63
Łoś Andrzej: Vedii Pollionis luxus . . . . . 65—79
Szelest Hanna: Die Sammlung *Bissula* des Ausonius . . . . . 81—86
Hatłas Jerzy: Legaci legionu IV Flawijskiego (Les légats de la legio IV Flavia) 87—98
Sarnowski Tadeusz: Quellenkritische Bemerkungen zu den Polizeikräften in Niedermoesien . . . . . 99—104
Kolb Frank: Zu chronologischen Problemen der Ersten Tetrarchie . . . . 105—125

CENSURAE LIBRORUM

Anna M. Komornicka, Simonides z Keos, poeta i mędrzec, Wrocław 1986 (Zofia Abramowicz) . . . . . 127—128
Gustav Adolf Seeck, Dramatische Strukturen der griechischen Tragödie: Untersuchungen zu Aischylos, München 1984 (Sylwester Dworacki) 129—132
Die Inschriften von Smyrna. Tl.I, Bonn 1982 (Włodzimierz Appel) . . . . 132—134
Gnomosyne. Menschliches Denken und Handeln in der frühgriechischen Literatur, München 1981 (Włodzimierz Appel) . . . . . 134—136
Luciano, Il lutto, Palermo 1984 (Kazimierz Korus) . . . . . 136—143
Jan Safarewicz, Zarys historii języka łacińskiego, Wrocław 1986 (Józef Reczek) . . . . . 143—144
W. Borgeaud, Fasti Umbrici. Études sur le vocabulaire et le rituel des Tables eugubines, Ottawa 1982 (Ryszard Pankiewicz) . . . . . 145—148
Wörterbuch Lateinisch-Deutsch, Leipzig 1985 (Otto Wittstock) . . . . . 148—151
Kazimierz Banek, Religia a polityka w starożytnej Grecji, Kraków 1985 (Maria Musielak) . . . . . 151—153
Colin Macleod, Horace, The Epistles, Roma 1986 (Andrzej Wójcik) . . . . 153—154
Mario Attilio Levi, Augusto e il suo tempo, Milano 1986 (Stanisław Mrozek) 155—157
Maria Nowicka, Malarstwo antyczne, Wrocław 1985 (Zsolt Kiss) . . . . . 157—159
Mathilde Schleiermacher, Römische Reitergrabsteine, Bonn 1984 (Tomasz Wujewski) . . . . . 159—163
Christoph Ulf, Das römische Lupercalienfest, Darmstadt 1982 (Leszek Mrozewicz) . . . . . 163—166
Ursula Lehmann, Quibus locis inveniantur additamenta titulorum voluminis VI Corporis Inscriptionum Latinarum, Berolini-Eboraci Novi 1986 (Leszek Mrozewicz) 166
Karl Strobel, Untersuchungen zu den Dakerkriegen Trajans, Bonn 1984 (Leszek Mrozewicz) . . . . . 167—169
Leonhard Schumacher, Römische Kaiser in Mainz, Bochum 1982 (Leszek Mrozewicz) . . . . . 169—171
John F. Matthews, Political Life and Culture in Late Roman Society, London 1985 (Maria Dzielska) . . . . . 171—174
Tullio Spagnuolo Vigorita, Exsercanda pernicies. Delatori e fisco nell'età di Constantino, Napoli 1984 (Kazimierz Ilski) . . . . . 174—176
Stefan Krautschick, Cassiodor und die Politik seiner Zeit, Bonn 1984 (Jan Prostko-Prostyński) . . . . . 176—185

COMMENTARII

LXXXII Sprawozdanie z działalności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 20 IX 1985 r. do 10 IX 1986 r. (Małgorzata Borowska) . . . 187—196
Na limesie germańsko-retyckim (Leszek Mrozewicz) 197

Cena zł 300,—
Index 35715

INDEX AUCTORUM

Abramowiczówna Zofia (Torunii) 127
Appel Włodzimierz (Torunii) 132, 134
Borowska Małgorzata (Warszawa) 187
Chodkowski Robert R. (Lublini) 21
Dworacki Sylwester (Posnaniae) 132
Dzielska Maria (Cracoviae) 171
Hatłas Jerzy (Posnaniae). 87
Hurst André (Genavae) 5
Ilski Kazimierz (Posnaniae) 174
Jäkel Siegfried (Turku) 47
Kiss Zsolt (Varsaviae) 157
Kolb Frank (Tubingae) 105
Korus Kazimierz (Cracoviae) 136
Łoś Andrzej (Wratislaviae) 65
Mrozek Stanisław (Gedani) 155
Mrozewicz Leszek (Posnaniae) 163, 166, 167, 169, 197
Musielak Maria (Posnaniae) 151
Pankiewicz Ryszard (Gedani) 145
Prostko-Prostyński Jan (Stetini) 176
Reczek Józef (Cracoviae). 144
Sarnowski Tadeusz (Varsaviae) 99
Szelest Hanna (Varsaviae) 81
Wittstock Otto (Gryphiswaldae) 148
Wójcik Andrzej (Posnaniae) 153
Wujewski Tomasz (Posnaniae) 159
Wysocki Leszek (Monte Reali) 39

WARUNKI PRENUMERATY

Prenumeratę na kraj przyjmują Oddziały RSW „Prasa – Książka – Ruch" oraz urzędy pocztowe i doręczyciele w terminie do dnia 25 listopada na rok następny.
Cena prenumeraty rocznej — 320,— zł.
Jednostki gospodarki uspołecznionej, instytucje, organizacje i wszelkie zakłady pracy zamawiają prenumeratę w miejscowych Oddziałach RSW „Prasa – Książka – Ruch", w miejscowościach zaś, w których nie ma Oddziałów RSW — w urzędach pocztowych. Czytelnicy indywidualni opłacają prenumeratę wyłącznie w urzędach pocztowych i u doręczycieli.
Prenumeratę ze zleceniem wysyłki za granicę przyjmuje RSW „Prasa – Książka – Ruch", Centrala Kolportażu Prasy i Wydawnictw, ul. Towarowa 28, 00-958 Warszawa, konto PKO BP XV Oddział w Warszawie Nr 1658-201045-139-11.
Prenumerata ze zleceniem wysyłki za granicę jest droższa od prenumeraty krajowej o 50% dla zleceniodawców indywidualnych i o 100% dla zleceniodawców instytucji i zakładów pracy.
Sprzedaż numerów bieżących i archiwalnych
— w Księgarni Ośrodka Rozpowszechniania Wydawnictw Naukowych PAN; płatność gotówką, przelewem lub za zaliczeniem pocztowym. Adres OR PAN, Pałac Kultury i Nauki, 00-901 Warszawa, konto IX Oddział NBP Warszawa 1094-4792
— w PPDK Księgarni Ossolineum nr Wr. 93-009 Rynek 8, 50-106 Wrocław, konto NBP IV O/M Wrocław 93044-55.
Orders for this periodical from abroad can be placed with "Ars Polona", Krakowkie Przedmieście 7, 00-068 Warszawa, Poland or with
— Kubon Sagner, Inhaber Otto Sagner, D 8 München 34, Postfach 86, Bundesrepublik Deutschland;
— Earlscourt Publications, Ltd., 130 Shepherd Bush Centre, London W 12, Great Britain;
— Licasa Commissionaria Sansoni, Via Lamarmora 45, 50 121 Firenze, Italy.